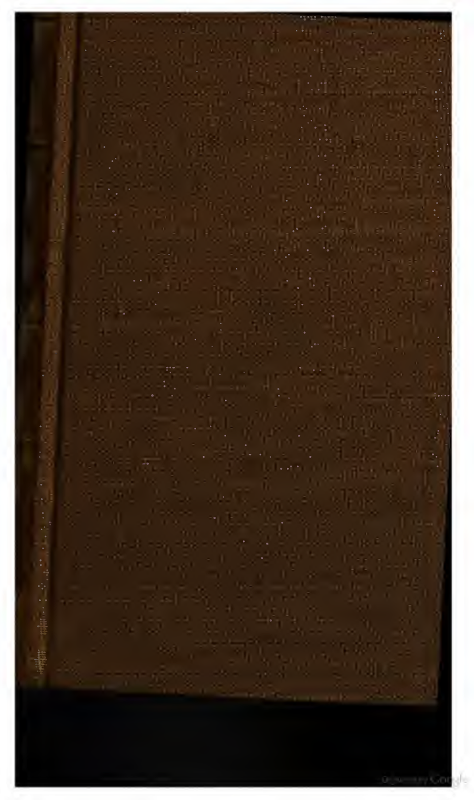




# ŒUVRES

DE

# VOLTAIRE.

TOME LVIII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, n° 24.

# ŒUVRES

DE

# VOLTAIRE

AVEC

PRÉFACES, AVERTISSEMENTS,
NOTES, ETC.

PAR M. BEUCHOT.

TOME LVIII.

CORRESPONDANCE. — TOME VIII.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 24.

LEQUIEN FILS,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

M DCCC XXXII.



# CORRESPONDANCE.

2754. A M. FABRY[1].

Ferney, 3 janvier 1759.

Il est juste, monsieur, que je prenne les intérêts des pauvres habitants de Ferney, quoique je ne sois pas encore leur seigneur, n'ayant pu jusqu'à présent signer le contrat avec M. de Boisy. M. l'intendant de Bourgogne, M. le président de Brosses, et quelques autres magistrats, m'ont fait l'honneur de me mander qu'ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour adoucir la vexation qu'éprouvent ces pauvres gens. Le sieur Nicot, procureur à Gex, mande aux communiers de Ferney que le curé de Moëns[2], leur persécuteur, est venu le trouver pour lui dire *qu'il les poursuivrait à toute outrance;* ce sont ses propres mots ; et j'ai sa lettre. Je vous supplie, monsieur, d'en avertir M. l'intendant qui est le père des communautés. Vous partagez ses fonctions et ses sentiments. Il est bon de lui représenter: 1° Qu'il est bien étrange qu'un curé ait fait à des pauvres pour quinze cents livres de frais pour une rente de trente livres. 2° Que les communiers de Ferney ayant plaidé sous le nom de pauvres, tels qu'ils le sont, peuvent être en droit d'agir *in forma pauperum*, selon les

[1] Communiquée par M. le vicomte de Carrière, ancien préfet de l'Ardèche. B.

[2] Il s'appelait Ancyan ou Ancian; voyez tome XL, page 197. B.

lois romaines reconnues en Bourgogne. 3° Que le curé de Moëns ayant fait le voyage de Dijon et de Mâcon pour d'autres procès dont il s'est chargé encore, il n'est pas juste qu'il ait compté dans les frais aux pauvres de Ferney, tous les voyages qu'il a entrepris pour faire d'autres malheureux.

Si vous voulez bien, monsieur, donner ces informations à M. l'intendant, comme je vous en supplie, faites-moi la grace de les accompagner de la protestation de ma reconnaissance et de mon attachement pour lui.

Je profite de cette occasion pour vous parler d'une autre affaire. Un Genevois, nommé M. Mallet, vassal de Ferney, a gâté tout le grand chemin dans la longueur d'environ quatre cents toises, au moins, en fesant bâtir sa maison, et n'a point fait rétablir ce chemin. Il est devenu de jour en jour plus impraticable. Ne jugez-vous pas qu'il doit au moins contribuer une part considérable à cette réparation nécessaire? Le reste de cette route étant continuellement sous les eaux, et la communication étant souvent interrompue, n'est-il pas de l'intérêt de mes paysans qu'ils travaillent à leur propre chemin? Je suis d'autant plus en droit de le demander, que je leur fais gagner à tous, depuis deux mois, plus d'argent qu'ils n'en gagnaient auparavant dans une année? Ne dois-je pas présenter requête à M. l'intendant pour cet objet de police? Je me chargerai, si on ordonne des corvées, de donner aux travailleurs un petit salaire.

Je vous répète, monsieur, que je me charge de

tous ces soins, quoique la terre de Ferney ne m'appartienne pas encore; je n'ai qu'une promesse de vente et une autorisation de toute la famille de monsieur de Budée, pour faire dans cette terre tout ce que je jugerai à propos.

Ce que le conseil de monseigneur le comte de La Marche exige de moi, est cause du long retardement du contrat. Il faut que je spécifie les domaines relevant de Gex et d'autres seigneurs. Je n'ai point d'aveu et dénombrement, Ferney ayant été long-temps dans la maison de Budée, sans qu'on ait été obligé d'en faire.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de vous mander que plusieurs seigneurs voisins prétendent des droits de mouvance qui ne sont pas éclaircis. Genève, l'abbé de Trévezin, la dame de la Bâtie, le seigneur de Feuillasse, les jésuites même, à ce qu'on dit, prétendent des lods et ventes; et probablement leurs prétentions sont préjudiciables aux droits de monseigneur le comte de La Marche, qui sont les vôtres. J'ai lieu de croire que vous pouvez m'aider dans les recherches pénibles que je suis obligé de faire; vos lumières et vos bontés accélèreront la fin d'une affaire que j'ai d'autant plus à cœur qu'elle vous regarde.

Si vos occupations vous dérobent le temps de rendre compte de ma lettre à M. l'intendant, vous pouvez la lui envoyer.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, **Voltaire.**

2755. A M. ***[1].

Aux Délices, 5 de janvier.

Il n'est pas moins nécessaire, mon très cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en déplaise, les lois exclusives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout, jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dît sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne sais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnonistes pacifiques, malgré les sages représentations des États-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t-il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce-qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées

[1] Je donne cette pièce dans la *Correspondance*, comme elle est dans les éditions de Kehl. Elle est adressée ou censée adressée à un Hollandais. Il se peut qu'elle n'ait été adressée à personne nominativement; dans ce cas, ce morceau appartiendrait plutôt aux *Mélanges* qu'à la *Correspondance*. B.

éternellement? Vous n'êtes pas plus sages que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblements de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres? Adorer Dieu; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité: voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systèmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent; les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que Montesquieu manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une pensée nouvelle; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations; mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en sait plus que vos écri-

vains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose: puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux Triptolèmes veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde sait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

## 2756. A M. DARGET.

Aux Délices, 7 janvier 1759[1].

[1] La lettre donnée à cette date dans l'édition de Bâle est de 1760. Je m'en suis aperçu un peu tard; déjà le numérotage des lettres était fait bien au-delà, et je ne pouvais changer ce numérotage sans rendre faux des renvois déjà imprimés. C'est donc au 7 janvier 1760 que l'on trouvera la lettre à Darget, à laquelle j'avais d'abord donné aveuglément le n° 2756. Les mêmes raisons qui me font conserver ici le chiffre 2756, m'ont fait doubler les nos 2895, 2948, et 3005. B.

2757. A M. BERTRAND.

Aux Délices, 9 janvier 1759.

Mon cher ami, dites-moi, je vous prie, en confidence, et au nom de l'amitié, quel est l'auteur de ce libelle inséré dans le *Mercure suisse*. On m'assure que c'est un bourgeois de Lausanne, et, d'un autre côté, on me certifie que c'est un prêtre de Vévai. Je suspends mon jugement, ainsi qu'il le faut quand on nous assure quelque chose. J'ai écrit au sieur Bontemps [1] de vous faire tenir le montant de la friperie italienne [2]. En vérité, je n'ai guère le temps de lire les extraits de livres inconnus. Quand on bâtit deux châteaux, et que ce n'est pas *en Espagne*, on ne lit guère que des mémoires d'ouvriers. Cela n'est pas extrêmement philosophique, mais c'est un amusement; c'est le hochet de mon âge. J'ai beaucoup lu, je n'ai trouvé qu'incertitude, mensonge, fanatisme. Je suis à peu près aussi savant sur ce qui regarde notre être que je l'étais en nourrice. J'aime mieux planter, semer, bâtir, meubler, et surtout être libre. Je vous souhaite, pour 1759 et pour 1859, repos et santé. Ce sont les vœux que je fais pour monsieur et madame de Freudenreich; présentez-leur, je vous en supplie, mes tendres respects. V.

2758. A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 9 janvier.

Je suis persuadé, mon cher ami, que vous êtes en-

[1] Cette lettre est perdue. B.
[2] Voyez lettres 2719 et 2752. B.

core à Ussières. L'été dont nous jouissons dans ce commencement d'hiver ne permet guère à un philosophe d'aller se renfermer dans la prison des villes; je ne viendrai à Lausanne que quand il gèlera.

Le major d'Hermanches [1] ne veut pas perdre son temps; il va donner des opéra buffa. J'irai les entendre, mais je ne pourrai profiter long-temps de ces fêtes, et de votre société qui est pour moi la plus grande fête. Vous croyez avoir mis dans votre dernière lettre la note du prix des livres; mais, ou vous l'avez oubliée, ou vous l'avez égarée. Je l'ai cherchée pendant deux jours. Vous en souviendrez-vous?

Adieu, mon cher philosophe; vous êtes plus heureux à Ussières, et moi aux Délices et à Tournai, que le cardinal de Bernis à son abbaye, le roi de Pologne à Cracovie, et le roi de Prusse courant partout. *Vive felix*. V.

### 2759. A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 janvier.

Mon cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main [2] : *Spiritus quidem promptus est, manus autem infirma* [3].

[1] Constant d'Hermanches (ou d'Hermenches), cité dans les lettres 2455 et 2475. Cl.

[2] Cette lettre est de la main de Wagnière; le dernier alinéa seulement est de celle de Voltaire. Cl.

[3] Évangile de saint Matthieu, XXVI, 41. Cl.

Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint, le matin, pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la Compagnie, et où l'on va le soir battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami Formont; c'était le plus indifférent des sages. Vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentiments qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis [1] a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté une belle comté [2], il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de Bernis a la jaunisse; vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là. V.

[1] Que Voltaire appelle *puant* dans sa lettre du 28 mars 1760. B.

[2] Le mot *comté* était autrefois du genre féminin; c'est ainsi que l'on dit encore la *Franche-Comté*. Cl.

## 2760. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 janvier.

Oui, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nanci.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette Formont, tout indifférent qu'était ce sage; il était très bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de Graffigni [1] avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils fesaient les agréments. Madame du Deffand, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président Hénault n'est plus qu'à la reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme Triptolème, avec le semoir de M. de Châteauvieux [2]. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les

[1] Morte le 12 décembre 1758. Cl.

[2] Michel Lullin de Châteauvieux, né à Genève en 1695, mort en 1781. B.

sentiments de mon cœur; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de Tournai, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paie rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret, que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Les vers dont vous me parlez m'ont paru bien durs et bien faibles à-la-fois, et prodigieusement remplis d'amour-propre. Cela n'est ni utile ni agréable. Des phrases, de l'esprit, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh! qui est-ce qui n'a pas d'esprit dans ce siècle! Mais du talent, du génie, où en trouve-t-on? Quand on n'a que de l'esprit, avec l'envie de paraître, on fait à coup sûr un mauvais livre. Que vous êtes supérieur à tous ces messieurs-là, et que je suis fâché contre les montagnes qui nous séparent!

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne; il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui [1]; vraiment je le crois bien; mais vous manquez à mon bonheur. Mille tendres respects.

[1] Voltaire veut parler sans doute de la lettre 2728. B.

## 2761. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 janvier.

Libre d'ambition, de soins, et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de Mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur:
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, madame, sur le tombeau de notre ami Formont[1], sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité, c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété. On ne peut plus penser par la poste[2].

[1] Mort en décembre 1758; voyez lettre 2749. B.
[2] On y décachetait les lettres. B.

Je n'écris point au président Hénault, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, madame, elle ne vous convient pas. Il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à Rameau des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches, et des Genevois.

Ces Genevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables, qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de Pompadour[1], vivre plus commodément.

Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre. Elle vous est ab-

[1] La marquise de Pompadour n'allait *voir personne*, si l'on en juge par le premier couplet du noël qu'on lit dans les *Mémoires secrets*, sous la date du 31 décembre 1763. B.

solument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

2762. A M. COLINI.

Aux Délices, 16 janvier.

Comme j'ai ici toutes les pièces, je vais faire dresser un Mémoire. Il faudra d'abord que vous fassiez assigner Schmidt[1] par-devant le conseil de Francfort, en réparation de votre arrêt injuste; que vous redemandiez deux mille écus qu'on vous vola, et vingt mille francs en dépens, dommages, et intérêts. La ville déniera justice, et alors je me fais fort de faire condamner Schmidt à Vienne, sans qu'il vous en coûte rien.

Mes compliments à madame de Lutzelbourg. Je n'ai pas un moment à moi; je vous embrasse de tout mon cœur. V.

2763. DE Mme LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

A Carlsruhe, le 17 janvier.

Monsieur, je commets peut-être une indiscrétion de vous dérober des moments dont vous savez faire un meilleur usage; mais pouvez-vous penser que je puisse recevoir vos vers[2] charmants, que j'admire en rougissant, et en étouffer ma reconnaissance? Non, en vérité, je ne le puis. Je ne suis pas digne de votre lyre, monsieur, je le sais, mais réellement de votre amitié. Ne la refusez donc point à l'estime la plus pure et la plus vraie. Je fais de bien sincères vœux pour votre santé.

[1] Voyez tome XL, page 94; LVI, 336. B.

[2] Ces vers, et la lettre qui les accompagnait sans doute, nous sont inconnus. Cl.

Tout m'y intéresse; et la promesse que vous me donnez, monsieur, de vous revoir [1] chez nous, me les fait redoubler d'ardeur. J'y mets même une telle confiance, que je sens déjà toute la joie de pouvoir vous assurer de vive voix de cette considération et de cette estime distinguée que l'on vous doit, et avec lesquelles j'ai l'honneur d'être plus que personne au monde, monsieur, votre, etc.

CAROLINE, margrave de Bade-Dourlach.

*P. S.* Le margrave, transporté de joie d'oser espérer de vous revoir cet été, monsieur, et pénétré de vos mérites, m'ordonne de vous tenir compte de ses sentiments, et de vous dire combien il est sensible à ceux que vous voulez bien témoigner pour lui.

## 2764. A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 20 janvier.

Je crois, mon cher ami, que je pourrais bien résigner ma dignité de sur-arbitre, dans le procès de Goll le riche et des Goll les pauvres, contre monsieur le prince de Beaufremont. J'ai conseillé qu'on s'adressât à vous seul, et que vous finissiez cette affaire; c'est ainsi qu'elles devraient toutes être terminées, par l'arbitrage d'un jurisconsulte éclairé, et non par des procédures infinies, qui fatiguent les juges, et qui les obligent à juger au hasard.

Je crois qu'heureusement le sot livre du sot moine, non moins fripon que sot, aura trouvé peu de lecteurs; ce n'était pas au procureur-général de se plaindre, c'était à son libraire; vous n'avez pas mal fait d'intimider un peu le maroufle.

[1] Voltaire, lors de son voyage à Schwelzingen (juillet et auguste 1758), avait passé par Carlsruhe. Cl.

J'ai ici quelquefois votre ancien confrère Adam[1]; ce n'est pas *le premier homme du monde*[2]; mais il me semble que c'est un assez bon diable. Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il est, lui troisième, dans une terre de six à sept mille livres de rente, dont les jésuites ont dépouillé les possesseurs[3] qui se damnaient visiblement en abusant de leurs richesses? Ne vous ai-je pas dit que je suis leur voisin, et que j'ai acheté deux terres auprès des Délices? Je voudrais vous y tenir entre les jésuites et les huguenots;

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebis.
VIRG., *Æneid.*, lib. X, v. 108.

Voulez-vous bien présenter mes respects à monsieur et à madame de Klinglin? comment se portent madame Dupont et toute votre jolie petite famille? *Tuus semper* V.

## 2765. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, 23 janvier.

J'ai reçu les vers[4] que vous avez faits; apparemment que je

[1] Il existe entre les mains de M. Bulan, négociant à Amiens, trois lettres du P. Adam, adressées à M. Coste, médecin de l'hôpital militaire de Nanci, en 1769, 1773, et 1775, pour le remercier d'avoir sauvé la vie à une nièce qu'il aimait, et pour lui faire obtenir son acte de naissance, afin d'avoir part à l'augmentation de pension accordée aux jésuites âgés de plus de soixante ans. Il paraît, d'après cette correspondance, que le P. Adam était né en 1705. Elle indique encore l'inquiétude que lui donnait la santé de Voltaire; et la manière dont il parle du philosophe est loin de prouver qu'il ait été ingrat envers son bienfaiteur. (*Note de M. de Cayrol.*)

[2] Sur cette plaisanterie, que renouvelait Voltaire, voyez ma note, tome XLV, page 150. B.

[3] MM. Desprez de Crassi; voyez la lettre du 15 janvier 1761, à Thieriot. CL.

[4] Ceux qui sont au commencement de la lettre 2739. CL.

ne me suis pas bien expliqué. Je desire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité; et c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'Apelle était le seul digne de peindre Alexandre; je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentiments. En un mot, je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix; mais, quand même la victoire la ramènerait, cette paix et la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers, n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Lausanne, etc. FÉDÉRIC.

## 2766. A M. COLINI.

Voici, mon cher Colini, la lettre [1] que vous pouvez écrire. Adressez-vous au notaire qui reçut votre

[1] Voltaire ayant appris que le prince de Soubise, nommé maréchal de France le 19 octobre 1758, dirigeait la marche de l'armée française du côté de Francfort-sur-le-Mein, envoya bientôt à Colini un *Mémoire* contenant les principaux détails de l'avanie du mois de juin 1753, avec un modèle de lettre qu'il engageait son ancien secrétaire à adresser au nouveau maréchal. Colini ne fit aucun usage du *Mémoire* ni de la lettre. Le *Mémoire*, selon lui, était dicté par une *juste animosité;* mais *certains personnages* y étaient *présentés sous un jour si défavorable*, qu'il crut devoir, même après la mort de Voltaire, laisser cet écrit dans l'oubli. Quant à la lettre au prince de Soubise, la voici telle qu'on la trouve page 97 des Mémoires de Colini:

« Monseigneur, permettez qu'un sujet de S. M. impériale, dont votre « altesse défend la cause, implore votre protection dans la plus juste de- « mande contre le brigandage le plus horrible. Peut-être un mot de votre

protestation ; faites présenter la requête au vénérable..... conseil. Il la refusera ; vous en appellerez au conseil aulique, et je vous réponds que Freytag sera condamné. Vous n'aurez qu'à envoyer la requête à madame de Bentinck, et la supplier de vous donner son avocat. M. le comte de Sauer pourra vous servir. J'agirai fortement en temps et lieu.

*N. B.* Vous pouvez me citer comme témoin de vos effets volés.

## 2767. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ses regards avides
Sur le grave compilateur
De l'Histoire des Néréides[1] ;
Mais si notre excellent auteur
Voulait publier sur nos belles
Des mémoires un peu fidèles,
Il plairait plus à son lecteur.
Près d'elles il est en faveur,
Et *magna pars* de leur histoire ;

« bouche peut obliger le conseil de Francfort à me rendre justice. Peut-« être son attachement à nos ennemis, sa haine contre la France et contre « tous les bons sujets de S. M. impériale, lui feront soutenir les iniquités « du nommé Freytag ; mais je suis dans la nécessité d'implorer votre pro-« tection pour obtenir une sentence prompte, favorable ou injuste, afin « que je puisse me pourvoir au conseil aulique. C'est cette sentence expé-« ditive que je demande par la protection de votre altesse ; elle est faite « pour secourir les opprimés.

« Permettez que je mette aussi à vos pieds ma requête au conseil de « Francfort.

« Je suis, etc. » Cl.

[1] Allusion au *Prospectus d'une introduction à la Néréidologie*, composé en plaisantant, par Algarotti, contre les abus de l'érudition. Cl.

Mais c'est un modeste vainqueur
Qui ne parle point de sa gloire.

Il Pascali[1] è un traditore come tutti i libraj; ho niente ricevuto da sua parte. Mi accorgo bene che un furbo catolico libraio non ha la minima corrispondenza coi furbi libraj calvinisti; però i fratelli Cramer di Ginevra sono uomini onesti e di garbo; ma il vostro Pascali è un briccone, ed io sono arrabbiato contro di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de passer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaléon*[2]. *Vive memor nostri*, and let a free man visit a free man.

A jamais votre très humble, etc.

2768. A M. BERTRAND.

Aux Délices, 30 janvier.

Il faut vous mettre au fait, mon cher ami, d'une friponnerie typographique qu'on fait à Lausanne. Il y a déjà onze feuilles d'imprimées d'un libelle intitulé *la Guerre*[3] *de M. de V.......;* il contient des lettres supposées sur quelques pairs anglais, sur le roi de Prusse, sur Calvin, sur plusieurs particuliers. On soupçonne un nommé Grasset[4] d'être l'imprimeur. Ce Grasset est un fripon chassé de Genève.

[1] Libraire de Venise. Cl.

[2] Frédéric II. — Voyez la fin de la lettre 2703. Cl.

[3] *La Guerre littéraire, ou choix de quelques pièces de M. de V****; voyez ma Préface du tome XIX. B.

[4] Voyez la note, tome LVI, page 636. B.

On dit qu'un M. d'Arnai, fils du professeur [1], ci-devant associé de Bousquet [2], a les feuilles chez lui. En tout cas, Berne a de bonnes lois. J'en écris à leurs excellences, et surtout à M. de Freudenreich. Je n'ai que le temps de vous en faire part, et de vous demander assistance *in hoc genere pravitatis*. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

*P. S.* Le catéchiste Chavanes [3], de Vévai, n'est point, à ce qu'on m'assure avec serment, l'auteur du libelle. Allaman [4] est homme à être informé de cette intrigue; mais je ne veux pas lui écrire.

## 2769. A Mme LA MARGRAVE DE BADE-DOURLACH.

Aux Délices, 2 février.

Madame, la lettre [5] dont votre altesse sérénissime m'honore est un bienfait nouveau qui me remplit de reconnaissance, et un nouveau charme qui m'attache à elle. Vos pastels, madame, votre plume, vos bontés, vous font des sujets ou plutôt des esclaves dans un pays libre.

Tout me plaît en vous, tout me touche;
Parlez, belle princesse, écrivez ou peignez;
Les Graces, par qui vous régnez,
Ou conduisent vos mains, ou sont sur votre bouche.

[1] D'Arnai, professeur de belles-lettres à Lausanne, auteur de l'ouvrage ayant pour titre : *De la vie privée des Romains*, 1752, in-12, plusieurs fois réimprimée. B.

[2] Voyez la note, tome LVI, page 398. B.

[3] Voyez tome LVII, page 657. B.

[4] Allaman ou Allamand, dont j'ai parlé dans une note, tome XLVI, page 6. B.

[5] La lettre 2763. Cl.

J'ai une bien forte tentation, madame, de quitter dans les beaux jours de l'été mes petits ermitages, mes petits châteaux ou chaumières, pour venir me mettre aux pieds de vos altesses sérénissimes, dans le palais du meilleur goût que j'aie jamais vu. Je quitterai mes épinards et mon persil pour vos trois mille plantes de l'Asie et de l'Afrique; mes petits bois pour votre immense forêt [1] de Dodone; mes lièvres pour vos chevreuils; enfin ma liberté pour les belles chaînes dont vous enchaînez tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de Bareuth une princesse qui m'honora toujours d'une bonté inaltérable; je retrouve en vous, madame, son esprit, ses talents, et ses graces, et tout cela très embelli; je voudrais mériter d'y retrouver la même bienveillance.

Fasse le ciel que le Saint-Empire romain, qui est sens dessus dessous depuis trois ans, puisse être aussi tranquille, l'été prochain, qu'on l'est dans le beau séjour du *Repos de Charles* [2]! Le midi de l'Allemagne est bien heureux; il ne se ressent point des horreurs de la guerre, et il vous possède. On attend la mort du roi d'Espagne pour troubler le reste de l'Europe. Milord Maréchal, ou M. Keith, gouverneur de Neuchâtel, vient de passer par nos Alpes, pour aller négocier en Italie; on dit que ce n'est pas pour la pacification générale. Mais, madame, pourquoi vous

[1] Celle de Hartwald. Cl.

[2] Traduction des deux mots allemands dont se compose le nom de *Carlsruhe*, ville fondée, en 1715, par le margrave Charles-Guillaume. Cl.

parler de nouvelles ? il est plus doux de s'entretenir de monseigneur le margrave [1] et de vous. Je suis avec le plus profond respect, madame, de votre altesse sérénissime, etc.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne saurait écrire de sa main.

## 2770. A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, 2 février.

Qui les a faits, ces vers doux et coulants,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi, j'ai dit en voyant ces enfants :
A leurs attraits je reconnais leur mère.
Quoi ! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agréments de mon séjour champêtre !
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.
Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage.
Je la cherchai dans mon doux ermitage;
Elle y passa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers eu *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, sont de vous, madame, ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon

[1] Charles-Frédéric, né en 1728, fils et successeur de Charles-Guillaume. Cl.

que vous habitez Paris. Je suis comme le renard[1] sans queue qui voulait ôter la queue à ses camarades.

Je voudrais que les personnes à grands talents me justifiassent, moi qui ai pris le parti de me retirer parceque je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très mauvais juges. Il me paraît que les graces et le bon goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'état ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu; il veut devenir anglais, hollandais, et allemand. Nous sommes des singes qui avons renoncé à nos jolies gambades, pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de Chaulieu, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide, on n'est que lourd et lourdement chimérique.

Est-il vrai, madame, que le parlement[2] fait brûler le livre *de l'Esprit?* Passe encore pour des mandements d'évêque; mais de gros in-4° scientifiques! Sont-ce là des procès à juger dans la cour des pairs?

M. de Cideville est-il à Paris? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé du Resnel? Ces deux

[1] La Fontaine, liv. V, fab. v. Cl.

[2] L'arrêt du parlement est du 6 février; mais le réquisitoire d'Omer Joly de Fleury est du 29 janvier 1759; voyez ci-après, lettre 2775. B.

messieurs me paraissent à moitié sages; ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, madame; non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, madame, à un malingre, s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentiments les plus vifs d'estime et d'attachement. Il en dit autant à M. du Boccage.

### 2771. A M. COLINI.

Aux Délices, 2 février.

Si vous voulez entreprendre et suivre l'affaire de la restitution de vos effets, mon cher Colini, il faut courage et patience, et vous en viendrez à bout. Il est nécessaire que vous alliez à Francfort, dussiez-vous y aller en pélerin. M. de Sauer doit vous aider; je vous ferai toucher quelque argent à Francfort; vous aurez des lettres de recommandation pour Vienne, et madame de Bentinck pourra vous y être utile. Il n'est point étonnant que vous ayez attendu le moment favorable qui se présente [1]. Vos anciennes protestations subsistent. Votre petite cassette, où étaient vos effets, était dans une des malles dont on s'empara. Vous pouvez me citer, j'agirai en temps et lieu. Il est certain qu'un homme qui s'est emparé des

[1] L'occupation de Francfort par les armées françaises; voyez *Mon séjour auprès de Voltaire, par Colini*, pages 94, 95, et 209. B.

malles et effets d'un voyageur, sans faire d'inventaire et sans forme juridique, est tenu de rendre tout ce qu'on lui redemande. Il n'est question que d'aller secrètement à Francfort avec des lettres de recommandation, et de bien songer que, quand on a fortement résolu de réussir, il est rare qu'on échoue. Il faut discrétion, protection, courage, patience, et vous avez tout cela.

## 2772. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 février.

Comment va votre santé, madame? comment vous trouvez-vous du plus doux des hivers? Connaissez-vous milord Maréchal, ancien conjuré anglais, ancien réfugié en Espagne, aujourd'hui gouverneur *ad honores* de la petite principauté de Neuchâtel? Il passa hier par Genève pour aller, de la part du roi son maître prussien, allumer, s'il le peut, quelques flambeaux de la discorde dans l'Italie. S'il ne sert que suivant l'argent que son maître lui donne, il fera une besogne bien médiocre. Les nouvellistes du pays que j'habite, qui ont des correspondances dans toute l'Europe, disent toujours que la conspiration du Portugal[1] n'est que la suite des amours du roi et de la jalousie d'un homme du vieux temps, qui a trouvé mauvais d'être c.... Vous voyez, mesdames, que, depuis Hélène, vous êtes la cause des plus grands événements; mais les jésuites vous disputent votre gloire. Ils se sont mêlés de cette affaire, qui ne les regar-

[1] Voyez tome XXI, page 370. B.

dait pas. De quoi s'avisent-ils d'entrer dans la vengeance de la mort d'une femme? Ils disent pour raison qu'ils étaient depuis long-temps en possession d'assassiner, et qu'ils n'ont pas voulu laisser perdre leurs priviléges. La mort prochaine du roi d'Espagne, les attentats contre les têtes couronnées, les amis du roi de Suède mourant par la main du bourreau [1], l'Allemagne nageant dans le sang, forment un tableau horrible. Cependant on ne songe à rien de tout cela dans Paris. On y est toujours aussi fou qu'auparavant, toujours se plaignant, toujours riant, toujours criant misère, et plongé dans le luxe; et moi, madame, toujours vous aimant avec le plus tendre respect.

### 2773. A M. BERTRAND.

Aux Délices, 6 février.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tous vos soins obligeants. Premièrement, le fripon dont vous me parlez est très connu à Genève, d'où il a été chassé. Il avait volé les Cramer, et son procès criminel existe encore.

A l'égard de MM. les curateurs de l'académie de Lausanne, je ne sais si je dois leur écrire, m'étant déjà adressé à M. de Freudenreich, et craignant de paraître douter de ses bontés et de son crédit. M. de Freudenreich a eu la bonté d'écrire à M. le bailli de Lausanne; je vous serai bien obligé de me mander s'il y a quelque chose de nouveau à faire.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous sup-

[1] Voyez la note, tome LVII, page 116. B.

plie de dire à monsieur et à madame de Freudenreich qu'il n'y a personne sur la terre qui leur soit plus attaché que moi. V.

### 2774. A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 7 février.

(SECRETO.)

Tout est découvert et constaté, mon cher ami, aussi bien que le fameux vol de Genève. C'est un nommé Lervèche, ci-devant précepteur de M. Constant, qui écrivit le libelle. Il l'envoya aussi à Allaman pour le corriger, et à M. de Chavanes, à Vévai, et M. de Chavanes méprisa cette ordure. Madame de Brenles doit embrasser notre ami Polier, et ne point juger contre lui. Il est vrai qu'il est prêtre, il est vrai que je l'aime; mais dans l'Europe il y a trois ou quatre prêtres honnêtes gens que j'aime de tout mon cœur.

Ce n'est point lui qui m'a averti de tout ce tissu d'iniquités et de bassesses; il a tout ignoré, et ses ennemis se sont cachés de lui. Les mêmes personnes très respectables qui m'ont donné avis de toutes ces horreurs, m'ont averti aussi qu'on imprimait à Lausanne un livre scandaleux, intitulé *la Guerre*[1] *de M. de Voltaire*, dans lequel on renouvelle l'affaire de Saurin et celle de Servet, et cent autres horreurs. On en a été instruit à Berne, et très indigné. On a écrit à M. le bailli de Lausanne; il lui sera très aisé d'arrêter le cours de ces infamies qui peuvent troubler et déshonorer votre ville. Grasset est violemment

[1] Voyez page 19. B.

soupçonné; mais il y a d'autres imprimeurs. Une visite chez eux, une défense de continuer, une saisie des exemplaires, ne sont pas chose difficile. Vous pourriez très aisément, mon cher ami, accélérer l'effet de la justice et des bontés de M. le bailli, en le pressant d'interposer son autorité, et d'agir vivement dans une affaire où il n'y a pas un moment à perdre; je vous aurais une obligation qui égalerait la tendre amitié que j'ai pour vous. Je vous demande instamment de m'instruire de tout ce qui se sera passé, et de n'en parler à personne.

Je vous donne avis que madame Denis ne sait rien de tout cela, et que je n'en ai écrit à ame qui vive à Lausanne, excepté à M. de Tscharner.

Mille tendres respects à madame votre femme. Je vous embrasse tendrement. V.

### 2775. A M. THIERIOT.

Au château de Tournay, 7 février.

Mon ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *de l'Esprit,* que l'ouvrage ne répond point au titre; que des chapitres sur le *despotisme* [1] sont étrangers au sujet; qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'*orgueil* [2], l'*ambition*, l'*avarice*, et l'*amitié;* qu'il y a beaucoup de citations fausses,

[1] Discours III, chap. XVII à XXI, inclusivement. CL.

[2] Discours III, chap. X à XIV. CL.

trop de contes puérils, un mélange du style poétique et boursouflé avec le langage de la philosophie, peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, etc., etc. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellents.

Mais on ne peut voir sans indignation qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en fesant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites [1], qui ont voulu aller par Helvétius à Diderot. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'*Encyclopédie.* Il me semble que je vois l'inquisition condamner Galilée. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets [2] un poëme *sur la Religion naturelle!* Les gens un peu

[1] Louis, dauphin (père des rois Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X), partisan déclaré des jésuites, donna le premier signal de la persécution excitée contre Helvétius, en montrant à la reine *les belles choses* que fesait imprimer le maître-d'hôtel de cette princesse. Cl.

[2] L'arrêt du parlement, du 6 février 1759, était contre le livre *De l'esprit*, l'*Encyclopédie*, le *Pyrrhonisme du sage*, la *Philosophie du bon sens*, la *Religion naturelle*, etc. B.

instruits savent qu'il y a un poëme sur *la loi naturelle*, dans un recueil d'ouvrages assez connus[1], et que le poëme tronqué de *la Religion naturelle* est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié. Mais l'auteur ne s'en soucie guère, et sait ce qu'il doit penser des sots et des fous. Il y a longtemps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une brasse.

Quand vous serez *démontmorencié*[2], vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte, et de protection en protection. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## 2776. A M. DE BRENLES.

Fernex[3], 8 février.

Mon cher ami, nos lettres se sont croisées. Moi, renoncer à Lausanne, parcequ'un fripon genevois, M. Grasset, présenté au pape, a mérité le carcan! Moi, renoncer à vous qui m'avez fait Suisse! Je ne suis pas capable d'une telle inconstance; je serais surtout très ingrat, si je prenais pour vous quitter le temps où l'on m'accable de bontés. Je méprise si souverainement toutes ces misères, que je n'ai jamais lu le *Mercure suisse*, où l'on avait fourré tant de rapsodies sur Calvin, Servet, et moi. Mais qu'on fasse

[1] Les éditions des *OEuvres de Voltaire*, publiées par les Cramer; voyez ma note, tome LVII, page 482. B.

[2] Thieriot, qui demeurait à l'hôtel du comte de Montmorency, rue Saint-Honoré, était sur le point de le quitter pour aller demeurer chez le marquis de Paulmy, à l'Arsenal. B.

[3] Voyez ma note, tome LVII, page 617. B.

un beau recueil [1] en forme, à Lausanne, sous mon nom; mais que, dans ce recueil, il y ait des choses dangereuses sur la religion et sur le roi de Prusse, c'est un attentat qu'il faut réprimer; et j'aurai toute ma vie la plus profonde reconnaissance pour le gouvernement de Berne, qui a daigné m'honorer d'une si prompte justice, et pour vous en vérité, mon cher ami, qui m'avez marqué dans cette petite affaire une affection si courageuse. Je vous supplie de présenter mes très humbles remerciements à M. le bailli; je ne doute pas qu'il n'ait étouffé jusqu'aux moindres traces de la friponnerie de ce Grasset. Ce misérable était destiné à me faire du mal. C'est par lui seul que le prétendu poëme de *la Pucelle* parut dans le monde, rempli de platitudes et d'horreurs. Chassé de Genève pour avoir volé, il a trouvé grace devant le pape et devant Bousquet, et l'on me dit que Bousquet avait enfin reconnu le caractère du maraud. J'espère revoir bientôt votre ville purgée de ce monstre, et y retrouver les charmes de votre société. Soyez sûr que mes petits ermitages, appelés châteaux, n'auront point la préférence sur la ville de Lausanne, à qui je dois mes jours les plus heureux.

Je ne sais ce que c'est que ces prétendues Lettres imprimées par ce fou de Néaulme; mais je ne m'embarrasse guère des sottises qu'on fait dans les pays où je ne suis pas. J'étais fâché d'être honni dans la ville de Lausanne où j'aime à vivre, et à vivre avec vous. *Vale.* V.

[1] *La Guerre littéraire*, etc.; voyez ma Préface du tome XIX. B.

2777. A M. BERTRAND.

10 février.

Vous connaissez peut-être les nouvelles ci-jointes, mon cher ami. J'envoie aux seigneurs curateurs un *Mémoire* [1] accompagné du certificat du décret de prise de corps contre Grasset, convaincu de vol à Genève.

Le libelle est saisi et défendu à Genève. Je sais que ce fatras est très ennuyeux; mais un fripon n'en est pas moins punissable, parcequ'il est un sot. Je vous prie de voir le *Mémoire* envoyé aux seigneurs curateurs, dont un double a été dépêché à l'académie de Lausanne. Je le supprime ici pour ne pas grossir le paquet.

Je vous conjure de dire à M. de Freudenreich que mon cœur est pénétré de respect, d'estime et de reconnaissance pour lui au-delà de toute expression. Mes sentiments pour vous sont les mêmes. V.

Les chefs de la conspiration contre le roi de Portugal ont été exécutés. Le duc d'Aveïro, avant de mourir, a déclaré que c'étaient les jésuites qui l'avaient encouragé à l'assassinat du roi. Ils lui ont dit que non seulement il ne commettait pas un crime, mais qu'il fesait une action méritoire. Ils ont fait des neuvaines avec l'exposition du saint sacrement pour le succès de l'assassinat.

Les auteurs de ces conseils sont, suivant la déposition du duc d'Aveïro, un jésuite italien, un du Brésil, le père provincial, les anciens confesseurs du

[1] Il est tome XL, page 1 et suivantes. B.

roi et de la famille royale, le père Mathos et le père Irance, tous cordons bleus de l'ordre. Ils sont actuellement dans les fers, au nombre de neuf. Voilà les nouvelles du 5, de Paris, et copiées sur la traduction portugaise, pour le roi de France.

## 2778. A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 12 février.

Votre zèle pour vos amis, monsieur, pour l'honnêteté publique, et pour le maintien du bon ordre, triomphera sans doute de l'aveuglement et de la méprise de ceux qui veulent protéger un voleur qui imprime des libelles. Les magistrats de Genève agissent de leur côté; il est à croire que ceux de Lausanne, et l'académie, ne souffriront pas que leur ville soit déshonorée par un infame et par des infamies. Je mande à peu près les mêmes choses à M. de Seigneux[1], confrère dans l'académie de Marseille, et j'ajoute que je suis un peu plus utile à la ville de Lausanne que Grasset; que j'y fesais plus de dépense que quatre Anglais; qu'un notaire de Lausanne avait rédigé mon testament, par lequel je fesais des legs à l'école de charité, à la bibliothèque, à plusieurs personnes, et que la petite rage du bel esprit et de la typographie ne doit pas faire sacrifier la probité et les bienséances.

Les seules annotations que j'ai faites sur le libelle de Grasset, et que j'envoie à l'académie, suffisent

[1] De Seigneux de Correvon, mort en 1776, et non en 1756, comme on l'a imprimé tome LVII, page 36. Cl.

pour faire sentir quelle est l'insolence du libelle. Je vous prie, mon cher ami, de présenter mes tendres et respectueux remerciements à M. le bailli de Lausanne. Il me paraît que vous avez à présent dans votre ville un fou et un fripon à juger.

Je vous embrasse tendrement; mille respects à madame de Brenles, et triomphez des sots; il y en a plus que de fous. V.

2779. A M. LE BARON DE HALLER[1].

A Tournay, 13 février.

Voici, monsieur, un petit certificat[2] qui peut servir à faire connaître ce Grasset pour lequel on réclame très iustamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talents de refuser à un scélérat une protection qui honorerait des gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un Français qui vous révère plus qu'aucun Allemand.

Un nommé Lervèche, ci-devant précepteur de M. Constant, est auteur d'un libelle sur feu M. Saurin. Il est ministre d'un village, je ne sais où, près de Lausanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres ano-

[1] Voyez tome LVII, page 503. B.

[2] J'ai rapporté le certificat dans une note au bas du *Mémoire sur le libelle*, etc., tome XL, page 3. B.

nymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

VOLTAIRE.

2780. A M. BERTRAND.

A Tournay, par Genève, 16 février.

Mon cher ami, le voleur Grasset, imprimeur du libelle diffamatoire, et le prétendu bel esprit rédacteur de cet infame ouvrage, trouvent dans Lausanne de la protection, et surtout auprès des examinateurs de l'académie, dont un membre est associé avec Grasset. Ils remuent ciel et terre, et font servir, selon l'usage, le prétexte de la religion pour justifier leur brigandage. Je me flatte qu'ils ne trouveront pas la même faveur auprès des esprits désintéressés, nobles, et éclairés, des seigneurs de Berne leurs maîtres. J'ai lu ce libelle déjà proscrit à Genève et en France, et dont deux ballots ont été saisis. J'envoie un nouveau *Mémoire* aux seigneurs avoyers et aux seigneurs curateurs, et surtout à notre respectable M. de Freudenreich. L'académie de Lausanne lui manque formellement de respect en protégeant un libelle contre moi, malgré la bonté qu'il a eue de me recommander à Lausanne, quand il est venu dans ce pays, au nom de l'état. Je vous prie de lire mon *Mémoire*, qui est entre les mains de M. Freudenreich, et de mettre dans cette affaire toute l'activité de votre zèle prudent et de votre amitié.

Si les jésuites ont comploté, comme on l'assure, l'assassinat du roi de Portugal, ils sont un peu plus coupables que vos gens de Lausanne. V.

> O fortunatos nimium, sua *cum* bona norint,
> Agricolas, etc.
>
> VIRG., *Georg.*, II, v. 458.

## 2781. DE M. LE BARON DE HALLER.

Roche, 17 février.

Monsieur, j'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait!

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire; mais il vous fallait des malheurs; elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant ce que vous appelez la protection d'un homme caché dans un petit coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. Grasset [1] est chargé des affaires de

[1] Si M. de Haller s'était rappelé combien la conduite de ce Grasset était infame, il aurait sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de Voltaire, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de Haller. M. de Voltaire le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand homme. « Vous m'étonnez, dit l'étranger; M. de Haller ne parle certainement pas de vous de la même manière. — Eh bien! répliqua M. de Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous deux. » K.

mon libraire. J'ai vu M. Lervèche[1] chez un exilé, M. May[2], que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrace, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous douerais de la tranquillité, qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes; alors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, etc. HALLER.

## 2782. A FRÉDÉRIC-GUILLAUME[3],

MARGRAVE DE BAREUTH.

Au château de Tournay, 17 février.

Monseigneur, mon cœur remplit un bien triste devoir en envoyant à votre altesse sérénissime, ainsi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage[4], que ce monarque m'a encouragé de composer.

Ma vieillesse, mon peu de talent, ma douleur

[1] Dans les éditions de Kehl, on lit : *Lervèche* (*La Roche*). Dans le libelle de La Beaumelle intitulé : *M. de Voltaire peint par lui-même*, on lit : *Lervèche-La-Roche*. Il faudrait peut-être : *Lervèche à Roche*, etc. Dans ce même volume de La Beaumelle, en la lettre de Voltaire du 13 février, on lit : *Lervèche ou Pervèche*. Le texte des deux lettres de Voltaire et de Haller, dans la *Réponse au pauvre diable* (voyez tome XXVI, page 330), et dans l'*Année littéraire*, 1760, tome V, pages 191-193, porte *Lévéché*. Feu Benjamin Constant, à qui je me suis adressé, n'a pu lever mes doutes sur le vrai nom de l'auteur. B.

[2] Habitant de Roche, où Haller était alors directeur des salines. B.

[3] Frédéric-Guillaume de Brandebourg-Bareuth, né en 1711; marié, le 20 novembre 1731, à Wilhelmine, sœur du roi de Prusse. CL.

[4] L'ode sur la mort de la margrave de Bareuth; voyez tome XII. B.

même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon sujet; mais j'espère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, monseigneur, et, après vous, son cœur était à son frère. Ce souvenir, quoique très douloureux, vous est cher, et peut mêler quelque douceur à son amertume.

Que votre altesse sérénissime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un attachement que j'aurai jusqu'au tombeau. Puissiez-vous ajouter à de longs jours tous ceux que cette auguste princesse devait espérer de passer avec vous!

Je suis avec le plus profond respect, etc.

### 2783. A M. DALEMBERT.

A Tournay, 19 février [1].

J'ai besoin de savoir, mon cher et grand philosophe, si frère Berthier, de la société de Jésus, continue encore à farcir ses *menstrues* de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens qui ne pensent point à lui, tandis que douze de ses confrères [2] sont dans les fers, à Lisbonne, accusés et convaincus, dit-on, d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom de la vierge Marie et de son fils Jésus, consubstantiel au Père.

J'ai besoin de savoir ce que c'est qu'un monstre [3] bavard qui a justifié *la révocation de l'édit de Nantes*, et la Saint-Barthélemi.

[1] La réponse de Dalembert est du 24. B.

[2] Voyez tome XXI, page 372; XL, 369. B.

[3] Caveyrac; voyez tome XLI, page 28. B.

Il me faut aussi le nom de l'avocat sans cause qui a griffonné des *Lettres* hollandaises [1] contre le roi de Prusse, jusqu'au moment du silence imposé par la bataille de Rosbach, et qui depuis s'est acharné contre la raison.

Et quel est le malheureux [2] qui a engagé le parlement de Paris à se faire géomètre, mécanicien, métaphysicien, médecin, théologien, etc., pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie?*

Vous qui savez tant de belles et bonnes choses, ne pourriez-vous point savoir aussi quelque chose des odieuses bêtises sur lesquelles je voudrais être instruit?

J'avoue que j'aimerais bien mieux savoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité est persécutée par les fripons et par les sots. Vous n'avez pas daigné revoir nos sociniens de Genève; mais si vous allez jamais dans le pays du pape, des châtrés, et des processions, passez par chez nous. Vous verrez que les prédicants de Genève respectent les tours de Ferney, les fossés de Tournai, et même les jardins des Délices. Dites-moi si Jean-Jacques est devenu tout-à-fait fou; dites-moi si Diderot ne l'est pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France; et moi, j'avouerai que vous êtes très sage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu! que de bavarderies sur la population, sur

[1] L'*Observateur hollandais, ou Lettres*, etc., est de Moreau. Cl.

[2] Abraham-Joseph de Chaumeix; voyez tome XXVI, page 7; XL, 31; et XXXII, 64. B.

le commerce, etc.! Eh! Jeaus f....., parlez moins de population, et peuplez.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'envoie deux cents vers [1] de Breslau, pendant qu'il assemble près de deux cent mille hommes? que dites-vous d'Helvétius et de l'honneur qu'on lui a fait [2]? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime?

2784. A M. DE BRENLES.

A Tournay, 20 février.

Les jésuites font donc pis que Grasset, mon cher ami, ils assassinent donc le roi [3] qu'ils ont confessé! Que ne les jugez-vous, monsieur l'assesseur baillival! que ne sont-ils tous au tribunal de la rue de Bourg [4]! Voilà qui est fait, disait un vieux galant, à propos de la Brinvilliers; si les dames se mettent à empoisonner, je n'aurai plus d'estime pour elles. Je n'en ai plus pour Grasset, ni même pour Watteville [5], et, entre nous, je ne conçois guère comment Darnai s'est associé avec le valet des Cramer décrété de prise de corps pour avoir volé ses maîtres. On me paraît très indigné à Berne contre cette manœuvre. Grasset demandait à être naturalisé, et a été refusé. Darnai demandait de l'argent, et n'en a point eu. Je sens au reste, mon cher philosophe, combien ce libelle est

[1] Ces vers, la lettre qui les accompagnait, et la réponse de Voltaire, nous sont inconnus. Cl.

[2] Le livre *De l'esprit*, condamné le 6 février, avait été brûlé le 10. B.

[3] De Portugal. Cl.

[4] Une des rues de Lausanne. Cl.

[5] Sans doute Alexandre Louis de Watteville, écrivain, né à Berne en 1714. Cl.

méprisable; mais n'est-il pas utile de faire sentir aux prêtres qu'il ne leur est pas plus permis de farcir des libelles de leurs ordures, que d'assassiner leurs pénitents? Et n'est-il pas convenable que votre ami fait Suisse par vous ne soit pas outragé dans votre ville? Mille respects à la philosophie.

### 2785. A M. BERTRAND.

A Tournay, par Genève, 20 février.

Mon amitié est enchantée de tous les témoignages de la vôtre; je les sens, mon cher ami, du fond de mon cœur. Le plus grand service que vous me puissiez rendre est d'entretenir souvent M. le banneret de Freudenreich de ma tendre reconnaissance. Il daigne entrer avec moi dans des détails qui me font voir à quel point je lui ai obligation. Plus il est occupé des affaires de l'état, plus je sens ce que je dois à l'attention dont il honore l'affaire d'un particulier. Je lui avoue que feu le ministre Saurin a mérité la corde; mais son fils [1], mon ami, le plus honnête homme du monde, avocat estimé, homme de lettres considéré, secrétaire de monseigneur le prince de Conti; mais ses sœurs et leurs enfants enveloppés dans cet opprobre, ne méritent-ils pas un peu de pitié? Saurin, le fils infortuné d'un homme qui fit une grande faute, m'écrit des lettres qu'il trempe de ses larmes, et qui vous en feraient verser. Je suis persuadé que son état toucherait les seigneurs curateurs. D'ailleurs plusieurs personnes sont outragées

[1] B.-J. Saurin; voyez tome XIX, page 208. B.

dans ce libelle; j'y suis traité en vingt endroits de *déiste* et d'*athée*. Les pièces qu'on m'y impute sont supposées. Le libelle est anonyme, sans nom de ville, sans date. Il est imprimé furtivement malgré les lois. Une balle que Grasset avait envoyée à Genève y a été saisie par ordre du magistrat; on en a usé de même à Lyon, et le lieutenant civil de Paris a averti le nommé Tilliard, correspondant de Grasset, qu'il serait puni s'il en recevait, et s'il en débitait un seul exemplaire. Ce concert unanime de tant de magistrats pour supprimer un libelle diffamatoire ne me laisse pas douter que je n'aie la même obligation aux seigneurs curateurs; et de toutes les bontés dont on m'honore en tant d'endroits, les leurs me seront les plus sensibles. Darnai joue un bien indigne rôle dans cette affaire. Comment s'est-il associé avec un laquais des Cramer, décrété de prise de corps, à Genève, pour avoir volé ses maîtres?

Tout ceci n'est qu'une tracasserie infame; mais que dire des jésuites! ils assassinent le roi qu'ils ont confessé; ils font servir tous les mystères de la religion au plus grand des crimes. Nous verrons quelles suites aura cette étrange aventure. Je vous remercie et vous embrasse tendrement. V.

## 2786. DE CHARLES-THÉODORE,

### ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, le 23 février.

J'ai reçu, monsieur, vos lettres avec bien du plaisir, et vous suis très obligé des bons souhaits que vous me faites. Ce serait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accomplissaient

en tout point. L'*Optimisme*[1] est banni depuis long-temps de notre globe, et si Pope vivait encore, je doute qu'il soutînt, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is, is right.*

Vous me ferez un sensible plaisir de venir cet été. Ne craignez plus le froid; j'y porterai grand soin, et, plutôt que d'être privé de la satisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange, car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne soit disposé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien persuadé de la parfaite estime que j'aurai toujours pour le vieux Suisse.

CHARLES THÉODORE, électeur.

## 2787. DE M. DALEMBERT.

A Paris, 24 février.

Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises *menstruelles* du Garasse de Trévoux; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère Berthier et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. Dieu et M. de Carvalho[2] nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthélemi est un abbé de Caveyrac, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, Pompignan, dont nous avons la DÉVOTION RÉCONCILIÉE AVEC L'ESPRIT[3], ou *la Réconciliation normande*, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

[1] Allusion au roman de *Candide ou l'Optimisme*, dont Voltaire avait sans doute envoyé un des premiers exemplaires à l'électeur. CL.

[2] Séb. Jos. Carvalho, plus connu sous le nom de marquis de Pombal. B.

[3] 1755, in-12. La *Réconciliation normande* est le titre d'une comédie de Dufresny. B.



L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui, entre les batailles de Rosbach et de Lissa, s'est mis à faire *les Cacouacs*, est un nommé Moreau, pensionné de la cour pour ses Lettres hollandaises.

Enfin le polisson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les sacrements) est un décrotteur d'Orléans, appelé Chaumeix, qui est venu à Paris, il y a six mois, avec des sabots, et qui, pour gagner son pain et boire son eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de Jean-Jacques, depuis sa capucinade[1] contre moi. Pour Diderot, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie;* mais le chancelier, à ce qu'on assure, n'est pas de cet avis; il va supprimer le privilége[2] de l'ouvrage, et donnera à Diderot la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Prusse que par son argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma pension de 1758. Vous voyez qu'il n'est en reste avec personne.

Je ne sais pas si on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'Helvétius; mais je sais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être aussi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philosophe; ne m'oubliez pas auprès de mesdames vos nièces.

### 2788. A M. DE BRENLES.

J'étais étonné de votre silence, mon cher ami; je tombe des nues; on me dit que vous êtes fâché du petit mot que je vous écrivis sur la cabale de Grasset. Il me semble, autant que je puis m'en souvenir, que j'étais aussi touché de votre amitié que mécon-

[1] Voyez ma note 4, tome LVII, page 596. B.

[2] Il fut révoqué le 8 mars; voyez ma note, tome XL, page 158. B.

tent du parti de Grasset. Je crois vous avoir dit que ce parti me paraissait insensé de protéger un fripon décrété de prise de corps pour avoir volé ses maîtres, contre votre ami qui s'était attaché à Lausanne, qui n'y était venu que pour vous, qui dépensait à Lausanne autant qu'un Anglais, et qui laissait un legs à l'école de charité [1] de Lausanne. Tout cela est vrai; je vous ouvre toujours mon cœur, parceque la franchise de l'amitié permet tout. Si j'ai ajouté quelque sottise, avertissez-moi; un ami doit avertir son ami.

J'ai mandé à M. le bailli de Lausanne « que je me « mettais sous la protection d'un brave officier comme « lui, et que le parti de Grasset avait beau faire demi-« tour à gauche, je ne craignais rien de ses manœu-« vres, avec un commandant comme lui. » Il me semble encore que cette lettre est agréable et doit plaire; il m'a répondu avec sa bonté ordinaire. Je suis très content; je n'imagine pas pourquoi on me mande qu'on ne l'est point. Je n'en crois rien; je n'en veux rien croire. Périssent les tracasseries! Conservez-moi, vous et votre chère philosophe, une amitié dont j'ai toujours senti le prix et chéri les douceurs. V.

L'exécution des jésuites ne se confirme pas; on ne fait que mentir d'un bout de l'univers à l'autre.

## 2789. A M. BERTRAND.

A Tournay, par Genève, 29 février.

J'allais écrire à mon cher philosophe, dont la courageuse amitié m'est si précieuse; j'allais le prier de

[1] Voyez plus haut la lettre 2778. Cl.

m'envoyer par le coche quelque chose de sa façon, sur l'histoire naturelle, pour l'académie de Lyon, qui vient enfin d'être renouvelée, et qui a pris une meilleure forme et plus digne de lui. Je le supplie avec instance de ne pas tarder un moment; je n'en ai qu'un pour lui répondre. Voici un *Mémoire* dont j'envoie quatre copies à Berne; je vous prie de donner la cinquième à M. de Freudenreich, dont la bonté et la justice ne seront pas subjuguées par la faction de Grasset et de Darnai, qui remuent ciel et terre. J'écris à M. de Vermont. Toute cette bêtise m'est très agréable, parcequ'elle me fait connaître tout le prix d'un cœur comme le vôtre.

Je suis bien fâché de ne savoir les noms que de deux curateurs. Mettez-moi bien avant dans le cœur du vertueux M. de Freudenreich, car il est dans le mien à côté d'Aristide.

Je savais bien que Haller protégeait le Grasset; j'en ai rougi pour lui, et je lui ai écrit [1] de quoi le faire rougir.

Allaman m'écrit que tous les pasteurs de Vévai désavouent le libelle daté de Vévai. Nouvelle raison pour la suppression.

## 2790. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, le 2 mars.

Votre lettre [2] contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant, et supprimer

[1] Lettre 2779. Cl.

[2] Elle manque. Cl.

ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes, qui s'occupent de l'avenir et oublient le passé;

> Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
> La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
>
> *Œdipe*, act. I, sc. 3.

Mes vers [1] ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne possède assez bien la langue pour faire de bons vers; et les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différents, mais qui ont le même goût de terroir, et qui se ressentent du temps où ils ont été faits. Et, comme vous êtes à présent riche et puissant seigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes sortes de misères que je me suis amusé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui doit vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et de vous satisfaire [2]; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté, et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre [3].

Pour ce que je vous ai demandé [4], je vous avoue que je l'ai toujours très fort dans l'esprit; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne; mais, comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi, je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de

[1] Voltaire parle de ces vers à la fin de la lettre 2783. Cl.

[2] Il s'agissait sans doute ici de l'avanie du mois de juin 1753 à Francfort. Cl.

[3] Maupertuis mourut le 27 juillet 1759 à Bâle. Cl.

[4] Une pièce de vers sur la mort de sa sœur, la margrave de Bareuth; voyez lettre 2765. B.

Berlin vieilles de six mois; ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse; mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui sera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu. Fédéric.

### 2791. A M. FORMEY.

Au château de Tournay, par Genève, 3 mars.

J'ai reçu votre lettre avec un très grand plaisir, monsieur; je me sers, pour vous répondre sans qu'il vous en coûte de frais, de la voie des mêmes négociants qui envoient mes paquets au *Salomon* et à l'Alexandre du Nord. Il se pourrait bien faire que ce paquet-ci tombât entre les mains de quelques housards, car le champ des horreurs est déjà ensanglanté dans *le meilleur des mondes possibles*[1]; mais on ne verra dans mes paquets que de quoi rire; je ne me mêle point, Dieu merci, des affaires des rois, et je me contente de plaindre les peuples.

J'ai fort connu le meurtrier Manstein dont vous me parlez. Dieu veuille avoir son ame! c'était un vigoureux alguazil; il avait arrêté le général Munnich, et s'était battu avec lui à coups de poing, pour le service de sa gracieuse impératrice. Il s'enfuit, quelque temps après, du beau pays de la Russie pour venir dans votre sablonnière. Il me montra des *Mémoires de Russie*[2], que je corrigeai à Potsdam. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, le roi m'en-

[1] Voltaire a déjà employé cette expression en 1755; voyez tome LVI, page 800. Il l'a souvent répétée, en 1759, dans *Candide;* voyez t. XXXIII, p. 218, 223, 227, etc. B.

[2] *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie, par le général de Manstein,* nouvelle édition; Lyon, 1772, deux volumes in-8°; la première édition est de Leipsick, 1771, un volume in-8°. B.

voya des vers par un coureur. Manstein, impatient de voir que je préférais les vers de Frédéric à la prose de Manstein, s'en plaignit au modeste Maupertuis, lequel, encore plus fâché de ce que le roi ne le consultait pas sur la manière d'exalter son ame et d'enduire le corps de poix-résine, s'avisa de dire que le roi n'envoyait qu'à moi son linge sale à blanchir.

Après avoir dit ce prétendu bon mot, il s'avisa de m'en faire honneur; et de là vinrent toutes les belles tracasseries qui n'ont fait aucun profit ni à Frédéric-le-Grand, ni à Maupertuis, ni à moi.

Depuis ce temps-là, milord Maréchal[1] m'a parlé, à ma campagne, de ce manuscrit que je connaissais mieux que lui. On a proposé aux Cramer, libraires de Genève, de l'imprimer. Mais qui diable a pu vous dire que je l'avais voulu acheter mille ducats? Pourquoi l'achèterais-je? Vous me croyez donc bien riche et bien curieux! il est vrai que je suis bien riche; mais je ne donnerais pas mille ducats de l'*Ancien Testament;* à plus forte raison d'un manuscrit moderne.

Je vous assure que je suis très sensible à la perte que vous avez faite; mais, s'il vous reste autant d'enfants que vous avez fait de livres, vous devez avoir une famille de patriarche.

Je serais fort aise de voir votre *Philosophe païen*[2], attendu que je suis *païen* et assez *philosophe.* A l'égard de vos *Consolations pour les Valétudinaires*, je n'en ai pas besoin, depuis que j'ai recouvré la

[1] Voyez la note, tome LV, page 639. B.
[2] 1759, trois volumes in-12. Cl.

santé avec la liberté, dans un séjour charmant. Envoyez-moi plutôt des conseils pour gouverner mes paysans et mes curés. J'ai acheté deux belles terres à une lieue des Délices; je suis devenu laboureur, et je vais semer, cette année, avec la nouvelle charrue; cela me donne de la santé. Je croyais n'avoir pas deux mois à vivre quand je vins aux Délices. Votre roi se serait amusé à faire de moi une plaisante oraison funèbre. Il me mandait, l'autre jour [1], que Maupertuis se mourait; si cela est, il mourra au lit d'honneur, car il vient d'avoir un petit procès à Bâle pour avoir fait un enfant à une fille, et il s'en est tiré très glorieusement.

Vous avez donc travaillé aussi à l'*Encyclopédie* [2]! Eh bien! vous n'y travaillerez plus; la cabale des dévots l'a fait supprimer, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait été brûlée comme les œuvres de Calvin. Laissons aller le monde comme il va. Puisse la guerre finir bientôt, et que votre chancelier en signe les articles! Faites-lui bien mes compliments.

Si ce n'était pas une indiscrétion, vous me feriez un plaisir extrême de me mander ce qu'est devenu l'abbé de Prades.

Adieu, monsieur; je suis, etc.

VOLTAIRE,
comte de Tournai,
gentilhomme ordinaire du roi.

[1] Voyez page 47. B.
[2] Édition de Paris. CL.

2792. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Tournay, par Genève, 4 mars.

Monsieur, je reçois en même temps une lettre de vous et une autre[1] des Grandes-Indes, datées du même mois. Le courrier qui m'a rendu celle dont votre excellence m'honore n'a pas, à ce que je crois, des ailes aux talons comme Mercure, ou bien apparemment quelque partisan prussien lui aura coupé ces ailes dans la route. Vous me coupez furieusement les miennes, monsieur, en me privant des mémoires que vous aviez eu la bonté de me promettre sur les exploits militaires du czar Pierre, sur ses lois, sur sa vie privée, et encore plus sur sa vie publique. J'ai tout au plus de quoi composer un recueil très sec de dates et d'événements; mais je suis très loin d'avoir les matériaux d'une histoire intéressante. Je ne puis plus imaginer, monsieur, que vous ayez abandonné un projet si noble et si digne de vous, projet dont tout l'empire doit desirer l'exécution, et auquel je présume que votre souveraine s'intéresse. Je suis très sensible à votre thé de la Chine; mais je vous avoue que des instructions sur le règne de Pierre-le-Grand me seraient infiniment plus précieuses. Mon âge avance; je ferai mettre sur mon tombeau : *Ci-gît qui voulait écrire l'Histoire de Pierre-le-Grand.* Je ne doute pas, monsieur, que votre excellence n'ait d'autres occupations qui emportent la plus grande partie de son temps; mais, s'il vous en reste, songez, monsieur, que c'est moi qui vous conjure aujourd'hui de

[1] Cette autre lettre était sans doute de Maurice Pilavoine. Cl.

ne pas oublier le héros sans les soins duquel vous ne seriez peut-être pas aujourd'hui un des génies les plus cultivés[1] et les plus aimables de l'Europe. Votre esprit s'est embelli de toutes les sciences que ce grand homme a fait naître. La nature a beaucoup fait pour vous; mais Pierre-le-Grand n'a peut-être pas fait moins. J'ai l'ambition d'être de votre école, et de travailler sous vos ordres. Je ne perdrai cette ambition qu'avec la vie. J'ai, etc.

### 2793. A M. DE BRENLES.

Aux Délices.

Les seigneurs curateurs de l'académie de Lausanne me font l'honneur, mon cher ami, de me mander, en corps, qu'ils ont condamné le libelle en question[2], et qu'ils censureront l'éditeur. Je suis également touché de leur justice, de leur bonté, et de leur extrême politesse. Je ne doutais pas d'un jugement si équitable et d'un procédé si noble, après les lettres dont leurs excellences, messieurs les avoyers, et les principaux membres de la souveraineté, m'avaient honoré sur cette affaire. En effet, il n'était point du tout convenable qu'il fût permis d'insulter, dans un libelle diffamatoire, une famille vertueuse et très innocente des fautes de son père. M. Saurin, ancien secrétaire de monseigneur le prince de Conti, méritait des égards. J'étais chargé, de sa part et de celle de toute sa famille, d'empêcher ce scandale; je l'ai fait avec tout le zèle de l'amitié; j'ai rempli mon

[1] Voyez tome XXV, page 4. B.

[2] *La Guerre littéraire*, etc.; voyez lettre 2768. B.

devoir, et je vois avec plaisir que j'ai été secondé par tous les honnêtes gens. Je vous prie de montrer cette lettre à M. le ministre Polier de Bottens, et à M. d'Hermanches dont l'honneur, la probité et la bonté ont pris si généreusement le parti d'une famille affligée. Je vous supplie surtout, mon cher ami, de présenter mes tendres et respectueux remerciements à M. le bailli, pour qui je conserverai une éternelle reconnaissance.

Adieu; je n'ai pas si bien senti que dans cette petite affaire le prix de votre amitié, et tout ce que vaut la franchise de votre belle ame. Je m'applaudis plus que jamais d'avoir été attiré à Lausanne par vous. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Mille respects à votre chère philosophe. V.

2794. A M. VERNES[1].

Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas au moins cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de Caveyrac dit-il qu'il n'y en a pas cinquante[2]? Il faut confondre cet ouvrage du diable qui veut justifier la Saint-Barthélemi et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

Qui sont les oisifs qui m'imputent je ne sais quel *Candide*, qui est une plaisanterie d'écolier, et qu'on

[1] Cette lettre porte pour souscription : *A monsieur, monsieur Vernes, ministre bien marié;* elle est sans date; mais je la crois de mars 1759. B.

[2] Page 83 de son *Apologie de Louis XIV*, etc., 1758, in-8°. B.

m'envoie de Paris? J'ai vraiment bien autre chose à faire.

Bonjour, *Fortunate puer.* V.

2795. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 mars.

J'ai reçu par le Savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très crottées, et la lettre de madame Bellot [1]. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse, car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne sais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de Fontaine vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu *Candide;* cela m'amuse plus que l'*Histoire* [2] *des Huns*, et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à Candide comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor Pococurante [3]; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage! Je ne doute pas que M. Joly de Fleury ne prouve élo-

[1] Voyez la note sur la lettre 782. B.

[2] *Histoire générale des Huns, des Turcs*, etc., par de Guignes, 1756-58, cinq volumes in-4°. B.

[3] Voyez tome XXXIII, page 317. B.

quemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois, et la religion. Franchement il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent; cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

« Si quid novi, scribe; et cum otiosus eris, veni, « et vale. »

## 2796. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, le 12 mars.

Il faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète Daniel [1]; ses semaines sont des siècles, et vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode [2] qui vous a si peu coûté, qui est très belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître [3] que j'ai faite il y a un an; et, comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit, et plus on se persuade que sa sacrée majesté le Hasard fait les trois quarts de la besogne de

[1] Daniel, IX, 24 et suiv. B.

[2] *Sur la mort de la margrave de Bareuth;* voyez tome XII. B.

[3] *Épître à ma sœur Amélie sur le Hasard.* La princesse Amélie était abbesse de Quedlimbourg. B.

ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut, en conscience, me pardonner des solécismes et de mauvais vers, dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

Vous voulez savoir ce que Néaulme imprime, vous me le demandez à moi qui ne sais pas si Néaulme est encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne sais que des nouvelles de Fermor [1], de Daun, de Soubise, de Lautrihaussen, et d'une espèce d'hommes [2] dont vous vous souciez très peu, et dont je serais bien aise de ne pas être obligé de m'informer!

Adieu; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse; car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne sais quel sera mon sort cette année; en cas de malheur, je me recommande à vos prières, et je vous demande une messe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci. FÉDÉRIC.

2797. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Au château de Tournay, par Genève, 15 mars.

J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé, et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue. Au reste, quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. Nous nous intéressons un peu, madame Denis et moi, aux malheurs publics, à la persécution suscitée contre des philosophes très estimables, à tout ce qui inté-

[1] Guillaume Fermor, général au service de Russie, mais d'origine écossaise, mourut en 1771. Cl.

[2] Les jésuites. B.

resse le genre humain; et quand nos amis ne nous parlent que de pièces de théâtre et de romans qui nous sont parfaitement inconnus, que voulez-vous que nous répondions? Elle dit que l'amitié doit se nourrir par la confiance, que les lettres de nos amis doivent toujours nous apprendre quelque chose. Je suis mort au monde; il faut des élixirs pour me rappeler à la vie. Votre amitié est le meilleur de tous. L'oncle et la nièce sont également sensibles à votre mérite, et vous seront toujours très tendrement attachés.

2798. A M. VERNES.

J'ai lu enfin *Candide;* il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur Pangloss pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondements de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par Dieu même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grace à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que Dieu, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice.

C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent.

Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre [1].

2799. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Breslau, le 21 mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait; je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des siéges, toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changements et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaisir que cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très belles, et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre [2], selon votre bon plaisir; et, quoique je sois très indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg* [3]. C'est la trouver très bien écrite, et c'est plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

[1] A la suite de cette lettre on a imprimé un *P. S.* qui n'est autre que le billet qu'on a vu ci-dessus, lettre 2794. B.

[2] Ce n'est point une lettre, mais une longue note qui parut à la suite de l'*Ode sur la mort de la princesse de Bareuth*. B.

[3] C'est ce qu'avait fait Caveyrac, page 84 de son *Apologie de Louis XIV*. B.

*N. B.* Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère Ferdinand [1], qui est très mauvaise. Dans le courant de l'année passée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique; et pour moi, qui ai tant vu de maladies pareilles funestes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour sa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter Tronchin pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci, pour le médecin, que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

## 2800. A M. BERTRAND.

22 mars.

J'enverrai, mon cher ami, votre *Amiante* à l'académie de Lyon. J'aurais voulu quelque chose d'un peu plus piquant, et dont le sujet eût donné plus d'exercice à votre esprit philosophique; envoyez-moi encore quelques petits morceaux, afin de faire une cargaison honnête.

Je crois que l'*Encyclopédie* se continuera; mais probablement elle finira encore plus mal qu'elle n'a commencé, et ce ne sera jamais qu'un gros fatras.

[1] Ferdinand, ou Auguste-Ferdinand, né le 23 mai 1730. CL.

J'ai eu la complaisance d'y travailler lorsqu'il y avait encore un peu de liberté dans la littérature; mais, puisque les assassins des rois coupent les ongles aux gens de lettres, il faut se contenter de penser pour soi, et laisser là le public, qui ne mérite pas d'être instruit.

Je crois les sottises lausannoises tout-à-fait finies; mes sentiments pour vous et pour monsieur et madame de Freudenreich ne finiront qu'avec ma vie.

La moitié de Genève sortit hier de la ville pour accompagner deux voleurs; l'autre moitié va à Lyon pour voir passer des rois. Cela est peu philosophe. V.

2801. A M. DUPONT,

AVOCAT.

Au château de Tournay, 24 mars.

Le conseil soussigné est toujours d'avis qu'il faut porter Goll et les Goll à s'accommoder; que M. Dupont peut avoir des occasions de leur parler, et de les faire trembler sur l'événement du procès; que, pendant la guerre, il ne sera pas permis d'attaquer M. le prince de Beaufremont, et qu'après la paix il sera très dangereux de l'attaquer. Ledit conseil se fera fort de faire donner cinquante louis à M. Dupont, par le prince, pour ses peines; il faut que les Goll en donnent autant; nous les amènerons là, ou je ne pourrai, car je veux que mon ami ait cent louis d'or de cette affaire, et que tout soit fini. J'ai trois terres, et trois procès au conseil; tout cela m'amuse.

Je ne connais point de traité sur l'optimisme, mais une espèce de petit roman du chevalier de Mouhy [1], intitulé *Candide, ou l'Optimisme.* Je l'adresse avec cette lettre à M. Dupont, par le canal de M. Defresnei [2]. Le prêtre de Belzébuth qui s'enivre avec des jésuites pourra peut-être être assez ivre pour écrire contre ce roman, avec l'aide du recteur allemand. Ce recteur [3] d'ailleurs est le plus impudent personnage, et le plus sot cuistre de l'Europe.

Mille compliments à madame Dupont; le conseil embrasse tous les petits enfants. V.

2802. A M. BERTRAND.

26 mars.

Vite, la poste part. Il faut, mon cher ami, que je vous remercie du fond de mon cœur; il faut que vous épuisiez votre éloquence pour faire valoir tous les sentiments de ma reconnaissance, et mes tendres et respectueux remerciements à M. de Freudenreich et à M. de Bonstetten.

Comment va le Mémoire pour Lyon [4]? Ne pourriez-vous point me communiquer aussi un certain livre sur les *Tremblements* [5]? Il me semble qu'il figu-

[1] Voltaire l'avait, en 1738, chargé de l'impression du *Préservatif;* voyez tome XXXVII, page 545. B.

[2] Fils de la directrice des postes de Strasbourg; une lettre de Voltaire, du 18 juin 1764, lui est adressée. B.

[3] Kroust, frère du jésuite qui confessait encore à cette époque madame la dauphine. Cl.

[4] Voltaire, qui avait fait recevoir P. H. Mallet à l'académie de Lyon, voulant aussi y faire admettre Bertrand, lui avait demandé un mémoire; voyez ci-après, page 67. B.

[5] Bertrand avait publié, en 1756, des *Mémoires pour servir à l'histoire des tremblements de terre de la Suisse.* Cl.

rerait très bien dans une académie des sciences. Je vous embrasse ; je suis à vous pour la vie. V.

Point de nouvelles aujourd'hui du Portugal. Point de jésuite de pendu. La justice est lente.

### 2803. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Aux Délices, 27 mars.

Sire, je reçois la lettre dont votre majesté m'honore, écrite le 2 mars, de la main de votre secrétaire [1], mon compatriote suisse, signée *Fédéric*. Il paraît que votre majesté n'avait pas encore reçu le monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet ; je le recommande à Dieu, aux housards, et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet, que j'ai reçu avec votre lettre, contenait votre *Ode au prince Henri*, votre *Épître à milord Maréchal*, et votre *Ode au prince Ferdinand* [2]. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes.

Votre majesté me dit dans sa lettre [3] qu'il paraît que je ne desire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après

[1] Le Catt, né à Morges, petite ville située sur le lac de Genève, près de Lausanne. Cl.

[2] Ces trois pièces font partie des *OEuvres posthumes de Frédéric II*. B.

[3] Le paragraphe où il question des brimborions manque dans la lettre du 2 mars. B.

plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter [1] des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France. Il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente; mon souverain m'a conservé, par un brevet, la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner ne me toucheraient que parceque je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté. Je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre majesté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le président [2] se meurt. Le président vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès! j'en suis un peu loin; j'ai été très malade, et je suis très vieux. J'avoue que je suis très riche, très indépendant, très heureux; mais vous manquez à

[1] Voyez, tome XIV, dans les *Poésies mêlées*, année 1753. B.
[2] Maupertuis. Cl.

mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu. Vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous [1]. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché.

### 2804. A M. BERTRAND.

30 mars.

Mon cher ami, vos *Tremblements* sont partis, et je partirai, moi, le plus tôt que je pourrai pour venir remercier M. de Freudenreich et MM. les curateurs, et surtout vous. Madame Denis et moi nous ferons ce voyage agréable le plus tôt que nous pourrons.

Nous sommes fort loin de craindre les brouillons que nous connaissons très bien; et je suis très en état de ne craindre personne. Hélas! mon ami, j'ai plus de terrain que Genève, et je suis le maître chez moi. Le chef des polissons [2] est mon vassal. J'ai des créneaux et des.....; et peut-être, avant qu'il soit peu, le peuple dont vous me parlez aura besoin de moi; en attendant, il gagne honnêtement avec moi, et il est très soumis dans mon antichambre. C'est un M. Demad [3], homme de beaucoup d'esprit, qui a

[1] On lit dans Martial, XII, 47:

Nec tecum possum vivere, nec sine te. B.

[2] Jacob Vernet. Cl.

[3] Voyez tome XL, page 8. B.

fait *Candide* ou l'*Optimisme*, et qui se moque encore plus que moi des sots. Mon cher ami, vivons tranquilles et aussi heureux qu'il est possible dans notre court pélerinage.

Les jésuites échapperont, n'en doutez pas; et peut-être dans un an ils seront tout puissants en Portugal [1], comme ils le furent en France, après l'assassinat de Henri IV.

Le roi de Prusse m'a écrit des choses bien extraordinaires. C'est un singulier homme, et ce siècle est un étrange siècle.

On dit que Haller se repent beaucoup d'avoir montré mes lettres et les siennes; il a raison de se repentir.

### 2805. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

30 mars.

Quoique tout le monde soit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre majesté. L'épître [2] à sa béatitude madame l'abbesse de Quedlimbourg, sur sa sacrée majesté *le Hasard*, a bien un grand fonds de vérité; et, si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbach. Certainement vous étiez le seul

[1] Les jésuites furent chassés du Portugal, par un édit, le 3 septembre 1759. CL.

[2] Voyez ma note sur la lettre 2796. B.

alors en Allemagne qui fissiez des vers. Le Hasard n'a pas été pour nous. Je pense que celui qui met ses bottes à quatre heures du matin a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carrosse à midi. Je souhaite passionnément que tout ce jeu finisse, et que vos jours soient aussi tranquilles qu'ils sont brillants. Votre majesté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus respectable princesse qui fût au monde. Il est vrai que mon cœur dicta l'éloge assez vite; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une strophe que je soumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me semble, assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie :

Illustres meurtriers, victimes mercenaires[1],
Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur;
Une femme, une princesse,
Qui dédaigna la mollesse,
Qui du sort soutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir son heure fatale,
Était plus brave que vous.

*Sort soutint* fait une cacophonie désagréable; *venir* me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

*Fuiriez, si vous l'osiez;* parlez pour vous, mes-

[1] Cette strophe est la douzième de l'*Ode sur la mort de madame la princesse de Bareuth* (voyez tome XII); mais l'auteur l'a corrigée. B.

sieurs, dira votre majesté; et moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul, pendant la nuit, exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caïus Julius César plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, sire, les respects et les folies du vieux Suisse.

### 2806. A MADAME D'ÉPINAI.

Oncle et nièce remercient tendrement ma philosophe. Il a été question de soupçon d'inflammation d'entrailles. Quatre médecins de Paris nous auraient tués comme ils ont tué leur confrère La Virotte [1], en cas pareil; mais avec notre cher docteur on ne craint rien.

Mille tendres respects à ma philosophe.

### 2807. A M. BERTRAND.

10 avril.

Voici, mon cher ami, votre brevet de Lyonnais; si vous voulez m'envoyer quatre lignes pour le secrétaire [2] éternel, tout sera dit.

On n'a pas pu avoir l'honneur de vous recevoir

[1] Voyez ma note, tome LVI, page 273. B.

[2] Bollioud Mermet; voyez ma note, tome LV, page 132. B.

plus tôt, parceque l'académie n'est ressuscitée que depuis peu [1]; et vous êtes le premier qu'elle adopte.

Je serais très surpris qu'il y eût un Boudon député des protestants auprès du roi. Il n'y a point de protestants en France, aux yeux de la cour; il n'y a que des nouveaux convertis. On ne connaît pas plus de corps de protestants que de corps de Turcs. Si par hasard il y en a dans les provinces, on veut n'en rien savoir. Ni le clergé, ni la noblesse, ni le tiers-état, ni les parlements n'ont le droit d'avoir un député résident à la cour.

Il se peut faire que quelques négociants huguenots aient imaginé de prêter cinquante millions, et qu'ils aient envoyé Boudon pour cette affaire. Mais je vous garantis qu'ils ne trouveront pas les cinquante millions; si je les avais, je ne les donnerais pas. Je souhaite que Boudon réussisse, mais j'en doute.

On dit que les jésuites ont fait révolter le Portugal contre le roi; il le mérite bien, pour avoir demandé la permission au pape de punir des sujets tonsurés et parricides.

Mille tendres respects à monsieur et à madame de Freudenreich.

La Saxe et le Portugal jouent un piètre rôle dans *le meilleur des mondes possibles.* V.

[1] Deux sociétés ou corps littéraires existaient à Lyon, et furent réunis en 1758. Les lettres patentes avaient été enregistrées au parlement le 23 août 1758; mais la première séance publique ou installation n'eut lieu que le 5 décembre 1758. B.

## 2808. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

Bolkenhain, 11 avril.

Distinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. *Les Tristes* d'Ovide et *l'Art d'aimer* ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur, autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis; je suis comme le porc-épic qui, se hérissant, se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes; mais il faut faire usage de toutes ses facultés telles qu'elles sont, et porter des coups à ses adversaires les mieux assénés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces[2]. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité; les arts et la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre; la grosse masse, le peuple, et le vulgaire de la noblesse, restent ce que la nature les a faits, c'est-à-dire de méchants animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne pensez pas que les housards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince Ferdinand[3] épaule bien ma droite; Dieu sait quelle en sera l'issue. Mais de quoi je puis vous assurer positivement, c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, si je succombe, il

[1] La réponse à cette lettre est sous le n° 2817. Cl.

[2] Frédéric pose comme règle, dans sa lettre du 31 octobre 1760, à Voltaire, sans en excepter les rois, que *tout homme a une bête féroce en soi*. Cl.

[3] Ferdinand de Brunswick. Cl.

faudra que l'ennemi se fraie par un affreux carnage le chemin à ma destruction.

Adieu ; je vous souhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

*N. B.* On dit qu'on a brûlé [1] à Paris votre poëme de *la Loi naturelle*, *la Philosophie du bon sens*, et *l'Esprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre se flatte; je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au *bon sens*.

2809. A M. THIERIOT.

Vous êtes un paresseux, comme je le dis fort bien à madame Bellot. Rendez-lui donc cette lettre [2], mon ancien ami, puisque vous n'avez pas voulu me dire sa demeure. Si vous êtes du voyage de Lyon, venez me voir dans le voisinage.

*Quid novi?* Où demeurez-vous à présent? Quel livre a-t-on brûlé? On dit que vous êtes gras comme un moine. Que devient la petite affaire des jésuites lusitaniens?

Le roi de Prusse vient de faire imprimer l'oraison funèbre d'un *cordonnier* [3] : c'est un rare corps.

Bonsoir.

2810. A MADAME DE FONTAINE.

15 avril.

J'espère, ma chère nièce, que ma lettre vous trouvera à Paris, et que vous aurez fait un très agréable

[1] Voyez ma note, page 29. B.

[2] Cette lettre manque. Madame Bellot est citée plus haut, page 54. Cl.

[3] *Panégyrique du sieur Jacques Matthieu Reinhart, maître cordonnier, prononcé le 13e mois de l'an 2899, dans la ville de l'Imagination, par Pierre Mortier, diacre de la cathédrale*; 1759, petit in-8°; 1760, in-12. B.

voyage, vous et les vôtres. Je ne dis pas que vous soyez revenue avec un excellent estomac; ce n'est pas, je crois, la pièce de votre corps dont vous êtes le plus contente. J'ai reçu votre aimable lettre; vous écrivez mieux que vous ne digérez, quoique vous ne soyez pas encore parvenue à une orthographe parfaite. Mais orthographiez comme il vous plaira; je ne ferai pas comme l'abbé Dangeau, qui renvoyait les lettres à sa maîtresse, quand les points et les virgules manquaient.

Les nouvelles varient beaucoup sur la conspiration sainte du Portugal. Nous ne savons encore si nous mangerons du jésuite [1], ou si les jésuites nous mangeront.

Il y a des gens qui prétendent à Genève que les huguenots de France prêtent cinquante millions [2] au roi, et qu'ils obtiennent quelques priviléges pour l'intérêt de leur argent; mais je doute que les bons huguenots aient cinquante millions, et je souhaite que M. de Silhouette [3] les trouve, fût-ce chez les Turcs.....

Tronchin a fait un miracle sur Daumart [4]; il l'a rendu boiteux; mais j'espère qu'enfin il en viendra à son honneur, et qu'au moins il lui accourcira l'autre jambe pour égaler le tout.

Le roi de Prusse m'envoie toujours plus de vers qu'il n'a de bataillons et d'escadrons. Son commerce

[1] Voyez tome XXXIII, page 269. B.
[2] Voyez ci-dessus, page 68. B.
[3] Voyez tome XL, pages 126, 139. B.
[4] Voyez tome LVII, page 269. B.

est un peu dangereux depuis qu'il est l'allié des Anglais; il écrit aussi hardiment qu'eux, et ne nous ménage pas plus avec sa plume qu'avec ses baïonnettes. Il fait tout ce qu'il peut pour me rattraper; c'est un homme rare, et très bon à fréquenter de loin.

Pour votre frère [1] du grand-conseil, je ne lui dis mot, quoique je ne sois point du tout parlementaire. Il me méprise parcequ'on lui a dit que j'étais riche; si j'étais pauvre, il m'écrirait tous les jours. C'est un drôle de corps que votre frère. Bonsoir, ma chère nièce; faites-moi écrire des nouvelles, c'est-à-dire des sottises, car on ne fait que cela dans Paris.

*P. S.* Persuadez M. d'Argental de faire jouer *Oreste* comme il est, car je n'y peux rien faire. Je suis occupé ailleurs [2].

## 2811. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE [3].

A Landshut, le 18 avril.

Vos lettres m'ont été rendues sans que housards, ni Français, ni autres barbares, les aient ouvertes. L'on peut écrire ce que l'on veut, et très impunément, sans avoir *cent cinquante mille hommes*, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrit ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre *Pucelle*. Pour moi, je n'écris que pour me dissiper.

Tout homme qui n'est pas né Français, ou habitué depuis

[1] L'abbé Mignot; voyez tome XLVII, page 31. B.

[2] Voltaire formait sans doute déjà dans sa tête le plan de la tragédie de *Tancrède*. Voyez plus bas la lettre du 19 mai, à d'Argental. Cl.

[3] Réponse à la lettre 2803. Cl.

long-temps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet, et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur; mais cela m'amuse et me distrait; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talents.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très sérieusement à autres choses. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusements aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-Aimé*[1]. Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera; vous ne devrez votre apothéose qu'à *la Henriade*, à l'*OEdipe*, à *Brutus*, *Sémiramis*, *Mérope*, *le Duc de Foix*, etc., etc. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi, je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures, et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président, que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfants ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir, s'il tra-

[1] Louis XV; voyez tome XXXIX, page 58; et XL, 80. B.

vaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangements. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai, mais je trouve la tâche bien dure. Adieu. FÉDÉRIC.

*P. S.* Si les vers que je vous ai envoyés paraissent, je n'en accuserai que vous. Votre lettre prélude sur le bel usage que vous en voulez faire; et ce que vous avez écrit à Catt[1] ne me satisfait pas; mais c'est au reste de quoi je m'embarrasse très peu.

## 2812. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Landshut, le 22 avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur Amélie[2], comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne, et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français, domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous fasse observer les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et, dans la composition, je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe[3] de cette funeste ode est belle. Je passerai les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marsyas juge Apollon, si je m'escrime avec vous de poésie.

[1] Cette lettre à Catt est encore inédite. B.

[2] Voyez ma note, page 55. B.

[3] Voyez lettre 2805. B.

Au lieu de *du sort soutint les coups*, on peut mettre *affronta les coups;* et, au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *son heure fatale* vaut mieux que l'*heure fatale;* c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode, en général, elle est très belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des d'Olivet, des Quarante, et de toute la république.

Quand la Mort, qu'ils ont bravée,
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu, etc.

*Dans cette foule abreuvée*, amphibologie; est-ce la Mort ou la foule qui est abreuvée? J'entends bien votre idée; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

Ve strophe. Je fus battu à Hochkirch [1] dans le moment que ma digne sœur expirait.

VIe strophe, admirable. VIIe, VIIIe excellentes; IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

*La stupide ignorance;* les *Midas*, les *Homère*, les *Zoïle*, sont étrangers au sujet de l'ode, et ne servent là que de remplissage. Il s'agit de ma sœur, et non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XIe, bonne. XIIe, *qui font des cours les plus belles*, infame cheville. Le sens finit, *qui font des cours; les plus belles* [2] n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de Mœvius et non pas de Virgile. Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIIIe [3]:

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage;

[1] Voyez tome LVII, page 622. B.

[2] Voltaire a laissé subsister ces mots dans la strophe X qui était sans doute alors la XIIe. CL.

[3] Actuellement la XIe. CL.

la répétition de *toujours* est sans grace. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang et eau; mais Voltaire n'est pas Voltaire en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure, plus affreuse que la nuit;* cela est digne des *ténèbres visibles* de Milton, dont l'auteur de *la Henriade* s'est tant moqué.

Les strophes XIV^e^ et XV^e^ sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier! direz-vous; qu'il fasse premièrement de bons vers, et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi; c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. Daun et des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce; et, tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier; et dans ces moments d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi et sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, ermite suisse; ne vous fâchez pas contre don Quichotte, qui jetait au feu les vers de l'Arioste, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un censeur germanique, qui vous écrit des fins fonds de la Silésie.

FÉDÉRIC.

### 2813. A MADAME D'ÉPINAI.

Madame, j'ai été toute ma vie en butte à la calomnie. Vous m'accusez publiquement d'avoir mangé du lard; je vous jure devant Dieu que... que... que vous vous êtes trompée une fois en votre vie. Je suis dans un état pitoyable, sans l'avoir mérité, et affai-

bli par trois semaines continuelles de perdition de ma chétive substance. Si vous honorez mes pénates de votre *présence réelle*, amenez avec vous quelque philosophe ou quelque écuyer; car, pour moi, je n'ai ni jambes, ni tête. Il ne me reste pour tout potage que mon derrière, qui fait mon malheur. J'oubliais mon cœur; il est à vous, madame, puisqu'il bat encore un peu, et c'est avec le plus tendre respect. V.

Permettez-moi de demander des nouvelles de l'inoculable[1], et de faire aussi mille compliments à M. de Gauffecourt[2]; nous l'attendons demain.

## 2814. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Landshut, le 28 avril.

Je vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec M. Candide; c'est Job habillé à la moderne. Il faut le confesser, M. Pangloss ne saurait prouver ses beaux principes, et *le meilleur des mondes possibles* est très méchant et très malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des arguments *in barbara, celarent*, etc.

Je reçois en même temps cette triste ode[3] qui est bien corrigée et très embellie; mais ce n'est qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien appa-

[1] Le jeune d'Épinai. Cl.

[2] Voyez tome LVI, page 581. B.

[3] Un écrivain français eût dit celle *ode triste;* mais Frédéric était né en Allemagne. Cl.

rence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour.

Vous croyez qu'on n'a du courage que par *honneur*[1]; j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage: celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inspire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans César, dans Charles XII, et dans le grand Condé. Voilà les différents instincts qui conduisent les hommes au danger. Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne pense guère au risque quand on est une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules César; cependant je suis très sûr que, de nuit ou de jour, il ne se serait jamais caché[2]. Il était trop généreux pour prétendre exposer ses compagnons sans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux, au désespoir de voir une bataille sur le point d'être perdue, se sont fait tuer exprès, pour ne point survivre à leur honte[3].

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persiflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach, un officier français, blessé et couché sur la place, demandait à cor et à cri un lavement; voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier; mais cela est vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive souvent des aventures bouffonnes, qui ne ressemblent à rien,

[1] Voyez les vers, page 66. B.

[2] Lettre 2805. Cl.

[3] Frédéric avait pensé différemment à Molwitz. Voyez t. XL, p. 59. Cl.

et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère[1], qui est à Schwedt auprès de ma sœur[2]; je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère; et, quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même. Je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à M. Martin et à maître Pangloss à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous, qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse! soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur; je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

FÉDÉRIC.

## 2815. A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 29 avril.

Il y a long-temps, mon cher Dupont, que j'ai mandé à M. le prince de Beaufremont le résultat des Goll; il se pourra que sa réponse tardera un peu de

[1] Ferdinand, nommé dans la lettre 2799. Il avait épousé, en 1755, Anne-Élisabeth-Louise de Brandebourg-Schwedt. Cl.

[2] Sophie-Dorothée de Prusse, née en janvier 1719; mariée, en 1734, à Frédéric-Guillaume, margrave de Brandebourg-Schwedt. Cl.

temps ; le procès des Français et des Hanovriens attire un peu plus son attention que celui qui est entre vos mains. Les Français ont gagné un incideut ; mais il y aura encore bien des chances à essuyer. Puissent les Goll finir les leurs ! j'espère que tout ira comme je le voulais. Ces petits succès m'arrivent rarement ; celui-ci me sera cher, s'il vous en revient quelques petits avantages. J'ai cette affaire à cœur uniquement pour vous ; c'est dans cette vue que j'avais écrit à madame Goll avant que vous m'eussiez envoyé l'ultimatum de la négociation. Adieu ; je voudrais m'entretenir avec vous plus loug-temps, mais ma mauvaise santé et quelques affaires me rendent paresseux avec vous sans me reudre moins sensible. V.

### 2816. DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 29 avril.

L'*Oraison funèbre d'un* cordonnier [1], que vous m'avez envoyée, monsieur, m'a paru aussi singulière par la façon dont elle est écrite, et à cause de celui qui l'a écrite, que l'*Ode sur la mort de madame la margrave* m'a paru sublime, et portant presque à chaque strophe quelque vérité frappante avec elle.

J'espère, quand j'aurai le plaisir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez composé. Vous savez le cas que je fais de votre personne, de vos ouvrages, l'empressement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie estime que j'ai toujours pour le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

[1] Voyez ma note, page 70. B.

2817. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

2 mai.

**Héros du Nord, je savais bien**
**Que vous avez vu les derrières**
**Des guerriers du roi très chrétien,**
**A qui vous taillez des croupières;**
**Mais que vos rimes familières**
**Immortalisent les beaux cus**
**De ceux que vous avez vaincus,**
**Ce sont des faveurs singulières.**
**Nos blancs-poudrés sont convaincus**
**De tout ce que vous savez faire;**
**Mais les *ons*, les *its*, et les *us*,**
**A présent ne vous touchent guère.**
**Mars, votre autre dieu tutélaire,**
**Brise la lyre de Phébus;**
**Horace, Lucrèce, et Pétrone,**
**Dans l'hiver sont vos courtisans;**
**Vos beaux printemps sont pour Bellone:**
**Vous vous amusez en tout temps.**

Il n'y a rien de si plaisant, sire, que le congé[2] que vous m'avez donné, daté du 6 novembre 1757. Cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières.

Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens, et sur *la Loi naturelle*, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'*histoire des culs;* mais c'est dans le divin chapitre des *torche-culs* de Gargantua. La besogne de ces *Messieurs* ne mé-

[1] Réponse à la lettre du 11 avril. B.

[2] Il s'agit d'une pièce de vers du roi de Prusse intitulée *Congé de l'armée des cercles et des tonneliers*. Ce sont les Français que désigne ce dernier mot; et le nom de *tonneliers* leur était donné parcequ'ils avaient avec eux les troupes des cercles d'Allemagne. Le *Congé* est daté de Freybourg. B.

rite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu près ainsi, à la cour, les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la *Philosophie du bon sens*[1]. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des moments de votre majesté; je volerais les Autrichiens, à qui vous les consacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car, en vérité, au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable; et les philosophes qui disent que *tout est bien* ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-Souci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pouvons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
BOILEAU, épît. I, v. 83.

## 2818. A M. DALEMBERT.

Au château de Tournai. Venez nous y voir, 4 mai.

Je reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philosophe. Je dévorai d'abord votre *laubrussellerie*[2]; cela est excellent. On n'aurait jamais brûlé un Laubrussel; on vous incendiera quelque jour.

[1] La *Philosophie du bon sens*; voyez plus haut, page 29. CL.

[2] Le P. Laubrussel, jésuite, né à Verdun en 1663, mort en 1730, est auteur d'un *Traité des abus de la critique en matière de religion*; 1710, deux volumes in-12. Or, dans ses *Mélanges*, Dalembert avait imprimé un morceau de l'*Abus de la critique en matière de religion*; c'est ce morceau que Voltaire appelle une *laubrussellerie*. B.

*Macte animo*[1]; vous serez des nôtres. Luc (vous connaissez Luc) me mande du 11 d'avril, entre autres choses : *Je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon sens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous avisez-vous de dire, dans vos *Éléments de philosophie*, que les sciences sont plus redevables aux Français qu'à aucune nation [2]? Est-ce que vous êtes devenu flatteur? Est-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaissance de la lumière, l'inoculation, le semoir, les condons ou condoms? Parbleu, vous vous moquez ; nous n'avons pas seulement inventé une brouette[3].

Vous avez donc fait réimprimer votre article *Genève?* Vous avez très bien fait ; mais vous faites trop d'honneur aux prédicants sociniens ; vous ne les connaissez pas, vous dis-je ; ils sont aussi malins que les autres. Et les sociniens de Genève, et les calvinistes de Lausanne, et les fakirs, et les bonzes, sont tous de la même espèce. Je laisse faire ceux de Paris ; mais pour mes Suisses et mes Allobroges, je les range, et je n'ai fait la plaisanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de Baal à la première occasion. J'ai deux

[1] *Æn.*, IX, 641. B.

[2] Dans le paragraphe 17 de son *Essai sur les éléments de philosophie*, Dalembert dit : « Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles mathématiciens sur le système du monde, on conviendra, ce me semble, que l'astronomie physique est aujourd'hui plus redevable aux Français qu'à aucune autre nation. » B.

[3] L'invention de la brouette est due à Pascal. Cl.

curés dont je suis assez content. Je ruine l'un, je fais l'aumône à l'autre; il prie Dieu pour moi, et tout va bien.

Vous avez fort mal fait, quand vous êtes venu à Genève, de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez, ne voyez que vos amis; vous serez fêté et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie*[1] est le comble de l'insolence et de la bêtise. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi! vous répondez sérieusement à ce fou de Rousseau, à ce bâtard du chien de Diogène! Vous m'enhardissez; je réponds moi à frère Berthier[2] et à *tutti quanti*, et vous verrez avec quelle impudence. Mais non, vous ne le verrez point, car on ne laissera pas passer ma besogne. Pour vos quatre volumes philosophiques, ils passeront; car, tout brûlable que vous êtes, vous êtes plus sage que moi. Madame Denis vous fait mille compliments, vous lit, et vous regrette; ainsi fais-je.

2819. A M. THIERIOT.

5 mai.

Mort-Dieu, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix crucifié*; on dit que c'est là le titre[3], c'est au moins quelque chose de sembla-

[1] La révocation du privilége; voyez page 44. B.

[2] Voyez, tome XII, la *Note* qui suit l'ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth*, et qui est intitulée *Note de M. de Morza*. Cl.

[3] *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et Dalembert*; Amsterdam, 1759, in-12. Cette brochure, dans laquelle Chaumeix était représenté étendu sur la croix, a été attribuée à Morellet, par Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, deuxième édition,

ble. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir ; mais, pour la prophétie d'Abraham Chaumeix, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. Bouret pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de Fontaine, que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé. Elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Êtes-vous encore dans la rue Saint-Honoré [1], ou à l'Arsenal ? Je ne sais pas trop où vous prendre ; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes-générales ? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs, et aujourd'hui tout le monde l'est ; c'est le royaume qui est fermier-général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais : philosophie, petite-vérole, nouvelle

n° 11165) ; mais une note de la *Correspondance littéraire de Grimm*, t. II, p. 316, édition de 1829, lettre du 15 mai 1759, porte qu'il est reconnu aujourd'hui que le *Mémoire* dont il s'agit est de Diderot. Cl.

[1] Rue Saint-Honoré, chez le comte de Montmorency ; ou à l'Arsenal, chez le marquis de Paulmy. Cl.

charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de penser, que vous devez aussi aux Anglais; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère Berthier, frère Abraham Chaumeix, et leurs semblables, auront beau crier que tout est perdu si on se met à avoir le sens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'*Encyclopédie*, le roi et les philosophes se moqueront du parlement. Bonsoir.

2820. A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 5 mai.

Que j'écrive de la main de notre ami Jean-Louis [1], ou de la mienne, cela est égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais; j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Hornoy; vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car soyez très sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

[1] Jean-Louis Wagnière; voyez tome XLI, page 412. B.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parceque le théâtre est purgé de petits-maîtres[1]. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles! Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentiments, en situations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles sur la scène? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie[2]. Assez d'autres en feront, et suppléeront, par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus.

Monsieur le conseiller du grand-conseil, je vous suis très obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours; mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très joliment, et vous avez, par-dessus madame de Fontaine, le mérite de l'orthographe. J'espère que, dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le Vitruve d'Hornoy[3], je ne vous con-

[1] Les bancs placés sur l'avant-scène disparurent le 23 avril 1759, jour de la rentrée ou de l'ouverture après Pâques. Le comte de Lauraguais avait donné pour cela trente mille francs; voyez tome VII, page 10. B.

[2] Voltaire travaillait à *Tancrède* en ce moment même, et il voulait conspirer très secrètement contre la cabale. Cl.

[3] Il paraît que M. d'Hornoy, fils de madame de Fontaine, avait accompagné sa mère chez Voltaire vers le commencement de 1759. C'était son

seille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tournai. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartements de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois à Paris mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire Daumart ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province. Cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie [1], vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays; non seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'état. Ce sont des gens très belliqueux, car ils jettent des pierres à tous les passants, comme fesait mon singe [2]. On a beau les mettre en prison, ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

*Luc* m'écrit, du 11 avril, que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas, en nous flattant que M. de Silhouette [3] fera, dans

premier voyage aux Délices, à Tournai, à Ferney. Il n'était encore alors que dans sa dix-septième année. Cl.

[1] Le marquis de Florian; voyez tome LVII, page 262. B.

[2] Voyez tome LVII, page 293. B.

[3] Voltaire changea bientôt d'opinion; voyez tome XL, pages 126-127; et la lettre à Chauvelin, du 11 décembre 1759. B.

son ministère, des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère nièce; les deux ermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève, pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

2821. A M. COLINI.

Aux Délices, 7 mai.

Je n'ai pas eu un moment à moi depuis deux mois, mon cher Colini; tantôt malade, tantôt surchargé de quelques travaux indispensables, tantôt occupé de ma ruine, en fesant bâtir des châteaux. Je ne perds point de vue, dans tous ces tracas, les objets qui vous regardent. J'ai toujours devant les yeux Manheim[1] et Francfort; je ferai l'impossible pour aller à Schwetzingen, et je ferai l'impossible aussi pour vous prendre en passant. Vous avez grande raison de n'être point de l'avis du docteur Pangloss; je ne penserai comme lui que quand je pourrai parvenir à vous être utile.

2822. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 7 mai.

Il faut que vous me pardonniez, madame; j'écris

[1] Voltaire voulait placer Colini auprès de Charles-Théodore, et lui faire restituer ses effets volés à Francfort en 1753. Il ne réussit que dans la première de ces deux entreprises. Cl.

très peu, parceque je n'ai pas un moment à moi; je me défais tous les jours de mes correspondances de Paris, je ne voudrais conserver que la vôtre; je ne connais plus que vous et la retraite; je m'intéresse plus à la pension de monsieur votre fils qu'à la guerre et aux finances; je veux que vous soyez heureuse de toutes les façons et de tous les côtés; on aurait beau d'ailleurs tout bouleverser, je n'en prendrai point d'alarmes; j'ai su faire à peu près comme vous. J'ai des terres libres, je veux y vivre et y mourir. Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter, mais la vraie jouissance est dans le travail; la culture est un aussi grand plaisir que la récolte. Le docteur Pangloss est un grand nigaud avec son *tout est bien ;* je crois que les choses ne vont bien que pour ceux qui restent chez eux, ou pour M. de Zeutmandel [1] et pour sa grasse et riche chanoinesse, qui épouse un très aimable mari. Tout sera *bien* longtemps pour vous, madame, puisque vous avez le courage de conserver votre régime; ce n'est pas une petite vertu, et votre vertu sera récompensée. Je ne vous mande aucune nouvelle, je n'en sais que des siècles passés; si vous en savez du siècle présent, ne m'oubliez pas; mais songez toujours que celles qui vous regardent me sont les plus chères, et que je vous suis attaché avec le plus tendre respect.

[1] Ne serait-ce pas Zuchmantel? Un baron de ce nom fut fait brigadier d'infanterie en février 1759. Cl.

2823. A M. BERTRAND.

Aux Délices, 12 mai.

Je suis devenu un paresseux depuis quelque temps, mon cher ami; je ne vous ai point informé que j'avais envoyé votre lettre à l'abbé Pernetti[1]; je ne vous ai point dit non plus combien l'académie de Lyon est flattée de vous avoir parmi ses membres, et à quel point on a été content de tout ce que vous avez envoyé. Vous devez avoir reçu des nouvelles des libraires de l'*Encyclopédie;* la publication de l'ouvrage, qui pourtant se fera un jour, rencontre aujourd'hui bien des difficultés. L'affaire des protestants, entreprise par Boudon, n'en rencontre pas moins. Je crois que les Autrichiens essuient encore plus de difficultés avec le roi de Prusse. Il m'écrit, du 22 avril, qu'il a dérangé tous leurs projets de campagne sans sortir de sa place. Si cela est, c'est assurément le plus grand général d'armée de l'Europe; j'aimerais mieux qu'il en fût le pacificateur.

Adieu, mon cher philosophe; mille tendres respects à monsieur et à madame de Freudenreich.

Je vous embrasse. V.

2824. DE M. DALEMBERT.

Paris, ce 13 mai.

Vous ne m'avez pas bien lu, mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que l'astronomie physique leur est aujourd'hui

[1] Jacques Pernetti; voyez tome LVII, page 420. B.

plus redevable qu'aux autres peuples[1]. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de Newton, les Anglais ne font presque plus rien que de nous prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *laubrussellerie*[2] aurait mieux valu, si je l'avais faite auprès de vous; mais, telle qu'elle est, je crois qu'elle ne sera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela. *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus*[3]; car ces gens-là sont autant les ennemis de Dieu que ceux de la raison.

J'eus, il y a quelques jours, la visite d'un honnête jésuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que sa Société avait eu grand tort de se brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur fanatique Berthier. Mon jésuite, qui apparemment n'aime pas Berthier, et qui n'est pas du *Journal*, applaudissait à mes remontrances. *Cela est bien fâcheux*, me disait-il. *Oui, très fâcheux, mon R. P.*, lui répondis-je, *car vous n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis.*

Adieu, mon très cher et illustre maître; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jésuitique, et la canaille jansénienne, et la canaille parlementaire, et la canaille sorbonique, et la canaille intolérante[4]. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Voyez ma note, page 83. B.

[2] Voyez la lettre 2818. CL.

[3] Psaume LXVII, v. 2. B.

[4] Voyez, tome XII, la longue note de M. de Morza, à la suite de l'*Ode sur la mort de la margrave de Bareuth*. B.

## 2825. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

A Landshut, le 18 mai.

Non, ma muse, qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partageot avec Bellone
Des moments courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.
Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
Je vous lis et je vous relis.
J'allaite ma muse française
Aux tétons tendres et polis
Que Racine m'offre à son aise.
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau;
Horace, Lucrèce, et Boileau,
Font en tout temps ma compagnie.
Sur eux se règle mon pinceau,
Et, dans ma fantasque manie,
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une boutade de gaîté et de folie produisit ce *congé*[2].

[1] La lettre 2836 répond à celle-ci. Cl.
[2] Lettre 2817. Cl.

Nous avons poursuivi ces gens, qui nous tournaient le derrière, jusqu'à Erfurth, et de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitants des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des Amadis et des Roland doivent se battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaise, que nous avons assez donné de ces tragédies, les campagnes passées, au public; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie; mais nous suivrons le proverbe de l'empereur Auguste : *Festina lente.*

Vos Français brûlent de bons livres, et bouleversent gaîment le système de leurs finances, pour complaire à leurs alliés. Grand bien leur fasse! je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustrissimes p...... [1] qui m'assailleut de tous côtés, j'espère qu'elles seront (pour conserver la figure de rhétorique) f....... J'éprouve le sort d'Orphée; des dames de cette espèce, et d'un aussi bon caractère, veulent me déchirer; mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de Prades [2]; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité, il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire, pendant mon séjour à Dresde, par un secrétaire que Broglie [3] y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée; et, comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choses; mais cela serait trop long à dire. Il m'a joué

[1] La Pompadour, Élisabeth, et Marie-Thérèse; voyez tome LVII, page 425. Cl.

[2] Frédéric donne ici carrière à son imagination, au préjudice de l'abbé de Prades. Voyez comment Voltaire s'explique à ce sujet dans sa lettre du 25 avril 1760, à Dalembert. Cl.

[3] Victor-François de Broglie, duc depuis 1745, année de la mort de son père, à qui est adressée la lettre 1635. Il fut créé maréchal de France le 16 décembre 1759. Cl.

ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait *le Tombeau de la Sorbonne*[1]; ajoutez-y celui du parlement, qui radote si fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore, des Délices, des lois au Parnasse; vous caresserez encore l'*infame*[2] d'une main, et l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en usez envers moi[3], et envers tout le monde.

Vous avez, je le présume,
En chaque main une plume;
L'une, confite en douceur,
Charme par son ton flatteur
L'amour-propre qu'elle allume,
L'abreuvant de son erreur;
L'autre est un glaive vengeur
Que Tisiphone et sa sœur
Ont plongé dans le bitume,
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;
Il vous blesse, il vous consume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
Ce glaive en sera l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper sur le Parnasse,
Parmi la maudite race
Des beaux esprits, qui tracasse
Et remplit ce lieu d'horreur,
Je vous demande pour grace,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâsse
Dans vos vers ou vos discours,

[1] Voyez tome XXXIX, page 530. B.
[2] Voyez plus bas l'avant-dernier alinéa de la lettre 2836. Cl.
[3] Voltaire avait dit à Frédéric, dans sa lettre du 26 juin 1750 :

Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre. Cl.

Que sans ruses ni détours
La bonne plume l'y place.

Je souhaite paix et salut, non pas au *gentilhomme ordinaire*, non pas à l'historiographe du *Bien-Aimé*, non pas au seigneur de vingt seigneuries dans la Suisserie, mais à l'auteur de *la Henriade*, de *la Pucelle*, de *Brutus*, de *Mérope*, etc.

FÉDÉRIC.

### 2826. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 mai.

C'est aujourd'hui, mon cher ange, le 19 de mai, et c'est le 22 d'avril qu'un vieux fou commença une tragédie[1] finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite, et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons, et les loups nommés fermiers-généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage, l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté[2] et l'honneur rendus à la scène française échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame Denis et moi nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parents de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre

[1] *Tancrède*. K.

[2] Voyez ci-dessus, page 87. B.

et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*.

Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils existent dans l'histoire; et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot, et, si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus inviolable. Conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir; il est très amusant, et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame Denis n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise, j'entends le bon comédien. Avec tout cela, nous pouvons être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressés de faire voir mon monstre que je l'ai été à le former. Silence, anges, ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez de silence, il faut jurer, comme saint Pierre[1], que vous ne me connaissez pas.

*Nota bene* que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*[2], comme dit Pierre Corneille; et c'est encore un agrément.

[1] Matthieu, XXVI, 72. B. — [2] *Polyeucte*, IV, 3. B.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez sur un Suisse!

Je viens de lire *Titus*[1]. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et, pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit Métastase. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous, si j'en use si librement.

## 2827. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

19 mai.

Sire, vous êtes aussi bon frère que bon général; mais il n'est pas possible que Tronchin aille à Schwedt, auprès du prince votre frère[2]. Il y a sept ou huit personnes de Paris, abandonnées des médecins, qui se sont fait transporter à Genève, ou dans le voisinage, et qui croient ne respirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. Votre majesté pense bien que, parmi le nombre de ces personnes, je ne compte point ma pauvre nièce, qui languit[3] depuis six ans. D'ailleurs Tronchin gouverne la santé des enfants de France, et envoie de Genève ses avis deux fois par semaine; il ne peut s'écarter; il prétend que la ma-

[1] Tragédie imitée de *la Clémence de Titus*, de Métastase, par de Belloi; elle était tombée, le 28 février précédent, à la Comédie française. — Nous ne connaissons pas la *réponse* de Voltaire *au petit Métastase* de Belloi. Cl.

[2] Ferdinand de Prusse. — Voyez lettre 2814. Cl.

[3] Madame Denis avait quelquefois mal à une cuisse, par suite des mauvais traitements qu'elle éprouva, avec son oncle, en juin 1753, à Francfort; mais Frédéric s'ennuyait beaucoup d'entendre parler de *cette nièce* de Voltaire. Voyez sa lettre du 12 mai 1760. Cl.

ladie de monseigneur le prince Ferdinand sera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage, qui contribuerait encore à sa santé, en le fesant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire instruire Tronchin toutes les semaines de son état est le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit [1] adressé à M. le prince de Brunswick? Il y a certainement de très belles choses; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en serait pas flattée; le roi de France le serait encore moins, et je vous respecte trop l'un et l'autre pour jamais laisser transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance [2] de madame la margrave de Bareuth avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si desirable; je n'en ai pas abusé, et je n'abuserai pas de votre confiance, au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce, que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé [3], et il n'en reste de vestige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois strophes trop belles.

[1] Voyez lettre 2803. B.

[2] De septembre à novembre 1757. Cl.

[3] Ce n'était pas la vérité; voyez tome XL, pages 121-125. B.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés [1]. Vous avez été mon idole pendant vingt années de suite;

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guzman même.
*Alzire*, act. III, sc. IV.

Mais votre métier de héros et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible; c'est dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et sans l'héroïsme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop, si vous êtes en présence de l'ennemi, et trop peu, si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie, qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer, autant que je suis assez juste pour vous admirer; reconnaissez la franchise, et recevez avec bonté le profond respect du Suisse Voltaire.

## 2828. A M. LE COMTE DE CHOISEUL[2].

J'ai mandé hier, monsieur, au bon homme Ralph, qu'il avait fait rire une excellence qui va dans le pays de l'ennui. Ce *Lustig* [3] en est tout ragaillardi. Il dit

[1] La lettre de Voltaire où il y avait des duretés est perdue, à moins que Frédéric ne regarde comme telles les expressions du dernier alinéa de la lettre 2803. B.

[2] Cette lettre est postérieure de quelques semaines seulement à la publication du roman de *Candide*. Le comte de Choiseul (duc de Prâlin le 2 novembre 1762) avait remplacé, à la fin de 1758, le comte de Stainville, son cousin, dans les fonctions d'ambassadeur à Vienne. Cl.

[3] Sur ce mot, voyez tome XL, page 10. B.

que ce qu'il desirait le plus, dans le plus sot des *mondes possibles*, était de réjouir un petit nombre de gens d'esprit comme vous, qui ne sont de ce siècle en aucune manière. Il prétend que, si vous voulez le faire avertir par quelque rieur de vos amis, il vous fera présenter à Strasbourg de quoi vous amuser sur la route, et de quoi jeter dans le Danube.

N'oubliez pas la spirituelle, l'éloquente, la sucrée, la romanesque, la bavarde, la précieuse, la bégueule comtesse de Bentinck [1], quand vous voudrez savoir au juste tous les rogatons de Vienne.

Si j'étais homme à me venger d'un certain Freytag, agent du roi de Prusse, ci-devant mis au pilori en Saxe, et maintenant serré à Dusseldorf, et d'un coquin de Schmidt, faux-monnayeur de Francfort, conseiller du roi de Prusse, qui me volèrent, en sauçant ma nièce dans le ruisseau, et du roi de Prusse lui-même qui employa ces dignes agents, je pourrais aller plaider à Vienne; car c'est une chose délicieuse de se ruiner au conseil aulique, pour ruiner Schmidt, et mortifier cet insolent Frédéric.

Je souhaite à votre excellence tous les succès dont je ne doute pas. Elle est bien persuadée de mon tendre respect.

### 2829. A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

Je suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher *grand écuyer* d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé

[1] Voyez tome LV, page 278. B.

adopter mes chars[1], crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu, quoique je ne sois pas du métier, que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles[2] mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a fait imprimer un ouvrage très artificieux, très bien écrit, pour justifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire est fort beau; et sur la seule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là sont aussi méchants sur mer que les Prussiens sur terre. Nous nous ruinons pour leur résister, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été si dévastée, si sanglante, et si riche.

J'avoue avec vous, mon cher Assyrien, que Dieu a envoyé M. de Silhouette à notre secours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera; car il n'est pas comme la plupart de ses prédécesseurs, gens estimables, mais sans génie, qui traçaient leur sillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de Pope, qui a vu l'Angleterre et la Hollande.

Il n'est pas de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,

[1] Voyez tome LVII, pages 166 et 269. B.
[2] Voyez ma note, page 81. B.

Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'état, écus factices;
Empruntant à tout l'univers;
Replâtrant par des injustices
Nos sottises et nos revers.
Il ramène les temps propices[1]
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourse de mauvais vers
Pour le prix de ses grands services.

Je ne sais pourquoi vous me mandez que tant de poëtes le persécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'état peut lui avoir; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris? Il me semble que mes nièces en ont quelques unes. L'opération est un peu à l'anglaise; eh! tant mieux! il faut faire du public une compagnie qui prête au public; c'est la grande méthode de Londres.

## 2830. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps[2], mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à M. de Courteilles[3]. Ce n'est point à moi d'en juger, c'est à vous; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaison? Ne sera-t-il pas amusant de la faire donner par Lekain, ou par M. de Lauraguais, comme

[1] Voyez ma note, page 88. B.
[2] *Tancrède.* — Lettre 2826. Cl.
[3] Intendant des finances. Cl.

l'ouvrage d'un jeune inconnu ? J'ai changé la mesure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflants, à des sentence s, à des attrape-parterre, à de l'esprit, à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre, marche simple; voilà ce que vous trouverez; mais, s'il y a de l'intérêt, tout est sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment; j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baise, en partant, les ailes des anges.

2831. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

29 mai.

Je suis toujours surpris, monsieur, de voir que, sur les bords de la Néva et de la Mosca[1], on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. Soltikof[2] vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentiments ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grace à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présents; elles vont jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, monsieur, que vous m'hono-

[1] Voyez, relativement à l'orthographe de ce nom, et de plusieurs autres, la lettre du 11 juin 1761, à Schowalow. Cl.

[2] Voyez plus bas la lettre 2834. Cl.

rerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer, l'hiver prochain[1], tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser ; chaque peintre doit suivre son genre et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue ; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais Alexandre ; nous prononçons Auguste, et non pas *Augustus ;* Cicéron, au lieu de *Cicero ;* Athènes, au lieu d'*Athenoi*, etc. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et surtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire : *Notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse, est en haute personne à son armée ; sa sacrée majesté impériale a pris médecine, et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe. En déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui

[1] Voyez ma Préface du tome XXV. B.

qui, en écrivant l'histoire d'Alexandre, nierait ou excuserait le meurtre de Clitus, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à Pierre-le-Grand et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur, et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

### 2832. A MADAME D'ÉPINAI.

Le porteur[1] ne vous dira pas qu'il est la plus aimable créature du monde; mais moi je vous le dis, ma chère philosophe. Il a fait d'ailleurs ce que vous deviez faire; il nous est venu voir.

### 2833. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer; il est pour moi comme pour madame Denis. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché, en parchemin, dans une patente signée *Louis*.

[1] Sans doute Grimm. Il vint retrouver la *belle philosophe* en mai 1759, à Genève, et il ne quitta cette ville, avec elle, qu'au mois d'octobre suivant. Cl.

Monsieur l'ambassadeur [1], recevez mes très humbles actions de graces.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot-de-vin pour vos négociations; vous devez l'avoir reçu; vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de Choiseul [2] pousserait ses bontés, que je vous dois, jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tournay; cela n'aurait rien coûté, et cette grace si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tournay ne regardait que moi, et je me suis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tournay. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon visage. M. de Brosses m'a garanti tous les droits de sa terre; mais c'est *le beau billet qu'a La Châtre* [3]. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels; tant pis pour lui,

[1] D'Argental venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, à Paris. Il reçut alors le titre de *comte* qu'il ne portait pas avant de remplir ces fonctions créées exprès pour lui. Cl.

[2] Étienne-François de Choiseul, connu sous le nom de *marquis de Stainville* jusqu'au mois d'auguste 1758, époque où il fut créé *duc de Choiseul*, avait remplacé le cardinal de Bernis aux affaires étrangères, vers la fin d'octobre 1758. De 1759 à 1770, Voltaire fut en correspondance suivie avec ce ministre; mais, par malheur, les lettres les plus intéressantes qu'il lui adressa sont restées inconnues. Cl.

[3] Voyez tome XLVI, page 347. B.

il ne m'a vendu qu'à cette condition; mais tant pis pour moi, qui serai vexé.

Monsieur le Parmesan, qui êtes Envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment. Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices. Cependant je vous ai envoyé une tragédie; pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis [1] à frère Berthier et à *monsieur* des *Nouvelles ecclésiastiques?*

Mille tendres respects à tout ange.

### 2834. A M. DE SOLTIKOF[2].

J'abuse des bontés de M. de Soltikof. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés dans mes Mémoires Kalkonistky, ou Ratzoniski, ou Ralkoniky, ou Roskolchiqui [3].

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable?

Et les worsko-jésuites, ou vlorsko-jésuites, qui sont-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent

[1] Dans la *Note* qui est après l'ode *sur la Mort de la margrave de Bareuth*, tome XII. Cl.

[2] Soltikof, neveu du feld-maréchal de ce nom, était sans doute un des quatre jeunes Russes dont il est question dans les lettres de Voltaire à Schowalow, du 7 et du 9 auguste 1757. Il est nommé Boris de Soltikof dans une lettre du 25 septembre 1762, à Schowalow. Cl.

[3] Extrait de la réponse de M. de Soltikof: « Les sectaires en Russie « s'appellent *Roskolniki* ou *Roskolstchiki*, nom qui a sa dérivation du verbe « russe *roskoloti*, qui veut dire fendre. Il y a quantité de ces sectes en « Russie dont chacune a ses folies particulières, et qui se distinguent par « divers noms. Peut-être que ceux dont vous faites mention sous le nom de « *worsko-jésuites* sont une de ces sectes. » (*Note communiquée par feu Decroix.*) B.

pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont chez nous tous nos fanatiques.

### 2835. A MADAME D'ÉPINAI.

Je suis bien malingre, mais très heureux. Honorez, madame, nos petits pénates de votre présence, vous et M. Grimm. Liberté entière pour le malade; il sera consolé quand il aura l'honneur de vous voir. L'oncle et la nièce vous attendent avec transport.

### 2836. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Juin.

Vos derniers vers[1] sont aisés et coulants;
Ils semblent faits sur les heureux modèles
Des Sarrasin, des Chaulieu, des Chapelles.
Ce temps n'est plus; vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et souffrez sa gaîté.
Je vous connais, vous semblez difficile,
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du style.
Pour Maupertuis, de poix-résine enduit[2],
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde,
Si dans ce trou malemort le conduit,
J'en suis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.
Ce n'est pas moi qui le mine et le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre, moi malingre et affublé d'une fluxion sur les yeux, au plus malin des rois et au plus aimable des hommes, qui

[1] Ceux de la lettre 2825. Cl.
[2] Voyez tome XXXIX, pages 479, 487, etc. B.

me fait sans cesse des balafres, et qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de Daun et de Fermor, mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité, le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées, vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous doint la paix, sire, et que toutes les épées soient remises dans le fourreau! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs, d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grace à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats, et procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà *le meilleur des mondes possibles* tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne! vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien; mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité[1], comme disait l'au-

[1] *Ecclésiaste*, IV, 16; I, 14; II, 11 et 17. B.

tre Salomon, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plus tôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doeg, un Achitophel? quoi! il vous a trahi, quand vous l'accabliez de biens! O *meilleur des mondes possibles*, où êtes-vous! Je suis manichéen comme Martin [1].

Votre majesté me reproche, dans ses très jolis vers, de caresser quelquefois *l'infame* [2]; eh! mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, sire, j'étais tout fait pour vous; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellents meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci, sire, à Sans-Souci; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

### 2837. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Reich-Hennersdorf, le 10 juin 1759.

Apprenez qu'à moins que celui que vous savez [3] revienne sur terre faire des miracles, mon frère n'ira chercher personne. Il est encore, Dieu merci, assez grand seigneur pour faire venir et payer des médecins suisses; et vous savez que les Frédérics, en plus grande quantité que les Louis, l'emportent sur eux, chez les médecins, les poëtes, et quelquefois même chez

[1] Dans *Candide;* voyez tome XXXIII, page 290. B.

[2] Dans sa lettre à Dalembert, du 28 novembre 1762, Voltaire explique ce qu'il entend par l'infame. B.

[3] Jésus-Christ. B.

les philosophes qui, occupés de vaines spéculations, ne font guère réflexion sur la partie morale de leur science. Votre nièce a fait éclater le faste de son zèle en faveur de sa nation; elle m'a brûlé[1] comme je vous ai fait brûler à Berlin, et comme vous l'avez été en France. Vos Français extravaguent tous, quand il est question de la prééminence de leur royaume; ils sont charmés de vous lâcher un *Roi mon maître*, d'affecter les travers de vieux ambassadeurs hors de mode, et de prendre fait et cause pour des rois qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître; en vérité, c'est dommage que votre nièce n'ait pas épousé M. Prior[2]; cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre, selon toute apparence, en peu de jours, et pour peu que la fortune me seconde, les subdélégués de leurs majestés impériales et l'homme à la toque bénite[3], seront bien étrillés; après cela, quelle consolation de se moquer d'eux! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu, ne vous moquez de personne; soyez tranquille et heureux, puisque vous n'avez point de persécuteurs, et sachez jouir sans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru soixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous souhaite paix et salut. Ainsi soit-il. FÉDÉRIC.

*P. S.* Mais êtes-vous sage à soixante et dix ans? apprenez à votre âge de quel style il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permises et des impertinences intolérables aux gens de lettres et aux beaux esprits. Devenez enfin philosophe, c'est-à-dire raisonnable. Puisse le ciel, qui vous a donné tant d'esprit, vous donner du jugement à proportion! si cela pouvait arriver, vous seriez le premier homme du siècle, et peut-être le premier que le monde ait porté: c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

[1] Voltaire avait écrit à Frédéric que sa nièce effrayée avait brûlé certaine ode du roi; voyez lettre 2827. B.

[2] Voyez tome XXXVII, page 264. B.

[3] Daun; voyez la note sur la lettre du roi, du 2 juillet. B.

### 2838. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 11 juin.

Mon ancien ami, mademoiselle Fel [1] est chez moi avec son frère, qui est plus vieux que vous, qui a fait le voyage gaîment, et qui chante encore. Quand vous voudrez venir nous voir sans chanter, vous ne serez pas si bien reçu que chez les Montmorency; mais

..........Oves ad flumina pavit Adonis.
VIRG., ecl. X, v. 18.

De là je conclus que vous pouvez très bien venir philosopher sur les bords de notre lac. J'ai la folie de faire bâtir un très beau château; mais ce ne sera pas là que j'aurai l'insolence de vous recevoir, mais bien dans la guinguette des Délices. Vous verrez un homme entièrement libre. Le roi m'a accordé la confirmation des priviléges de ma terre, qui la rendent entièrement indépendante. Je suis parvenu à ce que j'ai desiré toute ma vie, l'indépendance et le repos. Vous ferez fort bien de venir partager avec moi ces deux biens inestimables; nous ajusterons ensemble l'Histoire de *Pierre-le-Grand*. Plus je vais en avant, plus je vois qu'il mérite ce titre. Quand je le vis, il y a quarante ans [2], courant les boutiques de Paris, ni lui ni moi ne nous doutions que je serais un jour son historien. Je vous avertis qu'il a fait sortir les jésuites de ses états; apparemment que quelque frère Berthier lui avait déplu.

[1] Actrice de l'Opéra, à laquelle est adressée la lettre 2861. CL.

[2] En 1717; voyez tome XXXIX, page 90. B.

Il y a long-temps que quelqu'un [1] exigea de moi des paraphrases de l'*Ancien Testament;* je choisis le *Cantique des Cantiques* et l'*Ecclésiaste*. L'un de ces ouvrages est tendre, l'autre est philosophique. J'ai eu le plaisir de parler au cœur et à la raison; mais je crains bien que les copies de l'*Ecclésiaste* ne soient falsifiées: je m'en remets à la Sorbonne pour la condamnation des copistes; je me soumets d'ailleurs au pape et à l'Église, avec toute la résignation d'un bon chrétien tel que je suis et que j'ai toujours été. Il y a long-temps que j'ai lu les quatre volumes [2] de M. Dalembert, et je les ai lus avec un extrême plaisir.

Je ne comprends pas comment vous ne vous êtes pas fait payer des cent vingt livres par madame de Fontaine. Elle est chargée, par un grand accord de famille, de vous payer cette somme, et vous recevrez votre argent tôt ou tard avec cette lettre.

Bonsoir; je vous quitte pour *Pierre-le-Grand.* Je me flatte toujours que, quand vous aurez fait votre cours d'artillerie sous M. Belidor [3], vous viendrez vous reposer aux Délices.

*Vale,* nostrorum sermonum candide judex.
Hor., lib. I, ep. iv.

## 2839. A MADAME DE FONTAINE.

15 juin 1759.

Si vous êtes à Paris, ma chère nièce, il faut que

[1] Sans doute la Pompadour. Cl.

[2] L'édition de 1759 des *Mélanges de littérature*, etc. (voyez tome LVII, page 456) n'a que quatre volumes in-12. B.

[3] Bernard Forest de Belidor, né en 1697, mort en 1761. B.

je vous importune encore pour ma *chevalerie*[1]. J'ai donné congé pour quelque temps à *Pierre-le-Grand* en faveur de mes *chevaliers*. Gardez-vous bien de montrer mon brouillon à qui que ce soit au monde; ceci est un secret de famille, excepté pour M. de Florian. Cet ouvrage est-il dans vos mains? est-il chez M. d'Argental? je n'en sais rien. Je suis toujours tout stupéfait de ne recevoir aucune nouvelle, depuis plus d'un mois, du nouvel envoyé de Parme[2]. Il s'était chargé d'une négociation avec M. le comte de La Marche, mon seigneur suzerain; rien n'était plus convenable à un ministre. Je l'ai pressé de ne me point instruire de mes affaires; mais je ne puis concevoir qu'il ne me parle pas d'une tragédie. Il faut qu'il ait quelque chose sur le cœur; je vous prie de m'en éclaircir. Il m'aurait autrefois écrit des volumes sur une pièce de théâtre; je ne conçois rien à son silence... Aimez toujours un peu le vieux Suisse.

Mon Parmesan m'écrit enfin, et m'envoie des volumes d'observations. Vraiment oui, il est bien question de cela! Pense-t-il que depuis trois semaines je n'aie pas changé la pièce? Gardons ce secret d'état, et amusons-nous.

### 2840. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin.

Mon divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste, et un volume de critiques de Scaliger, de la main de madame l'Envoyée de

[1] *Tancrède*. B.
[2] D'Argental; voyez une note de la lettre 2833. B.

Parme [1]. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la *chevalerie* [2] et votre réponse; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage; aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

Quelque respect que j'aie pour ce barbare de grand homme, Pierre I^er^, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent, M. d'Espagnac [3] m'opprime, les fermiers-généraux me tourmentent; j'ai peu de foin; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle Fel a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de Choiseul à monsieur l'abbé [4]! Cependant vous n'aviez point hébergé,

Alimenté, rasé, désaltéré, porté [5]

M. le duc de Choiseul. J'augure bien de nos affaires entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis; c'est une belle ame. Dites-

[1] Voilà pourquoi Voltaire donne à madame d'Argental le nom de madame Scaliger, page 129. B.

[2] Lettre 2826. CL.

[3] De Sahuguet d'Espagnac, conseiller de grand'chambre depuis janvier 1737. CL.

[4] L'abbé de Bernis. Il venait d'être créé cardinal (2 octobre 1758), lorsqu'il fut remplacé au département des affaires étrangères par le duc de Choiseul. CL.

[5] Vers du *Joueur*, de Regnard, acte III, scène 4. B.

moi donc un peu, n'est-il pas très bien avec la personne[1] envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate?

Ah çà, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année? n'est-ce pas douze mille?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment M. le duc de Choiseul a eu très grande raison de créer ce poste; le beau-père Stanislas a un ministre, et le gendre[2] n'en aurait pas!

La poste part; je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'Argental; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes.

### 2841. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 18 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis très fâché que les idées philosophiques et les églogues[3] de ceux qui ont pris le nom de Salomon courent le monde; passe encore si c'étaient les ouvrages de mon *Salomon du Nord*, il est fait pour être condamné par la Sorbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme : *Donnez-moi un baiser sur la bouche*[4].

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de

[1] La Pompadour, qui passait pour avoir été fort *intime* avec *Babet*-Bernis. Cl.

[2] Philippe, duc de Parme (voyez tome XLI, page 489), avait épousé Louise-Élisabeth, fille de Louis XV, morte à Versailles, le 6 décembre 1759, de la petite-vérole. B.

[3] Le *Précis de l'Ecclésiaste*, et le *Précis du Cantique des Cantiques*. Cl.

[4] C'est le début du *Cantique des Cantiques*. B.

Jérusalem ne courent d'une manière très fautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Écosse[1], sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des *Mille et une Nuits*. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cent quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cent quatre-vingts problèmes newtoniens, difficiles à résoudre par nos auteurs cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar Pierre; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde. Un législateur est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans *le temple de la Gloire*, tout à côté de Jean-Baptiste Colbert[2]. Je vous en donnerai une dans *le temple de l'Amitié*, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes, et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes-générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes che-

[1] Connu sous le nom de Charles-Édouard (voyez t. XXI, p. 199). B.
[2] Voyez ma note, page 88 ci-dessus. B.

vaux, à mes moutons, et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre[1], et nous adorerons ensemble l'Éternel.

### 2842. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juin.

Cette dépêche sicilienne doit être adressée à madame l'Envoyée de Parme, qui s'est donné la peine de faire un si beau mémoire, et de l'écrire tout entier de sa main[2]. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monsieur l'Envoyé; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile[3]; toutes ses réflexions sont justes, profondes, et fines; ses raisonnements forts et pressants, bien déduits, clairement exposés, prouvés, appuyés. C'est un petit chef-d'œuvre que ce mémoire; et, ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera plus, c'est que l'auteur adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer. Il en a fait aussi honneur à tous les anges, et baise le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remerciements les plus tendres et les plus sincères.

O anges! ne soyez en peine de rien; notre nièce et moi nous pensions comme vous presque sur tous les points; mais nous n'avons pu résister à la rage

[1] Expressions de la *Bible*. B.

[2] L'écriture de madame d'Argental était belle et très lisible. Il existe un manuscrit de l'*Essai sur les mœurs* presque entièrement de sa main. Cl.

[3] *Tancrède*, dont la scène est en Sicile. B.

de vous envoyer au plus vite notre *chevalier,* et de vous faire voir qu'à soixante et six ans on a encore du sang dans les veines. *Tancrède* a été fait comme *Zaïre*, en trois semaines; nous en avons des témoins, et, à l'heure où nous fesons cette dépêche, nous attestons le ciel que tout est corrigé à peu près suivant vos divines intentions, que nous avons à moitié devinées, et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de *Zaïre;* nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens; mais il faut que cette machine soit brillante, pompeuse; que tout intéresse, que le cœur soit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé[1] de blanc-poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'*oiseau royal!* Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne sais quoi de naïf et de vrai dans cette *chevalerie* me

[1] Voyez page 87. B.

plaisait beaucoup; et soyez vivement persuadée que, si mes foins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

Monsieur le conseiller de grand'chambre, d'Espagnac, me glace encore l'imagination; messieurs les fermiers-généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetasse une scène le soir. Je vois encore que je serai obligé de présenter une incivile requête, par la main des anges, à M. le duc de Choiseul, et que j'abuserai à l'excès de leur bonté.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'Histoire d'une création de deux mille lieues par l'auguste barbare Pierre-le-Grand, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de Tancrède soient une dot que l'état donne à Orbassan pour son mariage; ils verront sans doute que cette circonstance le rend plus odieux à Tancrède et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'état, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'Orbassan reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté

par le balourd, quatre vers au plus suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander Aménaïde en mariage par un circoncis ; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a quelque Sarrasin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat, intime ami de Tancrède, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'Orbassan.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille beaucoup plus intéressante ; enfin il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots : *ce billet adultère*[1], ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres sur le théâtre[2] ; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très facile d'en substituer un autre ; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conscience.

[1] Il paraît que Voltaire a renoncé à cette expression qui devait se trouver dans la scène 2 de l'acte IV de *Tancrède*. B.

[2] Voyez ma note, page 87. B.

Vous avez grande raison, madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge, sur

> Ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints,...
> Dont on peut accuser ou vanter son courage.

Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir du Kamtschatka [1], où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tournay.

M. d'Argental s'étant bien voulu charger des *finances* du sieur Pesselier [2], il les enverra quand il pourra; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise Pesselier de gouverner les finances? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes? Cependant, si M. d'Argental a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contresigner? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux feseurs de projets; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison? Je

[1] L'*Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*, où Voltaire parle du Kamtschatka; voyez tome XXV, page 56. B.

[2] L'*Idée générale des finances*, par Pesselier, est un volume in-folio portant le millésime 1759. B.

me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre; c'est un cul-de-sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat-général[1] !

Mes anges, je suis plus que jamais votre Suisse

V.

## 2843. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Reich-Heinnersdorf, 20 juin 1759.

Si j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public que je vous ai écrit[2] pour défendre mon Histoire de Brandebourg contre les sottises qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac*[3]: je me soucie très peu de mes ouvrages; je n'ai point pour eux cet amour enthousiaste qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe; je ne me battrai avec personne, ni pour ma prose ni pour mes vers, et l'on jugera ce que l'on voudra, sans que cela me cause d'insomnies. Je vous prie donc de ne point vous échauffer pour un sujet si mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix: qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va si bien, contre ceux qui en retardent la conclusion, contre tous ces gens qui sont dans les convulsions et dans le délire! Ce serait un trait singulier dans l'histoire, si on écrivait au dix-neuvième siècle que ce fameux Voltaire, qui, de son temps, avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques, et contre le mauvais goût, avait fait, par ses ouvrages, tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils se fesaient,

[1] Omer Joly de Fleury. Cl.

[2] Dans la première édition de l'*Ode sur la mort de la princesse de Bareuth*, la note avait un *P. S.* (voyez, tome XII, les variantes) qui commençait ainsi : « Sur une lettre du roi de Prusse, je suis en droit de réfuter « ici, etc. » B.

[3] Caveyrac; voyez lettre 2799. B.

qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. Virgile accompagna Mécène aux voyages de Brindes où Auguste fit sa paix avec Antoine; et Voltaire, sans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je souhaite que l'on puisse ajouter ce trait à votre vie, et que je puisse vous en féliciter bientôt. Adieu. FÉDÉRIC.

## 2844. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Mon divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'Argental seront exécutées. On sait bien qu'en parlant du courrier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire:

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
Vos intérêts lui sont aussi chers que la vie[1],

et en faire ainsi un excellent domestique, qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre Suisse vous donnera bientôt autant d'affaires que votre Parme.

Madame la marquise[2] a su que je fesais un drame, et moi je lui ai écrit[3] galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières, que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle

[1] Voyez tome VII, pages 145 et 206. B.
[2] La marquise de Pompadour, à qui Voltaire dédia *Tancrède*. Cl.
[3] Cette lettre manque. Cl.

eut la bonté de faire donner à *Sémiramis*, etc. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de Choiseul, et que M. le duc de Choiseul la donne à madame la marquise comme un secret d'état. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis Suisse, il est vrai; mais je sais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tournay.

Mais M. le comte de Choiseul[1] part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de Bentinck à Vienne, s'il veut être amusé.

### 2845. A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE[2].

Aux Délices.

N'ai-je pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le duc? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre; je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus

[1] Les lettres 1885, 2258 et 2281 lui sont adressées. — Il remplaçait le duc de Choiseul, son cousin, dans l'ambassade de France à Vienne, et fut nommé, en avril 1766, ambassadeur extraordinaire à Naples. Cl.

[2] Voyez tome LVI, page 599. B.

en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre[1], et ne point entendre mademoiselle Clairon? comment peut-on acheter fort cher des pièces de Hardi, et ne pas aller à celles de Corneille? Avez-vous la tragédie de *Mirame*[2], dont les trois quarts sont du cardinal de Richelieu? La pièce est bien rare; c'était un détestable rimailleur que ce grand homme. Le cardinal de Bernis fesait mieux des vers que lui, et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable. C'est apparemment parcequ'il avait renoncé à la poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé Pellegrin; aussi a-t-il gagné des batailles.

Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de Pompadour[3]. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car je lui ai obligation. Elle est belle, elle est bienfesante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de Choiseul un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je suis le Vieux de la Montagne[4], à cela près que je n'assassine personne. Madame de Pompadour a favorisé ma petite souverai-

[1] Le duc de La Vallière avait une immense bibliothèque; et la partie du théâtre français était une de celles à laquelle il apportait le plus de soin. B.

[2] *Mirame* a été imprimée en 1641, in-folio avec figures; Voltaire parle de cette pièce, tome XIX, pages 97-98. B.

[3] Ce projet n'a pas eu de suite. B.

[4] Voyez tome XXVII, page 138. B.

neté écornée. Savez-vous bien, monsieur le duc, que j'ai deux lieues de pays, qui ne rapportent pas grand' chose, mais qui ne doivent rien à personne?

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de Silhouette fesait de très bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur le duc, vous avez fait de très jolis vers, de ma connaissance; fourrez-vous dans le ministère, vous réussirez infailliblement. Je me jette du Mont-Jura au pied de Mont-Rouge. Je m'occupe à ensemencer mes terres, à les rendre fécondes; et les filles aussi, non pas en les semant[1], mais en les mariant; je suis bon citoyen. Oh! le roi le saura, monsieur le duc, et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au Suisse V.

## 2846. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 juin.

Mon divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si Suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les *chevaliers?*

[1] Feu Decroix, l'un des éditeurs de Kehl, proposait de mettre *ensemençant*. J'ai laissé *semant* qu'on lit dans les éditions de Kehl. B.

n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu près fait ce que madame Scaliger[1] ordonnait?

Mon ange, que les fondements soient bien ou mal faits, il n'importe; il faut donner la maison à madame la marquise[2]; il faut la confier à M. le duc de Choiseul, et que, de ses mains bienfesantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous, une tragédie pour pot-de-vin du brevet; la voilà. Trève à vos critiques; laissez place à M. de Choiseul et à madame de Pompadour pour faire les leurs; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'état.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre, qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun état. Enfin vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'*Encyclopédie*. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon *Russe* tome à tome ou tout en bloc? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer *Luc;* ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que

[1] Voyez page 116. B.
[2] Voyez la note, page 125. B.

M. le duc de Choiseul le connaît bien. Je vous demande en grace, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni.

Et ce polisson de Gresset[1], qu'en dirons-nous? quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! et que les vers de Piron[2] sont jolis! Mais que M. d'Espagnac est raboteux! qu'il est difficile! il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point. C'est le dieu des jansénistes; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissements que jamais aucun possesseur de Ferney n'en a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de Chauvelin; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tournay; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre-le-Grand*, à mes *chevaliers*, et à mes foins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très malingre; comment vous portez-vous?

### 2847. A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 29 juin.

Eh bien! mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et

[1] Il venait de publier sa *Lettre sur la comédie*, où il appelle la poésie un *art dangereux*, et où il déclare renoncer pour toujours au théâtre. B.

[2] Je crois que les vers attribués ici à Piron sont l'épigramme de Voltaire lui-même, commençant par ces mots :

Certain cafard, jadis jésuite, etc.

et qu'on trouvera tome XIV. B.

je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres.

Vous êtes enthousiasmé, avec raison, de notre ministre des finances, et de mademoiselle Dubois [1]; on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur-général. Il a traduit un Warburton [2] qui vous démontre net que jamais les lois de Moïse n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout est bien* [3], mais quand dirons-nous : *Tout n'est pas mal?* Le génie de M. de Silhouette est anglais, calculateur, et courageux : mais, si on nous prend des Guadeloupe; si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux que nous, et meilleurs; si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus; si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'état, ni M. de Silhouette, ni Pope, n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres; le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de Dieu. Si vous gouvernez votre Launai, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois

[1] Mademoiselle Dubois, née vers 1741, débuta le 30 mai 1759, fut reçue en 1760, se retira en 1773, et mourut de la petite-vérole en 1779, laissant, dit-on, vingt ou vingt-cinq mille livres de rentes. B.

[2] Voyez ma note, tome XLIII, page 355. B.

[3] *Essai sur l'homme, par Pope, traduit de l'anglais en français*, 1736, in-12. B.

terres presque contiguës à mon ermitage des Délices; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran gusto;* cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre-le-Grand*, et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque Gresset a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai; cela est honteux à mon âge; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez sans doute l'épigramme de Piron[1] sur ce fanatique orgueilleux de Gresset. Qu'elle est jolie! qu'elle est bien faite! que l'insolent ex-jésuite est bien puni! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini*-Malagrida[2], qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne? Malheureusement ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres-patentes, par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens priviléges? et ces priviléges sont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grace du roi est pour madame Denis et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami; mon estomac est déplorable; *spiritus quidem promptus est, caro autem infirma*[3]. Mon cœur est toujours à vous. V.

[1] Voyez ma note, page 130. B.
[2] Voyez tome XXI, page 373; et XL, 369. B.
[3] Saint Matthieu, XXVI, 41. Cl.

## 2848. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

A Reich-Hennersdorf, 2 juillet.

Votre muse se rit de moi;
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la desire, je l'honore,
Mais je n'impose point la loi
Au *Bien-Aimé*, votre grand roi,
A la Hongroise, qu'il adore,
A la Russienne, que j'abhorre;
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin sait et que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé[2],
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du second *Bien-aimé*,
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

C'est à lui qu'il faut s'adresser, ou à son d'Amboise en fontange[3]. Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils sont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des souverains, et c'est ce que des gens qui pensent comme moi ne veulent nullement souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la desirez; mais je la veux bonne, solide, et honorable. Socrate ou Platon auraient pensé comme moi sur ce sujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journelle-

[1] Réponse à la lettre 2836. Cl.

[2] Dans l'édition des *OEuvres posthumes de Frédéric*, Berlin, 1788, on lit:

Mais vous, pour la paix tant enclin,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan de Louis du moulin.

Voyez, tome XXI, pages 138-139, pourquoi ce dernier nom était donné à Louis XV par Frédéric. B.

[3] Madame de Pompadour. B.

ment ses connaissances et ses amis, à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard, à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions, à risquer sans fin sa vie et sa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agréments de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je desire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui confier tout notre être. L'illustre Zadig essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, Candide de même; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros?

Croyez-moi, nos *habits écourtés* valent vos talons rouges, les pelisses hongroises, et les justaucorps verts des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers, qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté [1]; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus sûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille est née en pleine Westphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi Charles chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que, par le secours de la mienne, nous vaincrons les trois putains; car vous savez que, dans le paradis, les saints conservent toujours un peu de tendresse pour les pucelles. J'ajoute

[1] Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui s'était ridiculement prêté à cette facétie digne du treizième siècle. K.

à ceci que Mahomet avait son pigeon; Sertorius, sa biche; votre enthousiaste des Cévennes, sa grosse Nicole [1]; et je conclus que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point sur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entreprise de Damiens, le cruel assassinat intenté [2] contre le roi de Portugal, sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre; ce sont les suites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera, malgré les écoles de philosophie, la plus méchante bête de l'univers; la superstition, l'intérêt, la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront, jusqu'à la fin des siècles, des scènes sanglantes et tragiques, parceque les passions, et très rarement la raison, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblements de terre, des banqueroutes. C'est sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puisque cela est ainsi, qu'il faut que cela soit nécessaire. Maître Pangloss vous en dira la raison. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfesant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, et les couronnes du jardin d'Épicure pour la fortune.

Pressez votre laitage, faites cuver votre vin, et faucher vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du *Bien-Aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il est, de donner un coup de patte à l'*infame*. J'attends son livre [3]. Je vous envoie, en attendant, un Akakia contre sa sainteté [4], qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

[1] On l'appelait *la grande Marie*; voyez tome XX, page 398. B.

[2] On lit ainsi dans toutes les éditions. Il se peut qu'elles soient conformes au manuscrit. B.

[3] Sans doute le drame de *Socrate*; voyez tome VI, page 483. CL.

[4] *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe*,

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, etc.

En vérité, je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabine, du chevalier de Tusculum, et du marquis d'Andès[1]. Les titres ne sont que la décoration des sots; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu; santé et prospérité à l'auteur de *la Henriade*, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui seront dans le monde. *Vale*. FÉDÉRIC.

## 2849. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

A PÉTERSBOURG.

Au château de Tournay, 10 juillet.

Monsieur, une grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je le voudrais, l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer me sert à constater les dates, et à rapporter les événements avec exactitude.

J'espère toujours, monsieur, que non seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événements plus intéressants pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

*traduit du chinois*. Cette facétie en six lettres, où Frédéric se moque du pape qui avait envoyé à Daun une toque et une épée bénites, est imprimée dans le tome III du *Supplément aux OEuvres posthumes de Frédéric II*. B.

[1] Village natal de Virgile. CL.

Je vois bien, dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers, dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise Pierre-le-Grand. Le lecteur desirera sans doute de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de Wurtemberg; pourquoi le comte Piper fut détenu dans une prison rigoureuse; comment on traita les généraux Renschild [1] et Lewenhaupt, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui, une réponse, un mot, deviennent, dans de telles circonstances, des choses importantes pour la postérité; ses négociations, surtout, doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais, monsieur, tous les princes ont négocié, tous ont assiégé des villes et donné des batailles, nul autre que Pierre-le-Grand n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine, et du commerce. C'est par-là surtout que la postérité l'envisagera avec admiration. Elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des réglements de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

[1] Ou Rehnskold; voyez ma Préface du tome XXV. B.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme.

J'ignore, monsieur, si c'est votre intention que l'*Histoire de Pierre-le-Grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferai voir, en raccourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand, jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardents pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses.

2850. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Du Ringsworneck, 15 juillet.

Vous êtes, en vérité, une singulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de graces, et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,

Et sens que de mon cœur contrit
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez ! Pour votre nièce, qu'elle me *brûle*[1], ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public; ils sont favorisés des uns et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience, et je me soucie très peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très peu pensants, à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon Prussien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme[2] à toque et à épée papales est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échecs qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. Dohna n'a pas dit *sta, sol*, comme Josué[3], de défunte mémoire, mais *sta, ursus;* et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire; j'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré, tant que je ne vous ai cru ni tracassier ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné d'un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de dé-

[1] Voyez ci-dessus, page 99; et t. XL, p. 125. B.
[2] Daun; voyez page 134. B.
[3] Josué, x, 12 et 13. Cl.

fauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit : « Voltaire est le plus beau génie de tous « les siècles ; mais du moins je suis plus doux, plus tranquille, « plus sociable que lui. » Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins, je vous parle comme ferait votre confesseur[1]. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate[2] en tragédie; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le *Phédon* de Platon, une belle scène; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans *le Duc de Foix*, dans *Zaïre*, dans *Alzire*; et, quoi qu'on en dise, je ne lis jamais *Bérénice* sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos; pensez-en ce que vous voudrez; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix, et, si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale*. FÉDÉRIC.

## 2851. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tournay, par Genève, 20 juillet.

Madame la Parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de graces. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux che-

[1] La même franchise se trouve dans la lettre de Voltaire à Frédéric, du 21 avril 1760. CL.

[2] Voyez tome VI, page 483. B.

valiers! et ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. Tronchin est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce, et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame[1] *de feu M. Thomson,* traduit par mon ami M. Fatema.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers[2] ni à Pierre-le-Grand; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'Espagnac. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse[3], c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente,

[1] *Socrate;* voyez tome VI, page 483. Cl.

[2] *Tancrède.* B.

[3] Voyez plus haut le second alinéa de la lettre 2833. Cl.

et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans [1]. Je mets sur la frise : *Voltaire fecit.* On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parceque vous êtes à Paris; mais peut-on ne jamais sortir de Paris! J'aime mon czar qui, dans un clin d'œil, allait bâtir à Archangel, à Astracan, sur la mer Noire, sur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes casaniers!

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de Choiseul de son voyage; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse, vous règneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je supplierais M. le duc de Choiseul de me donner un consulat au Grand-Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides, et les ruines du théâtre d'Eschyle.

2852. A MADAME D'ÉPINAI.

Madame Denis est un gros cochon qui prétend ne pouvoir écrire parcequ'il fait trop chaud; et moi, malgré mon apoplexie, j'écris comme Gauffecourt.

[1] C'est douteux. La pierre dont Voltaire a fait construire le château de Ferney est d'une assez mauvaise qualité. Cl.

Je brave les saisons, et je boude ma philosophe qui ne veut point de nous, qui n'aime que Genève, qui ne veut point venir parler avec nous de l'*infame*. Je me ferai dévot, et les dévotes viendront me donner des lavements, puisque ma philosophe et mon prophète[1] m'abandonnent.

### 2853. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Mon divin ange, que vous dirai-je? rien qui ne soit dans le paquet ci-joint. Votre chambrier d'Espagne, le président de Brosses, l'intendant[2], les fermiers-généraux, et mes maçons, ont conjuré ma perte. Les chevaliers et les czars ne s'en trouveront pas mieux. Je suis malade, les affaires me pilent. Je baise les ailes des anges pour me consoler.

### 2854. A MADAME D'ÉPINAI.

Comment se porte ma philosophe? Est-il vrai qu'on a ôté à Gauffecourt son sel? Mais, si le sel s'évanouit, avec quoi salera-t-on, comme dit l'autre[3]?

Certain sermon salé[4] est-il copié? y a-t-il quelque nouvelle? C'est une belle chose que la santé.

[1] Grimm, auteur du *Petit Prophète de Boemischbroda* (1753). CL.

[2] Voyez tome LVI, page 673. B.

[3] Saint Matthieu, v, 13. CL.

[4] S'il s'agit du *Précis de l'Ecclésiaste* (voyez tome XII), ce billet doit être antérieur à juillet 1759. J'en ai une copie avec la date de 1758; si cette dernière date est juste, je ne sais de quel ouvrage il s'agit. B.

## 2855. DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, 20 juillet.

Je suis bien mortifié, monsieur, de n'avoir pu jouir de la satisfaction de vous voir ici cet été; j'espère que ce plaisir n'est qu'un peu reculé. Je vous suis très obligé de votre nouvelle tragédie [1]; je l'ai lue avec bien du plaisir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers. Vous y peignez au mieux cet esprit de chevalerie qui, par bonheur, ne subsiste plus. Chaque siècle a ses ridicules, et peut-être le nôtre surpasse ceux des précédents.

J'ai lu, dans le *Journal encyclopédique*, un *Précis de l'Ecclésiaste* en vers qui vous est attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aisément. Faites-moi le plaisir de me le mander, et soyez toujours persuadé de mon estime particulière pour le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

## 2856. A MADAME D'ÉPINAI.

Il y a dix ans que je n'ai lu les vers d'Helvétius. S'ils sont mauvais, sa prose ne vaut guère mieux. C'est un fagot vert qui donne un peu de feu et beaucoup de fumée.

Le beau sermon est tout fait pour votre belle ame. Édifiez-vous, ma belle philosophe, tant qu'il vous plaira; soyez toujours femme de bien; et, si vous êtes d'honnêtes gens, vous et votre Bohémien [2], je vous donnerai votre récompense en ce monde, dans quelques jours. Je vous remercie tendrement; mais

[1] *Tancrède* en manuscrit. CL.

[2] Grimm. CL.

votre fermier-général n'aime pas les belles-lettres, ou je suis trompé. V.

## 1857. A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 27 juillet.

Continuez; aimez la campagne; ma chère nièce; c'est vie de patriarche. Aimez votre terre; plus vous la travaillerez, plus vous vous y plairez. Je vous plains seulement d'être trop grande dame, et de recevoir le produit des terres des autres, sans vous donner le plaisir de l'agriculture. Le blé qu'on a semé vaut bien mieux que celui qu'on recueille des moissons d'autrui. Je vais me servir de mon beau semoir à cinq tuyaux, et cette pièce de menuiserie me fait plus de plaisir que des pièces de théâtre.

Voici le temps où il sied bien de vivre du produit de ses terres; tous les impôts sont augmentés. Il faut bien de quoi repousser les pirateries anglaises. Vous qui d'ailleurs êtes à peu près alliée au contrôleur-général, vous trouverez qu'il a raison; car il faut ou se défendre ou recevoir la loi, il n'y a pas de milieu. Je ne vois pas comment on ne prie point MM. *Paris*, *Marquet*, *Pavée*, et cent autres entrepreneurs, de prêter au roi soixante millions à deux et demi pour cent sur ce qu'ils ont gagné; mais il ne m'appartient pas de me mêler des affaires d'état, je ne dois songer qu'à ma chevalerie, et surtout à vous.

Le roi de Prusse s'avise toujours de m'honorer de ses lettres; il a toujours des droits sur mon imagination; il n'en aura jamais guère sur mon cœur. Il me

mande[1] qu'il a trouvé une Pucelle d'Orléans, une *grosse Jeanne* qui se bat comme Jeanne d'Arc, et qui exhorte ses troupes, au nom de Dieu, à exterminer les papistes et les Autrichiens. Il ne la dépucellera ni ne la paiera.

### 2858. DE M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Commerci, ce 29 juillet 1759.

Sa majesté polonaise, monsieur, veut que je supplée à sa vue pour répondre à la lettre charmante[2] qu'elle vient de recevoir de vous. Ce prince m'ordonne de vous assurer de son amitié pour vous, et de sa haute estime pour vos ouvrages.

Sa majesté confirme de nouveau l'attestation[3] qu'elle m'avait ordonné de vous envoyer au sujet de l'exacte vérité de tous les faits contenus dans votre *Histoire de Charles XII*. Elle apprend par vous, monsieur, avec un plaisir sensible, que le roi son gendre, en renouvelant les anciens priviléges de vos terres, vous donne une marque distinguée de sa bienveillance et de son estime. Mais je sens, monsieur, tout ce que vous perdriez si vous ne voyiez pas du moins les caractères d'une main que vous baiseriez avec tant de plaisir; un seul mot de ce prince adoré, qui exécute sans cesse tout ce que vous aimez à célébrer dans les grands rois, sera mille fois plus précieux pour vous que tout ce que le plus fidèle de vos serviteurs et amis pourrait vous dire. TRESSAN.

[4] *P. S.* Je vous réponds de cœur, au défaut de vue, pour vous assurer que je conserve toujours les sentiments d'une parfaite estime et amitié pour vous.

[1] Voyez lettre 2848. CL.

[2] Cette lettre m'est inconnue. B.

[3] Voyez cette pièce tome XXIV, pages 30-32. B.

[4] Ce *P. S.* était du roi Stanislas, et à peine lisible, ce qui explique le *P. S.* suivant. B.

*P. S.*[1] Votre cœur vous fera deviner que mon cher et aimable maître vous écrit : *Je vous réponds de cœur, au défaut de vue*, etc. Plaignez une ame aetive (et celles des rois le sont si rarement); *eheu!* plaignez-la d'être privée du bonheur de revoir ses ouvrages, de ne pouvoir plus lire, écrire, peindre, jouer des instruments, et voir votre ancienne amie, chez qui le roi vient d'écrire ce petit mot.

## 2859. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[2].

Août.

Vous n'êtes pas ee fils d'un insensé,
*Huilé* dans Reims, et par l'Anglais pressé,
Que son Agnès, si fidèle et si sage,
Aima toujours, ayant tant earessé
Tantôt uo moioe et tantôt uo beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point reeours;
Son pucelage et son baudet profane,
Et saint Denis, sont de faibles secours;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je sais quel est l'âoe[3].
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne,
Au tribunal de ehasteté.
Allez, que rien ne vous retienne;
Et retournez à Sans-Souei,
Quand, daos vos courses éternelles,
Vous aurez vu ebez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers sont charmants, et, si votre majesté a battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs. Mais pour votre Akakia papal[4], je le trouve très adroit; il est fait de façon que les trois quarts des protestants

[1] Ce second *P. S.* est de Tressan. B.
[2] Réponse à la lettre 2848. Cl.
[3] Daun. Cl.
[4] Les *Lettres de Phihihu ;* voyez ma note, page 135. B.

le croiront véritable. Il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les sots de la confession *in, mit, über*. J'attends quelques pièces édifiantes [1] qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre majesté; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne, et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes, et Massagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*infame* [2]. Je prendrai la liberté de recommander, en mourant, cette *infame* à sa majesté, par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit. Sa pucelle et son fanatique sont quelque chose; mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et Frédéric était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

2860. A MADAME D'ÉPINAI.

Si Dieu vous a inspirée, si vous avez fait usage de votre imprimerie de poche, vous avez fait une action très méritoire. Il faut extirper l'*infame*, du moins chez les honnêtes gens. Elle est digne des sots; laissons-la aux sots, mais rendons service à notre prochain. Ma chère philosophe, je n'irai point à Lausanne, si vous daignez venir aux Délices.

[1] Sans doute le *Précis de l'Ecclésiaste*, et celui du *Cantique des Cantiques*. Cl.

[2] Voyez ma note, page 111. B.

## 2861. A MADEMOISELLE FEL[1].

Aux Délices, 7 août.

Très aimable rossignol, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient besoin de votre souvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent ; ceux qui, avec des oreilles, ont du sentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et sachez, malgré toute votre modestie, que vous êtes aussi séduisante quand vous parlez que quand vous chantez. La société est le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous savons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce, dont nous avons senti tout le prix; les habitants des bords de notre lac ne sont pas faits pour être aussi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous:

De *rossignol* pourquoi porter le nom ?
Il est bien vrai qu'ils ont été ses maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle saison,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas taut de fidélité ;
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'est le phénix à jamais regretté,
On ne le voit qu'une fois dans sa vie.

C'est ainsi qu'on vous traite, mademoiselle; et, quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien; on vous traiterait seulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aie de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'ap-

[1] Marie Fel, née à Bordeaux en 1716, débuta à l'Opéra en 1733, et fit les délices du public jusqu'en 1759, année où elle se retira. Cl.

parence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y est trop ridicule, et celui de philosophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Espagne.

Vraiment, vous faites à merveille de me parler de M. de La Borde [1]. Je sais que c'est un homme d'un vrai mérite, et nécessaire à l'état. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce.

Adieu, mademoiselle; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très véritable de l'oncle et de la nièce. Nos compliments à monsieur votre frère [2].

### 2862. A MADAME D'ÉPINAI.

Ma belle inoculable, ma courageuse philosophe, je baise vos *mules*; mais pour celle *du pape* [3], vous ne pourrez l'avoir que demain ou après-demain. Il faut s'en souvenir, la refaire, la transcrire; je n'ai pas un moment à moi; mais tous mes moments sont à vous.

### 2863. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1759 [4].

Dans quelque état que vous soyez, il est très sûr

[1] Jean-Benjamin de La Borde, auquel est adressée, dans la *Correspondance*, une lettre du 4 novembre 1765. Cl.

[2] Mort fou, à Bicêtre, selon MM. Choron et Fayolle, auteurs du *Dictionnaire historique des musiciens*. Cl.

[3] *La Mule du pape*. Voyez tome XIV. Cl.

[4] Cette lettre, que je prends dans l'édition de Bâle, y est datée de *mai* 1759. C'est évidemment une erreur. Maupertuis n'étant mort que le 27 juillet, la lettre est, au plus tôt, du commencement d'août. Elle est peut-être du 6 novembre; voyez n° 2910. B.

que vous êtes un grand homme. Ce n'est pas pour ennuyer votre majesté que je lui écris, c'est pour me confesser, à condition qu'elle me donnera absolution. Je vous ai trahi; voici le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de Marc-Aurèle, votre patron, moitié dans le goût de Martial ou de Juvénal, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite Française minaudière [1] de la cour de France, qui est venue, comme les autres, à Genève, au temple d'Esculape, pour se faire guérir par le grand Tronchin, très grand en effet, car il est haut de six pieds, beau et bien fait; et si monseigneur le prince Ferdinand, votre frère, était femme, il viendrait se faire guérir comme les autres. Cette minaudière est, comme je crois l'avoir dit à votre majesté, la bonne amie d'un certain duc, d'un certain ministre [2]; elle a beaucoup d'esprit, et son ami aussi. Elle fut enchantée, elle baisa votre lettre, et vous aurait fait pis si vous aviez été là. Envoyez cela sur-le-champ à mon ami, dit-elle; il vous aime dès son enfance, il admire le roi de Prusse, il ne pense en rien comme les autres, il voit clair; il est de la vraie chevalerie qui réunit l'esprit et les armes. La dame en dit tant que je copiai votre lettre, en retranchant très honnêtement tout le *Martial* et tout le *Juvénal*, et laissant fidèlement tout le *Marc-Aurèle*, c'est-à-dire toute votre prose, dans laquelle pourtant votre *Marc-Aurèle* nous donne force coups de patte, et prétend que nous sommes ambitieux. Hélas! sire, nous sommes de plaisantes gens

[1] Probablement la princesse de Robecq; voyez t. LVII, p. 308. B.
[2] Le duc de Choiseul. B.

pour avoir de l'ambition. Enfin, je ne puis m'empêcher de vous envoyer la réponse qu'on m'a faite. Je puis bien trahir un duc et pair, ayant trahi un roi; mais, je vous en conjure, n'en faites semblant. Tâchez, sire, de déchiffrer l'écriture.

On peut avoir beaucoup d'esprit et de très bons sentiments, et écrire comme un chat.

Sire, il y avait autrefois un lion et un rat; le rat fut amoureux du lion, et alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte: le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours le lion; et voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion et le tuer, il en rongea une maille. Sire, le rat baise très humblement vos belles griffes en toute humilité; il ne mourra jamais entre deux capucins comme a fait, à Bâle, un dogue de Saint-Malo[1]; il aurait voulu mourir auprès de son lion. Croyez que le rat était plus attaché que le dogue.

## 2864. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Au château de Tournay, 14 août.

Ma douleur, madame, est encore plus forte que ma maladie; il faut que mon état me permette au moins de dicter mes sentiments, si je ne peux les écrire moi-même. Je partage toute votre inquiétude; vous avez sans doute dépêché un exprès pour vous informer du sort de monsieur votre fils. J'ai été saisi

[1] Maupertuis. B.

à la nouvelle de cette abominable journée[1]. S'il est vrai que M. de Contades[2] ait exposé son armée à une batterie de quatre-vingts canons, comme on le dit, cela ne peut ni se comprendre ni être assez déploré. Une faute de jugement fait donc le deuil et la ruine de la France! Vos chagrins dans ce moment occupent toute mon ame; si vous avez un moment à vous, je vous demande en grace d'envoyer chercher Colini, et de m'instruire par lui de l'état de votre fils et du vôtre.

Adieu, madame; ceux qui disent que *tout est bien* sont des fanatiques bien haïssables. Ce que je souffre de corps et d'esprit m'empêche de vous en dire davantage; mais je n'en suis pas moins sensible à tout ce qui vous touche, et personne ne vous est attaché, madame, avec un plus tendre respect que moi. *L'ermite des Délices.*

### 2865. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

**Aux Délices, 15 août.**

Vraiment, madame, il est bien temps de s'occuper de *chevalerie*, pendant que M. de Contades, en vrai Angevin, mène à la boucherie tous les descendants de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don Quichotte attaquait des moulins à vent! Cette horrible journée perce l'ame. Je suis Français à l'excès, surtout depuis mon beau brevet, dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de Choiseul. *Luc* (vous savez

[1] La bataille du 1er auguste 1759, à Minden. Le comte de Lutzelbourg n'y fut pas même blessé. CL.

[2] Louis-George-Érasme de Contades, né en 1704, maréchal en 1758. CL.

qui est *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu[1], comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de Brunswjck! Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez: Il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbéciles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de Saxe sera infailliblement battu, comme à Rosbach. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres!

Mon accident n'a pas duré; il m'a laissé encore des passions vives; celle d'être libre chez moi est très forte; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'Argental, sous l'enveloppe de M. de Courteilles. J'abuse des bontés de M. d'Argental et de M. de Chauvelin.

M. de Choiseul[2] m'a fait l'honneur de m'écrire; je le crois bien affligé. Ah! pauvres Français!

[1] Il l'avait été le 12 août à Kunnersdorff. B.

[2] Le comte de Choiseul (voyez lettre 2844). La réponse de Voltaire manque. B.

## 2866. DE M. CLAIRAUT[1].

Paris, 16 août 1759.

Monsieur, l'amitié dont vous m'avez autrefois honoré m'est toujours présente à l'esprit, comme une des distinctions des plus flatteuses que j'aie obtenues. Si depuis long-temps je ne vous en ai point demandé de nouveaux témoignages, il ne faut l'attribuer qu'à la crainte de vous dérober des moments dont toute l'Europe connaît le prix. Cette crainte, si juste dans la plupart des occasions qui déterminent le commun des hommes, serait déplacée lorsque l'on a quelques réflexions à vous communiquer sur des matières propres à vous intéresser; et la multiplicité si étendue de vos connaissances vous empêche de trouver la stérilité dans quelque commerce littéraire que ce soit.

J'ai donc imaginé que l'intérêt que vous prenez au système de Newton, que vous avez établi le premier en France par la manière brillante dont vous l'avez exposé, vous engagerait à jeter les yeux sur les efforts que j'ai faits en dernier lieu pour contribuer à l'avancement de ce système. C'est la fixation du retour de la comète annoncée par Halley : opération que j'ai faite en appliquant ma détermination générale des perturbations que les corps célestes se causent mutuellement. Je joins ici le mémoire que je lus à la rentrée publique de la Saint-Martin dernière, sur cette matière. Comme il a été attaqué avec assez de passion dans divers journaux, j'ai cru devoir répondre à mes critiques avant la publication de toute ma théorie. Et j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement ce second mémoire ainsi que le premier. Lorsque l'ouvrage entier sera achevé d'imprimer, il vous sera présenté avec le même empressement.

Je suis avec la plus haute estime et le respect qui y est nécessairement lié, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, CLAIRAUT.

[1] Voyez lettre 2872. B.

## 2867. A M. LE COMTE D'ALBARET,

A TURIN.

Aux Délices, 16 août.

L'oncle et la nièce, monsieur, devraient avoir répondu plus tôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tournay, et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la société; vous en fesiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur; mais, si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les sentiments que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et soyez persuadé surtout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade Voltaire.

## 2868. A MADAME D'ÉPINAI.

Nous ne manquerons pas de venir admirer le courage et voir la jambe de ma philosophe, car l'inoculateur s'adresse aux jambes. Nous comptons sur la plus heureuse insertion. Je prie ma belle philosophe de vouloir bien m'envoyer les *allégories* [1].

[1] Je ne puis croire que ce soit l'article ALLÉGORIES qui est tome XXVI, page 180. B.

## 2869. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 août.

Mon divin ange, est-ce que M. Fatema [1] n'aurait pas trouvé grace devant vos yeux? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. Fabri, fermier de Gex, c'est-à-dire son reçu de son tiers de lods et ventes : quelle lecture agréable! et puis une lettre à M. l'abbé d'Espagnac, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château; et une lettre [2] à M. de Chauvelin l'ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les *chevaliers* pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de Chauvelin, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'Espagnac, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'Espagnac, et vous verrez si j'ai raison; lisez aussi ma dépêche à M. de Chauvelin, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de La Marche [3] n'a pas beaucoup de torts.

[1] Nom sous lequel Voltaire donna *Socrate*; voyez t. VI, p. 483. B.

[2] Cette lettre manque, comme celle de Voltaire à d'Espagnac. Cl.

[3] Louis-François-Joseph de Bourbon, né en 1734, comte de La Marche, devenu prince de Conti en 1776, mort, en 1814, à Barcelone; Voltaire, dans sa lettre 2972, le désigne par le titre de prince du sang. B.

Enfin donc je crois que mes Russes sont près du grand Glogau. Qui croirait que la Barbarini [1] va être assiégée par mes Russes, et dans Glogau? O destinée! Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup; je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je desire beaucoup sa profonde humiliation, le châtiment du pécheur; je ne sais si je desire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de Choiseul à la cour de Vienne. Je sais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de Choiseul, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tournay; je veux qu'il sache que je je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentiments généreux.

Comment se porte madame Scaliger [2]? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien?

Mille respects à tout ange.

[1] Voyez tome XL, pages 76 et 331. B.
[2] Voyez page 116. B.

2870. A MADAME D'ÉPINAI.

Il faut absolument que j'aille voir ma philosophe. Tous les jours sont pour moi le jour de sa fête[1]. Je ne passe pas les miens en fêtes, avec ma détestable santé; la vue de ma courageuse philosophe me ranimera.

J'ai reçu une lettre de M. d'Épinai, mais je n'ai point répondu, afin de n'être pas soupçonné d'indiscrétion, si on sait à Paris combien ma philosophe a eu de courage.

2871. A M. DALEMBERT.

Aux Délices, 25 août.

Connaissez-vous, mon cher philosophe, un Siméon La Vallette, ou Siméon Valette[2], ou Simon Valet, lequel fait des lignes courbes et de petits vers? Il se renomme de vous; mais j'ai perdu sa lettre. Je ne sais où le prendre: où est-il? et quel homme est-ce?

Que dites-vous de Maupertuis mort entre deux capucins? Il était malade depuis long-temps d'une réplétion d'orgueil; mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécile. Je ne vous conseille pas d'aller jamais remplir sa place à Berlin; vous vous en repentiriez. Je suis Astolphe qui avertit Roger de ne pas se fier à l'enchanteresse Alcine; mais Roger ne le crut pas.

[1] La *belle philosophe* se nommait *Louise*. Cl.

[2] Qui inspira à Voltaire l'idée du *Pauvre diable*; voyez cette satire, tome XIV. B.

Votre livre[1] est charmant; il fait mes délices, au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là assez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jésuites; ils m'ont abandonné frère Berthier; je leur fais de petits plaisirs, et ils me disent la messe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicants genevois n'osent pas me regarder en face. Je brave M. Catbrée[2] autant que je le méprise, et je plains Diderot d'être à Paris.

Toutes les lettres de Vienne disent le marquis de Brandebourg[3] écrasé; quelques lettres de Saxe le disent vainqueur, et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous savez qu'il faut peu croire; soyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philosophie sans amitié.

### 2872. A M. CLAIRAUT[4].

Du château de Ferney, 27 août.

Votre lettre, monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît

[1] L'article GENÈVE de l'*Encyclopédie* et la *Lettre* (de Dalembert) *à M. Rousseau, citoyen de Genève*, en réponse à la sienne, font partie du tome II de l'édition de 1759 des *Mélanges de littérature*, etc.; voyez ma note, page 114. B.

[2] Nommé deux fois dans la Préface de *Socrate*, tome VI. CL.

[3] Le roi de Prusse. Ses armées avaient été battues le 23 juillet à Crossen; le 12 auguste, près de Francfort-sur-l'Oder. B.

[4] Alexis-Claude Clairaut, né le 7 mai 1713, est mort le 17 mai 1765. C'est d'après une copie manuscrite que je donne à cette lettre la date du 27, au lieu du 19 qu'elle a dans les autres éditions. La lettre de Clairaut, n° 2866, étant du 16, ne pouvait être parvenue à Ferney le 19. B.

la guerre des dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne sortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de Newton que par hasard. Votre dernier travail [1] doit certainement honorer la France; les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit. Newton avait fondé ses lois en partie sur celles de Keppler, et vous avez ajouté à celles de Newton. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes. Ces astres, que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de *chevelus*, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchants, comme nous connaissons Clodion-*le-Chevelu*, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi bien que les astres du système solaire; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune. Il faut se contenter de l'à-peu-près dans ces distances immenses, et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de Jupiter et de Saturne peut-elle être

[1] Sans doute le *Mémoire lu à l'académie des sciences le 23 juin 1759*, et imprimé dans le *Journal des Savants*, année 1759, pages 563 à 566. Ce *Mémoire* contient des réflexions sur le Problème des trois corps, etc. Cl.

connue avec précision? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grace; mais, quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami Moreau-Maupertuis cût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géants pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix-résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter Kœnig, et de mourir [1] entre deux capucins!

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *Newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de Newton; c'est comme si on appelait les géomètres *Euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti; l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit molinistes, jansénistes, quiétistes, anabaptistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles; les sectes ont des noms, et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations! Il a eu plus de raison qu'il ne croyait; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi, à mon tour, de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais

[1] Voyez la lettre 2863. B.

Newton au net; mais j'ai essuyé tant d'injustices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne mesurer que la *courbe* que mes nouveaux semoirs tracent au bout de leurs rayons. Le résultat est un peu de froment; mais, quand je me suis tué à Paris pour composer des poëmes épiques, des tragédies, et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et surtout plus de bonne foi, que dans les regrattiers de la littérature, qui m'ont fait renoncer à Paris, et qui m'empêchent de le regretter.

Je mets en pratique ce que l'*Ami des hommes*[1] conseille. Je fais du bien dans mes terres, aux autres et à moi. Je fais naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aie jamais vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès et de Pomone valent bien les autres.

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas....,
> Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!
>
> VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 490, 493.

## 2873. A M. BERTRAND.

29 août.

Il y a long-temps que je vous dois une réponse, mon cher philosophe. Je crois que les entrepreneurs de l'*Encyclopédie* ont pris des mesures qui vous

[1] Voyez ma note, tome XXXI, page 476. B.

laissent toute votre liberté, et qu'il vaudra bien mieux que vous rassembliez dans un volume votre Histoire naturelle, que de l'éparpiller dans une douzaine d'in-folio.

L'histoire naturelle devient bien vilaine en Allemagne; la nature de l'homme sera toujours de s'égorger sans savoir pourquoi. Maupertuis a fini la sienne d'une manière bien peu philosophique; il valait mieux encore se faire enduire de poix-résine que de mourir entre deux capucins. Formei, qu'il méprisait tant, est plus sage et plus heureux que lui. Je ne sais si les Russes viendront dans Berlin [1] lui demander quelques conférences sur les belles-lettres. On dit aujourd'hui que le roi de Prusse a repris Francfort-sur-l'Oder. Les événements de la guerre changent tous les jours, mais la misère des peuples ne change point. Mille tendres respects à monsieur à et madame de Freudenreich. V.

### 2874. A M. COLINI.

Aux Délices, 3 septembre.

Un grand mal aux yeux m'a empêché de répondre plus tôt à votre dernière lettre, mon cher Colini. Il sera fort difficile que je puisse aller à la cour palatine cette année; mais attendons encore quelques mois, et j'espère faire pour vous quelque chose dont vous serez content [2].

[1] Les Russes entrèrent à Berlin vers le commencement d'octobre 1760. Cl.

[2] Voltaire songeait alors à placer son ancien secrétaire à Paris; mais ses premières sollicitations auprès de Charles-Théodore, en faveur de Colini,

2875. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

3 septembre.

J'ai si mal aux yeux, madame, que je ne peux avoir l'honneur de vous écrire de ma main. Je suis aussi enchanté de la conduite de M. le prince de Brunswick envers monsieur votre fils, que je suis affligé de l'événement fatal[1] qui rend M. le prince de Brunswick si grand et les Français si petits. Je me flatte, madame, que M. de Lutzelbourg est actuellement auprès de vous. Si j'étais à portée d'écrire au vainqueur, si certaines circonstances ne m'en empêchaient, je le féliciterais assurément, non pas sur sa victoire, mais sur la manière dont il en use. Il me semble qu'on ne doit que des sentiments de condoléance au roi de Prusse; je le crois plus étonné d'être battu par les Russes, que M. de Contades ne l'est d'être battu par les Hanovriens.

Le roi de Prusse peut perdre son royaume, mais il ne perdra pas sa gloire. Nous sommes dans un cas tout contraire. Ne m'oubliez pas, madame, auprès de monsieur votre fils, ni auprès de madame de Broumath. Si je ne bâtissais pas un château qui me ruine, je serais actuellement à l'île Jard. Conservez votre santé. Il n'y a plus que cela de bon. V.

ayant obtenu enfin un heureux résultat, il ne s'occupa plus que de le faire agréer par l'électeur. Cl.

[1] La défaite de Contades à Minden. Cl.

2876. A M. BERTRAND.

4 septembre.

Je vais écrire, mon cher philosophe, pour qu'on vous rende vos articles de l'Histoire naturelle. Il est rare que les libraires soient fort empressés, quand il s'agit d'un procédé honnête; tout homme a plus ou moins les vices de sa profession. La Métrie, dont vous me parlez, n'avait point ceux de la sienne, car, en vérité, il n'était point du tout médecin; il cherchait seulement à être athée. C'était un fou, et sa profession était d'être fou; mais ceux qui vous ont dit qu'il était mort repentant sont de la profession des menteurs; j'ai été témoin du contraire. Quant à Maupertuis, vous pouvez compter que, pour être mort entre deux capucins, il n'en croyait pas davantage à saint François. Il n'était pas moins extravagant que La Métrie; il est mort de la rage de sentir qu'il n'avait pas dans l'Europe toute la considération qu'il ambitionnait. Le pays de Saint-Malo est sujet à produire des cervelles ardentes, dans le goût de celles des Anglais. Ma folie, à moi, est d'être laboureur et architecte, de semer au semoir des terres ingrates, et de me ruiner à bâtir un petit palais dans un désert. Au reste, mon cher ami, il ne faut penser ni comme La Métrie, ni comme Maupertuis; mais comme Socrate, Platon, Cicéron, Épictète, Marc-Aurèle. Les barbares raisonneurs qui sont venus depuis sont la honte du genre humain, et leurs sottises font mal au cœur.

Heureux qui est le maître chez soi, et qui pense librement! *Vale.* V.

## 2877. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

MÉMOIRE POUR TOUS LES ANGES.

Le temps étant fort cher, mon cœur tout plein, ma tête épuisée, *Pierre-le-Grand* m'occupant du matin au soir, le nouveau semoir[1] à cinq tuyaux demandant ma présence, cinquante maçons me ruinant, l'abbé d'Espagnac me chicanant, trois ou quatre petits procès me lutinant, le désespoir de ces honnêtes prêtres[2] m'amusant, et mes yeux n'en pouvant plus, je dicte avec humilité le présent *Mémoire*, et je supplie le comité des anges de le lire avec bonté, attention, et sans prévention.

1° Pour M. l'abbé d'Espagnac, je n'en parlerai pas pour avoir plus tôt fait. Je me borne à remercier tendrement les dignes ministres qui veulent bien traiter avec lui. Je le soupçonne d'être difficile en affaires, et, si les édits du traducteur de Pope[3] sont entre ses mains, je crois que la critique sera épineuse.

2° Je prie tous les anges de députer M. de Chauvelin l'ambassadeur, et de lui faire prendre absolument la route de Genève, qui est plus courte que celle de Lyon. Un homme accoutumé à passer les Alpes passera bien le Mont-Jura. Son chemin sera plus court de vingt-cinq lieues, en prenant la route

[1] Celui de Lullin de Châteauvieux. Cl.

[2] Les jésuites d'Ornex, village voisin de Ferney. Voltaire prenait alors contre eux la défense de MM. de Crassi. Cl.

[3] Silhouette; voyez tome XL, page 126. B.

de Dijon, Saint-Claude, et Anneci. Nous lui promettons de lui jouer une tragédie et une comédie, dans la masure appelée château de Tournay, sur un théâtre de polichinelle, mais dont les décorations sont très jolies. Il me verra faire le vieillard d'après nature; nous le logerons aux Délices [1]. Il peut être sûr d'être très étroitement logé, mais gaîment, et dans la plus jolie vue du monde. On logera son secrétaire et ses valets de chambre encore plus mal, mais on lui fera manger des truites. Il verra, s'il veut, les graves syndics de Genève, les ministres sociniens, et trouvera encore le secret de leur plaire, selon son usage.

3° Il trouvera des cœurs sensibles à toutes ses bontés, pénétrés d'estime et de reconnaissance; on discutera avec lui son mémoire sicilien, qui est plein de sagacité et de vues fines et étendues.

4° Madame Scaliger saura qu'il n'y a aucune de ses critiques, excepté celle du *billet adultère* [2], que nous n'ayons approuvée. Nous en reconnûmes la justice il y a plus de six semaines; nous fûmes même beaucoup plus difficiles qu'elle, et nous pouvons assurer que nous avons poussé la sévérité aussi loin que si nous avions jugé la pièce d'un autre.

5° Il faut considérer que la pièce ayant été faite en moins d'un mois, on avait voulu essayer seulement s'il en pouvait résulter quelque intérêt; c'est la première chose dont il faut s'assurer, après quoi le reste

[1] Le marquis de Chauvelin passa effectivement par les Délices, à la fin d'octobre suivant, avec sa femme. Cl.

[2] Voyez ma note, page 122. B.

se fait aisément. Le fond de la pièce est une femme vertueuse et passionnée, convaincue d'un crime qu'elle n'a pas commis, sauvée du supplice par son amant qui la croit criminelle, méprisée par celui qui l'a sauvée, et pour qui elle avait tout fait; plus désespérée de se voir soupçonnée par son amant, qu'elle n'a été affligée d'être conduite au supplice; enfin, son amant mourant entre ses bras, et ne reconnaissant la fidélité de sa maîtresse qu'après avoir reçu le coup de la mort qu'il a cherchée, ne pouvant survivre au crime d'une femme qu'il adorait.

L'intérêt qui doit naître de ce sujet était affaibli par deux défauts, dont le premier a été très bien censuré dans l'écrit de madame Scaliger. Ce défaut consistait dans l'invraisemblance, dans le peu de fondement de l'accusation portée contre Aménaïde, dans l'oubli des accessoires nécessaires pour rendre Aménaïde coupable à tous les yeux, surtout à ceux de Tancrède. La correction de ce défaut ne dépendait que de quelques éclaircissements préliminaires, de quelques détails, de quelques arrangements historiques. C'est un travail auquel on ne s'est pas voulu livrer, dans la chaleur de la composition. J'ai traité cette pièce comme la maison que je fais bâtir à Ferney; je fais d'abord élever les quatre faces, pour voir si l'architecture me plaira, et ensuite je fais les caves et les égouts; chacun a sa méthode. Les anges verront, par la première édition qu'on leur enverra, que non seulement la partie historique qu'ils desiraient est traitée à fond, mais qu'elle répand encore dans

la pièce autant d'intérêt que de lumière; et on espère que madame Scaliger sera contente.

6° Le second défaut consistait dans des longueurs, dans des redites qui détruisaient l'intérêt, aux quatrième et cinquième actes. M. de Chauvelin a fait sur ce vice essentiel un mémoire plein de profondeur et de génie. On voit bien d'ailleurs que ce mémoire est d'un ministre public, car il propose que Norador[1] soit instruit par ses espions de la condamnation d'Aménaïde, et qu'il envoie sur-le-champ un agent, pour déclarer qu'il va mettre tout à feu et à sang, si on touche à cette belle créature. Je prendrai la liberté, quand j'aurai l'honneur de le voir, de lui représenter mes petites difficultés sur cette ambassade; je lui dirai qu'il est bien difficile que Norador soit instruit de ce qui se passe dans la ville, lorsqu'on se prépare à lui donner bataille, lorsque les portes sont fermées, les chemins gardés, et si bien gardés, qu'on vient de pendre le messager d'Aménaïde, qui les connaissait si bien; je lui dirai encore que si Norador prenait, dans ces circonstances, un si violent intérêt à Aménaïde, elle ne pourrait plus guère se justifier aux yeux de Tancrède; car, qui assurera Tancrède que le billet sans adresse, qui fait le corps du délit, n'était pas pour Norador? L'ambassade même de ce Turc ne dit-elle pas clairement que le billet était pour lui? Il n'y a que le père qui puisse certifier à Tancrède l'innocence de sa fille. Mais comment ce père pourra-

[1] Ce nom, dans la tragédie de *Tancrède*, a été remplacé par celui de Solamir. Cl.

t-il lui-même en être convaincu, si la fille garde longtemps le silence, comme on le veut dans ce mémoire? Ce silence même ne serait-il pas une terrible preuve contre elle? N'est-il pas absolument nécessaire qu'Aménaïde, en voyant Tancrède, au troisième acte, se déclarer son chevalier, avoue à son père, dans les transports de sa joie, que c'est à lui qu'elle a écrit, et qu'elle n'ose le nommer devant ses persécuteurs, de peur de l'exposer à leur vengeance? Cela n'est-il pas bien plus vraisemblable, bien plus passionné, bien plus théâtral?

7° On dit dans le mémoire qu'il n'est pas naturel que Tancrède, dans le quatrième acte, coure au combat, sans s'éclaircir avec Aménaïde; qu'elle doit lui dire: *Arrêtez; vous croyez avoir combattu pour une perfide qui écrivait à un Turc, et c'est à un bon chrétien, c'est à vous que j'écrivais.* Je répondrai à cela qu'il y a des chevaliers sur la scène, que ces chevaliers sont les ennemis de Tancrède, qu'ils trouveraient Aménaïde aussi coupable de lui avoir écrit contre la loi, que d'avoir écrit à Norador. J'ajouterai que dans la pièce, telle qu'elle est, Tancrède n'est point connu; qu'il était en effet très ridicule qu'on le reconnût au commencement du quatrième acte; que c'était la principale source de la langueur qui énervait les deux derniers; qu'il y avait encore là une confidente, grande diseuse de choses inutiles, et que tout ce qui est inutile refroidit tout ce qui est nécessaire. J'aurai d'ailleurs beaucoup de remerciements à faire, et quelques objections à proposer; mais j'apprends dans ce moment des nouvelles de mes vaches

et de mes semailles, qui sont bien autrement importantes que les amours de Tancrède et d'Aménaïde. Les sangsues du pays de Gex veulent encore me faire payer un centième denier, parceque j'ai prêté mille écus à un pauvre diable pour le tirer de prison. Je vais faire un beau *Mémoire*[1] pour M. de Chauvelin l'intendant, qui me fera encore plus d'objections que monsieur son frère.

Le résultat de tout ceci, c'est que M. l'ambassadeur ne peut pas se dispenser de venir voir la pièce aux Délices. Je la fais copier actuellement, et je l'enverrai bientôt au chœur des anges de qui je baise les ailes avec toute humilité, pénétré de reconnaissance pour eux tous, et au désespoir d'être heureux loin d'eux. Mais tout le monde me dit que je fais très bien de rester dans mon royaume de Catai, et que je suis plus sage que Socrate; je le crois bien.

*N. B.* Que le troisième est tout en action, le quatrième en sentiment, le cinquième, sentiment et action; vous verrez!

Vous ne verrez jamais un cœur plus fidèle que le mien au culte d'hyperdulie. Mes anges sont mes divinités.

## 2878. A M. DE CHAUVELIN[2],

INTENDANT DES FINANCES.

A Tournay, 7 septembre.

Non plainte,
Non requête,

[1] Voyez la lettre suivante. Cl.
[2] Voyez tome LI, page 203. B.

Non procès;
Mais très humble consultation.

Toujours centième denier.

Un peu d'attention, s'il vous plaît, monsieur.

Par contrat fait et passé le 20 auguste, V....... a bien voulu donner 3115 livres comptant, pour tirer son vassal Bétems de prison, et ledit Bétems abandonner son rural au pays de Gex, jusqu'à ce que V....... soit remboursé sur les fruits de ce rural, et le tout sans intérêt, ainsi qu'il est spécifié au contrat.

Or la sangsue commise par les fermes-générales exige le centième de cette bonne action.

De quel droit, sangsue? est-ce ici une aliénation, un bail à vie? est-ce aliénation de fonds? est-ce un bail de plus de neuf ans?

Le fonds dont je deviens régisseur vaut environ 700 livres par an. Comptez, vous trouverez qu'en quatre ans et demi, tout est fini. Pourquoi fourrez-vous votre nez dans un plaisir que je fais à mon vassal de Tournay? pourquoi prenez-vous votre part d'un argent prêté par pure charité? Si vous m'échauffez les oreilles, je me plaindrai à M. de Chauvelin.

Vous m'avez extorqué là, avec la petite oie, 50 livres; sachez que je les retiendrai (car M. de Chauvelin le jugera ainsi) sur le centième de l'acquisition à vie de Tournay. Je ne veux pas importuner le roi pour avoir un brevet d'exemption; je suis satisfait de ses bontés, l'état a besoin d'argent. Oui, vous aurez votre centième d'acquisition à vie, en protestant que c'est au rusé président de Brosses à le payer, non à

moi. Patience! mais pour vos 50 livres extorquées, vous les rendrez, s'il vous plaît, ou il n'y a point de justice sur la terre. Vous êtes chicaneur et vorace; vous dégoûtez de faire du bien.

Si M. de Chauvelin met NON en marge de ma pancarte, je me tais; mais il mettra SI.

Le laboureur V....... présente ses respects à M. le protecteur des édits, et à M. l'abbé, son frère, examinateur des édits.

Il le supplie de permettre que cette lettre[1], pour M. l'ambassadeur, soit mise dans son paquet.

Du théâtre de Tournay, pays de Gex, pays charmant, mais où la terre ne rapporte que trois pour un, pays où j'entretiens les haras du roi à mes dépens, et où je n'ai point d'avoine; ainsi tout va.

## 2879. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 17 septembre.

Il est vrai, madame, que vous êtes dans un couvent[2] comme Héloïse, et que vous avez eu, comme elle, un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à peu près réduit à l'état d'Abélard; mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas goûter la consolation de vous dire : C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très supérieure à Héloïse, quoique vous

[1] Cette lettre manque. Cl.

[2] Madame du Deffand demeurait dans le couvent de Saint-Joseph ou Filles de la Providence, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain. B.

ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que *le meilleur des mondes possibles* ne vaut pas grand'chose. Je crois avoir renoncé, pour le reste de ma vie, à la plus extravagante des villes *possibles*. Ce n'est pas que j'aie la vanité de me croire plus sage que ses habitants, mais je me suis fait une petite destinée à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je suis trop occupé des miennes; je me suis avisé de devenir un être entièrement libre.

J'ai joint à mon petit ermitage des Délices des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilége de ne dépendre de personne; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges, malgré le *Journal de Trévoux* et les *Gazettes ecclésiastiques*. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien; j'ai fait dans un autre une salle de comédie; j'ai trouvé de bons acteurs; et, malgré tout cela, je me suis aperçu, à la fin, que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale; que le bonheur attaché

aux soins champêtres n'est point une chimère; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. Salomon avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres, et que tout le reste est vanité [1].

Plût à Dieu, madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur! Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème; en vérité, madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge [2]. Je ne peux plus écrire que ce que je pense, et je pense si librement, qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est actuellement sur le métier; c'est l'Histoire de la création de deux mille lieues de pays par le czar Pierre. Je fais cette Histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de Charles XII, car ce Pierre n'était qu'un sage extraordinaire, et Charles un fou extraordinaire, qui se battait, comme don Quichotte, contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques unes de leurs poésies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez,

[1] *Ecclésiaste*, chap. III. Cl.

[2] Voyez la lettre 2892, page 198. B.

je vous avouerai que je ne lis que l'*Ancien Testament*, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des *Mille et une Nuits;* et, en fait de prose française, je relis sans cesse les *Lettres provinciales.* Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les *Poésies sacrées*[1] de M. Le Franc, n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé *la Réconciliation de l'Esprit avec la Religion*[2], ou, comme quelques uns disent, *la Réconciliation normande;* mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, madame, vous et M. le président Hénault, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde par les agréments délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande, et, quand les gourmands sont devenus sobres, ils vivent cent ans. Si les événements du temps sont le sujet de vos conversations, elles ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y avoir quelque plaisir à voir tous les huit jours une sottise nouvelle.

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite; il n'y a point de pays où l'on soit instruit plus tôt de tout ce qui se passe dans l'Europe; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me fesait l'honneur de m'écrire assez régulièrement,

[1] Voltaire en cite des passages tome XL, page 151. B.

[2] Voyez ci-dessus, page 43. B.

avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire; je le crois très embarrassé, et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition; mais, s'il succombe, il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, madame; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé, continuez à faire le charme de la société; faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et, en cela, je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie historique de l'*Ancien Testament* d'un bout à l'autre, vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant. Je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des événements, dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, etc.

N'oubliez pas le premier chapitre d'Ézéchiel, que personne ne lit; mais faites-vous surtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidèlement, et vous verrez que « Jérusalem est une belle fille que « le Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du poil et des « tétons; qu'il a couché avec elle, et qu'il l'a entre- « tenue magnifiquement; que cependant elle a couché « avec mille amants, et que même elle s'est souvent « servie, quand elle était seule, de.... [1] » je n'ose pas dire quoi. Et au verset XX du chapitre XXIII, il est dit « qu'Ooliba, la bien-aimée, après avoir tâté de

[1] « Et fecisti tibi imagines masculinas, et fornicata es in eis. » (V. 17.) CL.

« mille amants, a donné la préférence à ceux qui ont « le *talent* d'un âne[1]. »

Enfin cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse des réflexions pour un jour entier. Madame du Châtelet l'avait bien commenté d'un bout à l'autre[2].

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah! madame, que le monde est bête! et qu'il est doux d'en être dehors! mais il faudrait surtout le fuir avec vous.

## 2880. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher et ancien ami; mais je suis le rat des champs, et vous le rat de ville.

Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum.
Hor., lib. II, sat. vi, v. 80.

Vous n'en avez pas tant fait; vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence qu'il n'a point écrit; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous; car, tandis que votre destinée vous a fait faire le long

[1] « Et insanivit libidine super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut « carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum. » Cl.

[2] Le manuscrit autographe était intitulé: *Examen de la Genèse et des livres du Nouveau Testament; preuves de la religion;* et formait six volumes petit in-8°. Il était dans la bibliothèque de L.-S. Auger, et a été vendu le 14 octobre 1829. B.

voyage de la rue Saint-Honoré à l'Arsenal [1], et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté, et semé.

Rident vicini glebas et saxa moventem.

Hor., lib. I, ep. XIV, v. 39.

Vous êtes retiré dans Paris, monsieur le paresseux; vous philosophez à votre aise chez M. de Paulmy; mais, moi, il faut que je visite mes métairies, que je guérisse mes paysans et mes bœufs quand ils sont malades, que je marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant; je me donne les airs de remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons; ces gens-là sont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris, vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes malmenés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre ermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit

[1] Voyez pages 30 et 85. B.

sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une *Histoire des jésuites*, ou *de la Morale des jésuites*, ou *des Dogmes des jésuites, prouvés par les faits*[1], en trois ou quatre volumes; en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable, depuis frère Guignard jusqu'à frère Malagrida. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en sais pas le titre.

*Quid novi?* comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell, my dear.*

### 2881. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Au château de Tournay, 18 septembre.

Monsieur, j'ai reçu le Panégyrique de Pierre-le-Grand, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre Académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de Dieu, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, mon-

[1] Il s'agit peut-être du volume intitulé : *les Jésuites criminels de lèse-majesté dans la théorie et dans la pratique*, 1758, in-12, ou des *Étrennes jésuitiques, ou les Jésuites démasqués, ou Annales historiques de la société* (par Roussel), petit in-8° sans date, publié en 1760. Il y a tant d'ouvrages sur les jésuites, et l'indication de Voltaire est si vague, qu'on ne peut rien affirmer. Il est à croire que le second des ouvrages dont je viens de parler est celui dont il est question dans la lettre du 26 avril 1760, n° 2992. B.

sieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des Mémoires plus instructifs qu'un panégyrique; ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de Pierre-le-Grand, à mon avis, est son journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses états en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre Charles XII. J'attends toujours vos nouveaux Mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de secours pour les événements qui suivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande consolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage. Ma vieillesse et ma mauvaise santé me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre; mais ce n'est pas le plus grand motif de mon empressement. Je suis impatient, monsieur, de répondre, si je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de satisfaire votre goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici, monsieur, un moment bien glorieux pour votre auguste impératrice et pour la Russie. C'est la destinée de Pierre-le-Grand et de sa digne fille de rétablir la maison de Saxe dans ses états.

## 2882. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

22 septembre.

La duchesse de Saxe-Gotha[1] m'envoie votre lettre[2], etc. Comme je viens d'être étrangement ballotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix, et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, et si peu considéré de ces infames politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne sais rien de ce que vous avez voulu me faire savoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1° De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2° de la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous! il ne me reste que l'honneur, je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentiments. Je suis dans les convulsions des opérations militaires; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse volage. J'ai affaire à de si sottes gens, qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux. Mais qu'il arrive tout ce qu'il plaira à sa *sacrée majesté le Hasard*[3], je ne m'en em-

[1] Voyez les notes, tome XXIII, page 1; et LVII, 160. B.

[2] La lettre de Voltaire à laquelle répond le roi de Prusse n'est point encore publiée; mais elle fut le sujet d'*observations* de M. de Chauvelin, qui sont dans le tome Ier, parmi les pièces justificatives de la *Vie de Voltaire*. B.

[3] Voyez plus haut la lettre 2805. Cl.

barrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada, sont des arguments capables de rendre la raison aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétrissante. Après avoir combattu avec succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penser; vous ne me trouverez pas à l'eau rose; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis mêmes, que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, etc. FÉDÉRIC.

## 2883. A M. VERNES.

23 septembre.

All that is, is right.

Voilà deux rois assassinés[1] en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cent mille hommes massacrés, etc., etc., etc.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de Jésus-Christ ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris : *Mangeons du jésuite, mangeons du jésuite*[2]*!* C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres

[1] Louis XV, le 15 janvier 1757; Joseph Ier (roi de Portugal), le 3 septembre 1758. — Quant au roi d'Espagne, Ferdinand VI, il venait de mourir le 10 auguste 1759. CL.

[2] Voyez le chap. XVI de *Candide*. CL.

damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'Adam, la divinité du Verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes; cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur.

*Gratias ago* du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

2884. A MADAME D'ÉPINAI.

L'ami Hume[1] me vient, madame; je vous remercie de votre bonté, et je vous supplie de contre-mander votre autre Hume. Mais j'ai l'honneur de vous avertir que je fais plus de cas de votre conversation que de tous les Hume du monde, et qu'il est fort triste pour moi que vous habitiez une ville. Tous les philosophes devraient vivre à la campagne; à Épinai, madame, à Épinai. Je me flatte que l'inoculé[2] se porte mieux que vous. Nos dames vous présentent leurs obéissances.

2885. DE M. DALEMBERT.

A Paris, ce 27 septembre.

Cette lettre vous sera rendue, mon cher et illustre confrère, par M. l'abbé de Saint-Non[3], neveu de M. de Boullongne, qui

[1] Il s'agit sans doute ici de quelque ouvrage philosophique de David Hume. Cl.

[2] Probablement le fils de madame d'Épinai. Cl.

[3] J. Cl. Richard, abbé de Saint-Non, petit-fils, par sa mère, du peintre Louis Boullongne, mort en 1674, était né à Paris en 1727. Reçu conseiller-clerc au parlement en 1749, il s'était lassé d'être exilé, et il venait de don-

va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne musique, et y connaître les bouffons de toute espèce que ce pays renferme. Il passe par Genève pour aller à Rome, et, avant d'aller demander la bénédiction du pape, il souhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami Benoît XIV vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de Saint-Non tous les agréments qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera, en attendant, de toute la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos sociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois, au reste, que notre voyageur est peu curieux de sociniens comme eux; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philosophe; ne m'oubliez pas auprès de madame Denis.

## 2886. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

A MON CHER ANGE.

Il saura que, sur ses ordres, on transcrit à force *la Chevalerie*, et qu'on l'enverra incessamment, comme affaire du conseil, à M. de Courteilles. Pour *la Femme qui a raison*, patience, s'il vous plaît; ce serait deux femmes qui auraient raison en un jour, et c'est trop à la comédie. Pour madame Scaliger, qui fait la troisième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses *remontrances*. Au reste,

ner sa démission. Le pasteur Vernes, à qui J.-J. Rousseau avait aussi recommandé Saint-Non, présenta cet abbé voyageur à Voltaire. Cl.

nous jouons après-demain *Mérope* sur mon petit théâtre vert et or [1]. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fesant le rôle de Narbas, fesant bâtir, fesant mes vendanges, et fesant battre en grange, je ne peux guère songer à *la Femme qui a raison*.

A M. DE CHAUVELIN L'AMBASSADEUR.

Si son excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner *la Chevalerie*, sur mon théâtre grand comme la main; et, si elle lui plaît, nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler, et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remerciements.

A M. DE CHAUVELIN L'INTENDANT.

Puisque ma sangsue [2] ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle; j'aime à payer ce qui est dû, mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je suppose que M. de Chauvelin a toujours la rage du bien public.

A M. DE CHAUVELIN [3] L'ABBÉ.

Qu'il soit averti que les *remontrances* du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

[1] Son théâtre de Tournay; voyez lettre 2899. B.
[2] Voyez la lettre 2878. Cl.
[3] Voyez ma note, tome LV, page 197. B.

## 2887. A M. LE MARQUIS D'ARGENCE[1] DE DIRAC,

A ANGOULÊME.

1er octobre.

Monsieur, la confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, sans doute, votre protecteur vous-même; on n'a besoin de personne quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'Aidie a pris, il y a long-temps, le parti de se retirer chez lui; il s'est procuré par-là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On est égal aux rois, quand on sait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il est bien vrai que, dans les lois de Moïse, il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenses et de peines dans une autre vie; tout est temporel; et l'Anglais Warburton, que M. Silhouette a traduit en partie[2], prétend que Moïse n'avait pas besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux, parcequ'ils avaient Dieu pour roi, et que ce roi les punissait sur-le-champ quand ils avaient fait

[1] Le marquis d'Argence, seigneur de Dirac, à deux lieues d'Angoulême, était un ancien officier retiré dans ses terres avec le titre de chevalier de Saint-Louis. Il alla voir Voltaire au mois de septembre 1760, et leur correspondance ne cessa qu'en 1778. Cl.

[2] Voyez ma note, tome XLIII, page 355. B.

quelque faute. Cependant il est clair que, du temps de Moïse, les Égyptiens avaient embrassé le dogme de l'existence d'une ame aérienne et éternelle, qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siècles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les corps[1], afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre*, contemporain de Moïse, dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le *Sadder*. La même opinion est confirmée dans les poésies d'Homère. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur : l'ame, chez tous les anciens, était un air subtil ; mais il n'importe quelle fut son essence ; le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après sa mort on pût lui demander compte. Démocrite, Épicure, et plusieurs autres, combattirent ce sentiment ; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux ; que l'idée de l'enfer fesait plus de mal que de bien ; que l'ame n'est pas un être à part ; que c'est une faculté de sentir, de penser, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter ; qu'on sent par les nerfs, qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.

Pour Platon et Socrate, il est indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu ; il paraît le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez, monsieur, les bons livres traduits en notre lan-

[1] Voyez ma note, tome XLVI, page 132. B.

gue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. Saint Crépin est le saint des cordonniers, sainte-Barbe est la sainte des vergetiers ; mais la vérité est la sainte des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux, si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes ermitages.

## 2888. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Tournay, 6 octobre.

Monsieur, je vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de Soltikof a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme[1], qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujour-

[1] Le roi de Prusse. Cl.

d'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation; tous les événements ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de Pierre-le-Grand perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru dans nos Alpes que sa santé avait été dérangée; j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous fesons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome [1] de l'*Histoire de Pierre-le-Grand* serait déjà parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume, aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps. Mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que Pierre-le-Grand a fondée, et vous, monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, etc.

## 2889. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

6 octobre.

Quand on a mal aux yeux, madame, on n'écrit pas toujours de sa main; si je deviens aveugle, je serai bien fâché. Ce n'était pas la peine de me placer dans

[1] Imprimé dès 1759, ce volume ne fut publié que l'année suivante; voyez ma Préface du tome XXV. B.

le plus bel aspect de l'univers. Eh bien! madame, êtes-vous comprise dans tous les impôts? vos fiefs d'Alsace sont-ils sujets à cette grêle? N'ai-je pas bien fait de choisir des terres libres, exemptes de ces tristes influences? Avez-vous auprès de vous monsieur votre fils? N'a-t-on pas au moins confirmé sa pension, qu'il a si bien méritée par sa valeur et par sa conduite dans cette malheureuse bataille[1]? L'armée n'a-t-elle pas repris un peu de vigueur? Nous avons besoin de succès pour parvenir à une paix nécessaire. Je suis toujours étonné que le roi de Prusse se soutienne; mais vous m'avouerez qu'il est dans un état pire que le nôtre. Chassé de Dresde et de la moitié au moins de ses états, entouré d'ennemis, battu par les Russes, et ne pouvant remplir son coffre-fort épuisé, il faudra probablement qu'il vienne faire des vers avec moi aux Délices, ou qu'il se retire en Angleterre, à moins que, par un nouveau miracle, il ne s'avise de battre toutes les armées qui l'environnent; mais il paraît qu'on veut le miner et non le combattre. En ce cas, le renard sera pris; mais nous payons tous les frais de cette grande chasse. Je ne sais aucune nouvelle de Paris ni de Versailles, je ne connais presque plus personne dans ce pays-là. J'oublie, et je suis oublié. Le mot d'oubli, madame, n'est pas fait pour vous. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Le Silhouette, qui rogne les pensions, en a pris pour lui une assez forte[2]. *Bravo.*

[1] Celle de Minden, du 1er auguste précédent. Cl.

[2] Il s'était fait donner une pension viagère de 60,000 fr., dont 20,000 fr. reversibles sur la tête de sa femme. B.

2890. A M. DUPONT,

AVOCAT.

6 octobre.

M. le prince de Beaufremont, mon cher ami, a été un peu plus occupé de cette campagne des Hanovriens et des Hessois, que des Goll; cependant il n'a point négligé leurs affaires; il a écrit à M. le maréchal de Belle-Ile, lequel a recommandé tous les Goll à M. l'intendant d'Alsace. J'ai eu l'insolence, moi qui vous parle, d'écrire aussi pour m'informer du résultat; mais ce résultat n'est pas jusqu'à présent trop favorable à MM. Goll. On dit qu'un Goll ne peut succéder à un catholique, et qu'un damné ne peut avoir la place d'un élu. Pour peu que cette affaire devienne matière de foi, ni vous ni moi n'y aurons grand crédit. Mon avis est qu'on attende un peu, et qu'on s'en remette à la Providence; je tiens que voici un très mauvais temps pour se ruiner en procès; un troisième vingtième doit rendre les hommes sages. J'en parle en homme désintéressé, car toutes mes terres sont libres et ne paient rien. Je ne veux pourtant pas dire avec Lucrèce :

Suave mari magno, etc.
Lib. II, v. 1.

Quoique je sois au port, je plains fort ceux qui sont dans le bateau. Je cultive de plus beaux jardins que ceux de Candide; mais j'ai bien peur que vous ne soyez de mauvaise humeur comme Martin. Mille compliments à madame votre femme; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de monsieur et de madame de Klinglin. V.

## 2891. A MADAME D'ÉPINAI.

Vos *cartons*[1] sont pour moi, madame, les *cartons* de Raphaël, quand ils sont ornés d'un mot de votre main. Il y a une suite aux *Entretiens*[2] chinois; mais elle est au magasin de Fernex[3]. On vous la donnera; mais ce serait à vous à donner, et vous ne voulez que recevoir. La gourmande Denis se porte mieux. Le philosophe est à vos pieds. A propos, la gourmande est philosophe aussi, car on l'est avec des faiblesses. Dieu vous en donne! V.

## 2892. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 13 octobre.

Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd[4]; je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, madame, parceque votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire

[1] Plusieurs des billets de Voltaire à madame d'Épinai sont écrits sur cartes, et même sur carton. Il parait que madame d'Épinai lui écrivait aussi sur carton. B.

[2] Ce passage donnerait à penser que le *Catéchisme chinois*, divisé en six entretiens, et imprimé en 1764 dans le *Dictionnaire philosophique* (voyez tome XXVII, page 463), était composé dès 1759; mais que les six entretiens n'avaient pas tous été communiqués à madame d'Épinai. B.

[3] Voyez tome LVII, page 617. B.

[4] Le président Hénault, l'un des anciens amants de la marquise. Cl.

les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'*Ancien Testament.* Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de Joseph devenu contrôleur-général en Égypte, et reconnaissant ses frères. Comptez-vous pour rien Daniel, qui confond si finement les deux vieillards[1]? Quoique Tobie ne soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que *Tom Jones*, dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'*Ancien Testament!* Ne vous en moquez point; ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est, de tous les monuments antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone, Tyr, et l'Égypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone, et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Égypte, et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parcequ'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parcequ'ils cultivaient

[1] Daniel, XIII, 51. B.

la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Écriture sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laisser là? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusements sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste; tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre Mirabaud[1].

Si vous êtes une honnête personne, madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de *la Pucelle*, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché

[1] *Roland le furieux*, poëme, traduit de l'Arioste, par J.-B. Mirabaud, mort en 1760, à quatre-vingt-cinq ans, a paru, pour la première fois, en 1741, quatre volumes in-12. B.

d'imiter, quoique très faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami[1] soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'*Histoire générale* des sottises du genre humain (que j'ai achevé très impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parcequ'on en avait imprimé déjà quelques fragments; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais[2]; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes *Histoires de France* sont diaboliques, non seulement parceque le fond en est horriblement sec et petit, mais parceque les Daniel sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis Raoul et Eudes jusqu'à la personne de Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans appris

[1] Le président Hénault. Cl.

[2] Voyez page 176. B.

un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissants empires; mon ami le czar Pierre a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice Élisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Wolfenbuttel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé de leurs florissantes colonies quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire!

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm, et Moscou. Vos ministres, vos intendants, et vos premiers commis, n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je

le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais[1]. Je l'ai repris depuis, et, comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué en français les *Œuvres philosophiques* de feu milord Bolingbroke. C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui; c'est Hume[2], dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le *Conte du Tonneau* [3], du doyen Swift! c'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que

[1] Voyez la lettre à madame du Deffand, du 12 avril 1760, n° 2980. B.

[2] David Hume. — Jean-Bernard Mérian avait publié, en 1758, l'*Essai philosophique sur l'entendement humain*, et, en 1759, il mit au jour l'*Histoire naturelle de la religion*, ouvrages traduits par lui de l'anglais de Hume. Cl.

[3] Voyez tome XLIII, page 58. B.

j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction [1] du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux; l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancieu Romain [2], et pour un homme supérieur à Virgile; mais, quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est : poëme sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnements n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction [3] par un baron Des Coutures. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai [4].

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement quarante ou cinquante pages de ce Des Coutures? Par exemple, livre III, page 281, tome Ier, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point* [5], il y a en marge, XIIe argument. Examinez

[1] Par J.-P. de Bougainville, 1749. Cl.

[2] Voyez, tome XII, le début du *Temple du Goût*. B.

[3] La traduction de La Grange n'avait pas encore paru; voyez t. XXVIII, p. 383. B.

[4] Ce projet n'a pas eu de suite. B.

[5] Le passage de la traduction par Des Coutures, auquel Voltaire renvoie, commence, dans la traduction de La Grange, par ces mots : « D'ailleurs un

ce XII^e argument jusqu'au XXVII^e, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de cinquante pages de ce troisième livre; c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et, quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par César, pensaient comme Lucrèce, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par Joly de Fleury.

Vous me demandez ce que je pense, madame; je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du *Bramin* [1], que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous le pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort, qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage [2] dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut!

« mourant ne sent pas, » etc.; et, dans le texte, par ce vers, qui est le 606^e du livre III :

Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur. B.

[1] Voyez cet ouvrage, tome XXXIII, page 345. B.

[2] Il s'agissait de *dix ou douze édits* que le gouvernement venait de publier, relativement à de nouvelles taxes. Cl.

Demandez à votre ami[1] si, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal; ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de Silhouette a été bien applaudie; le reste est sifflé; mais il se peut très bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre; jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

2893. A MADAME D'ÉPINAI.

Comment se porte ma belle philosophe? Depuis huit jours on parle beaucoup à Paris de certaines choses; je compte sur votre amitié et sur celle de M. Grimm, et je recommande à vos bontés la tranquillité du vieux philosophe qui ne veut point boire de ciguë.

2894. A M. DALEMBERT.

15 octobre.

Je trouve, mon cher philosophe, qu'un conseiller du parlement n'a rien de mieux à faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de Saint-Non m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, passez hardiment par Genève, et seulement ne donnez plus sur nous la préférence à des prêtres sociniens. Vous êtes bien bon de songer s'ils existent. S'ils osaient, ils reconnaîtraient Jésus-Christ

[1] Le président Hénault. B.

pour Dieu, s'ils pouvaient à ce prix assister à mes spectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tournay, tout près des Délices. Les Genevois se battent pour avoir des rôles.

Vous avez daigné accabler ce fou de Jean-Jacques par des raisons [1]; et moi je fais comme celui qui, pour toute réponse à des arguments contre le mouvement, se mit à marcher. Jean-Jacques démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philosophes que Jean-Jacques écrivent sur la liberté, et moi je me fais libre. Si quelqu'un est en souci de savoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit: *Que fais-tu là, maraud* [2]? je lui réponds : *Je règne;* et j'ajoute que je plains les esclaves. Votre pauvre Diderot s'est fait esclave des libraires, et est devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en servirais pour tout ce qui se passe à Paris. Vous êtes né, mon cher philosophe, dans le temps de madame de La Raubière; vous me demanderez ce que c'est; madame de La Raubière disait que c'était un f.... temps.

J'ai entendu parler d'un frère l'Arrivée [3], jésuite, qui confesse, dit-on, Mesdames, et qui est à la cour en grand crédit. On dit que c'est le plus pétulant idiot qui soit dans l'Église de Dieu. Ne trouvez-vous pas que le nom de l'Arrivée est celui d'un valet de comédie? On dit que ce maroufle se mêle d'être per-

[1] *Lettre* à J.-J. Rousseau sur l'article GENÈVE. CL.

[2] *Roi de Cocagne*, comédie de Legrand, acte III, scène 8. B.

[3] Ou Larivel. CL.

sécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les jansénistes, les molinistes, se réunissent; et tous les philosophes sont ou dispersés ou ennemis les uns des autres. Quels chiens de philosophes! ils ne valent pas mieux que nos flottes, nos armées, et nos généraux. *Luc* se débat violemment, mais *Luc* périra, je vous en réponds. C'est un maître fou dangereux, et c'est bien dommage.

Suave mari magno [1], etc.

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embrasse en Confucius, en Lucrèce, en Cicéron, en Julien, en Collins, en Hume, en Shaftesbury, en Middleton, Bolingbroke, etc., etc.

### 2895. A MADAME D'ÉPINAI.

Octobre.

Ma belle et chère philosophe est instamment suppliée d'envoyer chercher sur-le-champ frère Cramer, et de lui recommander frère Berthier, sans perdre un seul instant: il est vrai que frère Berthier est mort le 12, mais il a apparu le 14, et son *apparition* sera peut-être plus agréable que sa *mort* [2].

A mardi, ma belle philosophe. Oolla et Ooliba vous font mille compliments.

[1] Voltaire ne cite pas ici plus de trois mots qui sont le commencement du second livre de Lucrèce; voyez tome XXVIII, page 279. B.

[2] Voyez tome XL, pages 12-34. B.

## 2895 *bis*. A MADAME D'ÉPINAI[1].

Ma très chère philosophe, ma bien aimée, la joie et le regret de mon cœur, mettez vite le véritable Cramer en besogne.

L'*Apparition* pourra bien valoir l'agonie. Petit caractère et net, afin de tenir peu de place; le plus d'exemplaires que Cramer pourra; le débit comme il voudra, comme vous jugerez à propos. Pourvu qu'il n'y ait point de nom d'auteur, tout va bien, tout est bon. Il faut rendre l'*infame* ridicule, et ses fauteurs aussi. Il faut attaquer le monstre de tous côtés, et le chasser pour jamais de la bonne compagnie. Il n'est fait que pour mon tailleur et pour mon laquais. Ma belle philosophe, je veux voir. J'ai la colique, je souffre beaucoup, mais quand je me bats contre l'*infame*, je suis soulagé. J'embrasse le prophète bohémien. A demain l'*Apparition*.

## 2896. A M. LE MARQUIS DARGENCE DE DIRAC.

L'état de la question est de savoir si, dans la loi des Juifs, il leur est commandé de croire une autre vie; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces, ni de cette croyance. Arnauld, dans son *Apologie de Port-Royal*, l'avoue formellement. « C'est le comble de l'ignorance, dit-il,

[1] La copie qui m'a été communiquée de cette lettre porte, pour toute date, 1758; mais cette lettre paraît être de 1759. B.

« de ne pas admettre cette vérité, qui est une des « plus communes. Les promesses de l'*Ancien Tes-* « *tament* n'étaient que temporelles et terrestres; les « Juifs n'adoraient un dieu que pour les biens char- « nels. » Il est indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le *Pentateuque* fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Égyptiens, admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par πνεῦμα, et chez les Latins par *anima;* il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le *Pentateuque.*

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles; c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à Platon, qui puisse faire croire que l'ame eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

Thaut, Sanchoniathon, Bérose, les fragments d'Orphée, Manéthon, Hésiode, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que Dieu fit l'homme à son image, crurent Dieu corporel; et le *Pentateuque* ne parle jamais de Dieu que comme d'un être corporel.

Dans ce *Pentateuque* il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de Dieu ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots

équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de Moïse ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce pas ce que les autres Juifs savaient, ou un fourbe bien malavisé, si, étant instruit de ce dogme si utile, il n'en fesait pas usage.

La défense faite dans le *Deutéronome*, chap. XVIII, *de consulter les sorciers ou voyants, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on sait assez, c'est qu'en Égypte, en Chaldée, et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyants, des sorciers, qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit, pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le *Pentateuque* veut que l'on consulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyants juifs, et non d'autres voyants.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le *Deutéronome* [1], que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent Python et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très tard, et sont un peuple

[1] Chapitre XVIII, versel 11. B.

très moderne, en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

### 2897. A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 19 octobre.

Voici probablement, madame, la cinquantième lettre que vous recevez de Genève. Vous devez être excédée des regrets; cependant il faut bien que vous receviez les miens. Cela est d'autant plus juste, que j'ai profité moins qu'un autre du bonheur de vous posséder. Ceux qui vous voyaient tous les jours ont de terribles avantages sur nous. Si vous aviez voulu leur donner encore un hiver, nous vous aurions joué la comédie une fois par semaine. Nous avons pris le parti de nous réjouir, de peur de périr de chagrin des mauvaises nouvelles qui viennent coup sur coup. J'ai le cœur français; j'aime à donner dé bons exemples; mais, en vérité, tous nos plaisirs sont bien corrompus par votre absence et par celle du *Prophète* de Bohême. Quelle spectatrice et quel juge nous perdons!

Je suis ravi, madame, que les gens tenant le parlement fassent accoucher des filles heureusement; c'est penser en bons citoyens. J'espère que l'archevêque en fera autant, et que les deux puissances se réuniront pour le bien du monde. C'est par le même esprit que je vous recommande l'*infame*, à vous et

à vos amis. On m'a dit que frère Berthier a été malade d'une humeur froide; je vous supplie, madame, de daigner m'informer de sa chère santé. Lui et ses semblables sont des gens précieux au monde. S'il est rétabli, je lui conseille de déjeuner comme Ézéchiel[1]; c'est le régime le plus convenable aux gens qui sont en si bonne odeur.

N'est-ce pas une chose honteuse que des Anglais, qui ne croient pas en Jésus-Christ, prennent Surate, et aillent prendre Québec[2]; qu'ils dominent sur les mers des deux hémisphères, et que les troupes de Cassel et de Zell battent nos florissantes armées! Nos péchés en sont la cause; c'est l'*Encyclopédie* qui attire visiblement la colère céleste sur nous. Il faut que le maréchal de Contades et M. de La Clue aient fourni quelques articles à Diderot. Que de choses à dire, quand on sera à l'*v* consonne, à *Vingtième!* Le premier est-il *vingtième?* — Oui. — Le second aussi? — Oui. — Le troisième aussi? — Oui. — Sont-ce trois choses différentes? — Non. — Le troisième procède-t-il des deux autres? — Oui.

Seriez-vous assez aimable, madame, pour me faire avoir tout le procès de M. Dupleix, le pour et le contre? Je m'intéresse à l'Inde; j'y ai la plus grande partie de mon bien, et j'ai grand'peur que ces incrédules Anglais ne cassent incessamment le poignet du trésorier de la Compagnie; Abraham Chaumeix ne

[1] Ézéchiel, chap. IV, verset 12. B.

[2] Les Anglais prirent Québec le 18 septembre 1759. Un mois auparavant, le chef d'escadre de La Clue, commandant sept vaisseaux français, avait été battu, à la côte de Lagos, par quatorze vaisseaux anglais. Cl.

le lui remettra pas. Il n'y a, au bout du compte, que Tronchin qui fasse des miracles. Je le canonise pour celui qu'il a opéré sur vous, et je prie Dieu, avec tout Genève, qu'il vous afflige incessamment de quelque petite maladie qui vous rende à nous.

Je vous supplie, madame, de ne me pas oublier auprès de M. d'Épinai et de monsieur votre fils. Permettez aussi que je fasse mes compliments à M. Linant. Adieu, madame. L'oncle et la nièce vous adorent. Nous allons répéter. V.

2898. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournay, 22 octobre.

Acteurs moitié français, moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de Polichinelle,

Durant quelques moments *souffrez que je respire*[1],

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que madame Scaliger la veut. Mon ange est aussi un peu Scaliger, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette *Chevalerie*. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle Desmares[2] des corrections dans un pâté: *hesternus error, hodierna virtus*. Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille,

[1] Boileau, satire III, v. 14. CL.

[2] Cette actrice, nièce de la fameuse Champmêlé, créa le rôle de Jocaste dans l'*OEdipe* de Voltaire. Retirée du théâtre en 1721, elle mourut en 1753. CL.

et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de monsieur l'ambassadeur; il sera refusé tout net; mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contents. D'ailleurs il entend raison; il ne voudra pas qu'un Maure envoie un espion dans Syracuse quand les portes sont fermées; il ne voudra pas que ce Maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante, que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient de sang-froid si l'on exécutera mademoiselle ou non! et puis alors comment justifier cette pauvre créature? qu'aurait-elle à dire? tout déposerait contre elle. L'abbé d'Espagnac, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non seulement vous avez écrit à Solamir, mais vous l'excitez contre nous; il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours Non, non, non, pendant deux actes; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et Joly de Fleury ferait brûler son billet comme un mandement d'évêque, et comme l'*Ecclésiaste*[1].

O juges malheureux qui, dans *vos sottes* mains[2],

[1] Le *Précis de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques* (voyez l. XII) avait été brûlé le 7 septembre; la condamnation est du 3. B.

[2] Parodie de vers de *Tancrède*, acte IV, scène 6. B.

Tenez *si pesamment la plume* et la balance,
Combien *vos* jugements sont *aveugles* et vains!

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce [1] du traducteur de Pope est sifflée; dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que le duc de Broglie est le Germanicus qui ranimera les pauvres légions de Varus. Quoi! les Anglais auraient pris Surate! ah! ils prendront Pondichéri; et Dupleix en rira, et j'en pleurerai, car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne sera pas achevé; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de Choiseul s'il est content de *la Marmotte* [2].

Madame Denis joue bien. Nous avons un Tancrède admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme; je me trompe peut-être; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la nièce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève; cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

## 2899. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 octobre.

Le théâtre de Polichinelle est bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes hier neuf en

[1] Trois édits pour lesquels Louis XV avait tenu un lit de justice à Versailles, le 20 septembre 1759, et qui cependant n'eurent pas d'exécution, étaient l'ouvrage de Silhouette. Ils furent remplacés par d'autres. B.

[2] Voyez la signature de la lettre 2902. B.

demi-cercle assez à l'aise; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de Mambrin à nos bâtons vert et clinquant, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cors saxons, chassés de leur pays par *Luc*, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! que madame Denis a joué supérieurement les trois quarts de son rôle! Je souhaite, en tout, que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure. Madame Scaliger, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges; jamais le Mont-Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère*[1] n'a choqué personne; c'est le mot propre. La Sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Namir*[2], *Spartacus*[3], passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles, et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de Chauvelin viennent dans mon ermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tournay. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mou pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de Chauvelin sera le jour de tous les saints chez moi; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'état, en attendant?

[1] Voyez pages 122 et 168. B.

[2] Tragédie du marquis de Thibouville, représentée le 12 novembre 1759. Cl.

[3] Tragédie de Saurin, jouée le 20 février 1760. Cl.

Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'état, venez nous voir en allant à Parme; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante [1]; vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc*, qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siége de Dresde? Cette guerre ne finira point; en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris. On paie cher les malheurs de nos généraux; mais le parlement, sur les conclusions d'Omer Joly, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé Zachée [2] est donc incurable! Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'Espagnac, qu'en ferons-nous? Il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit *Luc*, qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé Rezzonico, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

[1] Madame de Grolée. CL.

[2] L'abbé Chauvelin, qui était de très petite taille. Voltaire l'appelle Zachée, par allusion à ce petit Juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer Jésus. K.

2900. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Au château de Tournay, 1er novembre.

Monsieur, une indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée; vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tournay; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des Italiens. Ce qui pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu *la Mort de César*, traduite par M. Paradisi [1]. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'at-

[1] Augustin Paradisi, né aux environs de Reggio en 1736. Il traduisit aussi *Tancrède* en italien. Cl.

tends vos ordres, monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

2901. A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 4 novembre.

Mon cher ami, le plaisir ne laisse pas de fatiguer. Je vais me coucher à dix heures du matin, cela est, comme vous dites, d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Permettez que je ne réponde pas de ma main, parcequ'elle est encore toute tremblante de la joie que j'ai eue de voir jouer Mérope par madame Denis, comme elle l'a été par mademoiselle Dumesnil dans son bon temps. Il ne manquait que vous à nos fêtes; j'espère que cet hiver nous viendrons vous enlever, vous et madame votre femme. Vous me direz peut-être qu'il n'est pas fort honnête d'avoir tant de plaisir, dans le temps que les affaires de notre patrie vont si mal; mais c'est par esprit de patriotisme que nous adoucissons nos malheurs.

Je vous dois sans doute des remerciements de m'avoir envoyé le porteur de votre lettre; s'il ressemble à son frère, j'aurai encore plus de remerciements à vous faire.

Madame Denis vous fait mille compliments. Je n'en peux plus; bonsoir à dix heures du matin.

Je vous embrasse tendrement. V.

## 2902. A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN[1],

AMBASSADEUR A TURIN.

4 novembre.

Vraiment c'est une justice de Dieu que mes chevaux aient égaré vos très aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières; mais ils sont comme moi, ils haïssent le chemin des cours, et surtout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez; j'ouvre la lettre avec madame Denis, et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation; le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index :

...........Jam cinis ater erat.

Hélas ! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du Mont-Cénis.
Nous connaissons le dieu chargé de vous conduire;

[1] François-Claude Chauvelin, frère de l'intendant des finances et de l'abbé. Il était ambassadeur auprès du roi de Sardaigne depuis le mois de mars 1753, et il avait épousé, en avril 1758, Agnès-Thérèse Mazade d'Argeville, fille d'un conseiller au parlement. Il fut plus tard maître de la garde-robe du roi Louis XV, sous les yeux duquel il mourut en novembre 1773. Le *Dictionnaire de la noblesse* donne au marquis de Chauvelin les prénoms de *Bernard-Louis*. Le marquis de Chauvelin, ancien député, mort en 1832, est son fils. Cl.

S'il vous a bien traités, vous l'imitez aussi.
Vous vous faites un jeu de savoir tout séduire,
Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut suivre sa vocation, et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de Jean Calvin sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conscience, vous a donné, pour votre argent, les livres en question [1], pour suppléer aux œuvres du chevalier de Mouhy. Je doute que les graces de madame l'ambassadrice s'accommodent de l'outrecuidance de Rabelais; cependant il y a là de très bonnes frénésies.

Si dans le billet brûlé il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

*Mérope-Aménaïde*-Denis est enchantée de vous deux. Nous fesons comme on fera à Turin, nous en parlons sans cesse; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguer quelque nation, allez-y tous deux; passez-y seulement trois jours, et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon respect, mon attachement. *La Marmotte des Alpes.*

[1] Il s'agit probablement d'écrits de Voltaire publiés en 1759, et qu'il disait être de Mouhy; voyez page 61. B.

## 2903. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournay, 5 novembre

Divins anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. Baucis et Philémon ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du Mont-Jura. Madame de Chauvelin nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous *les moyens de plaire*[1], sans avoir lu Moncrif, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à-la-fois. J'ai retrouvé ses graces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur, dont il distribue l'écorce partout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous! combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes qui nous ont atterrés coup sur coup ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni à revoir Paris ni à y envoyer mes enfants. Notre *Chevalerie*

[1] Allusion à l'ouvrage de Moncrif, intitulé *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*. Cl.

demande, ce me semble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes, dans ma masure de Tournay; deux fois devant les Allobroges et les Suisses, sans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits, et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame Scaliger. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous serez sans doute surpris que *la Chevalerie* ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un auteur pour lui faire encore retoucher son tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore une fois, *Namir* et *Spartacus;* passez. J'augure beaucoup du gladiateur, et je souhaite passionnément que Saurin réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. Saurin d'ailleurs a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous

sommes. Je veux que certaines personnes [1] aient l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers; c'est aux ames tranquilles, et douces et sensibles, à-la-fois, comme la vôtre.

*Mérope-Aménaïde*-Denis vous fait mille compliments, et moi je vous adore plus que jamais.

## 2904. A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

5 novembre.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Ces paroles, ma chère nièce, sont tirées de Malherbe [2], que vous ne connaissez guère, et vont fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions sur les fermes, et de tout ce qui s'ensuit? Voilà bien le temps d'aimer ses terres et d'encourager l'agriculture; car, en conscience, c'est le seul commerce qui nous reste. Nous fesons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que je vous avertisse que celui de Ferney est entièrement bâti et couvert; et, sans vanité, c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs même en Italie. N'allez pas croire que je n'aie sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney est devenu une terre de sept à huit mille livres de rente, dans

[1] La Pompadour, entre autres. Cl.

[2] Ode au duc de Bellegarde, vers 1 et 2. B.

le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté. Il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils [1]. C'est grand dommage que Ferney ne soit pas en Picardie; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le Mont-Jura. Je ne suis point mécontent de la masure de Tournay; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit [2]. Nous y avons joué trois fois *la Chevalerie*, pour nous consoler des malheurs de la France. Cette *Chevalerie* est comme le château de Ferney; cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle; cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué *Mérope*. Soyez très convaincue que vous, et M. le chevalier de Florian [3], et le jurisconsulte [4], vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions à nos Délices M. le marquis de Chau-

[1] M. d'Hornoi n'a jamais possédé Ferney. Madame Denis, peu de temps après la mort de son oncle, vendit cette terre au marquis de Villette, qui la revendit bientôt à un membre de la famille Budée. Cl.

[2] On y tenait neuf en demi-cercle, assez à l'aise, dit Voltaire dans sa lettre 2899. B.

[3] François de Claris de Florian, né en mars 1718; père de l'auteur d'*Estelle*. Cl.

[4] M. d'Hornoi; voyez ma note, tome LVI, page 662. B.

velin, ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de Choiseul et de la tribu d'Argental, pour savoir comment j'étais venu à bout de *la Chevalerie*. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin, et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontents d'avoir allongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un Français-Suisse qui a fait la pièce, le théâtre, et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle Dumesnil; je dis comme mademoiselle Dumesnil dans son bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle; cela est pourtant très vrai, et je le sais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi, qui vous parle, je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée! C'est à présent qu'il faudrait être chez nous: notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir monsieur et madame de Chauvelin avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde. Ils réunissent tous les talents et toutes les graces; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

## 2905. DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

J'ai été bien charmé, monsieur, de recevoir la lettre[1] que Colini m'a apportée. J'ai été bien aise de faire sa connaissance. Il paraît avoir beaucoup d'esprit et de mérite.

J'espère bien avoir la satisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je suis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'aussi beaux poëmes qu'Homère; mais ne devenez pas aveugle comme lui; tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop.

Comme vous donnez présentement dans le vieux *Testament*[2], ne croyez-vous pas le livre de Job susceptible d'une belle poésie? Je vous l'ai entendu louer bien souvent. C'est un temps actuellement où l'on a besoin d'être excité à la patience. Bien des gens sont aujourd'hui aussi mal à leur aise que Job l'était sur son fumier. Vous vivez dans la tranquillité; mais j'espère qu'on en jouira bientôt partout, et que j'aurai le plaisir de vous assurer ici de la vraie estime que j'aurai toujours pour le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

## 2906. A M. BERTRAND.

10 novembre.

Je n'ai que le temps, mon cher monsieur, de vous dépêcher ces trois exemplaires dont vous daignez faire usage. Je vous remercie de la bonté avec laquelle vous faites valoir mes travaux helvétiques. Cet enfant-là a été fait presque tout entier en Suisse;

[1] Cette lettre de Voltaire était datée du 12 octobre 1759, selon Colini qui en parle dans ses Mémoires. Elle manque. CL.

[2] Allusion au *Précis de l'Ecclésiaste*, et à celui du *Cantique des Cantiques*. CL.

vous êtes son parrain à Berne. Puisse l'état déplorable de ma santé me permettre de venir vous faire mes tendres remerciements! V.

2907. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Au château de Tournay, 11 novembre.

Monsieur, M. de Soltikof s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot, contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothèque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant desiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu votre secrétaire; car, en vérité, je n'ai que cette fonction; et, si vous en exceptez le manuscrit du général Le Fort, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier, qui est poussé non seulement jusqu'à la victoire de Pultava, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissements sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le Journal de Pierre-le-Grand passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé depuis deux ans à Londres les Mémoires de Whitworth [1], envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces Mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice Catherine, et ne rendent pas à Pierre-le-Grand toute la justice qui lui est due. Je suis obligé quelquefois de réfuter plus d'un auteur, surtout le chapelain Nordberg, l'historien passionné de Charles XII, mais très maladroit dans sa passion, et très peu judicieux dans ses idées.

Quelques uns de nos savants de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Égyptiens; on peut égayer une préface [2] en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne savaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, monsieur, de vouloir

[1] An Account of Russia, as it was in the year 1710; by Charles lord Whitworth. *Printed at Strawberry-Hill*, 1758, in-8°.

[2] Voyez tome XXV, page 7. B.

bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à Pierre-le-Grand, en 1714 : « Mes frères, « qui de vous aurait pensé, il y a trente ans, que « nous gagnerions ensemble des batailles sur la mer « Baltique[1] ? etc. » Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très précieux.

Mon estime pour le jeune M. de Soltikof augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit, qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom[2], qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, monsieur, vous vous contentez du rôle de Mécénas. Ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile; il mène à une sorte de gloire indépendante des événements, et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfesant. Voilà la véritable gloire.

## 2908. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[3].

Du camp près de Wilsdruff, le 17 novembre.

Grand merci de la tragédie de *Socrate*. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en

[1] Voyez tome XXV, page 272. B.

[2] Le comte Pierre-Simon Soltikof, l'un des vainqueurs de Frédéric II, à Kunnersdorff, le 12 auguste 1759. — Mort à la fin de 1772. Cl.

[3] Le texte des lettres du roi de Prusse, donné dans les éditions de Kehl, diffère souvent de celui qu'on lit dans les *OEuvres de Frédéric*. Ces variantes ne sont pas d'une importance telle qu'on doive les conserver. Mais

France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de *Socrate;*
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue,
En vous épargnant la ciguë,
Pour mieux honorer vos travaux,
Élève des bûchers, entasse des fagots.

Le brasier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'*infame*,
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais, au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et, si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts. L'un me pique, l'autre m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience suc-

M. Renouard ayant, en 1821, donné deux versions de la lettre du 17 novembre (la première d'après l'édition des *OEuvres de Voltaire* faite à Kehl, la seconde d'après l'édition des *OEuvres de Frédéric*), on a conservé, dans plusieurs éditions postérieures à 1821, les deux versions que je donne aussi, sans oser prononcer sur celle à qui l'on doit plus de confiance. B.

combe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison ; la colère irritée s'enflc, ct je suis dans quelques moments

Comme un sanglier écumant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
On le poursuit avec furie ;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en jappant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire Vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le sage, qui voit son erreur,
Le plaint, la déplore, et soupire;
Détournant ses pas sans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein, tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène [1] à Vienne ; vous m'introduisez au conseil de chasteté ; mais sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'esprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs, et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,

[1] Voyez lettre 2859. B.

Loin de moi s'est précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne-ci, de vision béatifique dans le goût de celle de Moïse. Les barbares Cosaques et Tartares, gens infames, à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de sang et de poussière,
Voltaire, n'out pas, tous les ans,
La faveur de voir le *derrière* [1]
De leurs ennemis insolents.
Pour les humilier la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer;
Oui, nous l'avons tourné dans un jour [2] de détresse;
Les Russes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtresse;
On les a vus, pleins d'alégresse,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le sort de ma vieillesse!
Cependant cet homme *bénit* [3]
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Qui sur sa tête réunit

[1] Voyez le second vers de la lettre 2817. Cl.

[2] A Kunnersdorff. Cl.

[3] Daun; voyez une note de la lettre 2848, page 134. B.

De la vanité la plus folle
Le brillant et frêle symbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
Jusqu'ici sa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche;
Mais comptez sur moi; nous verrons
Dans peu ces culs dodus et ronds,
Sans façons, sans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc [1], s'illustrant à jamais,
Sauvera l'empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Amérique, sans prudence,
Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais.
Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
Des cieux sur notre sphère il conduira la paix.
Moi, quittant le harnais, et le casque, et l'épée,
De trop de sang humain trempée,
Je partirai soudain d'ici;
J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion, je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre ermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être longtemps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme Orphée, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle *Émilie* [2], mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi [3] que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde. Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus

[1] Le duc de Choiseul, que Frédéric détestait royalement. Cl.

[2] La marquise du Châtelet. Cl.

[3] Maupertuis, mort à Bâle le 27 juillet précédent. Cl.

grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu, votre devoir, vous parlent par ma bouche; n'y soyez pas insensible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne; et je vous écrirai dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité[1] et de suite qu'à présent.

Adieu; négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix; et que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentiments plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité. FÉDÉRIC.

## 2908 *bis*[2]. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Grand merci de la tragédie de *Socrate;* elle devrait confondre l'absurde fanatisme de vos évêques et de vos moines. Ces gens ne pouvant exercer leur despotisme ambitieux sur des sujets de politique, s'acharnent sur les ouvrages que les apôtres du bon sens publient.

Les fronts tondus, mitrés, et couverts d'écarlate,
Liront en frémissant le drame de *Socrate.*
Je vois se soulever ces docteurs, ces cagots,
Des rayons du bon sens implacables rivaux.
Quand, pour vous dilater la rate,
En leur donnant un coup de patte,
Du peuple athénien vous empruntez le dos,
Ils le sentiront trop, ces malheureux bigots!
Voyez-vous leur cabale, accrue
Des Mélites de vos barreaux,
Déplorer qu'en ces temps nouveaux
La bonne mode s'est perdue
D'employer à leur gré le fer et la ciguë?
Leur vengeance, restreinte à de moindres travaux,
Ne peut entasser des fagots

[1] Voyez tome XL, page 126. B.

[2] Cette seconde version est celle qui se lit dans les *OEuvres posthumes de Frédéric;* voyez ma note, page 228. B.

A l'honneur de la troupe élue;
On les élève et l'on y frit
Un ennemi de Dieu pour le bien de son ame.
De joie en ce moment la Sorbonne se pâme,
Et, pour vous mieux servir, de fagots renchérit;
Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme
Qu'allume la main de l'*infame*
Pour consumer ce bel esprit
Qui la persifle et nous éclaire;
Mais au lieu de rôtir Voltaire,
Elle ne peut brûler que son malin écrit [1].

Je vous en fais mes condoléances; cependant, tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne sais sur quel fondement vous m'accusez de vous mordre; c'en serait bien le temps! environné comme je le suis d'ennemis, pressé partout; l'un me pique, l'autre m'éclabousse; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est pardonnable, en cas pareil, d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant,
Qui, sans s'ébranler, se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie
Qui sur lui s'élance en furie;
Il attaque, il blesse, il pourfend;
Il donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie;
Plus il en met hors de combat,
Et plus cette engeance aboyante
Par un nombreux concours s'augmente.
Il soutient ce cruel débat;
Mais la fureur l'emporte, et, fougueux dans son ire,
Il ne voit ni connaît la grandeur du danger,
Et s'enfonce, sans y songer,
L'homicide épieu [2] sur lequel il expire.

Laissez-moi donc ronger mon frein, tant que durera cette

[1] Frédéric oubliait qu'il avait lui-même fait brûler la *Diatribe du docteur Akakia*, à Berlin, le 24 décembre 1752. Cl.

[2] Ce mot n'a que deux syllabes en poésie. Cl.

pénible guerre. Votre imagination poétique me promène flatteusement jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au conseil de chasteté; sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisamment appris ce qu'on doit craindre, quand on se frotte à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge
L'on cherche, d'amour agité,
Le corps en feu, l'esprit volage,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs, et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
N'ont plus de prise et d'avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage;
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne, de vision béatifique. Malheureusement les Tartares, Russes, et Cosaques, n'ont pas voulu me montrer leur *derrière;* en revanche, ils ont brûlé, ravagé et pillé des contrées, et dévasté beaucoup de pays.

La Fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Chaque jour d'égale manière;
Et nous n'avons pas tous les ans
La faveur de voir le *derrière*
De cette vaste fourmilière,
Moitié héros, moitié brigands,
Qui viennent désoler nos champs.
Le hasard très souvent décide une bataille.
Si je lui dois plus d'un beau jour,
A l'ennemi, par représaille,
Il m'a fait montrer à mon tour
Tout le revers de la médaille.

Cependant cet homme *bénit*
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Lui qui naguère se munit
D'une toque, brillant symbole
De gloire et de vanité folle,
Commence à décamper de nuit.
Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;
Mais si le ciel nous fait la grace
Qu'il nous montre au plus tôt l'opposé de sa face,
Alors un certain duc, s'illustrant à jamais,
Armé de son trident, comme on nous peint Neptune,
Apaisera d'un mot la tempête importune;
C'est lui qui sauvera votre empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Canada, sans prévoyance,
Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais;
Il leur dira, plein de décence,
Par saint George et par sa croyance:
Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix.
Quand cette nouvelle échappée
Sortira des antres secrets
Des politiques cabinets,
Je quitte et le casque et l'épée,
Et, m'envolant soudain d'ici,
J'irai, confortant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

En attendant, jouissez en paix de votre solitude. Ne troublez plus les cendres de grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuste haine, et que Maupertuis trouve au moins un asile dans le tombeau ! Songez que les rois, après s'être long-temps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers, comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Émilie, mais pour persécuter dans ce séjour (supposé qu'il existe) un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, et fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes. C'est la vertu, c'est le devoir, qui vous parlent par ma bouche; ne soyez pas in-

sensible à cette voix ; pratiquez les beaux sentiments que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le dieu des philosophes vous inspire des sentiments plus doux et plus modérés, et que le dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles-lettres et du Parnasse !

## 2909. A M. COLINI.

Aux Délices, 19 novembre.

Son altesse électorale palatine, mon cher Colini, m'a mandé [1] qu'il vous avait trouvé beaucoup de mérite, et qu'il était très content de vous. Je ne doute pas qu'il ne vous prenne à son service, et qu'il ne me sache très bon gré de la connaissance. J'espère vous trouver à Schwetzingen l'année prochaine; qui sait si de là nous ne pourrions pas faire rendre gorge à Francfort [2] ?

Je vous prie d'assurer de mes respects madame de Lutzelbourg; j'ai si mal aux yeux que j'écris avec beaucoup de peine. S'il y a quelques nouvelles, ne m'oubliez pas. La grande nouvelle de France, c'est que la misère est extrême. On est si abattu qu'à peine songe-t-on aux jésuites du Portugal, les uns chassés [3], les autres pendus. Dieu veuille avoir leur ame ! Je vous embrasse.

[1] Voyez lettre 2905. B.

[2] Voyez la note de la lettre 2766. B.

[3] Le 3 septembre 1759, jour anniversaire de l'attentat commis sur Joseph Ier en 1758, six cents jésuites furent expulsés du Portugal. Malagrida ne fut mis à mort qu'en septembre 1761. Cl.

## 2910. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Wilsdruff, le 19 novembre 1759.

Je viens de recevoir la lettre du rat ou de l'aspic du 6 novembre [1] sur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohême, où je leur ai fait brûler, par représailles des incendies qu'ils ont causés dans mes pays, deux grands magasins. Je rends la retraite du Benoît héros [2] aussi difficile que possible, et j'espère qu'il essuiera quelques mauvaises aventures entre ci et quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de La Haye, si le roi d'Angleterre et moi nous sommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, et fera distinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité, et la paix. La porte est ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France est maîtresse de s'expliquer. C'est aux Français qui sont naturellement éloquents à parler, à nous à les écouter avec admiration, et à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la sincérité que chacun apportera dans la négociation. Je suis persuadé que l'on pourra trouver des tempéraments pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ses affaires un ministre modéré et sage [3]. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagants, et consulter plutôt la raison que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur qui, lorsqu'il alla la première fois au temple, se contenta d'écouter les pharisiens et les scribes. Ne pensez pas que les Anglais me confient tous leurs secrets, ils ne sont point pressés de s'accommoder; leur commerce ne souffre point, leurs affaires prospèrent, et l'état ne manque ni de ressources ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, et dont le

[1] Cette lettre est perdue; à moins que ce ne soit le n° 2863 où Voltaire se compare à un rat. B.

[2] Daun; voyez une note de la lettre 2848, et le texte du n° 2908. B.

[3] William Pitt, mort en 1778. B.

fardeau est accablant. Cependant je répondrai toujours bien de la fin de la campagne; il est impossible d'en faire autant pour tous les événements. Je suis sur le point de m'accommoder avec les Russes; ainsi il ne me restera que la reine d'Hongrie, les malandrins du Saint-Empire, et les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un sentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrents de sang qui inondent presque toute notre sphère, qui voudrait mettre fin aux massacres, aux barbaries, aux incendies, et à toutes les abominations commises par des hommes, que la malheureuse habitude de se baigner dans le sang rend de jour en jour plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, et nos contemporains deviendront semblables à des bêtes farouches. Il est temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces désastres sont une suite de l'ambition de l'Autriche et de la France. Qu'ils prescrivent des bornes à leurs vastes projets; que si ce n'est la raison, que l'épuisement de leurs finances et le mauvais état de leurs affaires les rende sages, et que la rougeur leur monte au front en apprenant que le ciel, qui a soutenu les faibles contre l'effort des puissants, a accordé à ces premiers assez de modération pour ne point abuser de leur fortune et pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion, fatigué, harassé, égratigné, mordu, boiteux, et fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien des affaires, et je ne pourrai vous écrire à tête reposée qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix est celui de rendre raisonnables des hommes accoutumés à être absolus, et qui ont des volontés obstinées. Réussissez; je vous féliciterai de vos succès, et je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de si beaux rêves qu'on les prendrait pour des inspirations; qu'il jouisse, dans son trou, du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il possède, et que nous desirons. Ainsi soit-il.

FÉDÉRIC.

*N. B.* Vous savez que les interprètes et les commentateurs de l'écriture ont des opinions différentes sur le sens des pas-

sages. Suivant le R. P. Dionysius-Hortella, il faut, lorsque César est roi des Juifs, et bien juif lui-même, et lorsqu'il est duc de Lorraine, que les Turcs et les Français donnent à César ce qui est à César. Il dit qu'un pareil exemple de restitution encouragerait toutes les petites puissances de l'Europe à l'imiter : qu'en pensez-vous? ce savant docteur ne raisonne pas si mal.

## 2911. A M. BERTRAND.

Aux Délices, près Genève, 20 novembre[1].

J'ai envoyé, mon cher monsieur, à M. de Morange, une lettre que j'ai écrite à l'académie française, au sujet des rapsodies qu'on se plaît à imprimer sous mon nom. Cette lettre a déjà paru dans les feuilles littéraires de Genève, et je me flatte que votre gazette voudra bien s'en charger. C'est un nouveau préservatif que je suis obligé de donner contre cet ancien poëme de *la Pucelle*, qu'on renouvelle si mal à propos, et qu'on a déjà défiguré dans trois éditions qui paraissent à-la-fois. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer cet ouvrage. J'empêche, autant que je peux, qu'il ne paraisse à Genève; je sens bien que mes efforts seront inutiles. J'en connais une édition qui n'est pas sûrement faite pas Maubert; car le libraire qui était en marché à Francfort a mandé que la copie de Maubert était en douze chants, et l'édition dont je vous parle est en quinze. Madame la duchesse de Saxe-Gotha, qui l'a lue, m'a fait l'honneur de me mander, comme je crois vous l'avoir déjà dit, que cet ouvrage l'avait beaucoup amusée,

[1] Cette lettre est de 1755, comme l'a fort bien observé M. Clogenson, qui en a fait la remarque trop tard pour lui et pour moi. B.

et que, tout libre qu'il est, il ne contient aucune de ces indécences qu'on m'avait fait craindre; mais enfin c'est un ouvrage libre, et cela seul suffit pour qu'un homme de soixante ans passés, qui a l'esprit de son âge, soit très fâché de se voir ainsi compromis. Je suis aussi fâché que l'est le Grondeur, à qui on veut faire danser la courante [1].

Si j'étais plus jeune, et si j'aimais encore la poésie, je serais tenté de faire un petit poëme épique sur le roi Nicolas I^er^. Vous savez sans doute qu'on prétend qu'un jésuite s'est enfin déclaré roi du Paraguai, et que ce roi s'appelle Nicolas. On m'a envoyé des vers à la louange de Nicolas; les voici :

Du bon Nicolas premier
Que Dieu bénisse l'empire;
Et qu'il lui daigne octroyer,
Ainsi qu'à son ordre entier,
La couronne du martyre!

J'ai reçu une *Ode sur la Mort*, qui m'est adressée. On la dit du roi de Prusse; elle est imprimée à La Haye, avec ce titre qu'on met ordinairement aux ouvrages du roi de Prusse : *de main de maître*, et une couronne pour vignette. Je ne l'enverrai pourtant pas au conseil de Berne, comme Maupertuis a envoyé les lettres du roi de Prusse; je me contenterai d'apprendre tout doucement à mourir, et je mourrai assurément plein d'estime et de tendresse pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous avertis que je veux vivre encore ce printemps, pour venir vous dire à Berne combien je vous aime.

[1] C'est-à-dire la bourrée. — *Le Grondeur*, acte II, scène 16. Cl.

### 2912. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

Novembre.

Mon divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre *tripot* des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur, dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps constitué mon ange gardien; écoutez donc ma dévote prière.

1° Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de Choiseul est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2° S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de Chauvelin, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous?

Voltaire est dans une correspondance suivie avec *Luc;* mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre *Luc*, puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de Wurtemberg, avec la maison de Gotha, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maisons, qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de Hesse l'*apostat* [1]. Il

[1] Frédéric, prince de Hesse, avait été élevé dans le calvinisme; mais vers

a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager partout, sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrètement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors se joindrait à la France; il le promit; le traité fut conclu depuis, et signé par M. le cardinal de Tencin. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complètes sur mer et sur terre. Ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas sans doute l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but desiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé Gauthier[1], ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf, avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croie même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de Choiseul. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais com-

1754 il s'était fait catholique. Il devint landgrave de Hesse à la fin de janvier 1760. Cl.

[1] Voyez tome XX, page 94. B.

promis; que je ne ferais jamais un pas ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le desir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part sans doute d'un principe aussi vrai que triste; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Québec et celle de Pondichéri; l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre [1]. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des Allemands, des Autrichiens, des Prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul Français. Le passé, le présent, et l'avenir, font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander

[1] Les Anglais prirent Pondichéri le 16 janvier 1761. Cl.

humblement une paix désavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans; si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement *la Chevalerie*.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très bien comme je suis, à votre absence près. Adieu; je baise le bout de vos ailes.

## 2913. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 22 novembre.

Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de Soltikof, qui me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre.

Votre excellence le fera voyager en France, en Italie; je regretterai sa perte; mais tout ce qui sera de son avantage fera ma consolation.

Je me flatte, monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse; le premier volume de *Pierre-le-Grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de Colladon, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour les maux d'estomac, aussi agréable à boire que l'eau des Barbades, et qui peut servir à vos amis dans l'occasion; car, pour vous, je sais que vous joignez à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence m'honore de présents plus dignes d'elle et de sa cour. Je brave, avec vos belles fourrures, les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un présent bien plus cher est celui des manuscrits que je reçois; ils me serviront beaucoup pour le second tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un instant. Pierre-le-Grand mourut avant d'avoir achevé ses grandes entreprises; son historien veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur Pierre-le-Grand me servira peu, puisque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarovitz m'embarrasse un peu; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspi-

ration; je n'y aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul dessein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté, tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant, en fesant prévaloir, dans le cœur du czar, l'amour de la patrie sur les entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir, dans les Mémoires que je parcours, ces mots-ci : « Les biens du monas-« tère de la Trinité ne sont point immenses, ils ont « deux cent mille roubles de rente. » En vérité, il est plaisant de faire vœu de pauvreté pour avoir tant d'argent; les abus couvrent la face de la terre.

Quelques lettres de Pierre-le-Grand seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec Goërtz et le cardinal Albéroni, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vite, et vous recevrez vite. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

## 2914. A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre.

Vous, faits pour vivre heureux, et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agréments
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours; ah! vous les avez faits!
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages;
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez Philémon et Baucis; mais, si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à monsieur et à madame d'Argental, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de Choiseul avec quelque indulgence sur notre compte; que vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille; car il prétend qu'il est très fâché de n'avoir pas pris sa route par notre ermitage, en revenant d'Italie. Graces vous soient rendues de tous vos propos obligeants.

M. d'Argental crie toujours après *la Chevalerie*, et moi, qui suis devenu temporiseur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à rester sur le métier, que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs, et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue ne sont pas de bonne humeur; en un mot, ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc;* il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'Espagnac, qui ne finit point, et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste, en outrageant ainsi les conseillers-clercs, j'excepte toujours monsieur votre frère [1].

Je me mets aux pieds de vos très aimables excellences. Baucis arrache la plume des mains de Philémon, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence, et qu'il ne nous reste que des regrets.

*P. S.* DE MADAME DENIS.

Mais que peut dire Baucis après Philémon? Elle se contente de sentir tout ce qu'il exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée, en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour

[1] L'abbé de Chauvelin; voyez t. LV, p. 197; et ci-dessus, p. 215. B.

ma patrie. Aménaïde et Mérope vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement.

### 2915. A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

Aux Délices, 24 novembre.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 de novembre. Vous devez en avoir reçu une très ample de moi, écrite il y a environ un mois [1], et adressée au château d'Hornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déjà mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'état [2] ; je plaignais comme vous la France ; je vous demandais quand vous reverriez la grande, vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tournay, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame Denis et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin : ces yeux sont ceux de madame de Chauvelin l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah! si elle était là! si le grand-écuyer de Cyrus, si le juris-

[1] C'est la lettre 2904, du 5 novembre. Cl.

[2] Voyez ma note, page 252. B.

consulte, étaient avec elle, ils verraient les choses bien changées! ils seraient bien contents du petit palais, *d'ordre ionique*, ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti, achevé à Tournay; et cela n'est point *ironique:* ce n'est point insulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vite que nous.

Luc est toujours *Luc*, très embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et fesant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de Choiseul, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bontés auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de *Luc*. Je compte aussi sur les bontés de madame de Pompadour; avec cela j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie; mais je vous aime davantage.

## 2916. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 novembre.

Mon cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de *la Chevalerie*. Horace veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans [1]; je ne demande que neuf semaines; voyez comme l'âge m'a rendu temporiseur. Je suis un petit Fabius, un petit Daun. D'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un, et il ne peut suffire à

[1] ......Nonum prematur in annum.
*De Arte poet.*, 388. B.

tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre-le-Grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à *cul noir*[1]. Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant? M. le duc de Choiseul m'a mandé que feu M. de Meuse[2] avait une terre sur la porte de laquelle était gravé: *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi; je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir, et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître[3]; cela pourrait réussir; et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

[1] Un arrêt du conseil, du 26 octobre, exhortait les Français à porter leur vaisselle à la Monnaie pour être convertie en espèces pour les besoins de l'état, et fixait le prix qui en serait donné. Le roi donna l'exemple, qui (voyez lettre 2956) ne fut suivi que par mademoiselle Hus, actrice, et quinze cents citoyens. On se servit alors de plats dont le dessous était recouvert d'un vernis brun, et auxquels on donna le nom de *culs noirs*. B.

[2] Choiseul-Meuse, mort brigadier d'infanterie en 1746. CL.

[3] Lettre 2912. B.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine, sur terre et sur mer; j'entends, sur mer, ceux qui auront des vaisseaux; il faut que je déraisonne politique.

1° L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, etc., etc.

2° Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3° Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4° Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle-Orléans, qu'on appelle une ville, était bâtie ailleurs.

5° Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe, et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe dans la tête, parceque vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6° *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contre-poids? *Luc* est un vaurien, je le sais; mais faut-il se ruiner pour anéantir un vaurien dont l'existence est nécessaire?

7° Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; sinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange; vous avez raison; mais mes terres sont couvertes de neige; tous mes travaux champêtres sont malheureusement

suspendus; permettez-moi de déraisonner, c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame Scaliger.

M. de Choiseul a bien de l'esprit.

## 2917. A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 26 novembre.

Je n'ai pas votre santé de fer, ma chère et respectable philosophe; c'est ce qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. *La mort et l'apparition de frère Berthier*[1], si je ne mourais pas de misère, me feraient mourir de rire. Il m'a paru pourtant qu'il y a un peu de gros sel dans la première partie; mais tout est bon pour les jésuites, et on peut leur jeter tout à la tête, jusqu'à des oranges de Portugal[2], pourvu qu'elles ne coûtent pas trop cher; car voici le temps où il faut épargner les dépenses inutiles. Je n'envoie point, comme vous, ma vaisselle d'argent à la Monnaie, parceque ma pauvre vaisselle est hérétique au poinçon de Genève, et que le roi très chrétien ne voudrait pas m'en donner 56 francs le marc; je m'adresserai aux jésuites d'Ornex, qui, ayant acheté tant de terres dans le pays, m'achèteront mon argenterie, sans doute.

Quoique je n'aie guère le temps, j'ai pourtant lu tout le gros Mémoire de M. Dupleix, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie. Je conclus de ce Mémoire que les Anglais

[1] Voyez tome XL, page 12. B.

[2] Allusion à l'attentat du 3 septembre 1758. Cl.

nous prendront Pondichéri, et que M. Dupleix ne sera point payé; on ne peut avoir, dans le temps où nous sommes, que de mauvaises conclusions à tirer de tout. Je tremble encore plus pour la flotte de M. le maréchal de Conflans que pour le remboursement de M. Dupleix. Le roi de Prusse marche en Saxe, et voilà les choses à peu près comme elles étaient, au commencement de la guerre, dans cette partie du *meilleur des mondes possibles*. Martin avait raison d'être manichéen; c'est sans doute le mauvais principe qui a ruiné la France de fond en comble en trois ans, dévasté l'Allemagne, et fait triompher les pirates anglais dans les quatre parties du monde. Que faut-il faire à tout cela, madame? s'envelopper de son manteau de philosophe, supposé qu'Arimane nous laisse encore un manteau. J'ai heureusement achevé de bâtir mon petit palais de Ferney; l'ajustera et le meublera qui pourra; on ne paie point les ouvriers en annuités et en billets de loterie; il faut au moins du pain et des spectacles[1]; vous êtes à Paris au-dessus des Romains, vous n'avez pas de quoi vivre, et vous allez voir deux nouvelles tragédies[2], l'une de M. de Thibouville, et l'autre de M. Saurin.

Pour moi, madame, je ne donne les miennes qu'à Tournay; nous avons fait pleurer les beaux yeux de madame de Chauvelin l'ambassadrice, et nous aurions encore mieux aimé mouiller les vôtres. La république nous a donné de grosses truites, et la

[1] *Panem et circenses*, Juvénal, x, 81. B.

[2] *Namir* et *Spartacus*. Cl.

gazette de Cologne a marqué que ces truites pesaient vingt livres, de dix-huit onces la livre. Plût à Dieu que les gazetiers n'annonçassent que de telles sottises! celles dont ils nous parlent sont trop funestes au genre humain.

Madame Denis, madame, vous fait les plus tendres compliments. Vous savez bien à quel point vous êtes regrettée dans le petit couvent des Délices; daignez faire le bonheur de ce couvent par vos lettres. Que fait notre philosophe de Bohême? n'est-il pas ambassadeur de la ville de Francfort, que nous n'aimons guère? S'il demande de l'argent pour elle, je ferai arrêt sur la somme. Comment se porte M. d'Épinai? ne diminue-t-il pas sa dépense comme les autres, en bon citoyen? Où en est monsieur votre fils de ses études? ne va-t-il pas un train de chasse? Encore une fois, madame, écrivez-moi; je m'intéresse à tout ce que vous faites, à tout ce que vous pensez, à tout ce qui vous regarde, et je vous aime respectueusement de tout mon cœur.

2918. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 novembre.

Mon adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de Choiseul est encore plus estimable que je ne le croyais; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et surtout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet

de *Luc;* peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi[1] d'Espagne, s'il fait la paix; moi, Jodelet, je ne vais point sur les brisées de sa majesté catholique.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai seulement rêvé que, pouvant aller souvent chez l'électeur palatin, qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la duchesse de Gotha, et même à Londres, où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, dans l'occasion, faire passer au ministre un compte fidèle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de Choiseul ne me prend pas pour un *alticinctus*[2] qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondements qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci, je serai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie, et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes *Chevaliers* jusqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au second volume de *Pierre-le-Grand.* Le Pruth, Catherine orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par son père, et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, sera

[1] Charles III. Cl.

[2] Mot employé par Phèdre, liv. II, fab. v, v. 11. Cl.

une diversion qui vaudra les neuf années[1] d'Horace. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et *la Chevalerie* pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du Resnel à gouverner nos finances plutôt qu'à Silhouette; car celui-ci n'a traduit Pope et le *Tout est bien* qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers[2]; mais j'aimerais encore mieux Martin le manichéen[3].

De grace, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'Armentières[4] a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de Conflans[5] allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable, sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange!

2919. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

3 décembre.

Je ne vous ai point dépêché, madame, ce vieux

[1] Voyez plus haut, lettre 2916, page 251. Cl.

[2] Dans sa lettre à Thibouville, du 20 février 1769, Voltaire dit avoir fait la moitié des vers de l'abbé. B.

[3] Voyez tome XXXIII, page 290. B.

[4] Louis de Conflans, marquis d'Armentières, né en 1711; lieutenant-général en 1746, maréchal de France le 2 janvier 1758. Il était parent du maréchal de Conflaus. Cl.

[5] Hubert de Conflans, né en 1690; créé maréchal de France le 15 mars 1758. Il venait d'être battu sur mer (20 novembre) par l'amiral anglais Hawcke. Cl.

chant de *la Pucelle* que le roi de Prusse m'a renvoyé; unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison; il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du Mont-Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles, et je ne sais si le goût n'est point changé, comme tout le reste, dans ceux qui les fréquentent. Je ne reconnais plus la France ni sur terre, ni sur mer, ni en vers, ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant; madame, lisez les gazettes; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites[1], et on ne se lasse point d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que d'un seul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg fesant tête tout seul à quatre grands royaumes

[1] Voyez la note de la lettre 2909, page 237. B.

armés contre lui, nos ministres dégringolant l'un après l'autre, comme les personnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du Resnel; car, puisqu'il a traduit le *Tout est bien* de Pope en vers, il doit en savoir plus que le Silhouette, qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce M. de Silhouette n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre, comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'état avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très belles, mais employées très mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier Bénezet. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand, que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finances, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des *billets de confession*, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à *cul noir* sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé, madame, de la Lorraine et de la terre de Craon[1]; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de Mirepoix; mais ce sont là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite Menoux si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de Mirepoix n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite Menoux n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi Stanislas, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire; il s'est fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape Benoît XIV, auteur de trois livres ennuyeux in-folio[2], qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de Benoît XIV et de saint Benoît.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de Choiseul, le plus généreux

[1] On avait déjà parlé de cette terre à Voltaire un an auparavant. Cl.

[2] Les Œuvres de Benoît XIV étaient déjà plus volumineuses. La collection a aujourd'hui quinze volumes in-folio. B.

des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada ni en Allemagne; quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très tendre respect.

2920. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 5 décembre.

Ermite de l'Arsenal, l'ermite de Tournay et des Délices est *dictateur,* parcequ'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît. Je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire pré-

tende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère Berthier, supposé qu'il vive encore, ou à frère Garasse, ou même à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*[1]. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusements de ma vieillesse.

On dit que la tragédie[2] de M. de Thibouville n'a pas si bien réussi que l'*Apparition de frère Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée[3] du traducteur de Pope, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.
VIRG., *Æneid.*, lib. I, v. 199.

On profitera sans doute des bons exemples des Russes et du maréchal de Daun. Retenez pour votre

[1] Appelées vulgairement *Gazette ecclésiastique;* voyez tome XXXIV, page 177; et XXXIX, 333. B.

[2] *Namir;* voyez lettre 2899. B.

[3] Voltaire veut probablement parler des édits du 20 septembre (voyez lettre 2898), qui furent en effet retirés. B.

vie, mon ancien ami, une anecdote singulière : le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde*; et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du *Pot au lait*[1].

Vous avez sans doute une mauvaise copie de *la Femme qui a raison*, et soyez sûr qu'on n'a que de très détestables copies de presque tous nos amusements de Tournay et des Délices; vous auriez bien dû venir voir les originaux. Nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de Chauvelin, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talents de mademoiselle Clairon, mais elle est beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie. Pour moi, je suis, sans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtiments et en châteaux, et mes moutons se meurent de la clavelée; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la Monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel, ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de *culs-noirs*[2], et j'ai renoncé aux *blancs*, que j'aimais autrefois à la folie.

[1] La Fontaine, livre VII, fable x. B.

[2] Voyez ma note sur la lettre 2916, page 252. B.

M. de Paulmy a-t-il renoncé à l'exécrable dessein d'aller en Pologne[1] ? Présentez-lui mes respects, et dites-lui que, s'il persiste dans cette triste idée, j'avertirai les housards prussiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris, toujours estimé et honoré?

*Buena noche*[2], mon ancien ami.

## 2921. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 décembre.

Mon cher ange, que dites-vous de *Luc*, qui me mande le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dresde?* et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive[3]. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien, pas même sur nos flottes, pas même sur les tragédies de M. de Thibouville[4]. Voyez ce qui arrive à frère Berthier; il va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt[5] en bâillant. On n'est sûr de rien dans ce monde; j'en excepte *Tancrède*. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de Thibouville, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que *Spartacus* va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au feseur de *Spartacus* que mes chevaliers n'osent se battre

[1] Le marquis de Paulmy fut nommé à l'ambassade de Pologne, à la fin de 1759. Cl.

[2] Mots espagnols qui signifient *bonne nuit*. Cl.

[3] Le 20 novembre se donna le combat de Maxen, et le lendemain un corps prussien, fort de seize bataillons et de trente-cinq escadrons, se rendit au général autrichien Daun. B.

[4] *Namir* n'avait eu qu'une représentation. B.

[5] Voyez tome XL, page 13. B.

contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de Pope ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement et ont le style moins dur? Que pense-t-on des billets ou actions des fermes? Il est bien bas de vous parler de cette prose, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde*, en vers croisés; mais on n'est pas toujours sur Pégase, on est ballotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

## 2922. A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 7 décembre.

J'ai deux graces à vous demander, ma chère philosophe, lesquelles ne tiennent en rien à la philosophie; la première, c'est de vouloir bien m'envoyer un second exemplaire de *la Mort* et de *l'Apparition* de mon cher frère Berthier; la seconde, de vouloir bien vous abaisser en ma faveur, jusqu'à jeter un coup d'œil sur les misérables affaires de ce monde matériel, et de me dire si les actions des fermes sont un effet qui puisse et qui doive subsister. Ce sont deux propositions de théologie et de finances dont je suis honteux. Le paquet Berthier pourrait être contre-signé *Bouret*; car ce cher et bienfesant Bouret a la bonté de me contre-signer tout ce que je veux. Ma respectable philosophe, vous êtes bien tiède; quoi! vous et le prophète de Bohême, vous êtes

à Paris, et l'*infame* n'est pas encore anéantie! Il faudra que je vienne travailler à la vigne.

Ma chère philosophe, vous n'avez pas eu de confiance en moi, et vous l'avez prodiguée à des prêtres genevois. Vos livres[1] courent Genève; je suis obligé de vous en avertir; je vous aime. Vous avez été déjà la dupe d'un Genevois[2]; ah! ma philosophe, ne vous fiez qu'aux solitaires comme moi, et aux *Bohémiens*[3]; ne me trahissez pas, mais tâchez de rattraper tous vos exemplaires. Votre fils serait un jour désespéré, si cela transpirait.

Mandez-moi, je vous prie, comment vont les affaires publiques; ce n'est pas curiosité, c'est nécessité. Je suis dans la même barque que vous; il est vrai que j'y suis à fond de cale, et vous autres au timon; mais nous sommes battus des mêmes vents. Ma belle philosophe, vous êtes vraie; mettez-moi au fait, je vous en prie, et daignez conserver quelque amitié pour l'ermite.

2923. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 décembre.

Dès que Colini sera prêt à partir, madame, je lui enverrai assurément une lettre pour l'électeur palatin, dont on prétend que le pays commence à être exposé aux visites des Hanovriens. Il faut avouer que jusqu'ici la France ne sert pas trop bien ses amis. Je

[1] *Lettres à mon fils*, 1758, in-8°; 1759, in-12: *Mes moments heureux*, 1758, in-8°; 1759, in-12. B.

[2] J.-J. Rousseau. Cl.

[3] C'est-à-dire à Grimm. Cl.

n'imiterai pas ce triste exemple; je servirai Colini de tout mon cœur. Vous me paraissez depuis long-temps, madame, détachée tout-à-fait de Marie-Thérèse; les grandes passions s'usent; celle que vous avez pour le roi de Prusse s'usera de même. Je crois avoir trouvé le secret de n'avoir aucune passion pour tous ces gens-là; c'est d'être si occupé de mes moutons, de mes bœufs, et de mes blés, que je n'aie pas le temps de m'intéresser aux rois. Je vous assure que la vie pastorale est un beau contraste avec la vie horrible qu'on mène auprès d'eux, sans compter la mort ou la pauvreté qu'on va chercher pour eux. La France a perdu cent mille hommes depuis trois ans; et à présent elle n'a pas plus de vaisseaux que de vaisselle. Notre or et notre sang inondent l'Allemagne. Quiconque avait des effets publics est ruiné. Il faut aimer ses moutons quand on en a; mais, si j'avais un Silhouette pour berger, ils mourraient tous de la clavelée.

Monsieur votre fils va-t-il encore se ruiner et hasarder sa vie? où est-il, madame? Permettez que je l'assure de mon respectueux attachement, ainsi que votre bonne et fidèle amie. Si vous avez autant de neige que nous, il faudra que le carnage cesse cet hiver. Tâchez d'être heureuse pour vous dépiquer.

Je suis à vos pieds pour ma vie. V.

### 2924. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

Quando mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno; ma sono rica-

duto, sto male, e sono pigro, attristato, malinconico, ho tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria, e la poesia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, che cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò prima dell' opera rappresentata nella corte di Parma,

> Che quanto per udita io ve ne parlo;
> Signor, miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *Saggio*[1] *sopra l'Opera* in musica fu il fondamento della riforma del regno dei castrati. Il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi si caro, sarà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de *Roland*[2], par exemple, est eu ce genre un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à Roland son malheur; ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste la musique de Lulli était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone*[3] *di Firenze*, connaître une autre musique que l'italienne?

Je compte envoyer incessamment à M. Albergati

[1] Le chevalier de Chastellux a publié une traduction de cet *Essai* en 1773. CL.

[2] Paroles de Quinault, musique de Lulli; 1685. CL.

[3] La Fontaine a traduit ce mot dans sa satire intitulée *le Florentin*, contre Lulli. CL.

la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Tournay, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié français, moitié suisse. Je crois, messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. Albergati m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. O dio! *ô Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothèque d'un sénateur romain? Yes, good sir, I am free and far more free than all the citizens of Geneva.

> Libertas, quæ, sera, tamen respexit.......
>
> VIRG., ecl. I, 28.

*sed non* INERTEM. C'est à elle seule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter*[1]. Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier[2] qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune Soltikof, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse; il a l'ame d'un Anglais, et l'esprit d'un Italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de Schowalow, le favori de l'impératrice de Russie; ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro librajo; ve l' ho detto, è un

[1] Horace, livre III, ode IX, vers 24, dit:

Tecum vivere amem, tecum obeam libens. B.

[2] Pierre-le-Grand. B.

briccone. Annibal et Brennus passèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim, vive felix*, and dare to come to us.

2925. A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 11 décembre.

Il est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. Phèdre, non pas la *Phèdre* de Racine, mais Phèdre, le conteur de fables, dit :

Vaces oportet, Eutyche, a negotiis,
Ut liber animus sentiat vim carminis.
Lib. III, *Prolog.*

Je maintiens que le public de Paris est comme ce M. Eutychius; il n'est pas en état de sentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaîté, succès; il n'a rien de tout cela; il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma *Chevalerie* dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de Choiseul est, je crois, à présent un vrai Eutychius; moi, chétif, je suis *attristato*, *malinconico*, *ammalato*. L'hiver me rend de mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtiments. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au Mont-Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, monsieur, j'ai reçu une lettre du

roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegauts [1] : « L'avez-« vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu? Eh oui, « pardieu! nous en avons vu trois, et nous n'y avons « guère profité. » Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'Espagnac, qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice.

Je pense que tout le monde est devenu fou; cela ne serait rien, si l'on n'était pas devenu aussi gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami [2] avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'Espagnac. Il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or il m'écrivait le 17 de novembre : « Nous touchons à la fin de notre « campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans « une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de « tranquillité et de suite qu'à présent; » et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé [3].

[1] Voyez *Pantagruel*, liv. IV, chap. XLVIII; *comment Pantagruel descendit en l'isle des Papimanes.* — C'était de mémoire seulement que Voltaire en citait ce passage. Cl.

[2] Le duc de Choiseul. Cl.

[3] Voyez page 265. B.

Je trouve partout la fable du *Pot au lait*[1]. Quel *pot au lait* que ce Silhonette! Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur du *Tout est bien*, de Pope, m'a vite rangé du parti de Martin, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur Pococurante. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable; c'est le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

### 2926. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 décembre.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse[2] que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en sera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame Denis et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point

[1] Voyez page 264. B.

[2] Louise-Élisabeth; voyez ma note de la lettre 2840, page 117. B.

demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de Choiseul. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette *Femme qui a raison* me fait de la peine; on la dit imprimée, et très mal; c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous est favorable! Je vous souhaite, et à madame Scaliger, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps j'en ferais une, bonne ou mauvaise; mais *Pierre* m'appelle; je ne connais que vous et lui.

### 2927. A M. BERTRAND.

12 decembre.

De quoi vous avisez-vous, mon cher ami, de donner sitôt de l'argent[1] à Panchaud? Il n'en a pas probablement tant de besoin que vous; c'était à lui d'attendre votre commodité. Vous êtes bien heureux de n'avoir pas votre bien à Leipsick; le roi de Prusse vient encore de lui extorquer 300,000 écus. Tout ce qu'on voit, à droite et à gauche, fait aimer et esti-

[1] Voltaire, un an auparavant, avait prêté cinquante louis à Bertrand. Cl.

mer ce pays-ci, surtout si le sage gouvernement de Berne ne donne pas des lettres de naturalité à ce fripon de Grasset. Je crois qu'il faudra faire paraître à-la-fois les deux volumes de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, le plus sage et le plus grand des sauvages, qui a civilisé une grande partie de l'hémisphère, et qui, en se laissant battre neuf années de suite, apprit à battre l'ennemi le plus intrépide. Ce qui se passe aujourd'hui est juste le revers de Pierre; on a commencé par des victoires, on finira par le plus affreux revers. On m'écrivait le 17 novembre : *Je vous en dirai davantage de Dresde, où je serai dans huit jours.*

Vous voyez ce qui est arrivé le troisième jour. Pour la France, il n'y a rien à en dire. Il n'y a qu'à n'avoir point d'argent chez elle.

Mille tendres respects à monsieur et à madame de Freudenreich. Voilà des gens sages et aimables; je leur suis attaché pour ma vie.

Je vois, par mes archives, qu'un seigneur de leur nom a possédé ma terre de *Fernex*, au seizième siècle. Cela me rend tout glorieux.

Bonsoir, mon cher ami; je vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

### 2928. A M. THIERIOT.

15 décembre.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de *culs-noirs*, de

bourses vides, de flottes dispersées, et de malheurs en tout genre sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de Pandore; mais, pendant que tout l'état souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des Frérons qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. Bouret ou par quelque autre contre-signeur, *la Femme qui a raison*, et la *Malsemaine* dans laquelle Fréron répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'*Ecclésiaste* [1]; elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolents, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser [2], et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille.

Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Respicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ.

LUCR., lib. II.

[1] C'était sans doute la Pompadour qui avait fait imprimer cette édition. CL.

[2] Ceci s'adressait à Omer Joly de Fleury et à l'abbé Terrai, sur le rapport duquel le parlement ordonna que l'on brûlât le *Précis du Cantique des Cantiques*. Voyez la *Lettre* qui précède ce *Précis*, tome XII. CL.

### 2929. A M. DALEMBERT.

Aux Délices, 15 décembre.

Votre Siméon Valette, ou Valet, ou La Vallette, est chez moi, mon cher philosophe; il s'est fait moine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas de moines sans savoir d'où ils viennent et qui ils sont. Cet homme ne donne aucuns renseignements; il paraît assez bon diable, mais je veux au moins savoir qui est ce diable. Où l'avez-vous connu? qui répond de lui?

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando?

Nous allons donc avoir la paix; votre pension berlinoise sera bien assurée. Je vous plaindrai, si vous restez à Paris; je vous plaindrai, si vous allez en Prusse; mais partout où vous serez, je vous aimerai de tout mon cœur. Mes compliments à frère Berthier et à *tutti quanti.*

### 2930. A M. BIORT[1],

ÉVÊQUE D'ANNECI.

15 décembre.

Monseigneur, le curé[2] d'un petit village nommé Moëns, voisin de ma terre, a suscité un procès à

[1] Ce prélat, selon Barbier (*Supplément à la Correspondance littéraire de Grimm et Diderot*), « se nommait J. P. Biort. Né le 16 octobre 1719, à « Châtillon en Faucigni, il est mort à Anneci le 7 mars 1785. » Voltaire le nommait *Biord*. Cl.

[2] Il s'appelait Ancian; voyez, tome XL, page 197, la Requête pour la veuve Burdel. B.

mes vassaux de Ferney, et, ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il leur a fait pour 1500 livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'Église, les saints Pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : « Un prêtre est venu avec « des sergents rançonner de pauvres familles, les « forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs « bestiaux, et ôter le lait à leurs enfants, » qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler. Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens[a].

[a] Ce qui fait que jamais les curés protestants n'ont de procès avec leurs ouailles, c'est que ces curés sont payés par l'état qui leur donne des gages : ils ne disputent point la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'est le parti que l'impératrice Catherine II a pris dans son empire immense. La vexation des dîmes y est inconnue. — Cette note est de 1776, lorsque Voltaire, dans son *Commentaire historique* (Voyez tome XLVIII), y fit imprimer une partie de sa lettre à Biort. B.

Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savants hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères; c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embrasser la protestante. Le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles, ayant droit de commune, et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher sur le territoire de la florissante Genève le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible, mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse, que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grace, ou plutôt cette justice. Je suis, etc.

## 2931. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 décembre.

Calfeutrez-vous, chauffez-vous bien, madame; digérez; jouissez de la société d'une amie charmante, et de la considération personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrége ses jours dans le tracas des cours; on les prolonge et on les rend sereins dans la retraite. Si je suis en vie, j'en ai l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices, par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'ai trois ports contre tous les naufrages; c'est là que je plains les folies barbares de ceux qui s'égorgent pour des rois. J'y ris de la folie ridicule des courtisans, et du changement continuel de scènes dans une très mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne donnent point envie de rire; ils disent des vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le duc[1] de Lauraguais renonce à la gloire, et garde son argent; mais la France perd le sien. Bonsoir, et mille respects. V.

## 2932. A. M. COLINI.

Aux Délices, 16 décembre.

Gli auguro un felice viaggio, o più tosto una stabile dimora. Ecco due lettere, l' una per l' altezza[2],

[1] Louis de Brancas, né en 1714, duc de Lauraguais, était le père du comte de Lauraguais. Cl.

[2] L'électeur palatin. — La lettre que Voltaire lui adressa par Colini n'a

l' altra pe 'l Pierron [1], scritte ambedue colla medesima premura. Intanto sappia che l' amo e l' amerò sempre. V.

### 2933. A. M. PIERRON [2],

A MANHEIM.

Aux Délices, 16 décembre.

Mon cher ami, je vous envoie mon précurseur. Mon régime, malgré toutes mes incommodités, me mettra, l'été qui vient, en état d'aller vous remercier de toutes les marques d'amitié qu'il a reçues de vous. Je prends sur moi le bien que vous lui faites, et je partage sa reconnaissance. Vous aurez en lui un homme très attaché. Plus vous le connaîtrez, plus vous verrez combien il mérite votre bienveillance. Je lui ai donné une lettre pour son altesse électorale; je me flatte que vous lui procurerez l'honneur de la présenter. Il ne veut avoir d'obligation qu'à vous. Je vous prie de présenter mes respects à M. le baron de Beckers [3], et à tous ceux qui voudront bien se souvenir de moi dans votre aimable cour.

pas été retrouvée. Il en est question plus bas dans celle du 28 décembre à madame de Lutzelbourg. Cl.

[1] Voyez la lettre qui suit. — Colini nous apprend, dans ses Mémoires, qu'il quitta Strasbourg dès qu'il eut reçu ces lettres, et que, arrivé à Manheim le 29 décembre 1759, il devint bientôt secrétaire intime de Charles-Théodore. Cl.

[2] Voyez tome LVI, page 522. B.

[3] Contrôleur-général de l'électeur palatin. Cl.

## 2934. A M. BERTRAND.

18 décembre.

Je m'intéresse bien vivement, mon cher monsieur, à tout ce qui peut toucher madame de Freudenreich; je crains de ne pas assez ménager sa douleur, en lui écrivant une de ces lettres de condoléance qui ne sont, comme dit La Fontaine, que des surcroîts d'affliction [1]. J'ai pris le parti d'adresser ma lettre à M. de Freudenreich. Je reconnais bien votre amitié à la part que vous m'avez faite de ce qui regarde une famille qui me sera toujours respectable et bien chère.

Je vous plains si vous avez mis quelque chose sur les fonds publics de France; il n'y a pas d'apparence que nos pertes immenses soient sitôt réparées. J'ai embarqué comme vous une grande partie de ma fortune sur ce frêle vaisseau de la foi publique; mais il ne faut jamais songer à ce qu'on a perdu, il faut penser à bien employer ce qui reste.

S'il est vrai qu'un corps prussien de huit mille hommes ait été battu [2] par les Autrichiens, et que le maréchal de Daun se soit ouvert les chemins de Berlin, je tiens le roi de Prusse plus à plaindre que vous et moi.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] De certains compliments de consolation
Qui sont surcroît d'affliction.
LA FONTAINE, livre VIII, fable XIV, vers 4-5. B.

[2] Dans les premiers jours de décembre, Beck, l'un des généraux qui servaient sous Daun, avait enlevé un corps de quinze cents Prussiens, près de Meissen, sur la rive droite de l'Elbe. CL.

## 2935. DE M. DALEMBERT.

A Paris, ce 22 décembre.

Le nouveau moine [1] ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a été adressé, il y a plusieurs années, par une nièce de mademoiselle Quinault, qui est mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous assez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaissances mathématiques. Il présenta, quelque temps après, à l'académie des sciences, un Traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier [2]. Depuis ce temps-là il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, sans que j'en aie pu trouver les moyens. Je suis aise qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelques secours; au surplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que vous, mais je la desire encore plus que je n'en doute, et je la desire par mille raisons. Je suis bien las de Paris; mais serai-je mieux ailleurs? c'est ce qui est fort incertain. Vous avez choisi, comme Marthe, la meilleure part [3]; mais vous êtes riche, et je suis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager; je tâterai de différents pays, et *quamprimum tetigero bene moratam, et liberam civitatem, in ea conquiescam* [4]. Peut-être, *quod Deus avertat!* finirai-je comme Scarmentado [5].

On continue toujours ici à nous persécuter, et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'Allemand qu'on fait à Diderot et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie*: j'espère qu'ils s'en tireront avan-

[1] Valette. Cl.

[2] *La Trigonométrie sphérique résolue par le moyen de la règle et du compas*, 1757, in-8°. B.

[3] Luc, chap. x, verset 43. B.

[4] Cicéron, *Oratio pro Milone*. Cl.

[5] Voyez la dernière phrase de ce roman, tome XXXIII, page 209. B.

tageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la Sorbonne. Adieu, mon cher philosophe; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de Virgile [1]:

« Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis:
« Vivite felices, quibus est fortuna peracta
« Jam sua; nos alia ex aliis in fata vocamur.
« Vobis parta quies; nullum maris æquor arandum. »

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## 2936. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre.

Ma dernière lettre [2] était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable, et les consolations de M. le duc de Choiseul. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondements de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de Choiseul lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres, envoyée certainement à Londres, que M. Pitt s'est déterminé? M. le duc de Choiseul lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix

[1] *Æn.*, III, 492-95. B.
[2] Sans doute la lettre 2926. Cl.

que toute l'Europe, excepté Marie-Thérèse, attend avec empressement. Cependant si *Luc* pouvait être puni avant cette heureuse paix ! si, le chemin de la Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général Beck, quelque Haddick[1] pouvait aller visiter Berlin ! Vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la *toque bénite*[2] ; on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent ; il n'y a peut-être pas un mot de vrai ; nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de Kaunitz[3] dit à madame de Bentinck : Écrivez vite cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre humain. Cher ange, dans ces horreurs, je suis le seul qui aie de quoi rire ; cependant je ne ris point, et cela à cause des *culs-noirs*, des annuités, des loteries, et de Pondichéri ; car *sempre temo per Pondicheri*.

Pour nos *Chevaliers*[4], ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de Fréron, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en

[1] Haddick, entré à Berlin le 16 octobre 1757, avec quatre mille hommes seulement, y avait levé, au nom de Marie-Thérèse, une contribution de 800,000 fr. Tottleben, l'un des généraux d'Élisabeth, exécuta un semblable coup de main sur Berlin le 9 octobre 1760. Cl.

[2] Daun. Cl.

[3] Venceslas de Kaunitz-Rietberg, qui porta plus tard le titre de prince. Il avait beaucoup contribué au traité de 1756, si funeste à la France. Cl.

[4] *Tancrède*. B.

fesant mes Pâques dans ma paroisse; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce monsieur d'Espagnac! quel homme! quel grand chambrier! quel minutieux seigneur! il ne finira donc jamais? Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer *Rome sauvée* sur votre vaste théâtre cet hiver? pourquoi ne pas entendre les cris de Clytemnestre[1]? ne faut-il rien hasarder? Mille tendres respects à madame Scaliger.

2937. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 28 décembre.

Jouissez de la santé, madame, l'année 1760; n'ayez point mal aux yeux, comme moi, qui ne peux vous écrire de ma main. Vivez avec votre amie[2], et avec monsieur votre fils, tant que vous pourrez; voyez d'un œil tranquille nos énormes sottises; mettez à la tontine, et enterrez votre classe. J'ai envoyé un gros paquet à Colini, dans lequel il y a une lettre pour monseigneur l'électeur palatin, et une autre pour le valet de chambre favori; il devrait l'avoir reçu. Les bontés dont vous l'honorez, madame, me mettent en droit de vous prier de l'en avertir.

On dit qu'on a roué le R. P. Malagrida; Dieu soit béni! Vous aviez deux jésuites bien insolents, l'un à Strasbourg, l'autre à Colmar[3]. Monsieur le premier

[1] Dans la tragédie d'*Oreste*. B.

[2] Madame de Brumath. CL.

[3] Celui de Colmar était Kroust. CL.

président, votre frère, ménageait ces marouffes. Ne sait-il pas qu'ils sont à présent fort au-dessous des capucins? Je mourrais content si la paix était faite, et si je voyais les jansénistes et les molinistes écrasés les uns par les autres. Mille tendres respects.

### 2938. A M. FORMEY.

Aux Délices, 6 janvier 1760.

On m'envoie cette lettre ouverte[1]; je profite de l'occasion pour vous souhaiter la santé et la paix. Soyez secrétaire *éternel*[2]. Votre roi est toujours un homme unique, étonnant, inimitable; il fait des vers charmants, dans des temps où un autre ne pourrait faire une ligne de prose. Il mérite d'être heureux, mais le sera-t-il? et, s'il ne l'est pas, que devenez-vous? Pour moi, je ne mourrai point entre deux capucins[3]. Ce n'était point la peine d'exalter son ame pour voir l'avenir. Quelle plate et détestable comédie que celle de ce monde!

« Sum felix tamen, o superi : nullique potestas
« Hæc auferre Deo..............»

Je vous en souhaite autant, etc.; *vale*. V

### 2939. A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, par Genève, 7 janvier.

Que faites-vous, madame? où êtes-vous? que dites-

[1] C'était une lettre de Grosley à Formey, en date du 24 décembre 1759. B.

[2] Voyez ma note, tome XXXIX, page 511. B.

[3] Comme Maupertuis; voyez lettres 2863 et 2872. B.

vous? comment vous réjouissez-vous? Est-il vrai que le baron d'Holbach est en Italie, et qu'il reviendra par les Délices? Ce sera une grande consolation pour moi de trouver un homme à qui je ne pourrai parler que de vous. Vous êtes à mes yeux *la Femme qui a raison;* mais le faquin de libraire qui l'a imprimée, et indignement défigurée, en a fait la femme qui a tort. Quoique je fasse peu d'attention à ces petites tribulations, elles ne laissent pas cependant de prendre du temps; on n'aime pas à voir ses enfants courir les rues mal vêtus et mal élevés. Il n'est pas bien sûr que notre docteur aille auprès du roi de Prusse; s'il avait cette faiblesse, vous pourriez lui appliquer ces vers de Corneille :

D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.
*Pompée*, acte III, scène 4.

On dit, madame, qu'il y a une brochure dédiée au cheval de bronze, qui est assez plaisante. Si je pouvais l'avoir par votre protection, je vous serais bien obligé.

Monsieur l'envoyé [1] de Francfort, la guerre me paraît traîner furieusement en longueur; ayez la bonté de faire finir ces pauvretés-là le plus tôt que vous pourrez. Si *Luc* est écrasé ou enchaîné, je ferai

[1] Grimm, qui venait d'être chargé des intérêts de la ville de Francfort-sur-le Mein, auprès de la cour de France, avec un traitement de 24,000 livres. Les employés du bureau secret de la poste ayant décacheté, en 1761, une lettre dans laquelle *monsieur l'envoyé* fesait une plaisanterie sur un des ministres de Louis XV, on obligea aussitôt la ville impériale à choisir un autre chargé d'affaires. Cl.

danser ce faquin de Schmidt, qui est, je crois, au nombre de vos seigneurs commettants.

« ......... Antecedentem scelestum
« *Sequitur* pede Pœna claudo. »
Hor., lib. III, od. II, v. 31.

Je suis accablé de bagatelles; j'en ai cent pieds par-dessus la tête; bagatelles touchant Pierre-le-Grand, bagatelles de théâtre, bagatelles d'histoire du siècle, bagatelles de mes masures et du gouvernement de mes hameaux. Je ne peux songer de long-temps à l'*Encyclopédie;* d'ailleurs, comment traiter *Idée* et les autres articles? Ma levrette accoucha ces jours passés, et je vis clairement qu'elle avait des *idées*. Quand j'ai mal dormi ou mal digéré, je n'ai point d'*idées;* et, pardieu, les idées sont une modification de la matière, et nous ne savons point ce que c'est que cette matière, et nous n'en connaissons que quelques propriétés, et nous ne sommes que de très plats raisonneurs; et maître Joly de Fleury n'en sait pas plus que moi sur tout cela. Ce n'est pas la peine d'écrire pour ne point dire la vérité. Il n'y a déjà dans l'*Encyclopédie* que trop d'articles de métaphysique pitoyables; si l'on est obligé de leur ressembler, il faut se taire. On m'assure que Diderot est devenu riche; si cela est, qu'il envoie promener les libraires, les persécuteurs, et les sots, et qu'il vienne vivre en homme libre entre Gex et Genève.

Ma philosophe, on a grande envie de rendre ce pays de Gex libre et indépendant [1]. Ce serait une

[1] Voyez lettre 2948 *bis*. B.

bonne affaire pour la philosophie. On trouve une compagnie qui offre de l'argent comptant aux fermiers-généraux, et même au roi. Pour peu que le plan soit plausible, je vous l'enverrai; je veux que vous fassiez réussir cette affaire, et que vous en ayez la gloire; vous ameuterez trois ou quatre des Soixante, et je vous dresserai une statue à Ferney. Vous êtes à jamais dans ma tête et dans mon cœur.

2940. A M. BERTRAND.

7 janvier.

Je vous souhaite une vie tolérable, mon cher philosophe, car pour une vie heureuse et remplie de plaisirs, cela est trop fort, après tout ce qui arrive aux annuités, actions et billets de la Compagnie des Indes. Tout périt; je laisse là mes bâtiments, *et mea me virtute involvo* [1].

On a imprimé mes lettres [2] que M. de Haller avait fait courir. Il a oublié apparemment cet article dans les principes de l'irritation : *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* [3]. Je ne conçois pas comment vos *magis magni clerici* peuvent accorder des lettres de naturalité à un voleur [4] avéré. Il me semble que la vertu de la république de Berne devait être inflexible.

[1] Horace, livre III, ode XXIX, vers 54-55. B.

[2] La lettre de Voltaire à Haller (n° 2779) et la réponse de Haller (n° 2781) avaient été imprimées à la suite d'une édition encadrée du *Précis de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques*, Liége, 1759, in-8°, avec un portrait de Voltaire sur le frontispice. B.

[3] Voyez ma note, tome LVII, page 496. B.

[4] Fr. Grasset; voyez tome LVI, page 636; et XL, 3. Les lettres de naturalité ne lui furent pas accordées; voyez lettre 2946. B.

A propos de vertu, mes tendres respects à monsieur et madame de Freudenreich.

Ce n'est pas une affaire de vertu que trois éditions faites en Angleterre de la *Vie*[1] de madame de Pompadour. La moitié de l'ouvrage est un tissu de calomnies; mais ce qu'il y a de vrai fera passer ce qu'il y a de faux à la postérité.

Adieu; je lève les épaules quand on me parle du *meilleur des mondes possibles.* Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

## 2941. A M. DARGET.

Aux Délices, 7 janvier 1760[2].

Mes pauvres yeux sont les très humbles serviteurs des vôtres, mon cher et ancien camarade des bords de la Sprée; je commence à perdre les joies de ce monde, comme disait cet aveugle à madame de Longueville, qui le prenait pour un châtré; je commence à croire que la poésie n'a jamais fait que du mal, puisque celles dont vous me parlez vous ont attiré de si énormes tracasseries; mais je vous jure que vous n'auriez rien à craindre, quand même on imprimerait à Paris ce qui a déjà été imprimé ailleurs; je n'ai jamais entendu parler d'une madame d'Artigni.

[1] La *Vie de la marquise de Pompadour* avait paru, en anglais, à Londres, en deux volumes in-16. Celle *Vie*, qui eut quatre éditions, fut traduite en français par P. Ant. de La Place. CL.

[2] Dans l'édition de Bâle, où je la puise, cette lettre est datée du 7 janvier 1759. Or la franchise des terres de Voltaire ne lui fut accordée qu'en mai 1759 (voyez lettre 2833); ce ne fut qu'en juillet 1759 que Maupertuis mourut *entre deux capucins*. Enfin le combat de Maxen est du 20 novembre 1759. B.

Il vint chez moi, il y a environ deux mois, un prétendu marquis en... *il*, qui prétendait avoir des compliments à me faire du roi de Prusse; ce marquis étant à pied et n'ayant nulle lettre de recommandation, ne parvint pas jusqu'à moi. Il dit qu'il avait des choses importantes à me communiquer. Pour réponse, je lui fis donner une pistole, et je n'en ai pas entendu parler depuis. Il est difficile que ce marquis ait transcrit sous l'abbé de Prades le livre des *poëshies*[1] *du roi mon maître;* attendu que le roi mon maître m'a mandé qu'il avait fourré, il y a deux ans, l'abbé de Prades à la citadelle de Magdebourg. En tout cas, mon cher camarade, je peux vous répondre que vous ne serez jamais soupçonné d'une infidélité, à moins que ce ne soit avec quelques damoiselles.

Le philosophe de Sans-Souci n'est pas sans souci; cependant il m'envoie toujours des cargaisons de vers avant de donner bataille, et après l'avoir donnée; et avant Maxen, et pendant Maxen, et après Maxen; et dans ces vers il y a toujours de l'esprit, et un fond de génie. Je suis toujours honteux d'être plus heureux que lui, et, révérence parler, je ne troquerais pas le château que j'ai fait bâtir à Ferney, contre celui de Sans-Souci; la liberté et la plus belle vue du monde sont deux choses qu'on ne rencontre pas dans tous les châteaux des rois. J'aurais bien voulu que vous fussiez venu dans nos tranquilles retraites avec madame de Bazincourt; elle aurait été charmée d'avoir un tel écuyer, et je vous aurais bien fait les honneurs de mon petit royaume de Cathai. Je visais

[1] Voyez tome XL, page 94; et LVI, 321. B.

toujours à une retraite agréable, lorsque nous étions dans la ville des géants; mais je n'osais en espérer une aussi charmante. J'ai avec moi un homme de lettres qui s'est fait ermite dans mon abbaye, la sœur Bazincourt, la prieure Denis, un neveu qui a pris l'habit; bonne compagnie vient dîner, souper et coucher dans le monastère. Si vous étiez homme à y venir passer quelque temps en retraite, nous dirions notre office très gaîment. Je ne sais si vous savez que le véritable roi mon maître, le roi très bien aimé [1] de moi chétif, a daigné, par un beau brevet, rendre mes terres que j'ai en France sur la frontière, entièrement franches et libres; c'est un droit qu'elles avaient autrefois, et que sa majesté a daigné renouveler en ma faveur; de sorte que mes monastères sont obligés de prier Dieu pour lui, ce que nous fesons très ardemment; c'est une grace que je dois à M. le duc de Choiseul, et à madame la marquise de Pompadour. Par ma foi, cela vaut mieux que d'être chambellan. Ne m'oubliez pas auprès de M. Duverney, je vous en supplie, et dites-lui que je lui serai attaché jusqu'à la mort; car, tout moine que je suis, je ne suis pas ingrat.

Ihr treue diener, georsam diener [2], qui ne mourra pas entre deux capucins [3].

VOLTAIRE.

[1] Louis XV, dit alors le *Bien-aimé;* voyez ma note, tome XXXIX, page 58, et aussi tome XL, page 80. B.

[2] Votre fidèle et dévoué serviteur. B.

[3] Comme Maupertuis; voyez lettres 2863 et 2872. B.

## 2942. A M. P. ROUSSEAU[1].

Janvier.

Quelque répugnance, messieurs, qu'on puisse sentir à parler de soi-même au public, et quelque vains que puissent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il est des circonstances où un homme qui a eu le malheur d'écrire doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'est pas bien intéressant pour le public que quelques hommes obscurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages sous le nom d'un homme obscur tel que moi; mais il m'est permis d'avertir qu'on m'a souvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre : *imprimé à Genève*.

Je puis protester que non seulement aucune de ces brochures n'est de moi, mais encore qu'à Genève rien n'est imprimé sans la permission expresse de trois magistrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, sont absolument ignorées dans ce pays, où l'on n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la société ne sont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

1 Cette lettre a été imprimée dans le *Journal encyclopédique*, daté du 1er janvier 1760, page 110, comme adressée aux auteurs de ce journal que rédigeait Pierre Rousseau. Elle a été reproduite dans le *Mercure* de 1760, tome II de janvier, page 143.

Fréron avait commencé la guerre à l'occasion de *Candide*, puis de la *Femme qui a raison*. La lettre de Voltaire la décida. Fréron y répondit dans l'*Année littéraire*, 1760, tome IV, page 7. Il feint de croire que la lettre n'est pas de Voltaire. B.

Ceux qui ont voulu troubler ainsi ma vieillesse et mon repos, se sont imaginé que je demeurais à Genève. Il est vrai que j'ai pris, depuis long-temps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent, à Paris, la littérature; mais il n'est pas vrai que je me sois retiré à Genève. Mon habitation naturelle est dans des terres que je possède en France, sur la frontière, et auxquelles sa majesté a daigné accorder des priviléges et des droits qui me les rendent encore plus précieuses. C'est là que ma principale occupation, assez connue dans le pays, est de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je suis si éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris; et, hors je ne sais quelle tragédie, intitulée *l'Orphelin de la Chine*, qu'un ami [1] respectable m'arracha il y a cinq à six années, et dont je fis le médiocre présent aux acteurs du Théâtre-Français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville.

J'ai été assez surpris de recevoir, le dernier de décembre, une feuille [2] d'une brochure périodique, intitulée *l'Année littéraire*, dont j'ignorais absolument l'existence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre *la Femme qui a raison, représentée à Karonge, donnée par M. de Voltaire*, et *imprimée à Genève*. Il y

[1] D'Argental. Cl.
[2] C'est la *mulsemaine* dont Voltaire parle dans la lettre 2928. Cl.

a dans ce titre trois faussetés. Cette pièce, telle qu'elle est défigurée par le libraire, n'est assurément pas mon ouvrage; elle n'a jamais été imprimée à Genève; il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karonge [1], et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée sous mon nom, sans mon aveu, est très répréhensible.

Mais voici une autre réponse aux politesses de l'auteur de l'*Année littéraire.* La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières personnes du royaume, pour la naissance, et peut-être pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce monarque. Il suffit de dire que madame la marquise du Châtelet-Lorraine représenta la Femme qui a raison avec un applaudissement général. On tait par respect le nom des autres personnes illustres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de blesser leur modestie. Une telle assemblée savait, peut-être aussi bien que l'auteur de l'*Année littéraire*, ce que c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les deux tiers de la pièce furent composés par un homme [2] dont j'envierais les talents, si la juste horreur qu'il a pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avait fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de

[1] L'édition de 1759 de la *Femme qui a raison* ne portait pas sur le titre *Karonge*, comme le dit Voltaire, mais *Carouge*, ainsi que je l'ai dit page 89 du tome VI. Le nom du village, aujourd'hui ville de Carouge, près de Genève, étant ainsi défiguré, Voltaire fesait une observation juste, mais sévère, et sur laquelle il savait bien à quoi s'en tenir. B.

[2] Sans doute Saint-Lambert. Cl.

génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage; je remis ensuite le tout en trois actes, avec quelques changements légers que cette forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, qui n'a jamais été destiné au public, est très différent de la pièce qu'on a très mal à propos imprimée sous mon nom. Vous voyez, messieurs, que je ne suis pas le seul qui doive des remerciements à l'auteur de l'*Année littéraire*, pour ces belles imputations *de grossièreté tudesque, de bassesse, et d'indécence*, qu'il prodigue. Le roi de Pologne, les premières dames du royaume, des princes mêmes, peuvent en prendre leur part avec la même reconnaissance; et le respectable auteur que j'aidai dans cette fête doit partager les mêmes sentiments.

Je me suis informé de ce qu'était cette *Année littéraire*, et j'ai appris que c'est un ouvrage où les hommes les plus célèbres que nous ayons dans la littérature sont souvent outragés. C'est pour moi un nouveau sujet de remerciement. J'ai parcouru quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. Lemierre. On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parceque ce jeune homme estimable a remporté trois[1] prix à notre académie, et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps honorée des suffrages encourageants du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge de

[1] Lisez *cinq*. — La tragédie que Fréron critique si indécemment est *Hypermnestre*. Cl.

tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est aujourd'hui décriée; à plus forte raison la satire en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable genre. Je suis très éloigné de caractériser ici l'auteur de l'*Année littéraire*, qui m'est absolument inconnu. On me dit qu'il est depuis long-temps mon ennemi, à la bonne heure; on a beau me le dire, je vous assure que je n'en sais rien.

Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les malheurs qui désolent tant d'états, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

### 2943. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier.

Je conçois très bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un courrier pour raccommoder la balourdise de ce monsieur, soi-disant d'Aragon, qui stipula si mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-Chapelle [1]. Cet homme cependant passait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux se croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne sachant pas ce que c'était que l'Acadie? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai

[1] Du mois d'octobre 1748. Cl.

d'espérance que dans M. le duc de Choiseul. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui.

Le tripot consolerait un peu de toutes les misères qui nous accableut; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réussit, peu de plaisir m'en revient, comme je vous l'ai déjà dit; si elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe sur le corps. J'ai soixante et six ans, comme vous savez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, *la Chevalerie*, à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes; supposé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles, après les impertinences d'Auguste et de Cinna. J'ai lu cette sottise, et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à Marmontel [1].

A l'égard de Luc, je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de Choiseul les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de Choiseul une autre grace, qui n'a nul rapport à Luc: voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le Conseil de Genève a condamné à 10,000 livres d'amende un citoyen qu'il aime, et

[1] La parodie de la scène 1re de l'acte II de *Cinna*, dont j'ai parlé t. LV, p. 291. B.

qu'il a condamné malgré lui, sur une contravention faite par son commis, dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève[1]. Le coupable en question se nomme Prévost: il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas; ce cas est la contrebande. Ce Prévost est ruiné: il a une femme qui pleure, des enfants qui meurent de faim. Le Conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine, mais il ne peut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de Choiseul le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de Montpéroux, résident de France, de peur de se compromettre, et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de Choiseul[2], et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous dise qu'on peut faire grace à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi.

Joue-t-on *le Gladiateur*[3]? Espère-t-on quelque chose de M. Bertin[4]? Avez-vous vu M. Tronchin de Lyon? Avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? Paiera-t-on nos rentes? Madame Scaliger, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes; autant fait madame Denis.

[1] Montpéroux; voyez tome LVII, page 515. B.

[2] Celle lettre est perdue. B.

[3] *Spartacus.* Cl.

[4] Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, lieutenant-général de police en octobre 1757, et contrôleur-général des finances le 21 novembre 1759, ministre d'état en 1762. B.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'Espagnac. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

2944. A M. COLINI.

A Tournay, par Genève, 21 janvier.

Mon cher secrétaire intime de son altesse électorale, je connais votre bon cœur à la manière tendre et pathétique dont vous me parlez de M. Pierron, et surtout à votre attachement pour le meilleur prince qu'il y ait sur la terre. Vous voilà heureux, puisque vous êtes auprès de lui. J'espère, tout malingre que je suis, partager votre bonheur cet été. Vous me ferez grand plaisir de m'écrire quelquefois quand... Je vous embrasse de tout mon cœur. V., comte de Tournay[1].

2945. A M. PIERRON.

A Tournay, par Genève, 21 janvier.

Le froid me tue, les neiges me désespèrent, mon cher monsieur; mais je ne puis m'empêcher de dicter ce petit billet de malade pour vous remercier tendrement de tout ce que vous avez fait pour mon cher Colini. Comptez que vous l'avez fait pour vous-

[1] Voici ce que dit Colini, dans ses Mémoires, au sujet de cette signature : « Voltaire signa quelque temps de la sorte, après avoir acquis la terre « de Tournay. Ses ennemis ne virent pas que c'était une plaisanterie, et « accusèrent ce grand homme d'une vanité ridicule. Il avait pris ce titre « de *comte* comme il prit ensuite celui de *frère Voltaire, capucin indigne,* « lorsque les capucins du pays de Gex l'eurent nommé (1770) leur père « temporel. » Cl.

même. Vous vous êtes acquis un ami reconnaissant ; il vous est attaché pour la vie : il ne me parle dans ses lettres que des obligations qu'il vous a.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de son altesse électorale, et réservez à Schwetzingen une chambre à cheminée pour un pauvre malingre qui fait du feu à la Saint-Jean. J'ose croire que mon cœur est fait pour le sien; mais mon corps est bien loin. Je respecterai et j'adorerai ce prince jusqu'au dernier moment de ma vie.

VOLTAIRE, comte de Tournay.

### 2946. A M. BERTRAND.

22 janvier.

Mon cher ami, j'aurais été bien étonné si leurs excellences, qui pensent si noblement, et qui ont tant de sagesse, s'étaient laissé surprendre aux insinuations d'un scélérat tel que Grasset. Je suis toujours enchanté des bontés inaltérables de M. de Freudenreich. Si tous les hommes d'état lui ressemblaient, les choses en iraient mieux, et maître Pangloss trouverait avec moins de peine le *meilleur des mondes possibles*. Je ne sais ce que c'est que les pauvretés de Fréron, et toutes ces misérables brochures dont on est chargé, rassasié, dégoûté à l'excès, et qui tombent, au bout de deux jours, dans l'éternel oubli qu'elles méritent. Nos affaires de France sont un objet plus intéressant; on n'a point encore de topique pour les blessures faites à nos finances. Je me ralentis sur mes bâtiments; je vais selon le temps, et ce n'est pas assurément le temps de décorer des châ-

teaux. J'ai peur que cette année la paix ne soit un *château en Espagne*.

A propos, je me suis mis à lire *Litteras*[1] *obscurorum virorum*, que je n'avais daigné jamais regarder, par préjugé contre le siècle de barbarie où elles furent faites. Je suis émerveillé, cela vaut mieux que Rabelais. C'est dommage que notre sainte Église romaine y soit tournée en ridicule. Mais quelle naïveté! quelle bonne plaisanterie! je pouffe de rire. Je vois qu'à la fin du quinzième siècle on savait déjà du grec en Allemagne, et rien en France. Nous sommes venus les derniers en tout, et nous sommes actuellement *ultimi hominum. Interim vale.* V.

2947. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 janvier.

J'ai laissé passer les fêtes de la nativité *del divino Bambino*, et sa circoncision. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Versailles; mais je ne suis pas homme à laisser passer le mois de janvier sans renouveler mes hommages à celui qui sera toujours mon héros. Je ne sais pas si, en 1760, son pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent; mais je sais bien que la statue de Gênes subsiste, que la signature du fils[2] du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, subsiste en-

[1] *Epistolæ obscurorum virorum*; voyez ma note, t. XLIII, p. 476. B.

[2] Le duc de Cumberland, fils de George II. Richelieu, en septembre 1757, l'avait forcé à capituler à Closter-Sewern. Cl.

core; et que les bastions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laisse inutile le seul homme qui ait rendu de vrais services. Je devrais pourtant le concevoir très bien; car je ne vois que de ces exemples, moi historiographe, dans les histoires que je lis et que je compile. Je dis à présent un petit mot de ce siècle, de ce pauvre siècle, de ce siècle des billets de confession, des querelles pour un hôpital, des refus d'un parlement de rendre justice, des assemblées des chambres pour condamner un dictionnaire[1] qu'on n'a pas lu; de ce beau siècle où, en trois ans de temps, l'état a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, etc.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante et six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterità ne dirà ciò che vorrà.*

Je m'imagine que vous devez être l'ami de M. le duc de Choiseul. Je n'en sais rien, mais je le crois, parcequ'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les graces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à peu près l'histoire de tous

[1] L'*Encyclopédie*. Cl.

les temps : c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec quelques changements de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de la Renommée, ce serait pour vous que je l'emboucherais. Je vous souhaite la continuation de votre gaîté. Jouissez de votre gloire, et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

## 2948. A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 30 janvier.

Ce n'est point à ma chère et respectable philosophe que j'écris aujourd'hui, c'est à la femme d'un fermier-général. Nous la supplions, madame Denis et moi, de vouloir bien recommander le Mémoire[1] ci-joint. Nous nous flattons d'obtenir au moins quelque satisfaction. Nous souhaiterions que messieurs les fermiers-généraux eussent la bonté de nous faire communiquer le tarif des droits qu'on doit payer pour ce qu'on fait venir de Genève au pays de Gex, avec injonction aux commis de ne point molester nos équipages, et de laisser passer librement nos effets de Tournay, territoire de France, à Fernex, territoire aussi de France. Quant au nommé de Crose[2], préposé par intérim au bureau de Saconex frontière,

[1] Ce mémoire n'a pas été recueilli. Cl.

[2] Je ne sais si c'est le même personnage qui est appelé Rose dans la Requête *Au roi*, de novembre 1776 (voyez tome XLVIII), et dans les lettres à madame de Saint-Julien, du 5 décembre 1776, et à M. de Trudaine, du 10 du même mois. B.

il ne paraît aucunement propre à cet emploi. La plupart des gardes sont des déserteurs, ou gens de très mauvaise conduite, qui font continuellement la contrebande. Ils ont dévasté nos forêts, et c'est là la véritable source de leurs vexations. Il paraît convenable que messieurs les fermiers-généraux changent cette brigade. Presque tous mes gens de campagne sont des Suisses qu'il serait impossible de retenir. Ils prendront infailliblement querelle avec la brigade de Saconex, et je crains de très grands malheurs.

### 2948 *bis*. A MADAME D'ÉPINAI[1].

Ma chère philosophe, je vous supplie instamment d'engager M. d'Épinai à faire rendre ce service important à la province et à nous.

Il y a sans doute un plus important service à rendre, c'est de s'accommoder avec la province pour le sel et tous autres menus droits.

Une compagnie offre de donner aux fermes-générales environ cent mille écus. Il est constant que les fermes du roi ne tirent pas deux mille six cents livres par an, tous frais faits, du pays de Gex. Ils ont quatre-vingts commis qui absorbent tout le profit. Ces commis supprimés, il reste tous les bureaux sur les chemins de Lyon, de Franche-Comté et Bourgogne, dans des postes inaccessibles qu'on peut ren-

[1] C'est d'après une copie de bonne source que je fais une lettre à part de ce qui a été donné comme fesant partie de la lettre du 30 janvier, et qui doit l'avoir suivi de très près. B.

forcer encore. Ce qu'on propose est le bien des fermes du roi encore plus que de la province.

Si M. d'Épinai veut se charger de venir traiter avec nous, il sera reçu comme un libérateur. Voilà ce que nous espérons de plus consolant, en cas que vous vouliez bien être du voyage. Vous viendrez répandre ici des bienfaits, comme vous êtes accoutumée à y répandre des agréments; vous reverrez un pays où vous êtes adorée; tout notre bonheur viendra de vous. Une autre fois je vous parlerai *Encyclopédie;* mais aujourd'hui je ne suis que citoyen d'un pays malheureux que j'ai pris en affection, et pour lequel je vous demande vos bontés. V.

### 2949. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 5 février.

Monsieur, c'est pour dire à votre excellence les mêmes choses que je lui disais dans ma dernière lettre[1], écrite il y a huit jours, et adressée par Vienne, sous l'enveloppe de M. le comte de Kaiserling[2], conseiller aulique; c'est pour vous renouveler mon étonnement et mon affliction de n'avoir aucune nouvelle des paquets envoyés depuis plus de quatre mois[3]. Je ne peux cependant imaginer que les paquets aient été interceptés. Il me semble que les chemins sont libres par la voie de Vienne, et que vos troupes victorieuses assurent la liberté des courriers

[1] Cette lettre manque. Cl.

[2] Une lettre du 14 mai 1761 lui est adressée. Cl.

[3] Voyez lettre 2888. B.

par la Pologne. Mon plus grand chagrin est que ce retardement de l'arrivée des deux paquets envoyés à M. de Kaiserling, pour votre excellence, retarde les travaux que j'avais entrepris pour vous plaire.

Je me fesais d'autant plus de plaisir de célébrer votre nation et votre ministère dans l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, que l'un et l'autre sont cruellement outragés dans le nouveau livre dont j'ai eu l'honneur de vous parler en ma dernière lettre envoyée par la voie de Vienne.

Quoi qu'il arrive, j'attendrai vos ordres avec le plus grand empressement de leur obéir. V.

### 2950. A MADAME D'ÉPINAI.

6 février.

Quand il s'agit de son pain, ma chère et respectable philosophe, on oublie tout le reste, hors vous, à qui je songerais en mourant de faim. J'envoie aux fermiers-généraux les déclarations du contrôleur et du receveur, qui avouent leur prévarication, le crime de faux dans le procès-verbal, et toutes les horreurs que nous avons essuyées. Je rends compte de la scélératesse de ces employés que j'ai vus moi-même faire la contrebande. Je fais voir que le pays de Gex est à charge aux fermes du roi; je propose les moyens de faire le bien des fermes-générales et de la province. Je demande que M. d'Épinai ait la bonté de venir traiter avec nous. Si vous pouvez, madame, obtenir qu'il y vienne, et l'accompagner, la province sera, comme moi, à vos pieds. Le sel, le blé, sont de pauvres objets. Il y a des peuples qui n'ont ni pain

ni sel. Mais quand on vous a vue, il faut mourir de vous revoir.

Et la paix, et la guerre, et *Luc*[1], et la Compagnie des Indes, je me moque de tout cela, madame; il faut que vous reveniez. V.

2951. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

9 février.

La santé, madame, la santé! Voilà donc tout ce qui nous restait, et nous ne l'avons pas! Vous avez été malade, l'hiver m'a tué; Silhouette m'a ruiné. Il faut que je reprenne un peu de vie pour aller passer quelques jours auprès de vous, cet été, à l'île Jard. Monsieur votre fils se battra sans doute alors contre les Anglais et contre le prince Ferdinand, et j'en suis fâché.

On vend dans toute l'Europe les *Poëshies*[2] du roi de Prusse, dans lesquelles il dit que l'ame est mortelle, et que les chrétiens sont des faquins. Apparemment qu'à Rosbach nos Français étaient de bons chrétiens, et ont cru leur ame immortelle. Ils n'ont pas voulu perdre un si beau trésor et hasarder d'être damnés. Ils ont pardonné au roi de Prusse en bons chrétiens, et ont sauvé leurs ames.

Que deviendra tout ceci, madame? Maupertuis le savait. Il avait prétendu qu'on pouvait aisément voir l'avenir en exaltant son ame. Il a laissé ce beau secret aux deux capucins entre lesquels il a remis son

[1] Voyez tome LVII, page 293. B.

[2] *OEuvres du philosophe de Sans-Souci.* Potsdam (Paris), 1760. CL.

ame mortelle ou immortelle. Pour nos fortunes, elles sont très mortelles; et Silhouette leur a fait une blessure incurable. J'ai grand'peur que monsieur votre fils ne soit pas payé de sa pension. Cependant ceux qui font la guerre pendant que les autres font l'amour mériteraient quelque petite distinction. Je veux vous parler de tout cela à l'île Jard, madame, avant que mon ame subisse le destin dont le roi de Prusse la menace.

Vivez tant que vous pourrez; je suis à vos pieds pour ma vie.

### 2952. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 février.

Divin ange, *Spartacus* est-il joué? a-t-il réussi? Je ne sais rien, je suis enterré dans mes Délices; les Géorgiques me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz : Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de *la Chevalerie?* Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de Melpomène chez moi; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes; j'ai fait des écritures; je négocie avec les *Soixante;* chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous vissiez le plan de mon château; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est Palladio tout pur, et vous ne sauriez croire combien ces occupations sont satisfesantes, combien elles con-

solent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je suis fou, M. le duc de Choiseul. Les lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas; il a la physionomie heureuse. Je sais bien qu'il ne donnera pas de flottes à M. Berrier[1]; et, quand il en donnerait, autant de perdu;

« Non illi imperium pelagi........ »
VIRG., *Æneid.*, I, v. 142.

Nous avons à Pondichéri un Lally[2], une diable de tête irlandaise qui me coûtera, tôt ou tard, vingt mille livres tournois annuelles, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de Choiseul triomphera de *Luc* de façon ou d'autre, et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que *Luc* est si fou que je ne désespère pas de le mettre à la raison? c'est bien cela qui est une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnassiez vos avis sur la pièce.

Écrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la santé de madame Scaliger. Dites-moi, je vous en prie, s'il est vrai que le P. Saci[3], jésuite, ait été condamné par corps aux consuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des *Poëshies* de cet homme qui a pillé tant de vers et de villes. Est-il vrai qu'on ait défendu son

[1] Voyez ma note, tome XL, page 126. B.
[2] Père de celui qui est mort le 11 mars 1830. CL.
[3] Voyez tome XXII, page 356 et suiv. B.

œuvre[1]? Allons, maître Joly, bavardez; messieurs, brûlez.

Ma foi, juge et *rimeur*, il faudrait tout lier.
RACINE, *les Plaideurs*, acte I, scène 8.

Que je vous aime, mon cher ange!

2953. A M. THIERIOT.

18 février.

Je fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris, sur votre parole; je crois surtout la santé très préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe; j'en ai déjà quelque connaissance; elle est d'un Anglais; et l'auteur, tout Anglais qu'il est, a tort. Je crois en savoir beaucoup sur Mahomet[2], que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talents dont il se vante; douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel, comme lui, sur une jument; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui; il a mené une vie de damné avec toutes ses femmes. Je n'aime de tous les gens de son espèce que Confucius; aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-Souci, qui n'est pas sans soucis, est encore au rang de ces gens que je n'envie

[1] L'*Épître au maréchal Keith, imitation du livre III de Lucrèce, sur les vaines terreurs de la mort et les frayeurs d'une autre vie* (voyez lettres 2990 et 3013), avait beaucoup scandalisé. B.

[2] Voyez plus bas le commencement de la lettre 2968. CL.

point. Je ne connais point l'édition[1] dont vous me parlez, mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une épître au maréchal Keith, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses.

Allez, lâches chrétiens, etc.

a révolté tous les dévots; il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbach; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame est mortelle. Je souhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils se battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à risquer. Le philosophe de Sans-Souci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il cessât de piller des villes, et que nous eussions bientôt la paix.

Au reste, si l'on m'accuse d'avoir raboté quelquefois des vers de ce diable de *Salomon du Nord*, je déclare que je ne veux avoir nulle part à sa mortalité de l'ame. Qu'il se damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie Dieu que les housards prussiens ne dévalisent point M. de Paulmy[2] en chemin. Je suis très fâché que mon petit ermitage ne se trouve point sur sa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dresde. Si ce roi de Pologne était un Sobieski, il serait déjà l'épée à la main.

Au reste, il faut que le *Salomon du Nord* soit le plus grand général de l'Europe, puisque, après deux

[1] Celle qui venait de paraître à Paris avec la date de *Potsdam*, 1760. Voyez ce qu'en dit Voltaire tome XL, page 127. Cl.

[2] Le marquis de Paulmy se disposait à partir pour la Pologne avec Hennin, son secrétaire d'ambassade. Cl.

batailles perdues, et l'affaire de Maxen[1], il trouve encore le secret de menacer Dresde. Il écrit actuellement sur les campagnes de Charles XII[2]; c'est Annibal qui juge Pyrrhus. Ce qu'il m'a envoyé est fort au-dessus des *Rêveries*[3] du maréchal de Saxe.

Darget[4] m'a paru très inquiet de l'édition des poésies du *Salomon;* il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en soupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire de ses œuvres à Francfort; et son ambassadeur[5] en cette ville me signa bravement ce beau brevet:

« Monsié, dès que vou aurez rendu les *poëshies* « du roi mon maître, vou pourez partir pour où vous « semblera; » et je lui signai : « Bon pour les *poëshies* « du roi votre maître, en partant pour où il me « semble. »

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux Délices, à Tournay, et à Ferney, qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois Dalembert? n'a-t-il pas dans sa tête d'aller remplacer Moreau-Maupertuis à Berlin? C'est, par ma foi, bien pis que d'aller en Pologne.

Je suis fort aise que M. Hennin[6] veuille bien se souvenir de moi; son esprit est comme sa physionomie, fort doux et fort aimable.

A propos, écrivez-moi si vous avez ouï dire que l'esprit de discorde se soit reglissé dans l'armée de

[1] Du 21 novembre 1759, jour où Finck se rendit à Daun. Cl.
[2] Les *Réflexions* dont j'ai parlé dans ma Préface du t. XXIV, p. ij. B.
[3] 1757, cinq volumes in-4°. Cl.
[4] Voyez ma note, tome LV, page 244. B.
[5] Freytag. Cl.
[6] P. M. Hennin; voyez tome LVII, page 601. Cl.

M. le duc de Broglie[1]. Si cela est, nous ferons encore des sottises. Dieu nous en préserve! car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim*, *vale*, *et me ama.*

2954. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

18 février.

L'éloquent Cicéron, madame, sans lequel aucun Français ne peut penser, commençait toujours ses lettres par ces mots: « Si vous vous portez bien, j'en « suis bien aise; pour moi, je me porte bien. »

J'ai le malheur d'être tout le contraire de Cicéron; si vous vous portez mal, j'en suis fâché; pour moi, je me porte mal. Heureusement je me suis fait une niche dans laquelle on peut vivre et mourir à sa fantaisie. C'est une consolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du R. P. Stanislas, et de *frère Jean des Entommeures* de Menoux[2]. C'est encore une grande consolation de s'être formé une société de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur; la chose est rare, même dans Paris. Cependant j'imagine que c'est à peu près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons assez plats par M. Bouret. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il soit, est toujours assez passable quand il donne occasion de penser.

[1] Le duc de Broglie était mal avec Soubise, et la prophétie de Voltaire ne tarda pas à s'accomplir. CL.

[2] Jésuite, confesseur de Stanislas. CL. — Frère Jean des Entommeures, dont Voltaire lui donne le nom, est le principal acteur dans le chapitre XXVII du livre I^er de *Gargantua*. B.

Puisque vous avez, madame, les poésies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, lisez donc son *Épître au maréchal Keith*, sur la mortalité de l'ame; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puisse faire une telle épître. Maître Joly de Fleury assemblerait les chambres contre tout autre, et on lacèrerait l'écrit scandaleux; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbach, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme, qui a perdu la moitié de ses états, et qui défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé Pellegrin. Il ferait bien mieux de faire la paix, dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre; mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux-arts, à moins que ce ne soit M. Le Franc de Pompignan [1], et monsieur l'évêque son frère; mais nous aurons toujours des commerçants et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse

[1] Élu, en septembre 1759, par les membres de l'académie française, ce fut le 10 mars 1760 qu'il prononça son Discours de réception. Cl.

quand elle est uniforme; vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autaut les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à Bolingbroke; celui-là valait mieux que ses livres; mais, pour les autres Anglais, leurs livres valent mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, madame; ce n'est pas seulement ma mauvaise santé et ma charrue qui en sont cause; je suis absorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique [1], de tout ce que je dois penser sur ce monde-ci et sur l'autre, le tout pour mon usage, et peut-être, après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vais dans ma besogne aussi franchement que Montaigne va dans la sienne; et, si je m'égare, c'est en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques uns des articles de ce dictionnaire d'idées ne vous déplairaient pas; car je m'imagine que je pense comme vous sur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce serait pour vous y faire ma cour; mais je déteste Paris sincèrement, et autant que je vous suis attaché.

Songez à votre santé, madame; elle sera toujours précieuse à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en souviennent avec le plus grand respect.

[1] Allusion au *Dictionnaire philosophique*. Cl.

## 2955. A M. LINANT.

Aux Délices, 22 février.

Je remercie à deux genoux la philosophe [1] qui met son doigt sur son menton, et qui a un petit air penché que lui a fait Liotard [2]; son ame est aussi belle que ses yeux. Elle a donc la bonté de s'intéresser à notre malheureuse petite province de Gex; elle réussira si elle l'a entrepris : puisse-t-elle revenir avec M. Linant et le *Prophète* de Bohême!

J'écris [3], monsieur, à M. d'Argental, en faveur de mademoiselle Martin, ou Lemoine, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéresse à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Prusse, imprimés depuis peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de soldats. La police a défendu ses vers, on dit même qu'on les brûlera; cela paraît plus aisé que de le battre.

Je suis médiocrement curieux de l'éloquente *Oraison* [4] de M. Poucet de La Rivière [5], mais je voudrais avoir le *Spartacus* de M. Saurin; c'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui n'est pas à son aise. Je souhaite passionnément qu'il réussisse.

Vous me parlez de terribles impôts; puissent-ils servir à battre les Anglais et les Prussiens! mais j'ai peur que nous n'en soyons pour notre argent.

[1] Madame d'Épinai. K.

[2] J.-Ét. Liotard, peintre, né à Genève en 1702, mort en 1776. Cl.

[3] Cette lettre manque. Cl.

[4] L'*Oraison funèbre* de Louise-Élisabeth de France, infante de Parme; 1760. Cl.

[5] Voyez tome XXII, page 335; et XL, 83. B.

Je présente mes obéissances très humbles à toute la famille. Si madame d'Épinai veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un solitaire malade dans son lit. Ce malade a demandé au grand Tronchin s'il fallait s'enduire de poix-résine, comme l'ordonne Maupertuis; il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'académie française.

## 2956. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 février.

On reconnaît ses amis au besoin; il faut que vous me disiez absolument ce que c'était que cette lettre de change du R. P. de Saci [1], de la compagnie de Jésus et de Judas. Il faut aussi que vous ayez la bonté de me faire avoir, par le moyen de M. Bouret, les OEuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par-là les Psaumes de David, mais bien la prose et les vers de sa majesté prussienne. Il n'est plus guère majesté prussienne, attendu que les Russes lui ont raflé la Prusse; il est encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le sera-t-il pas long-temps. Je serai fort flatté d'avoir mis la main à ses ouvrages, s'ils durent un peu plus que son royaume.

A-t-on joué *Spartacus* [2], et M. Le Franc de Pompignan a-t-il fait un bel éloge de Maupertuis? a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déistes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir,

[1] Voyez tome XXII, page 356. B.

[2] Le *Spartacus* de Saurin a été joué le 20 février avec succès. B.

comme feu Moreau-Maupertuis, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangements de finances qui dérangeront furieusement les particuliers. Si, avec cela, on peut avoir des flottes contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince Ferdinand, il ne faudra pas regretter son argent.

Je n'ai point été surpris de voir qu'il n'y ait que quinze conseillers au parlement qui aient porté leur vaisselle; mais je suis fâché que sur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne se soit trouvé que quinze cents citoyens qui aient imité mademoiselle Hus et le roi [1].

On dit que le parlement fera brûler les Œuvres du roi de Prusse; c'est une plaisanterie digne de notre siècle; il vaudrait mieux brûler Magdebourg; mais malheureusement on y rôtirait l'abbé de Prades, qui est dans un cachot de la citadelle, et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 2957. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Friedberg, 24 février.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire!
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,

[1] Voyez la note de la lettre 2916, page 252. Cl.

Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce sera son vrai chef-d'œuvre [1].

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. Virgile a fait d'aussi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne sais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies [2] qui étaient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à de mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts, et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit, et pourquoi les hommes, même les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'im-

[1] Au lieu de ces treize vers, on lit dans l'édition de Berlin:

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire!
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers.
Doué de la grace efficace
Du dieu du goût et du Parnasse,
Il vous a de plus départi
L'art heureux d'instruire et de plaire,
Que tous ces peuples ont senti.
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire:
Malgré tant d'ouvrages bien faits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Vos soins nous ramenaient la paix,
Que ce serait votre chef-d'œuvre.

[2] Voyez ma note, tome XL, page 127. B.

poser le joug de la mode. Pour moi, qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails[1] d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je sais que l'on vous a fait rendre, à Francfort, mes vers et des babioles; mais je n'ai ni su ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit; ce que j'approuverai fort; et Schmidt n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne sais quel est ce Bredow dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; et, ce qu'il y a de triste, c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi; je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair et le sang se révoltent souvent contre cet empire tyrannique de la raison; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous; je suis vieux, cassé, grison, ridé; je perds les dents et la gaîté. Si cela dure, il ne restera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière est difficile, semée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les sortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me suis souvent répété ces beaux vers[2]:

Heureux qui retiré dans le temple des sages, etc.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne; le *Salomon*, que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement[3], une comédie, *la Femme qui a raison*, enfin une Oraison funèbre de frère Berthier[4]. Je n'ai à riposter à

[1] La lettre où Voltaire donnait ces détails est perdue. B.

[2] Ces vers sont une imitation de Lucrèce par Voltaire, qui les avait insérés dans sa dédicace d'*Alzire*; voyez tome IV. B.

[3] Le *Précis de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques*; voyez lettre 2898. B.

[4] Voyez la *Relation de la maladie, etc., du jésuite Berthier*, tome XL, page 12. B.

toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis; plus ils me persécuteront, et plus je leur taillerai de la besogne. Et, si je péris, ce sera sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées sur un champ de bataille; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'est pas connu, et où les Boyer et les Turenne sont égaux.

Je serais bien aise de vous recevoir; je vous souhaite mille bonheurs; mais où, quand, et comment? Voilà des problèmes que Dalembert ni le grand Newton ne sauraient résoudre.

Adieu; vivez heureux et en paix; et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne sais quel être malfesant, lutine.

FÉDÉRIC.

## 2958. A M. HENNIN.

Aux Délices, 27 février.

Monsieur, vous êtes bien bon de vous ressouvenir de moi, lorsque, après avoir vu le Pausilippe, vous allez revoir les salines de Pologne. J'aimerais comme vous l'Italie, s'il n'y fallait pas demander permission de penser à un jacobin; mais je n'aimerais pas la Pologne, quand même on y penserait sans demander permission à personne. Je vous souhaite beaucoup de plaisir, et à M. le marquis de Paulmy, avec les palatins et les palatines. Tâchez surtout de conserver votre santé dans vos voyages. Autrefois on envoyait chez les Suisses et chez les Polonais des hommes vigoureux qui tenaient tête, à table, aux deux républiques; aujourd'hui on n'y envoie que des gens d'esprit. Leur seule instruction était: *Bibat aut mo-*

*riatur;* mais il paraît qu'aujourd'hui leur instruction est de plaire.

Vous avez, monsieur, à la tête des affaires étrangères un homme[1] d'un rare mérite, bien fait pour connaître le vôtre. Je lui suis passionnément attaché par inclination et par reconnaissance. Il donnera sûrement à son ministère plus de force et de noblesse qu'il n'en a eu jusqu'ici. Je souhaite qu'il soit aussi aisé d'avoir de l'argent qu'il lui est naturel d'avoir de grands sentiments.

Vous m'étonnez beaucoup, monsieur, de dire que vous repasserez par Berlin. Je me flatte au moins que vous ne verrez pas le roi de Prusse à Dresde. Jamais prince n'a donné plus de batailles et fait plus de vers. Plût à Dieu que, pour le bien de l'Europe, vous le trouvassiez à Sans-Souci, fesant un opéra! Vous trouverez le roi de Pologne moins poëte et moins guerrier; mais vous ferez la Saint-Hubert avec lui, et c'est une grande consolation. Vous aurez le plaisir de voir en passant l'armée russe couchée sur la neige, et vous l'exhorterez à aller coucher à Leipsick.

Au reste, monsieur, je conçois que cette sorte de vie doit vous être agréable; ce sont toujours des objets nouveaux; vous avez le plaisir de vous instruire, et de servir le roi: cela vaut bien les soupers de Paris, où, de mon temps, tout le monde parlait à-la-fois sans s'entendre. Je ne crois pas qu'aujourd'hui notre capitale ait lieu de penser qu'on n'est bien que chez elle. Je suis bien sûr que vous ne la regretterez

[1] Le duc de Choiseul.

pas plus dans vos voyages que moi dans ma retraite. Il faudrait être bien bon pour croire qu'on ne peut être heureux que dans la paroisse de Saint-Sulpice ou de Saint-Eustache.

Vous verrez probablement de grands événements : c'est le Nord qui est le grand théâtre; mais c'est l'Angleterre qui joue le plus beau rôle. Le nôtre n'est pas aujourd'hui si brillant; mais M. de Paulmy et vous, vous serez comme Baron et la Champmêlé, qui fesaient valoir les pièces de Pradon.

Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main, étant un peu malingre. Les sentiments de mon cœur pour vous n'en sont pas moins vifs; je me vante d'avoir senti tout d'un coup tout ce que vous valez. Je vous prie de me conserver un peu d'amitié; je suis entièrement à vos ordres, et c'est avec tous les sentiments que vous méritez, que j'ai l'honneur d'être passionnément, etc. VOLTAIRE.

Si vous et M. de Paulmy étiez d'honnêtes gens, vous passeriez par chez nous.

### 2959. A M. FORMEY[1].

Février.

J'aime votre concitoyen[2]; il me procure le plaisir d'avoir de vos nouvelles. Je voudrais bien voir l'enduit de poix-résine dont vous avez embaumé ce fou

[1] Formey, qui a imprimé cette lettre dans ses *Souvenirs*, t. I, p. 303, n'en donne pas la date; mais il dit qu'elle accompagnait une lettre de Grosley du 20 février. B.

[2] Grosley, champenois (voyez tome LVII, page 460), pouvait être appelé concitoyen ou compatriote de Formey, dont la famille était originaire de Vitry en Champagne. B.

de Maupertuis, avec sa petite perruque et sa loi de l'épargne. Avez-vous bien exalté son ame?

J'ai peur que vos corps ne meurent de faim à Berlin.

Je ne sais comment vous envoyer l'Almanach[1] de Priam et d'Hector que votre Troyen m'a envoyé pour vous. Quand votre guerroyant philosophe daigne m'écrire par Michelet, je fourre tous les paquets possibles dans le mien; mais il m'écrit par d'autres voies lorsqu'il me fait cet honneur. Je ne peux, en conscience, vous envoyer par la poste un Almanach qui vous coûterait plusieurs florins d'Empire; je ménage votre bourse par le temps qui court. La France est ruinée comme la Prusse. Voilà à quoi se réduisent les beaux exploits du *meilleur des mondes possibles*. Ajoutez-y quelques centaines de mille pauvres diables de monades au diable d'enfer.

### 2960. A MADAME D'ÉPINAI.

1er mars.

Ma respectable philosophe, et qui pis est, très aimable, il fait un de ces vents du nord qui me tuent, et que vous bravez. Je suis dans mon lit, et de là je dicte les hommages que je vous rends. L'affaire de mon avanie, et des commis de Saconex, n'est point du tout terminée. Cette précieuse liberté pour qui j'ai tout fait, pour qui j'ai tout quitté, m'est ravie, ou du moins disputée. J'écris à M. de Chalut de Vérin une prodigieuse lettre[2]; vous devez avoir du

[1] Le volume des *Éphémérides troyennes* pour 1759, in-24. B.

[2] Cette lettre, écrite à Chalut, l'un des soixante fermiers-généraux, n'a pas été retrouvée. Cl.

crédit dans le corps des Soixante. Qui peut vous connaître et ne pas se rendre à vos volontés! Voyez si vous pouvez faire donner quelques petits coups d'aiguillon à la bienveillance que M. de Chalut me témoigne. C'est à vous, madame, que je veux devoir mon repos; il serait bien dur d'être exposé au vent du nord, et de n'être pas libre. Vous sentez bien qu'on fait peu de petits chapitres lorsqu'on a la guerre avec des commis; on ne peut pas chanter quand on vous serre la gorge. Si vous daigniez faire encore un voyage dans ce pays-ci, on vous donnerait un chapitre par semaine.

Je sais bien que Fréron est un lâche scélérat, mais je ne savais pas qu'il eût porté l'infamie jusqu'à se rendre délateur contre les éditeurs de l'*Encyclopédie*. J'ignore quel est son associé Pat[1], dont vous me faites l'honneur de me parler; ces deux messieurs sont apparemment les parents de Cartouche et de Mandrin; mais Mandrin et Cartouche valaient mieux qu'eux; ils avaient au moins du courage.

Il y a grande apparence, madame, que nous ferons une campagne sur terre, attendu qu'il nous est impossible de fourrer notre nez sur mer. Mais avec quoi ferons-nous cette campagne, si le parlement ne veut pas que le roi ait de quoi se défendre? Il paraît aussi déterminé contre la douceur du style de M. Bertin, que contre la dureté de la prose de M. Silhouette. Nous nous occupons plus de ces objets sur la fron-

[1] Pierre Palle, architecte, né le 3 janvier 1723, mort le 19 auguste 1814, éditeur des *Mémoires de Charles Perrault*, 1759, in-12. Il est question de Palle, tome XL, pages 237-38. B.

tière qu'on ne fait à Paris, parceque nous voyons le danger de plus près. La perte de nos flottes, de nos armées, de nos finances, n'empêche pas vos chers compatriotes de faire bonne chère sur des *culs-noirs*, d'appeler M. Bertin *le médecin malgré lui*, et de courir siffler les pièces nouvelles.

Je me flatte au moins que le *Spartacus* de M. Saurin n'aura pas été sifflé; c'est un homme de beaucoup d'esprit, et, de plus, philosophe; c'est dommage qu'il n'ait pas travaillé à l'*Encyclopédie*.

Est-il vrai, ma belle philosophe, qu'il faut vous donner rendez-vous à Feuillassé? Ce serait de votre part un bel exemple. Si vous êtes capable d'une si bonne action, je ne serai plus malade; je braverai la bise comme vous. Toutes les Délices sont à vos pieds.

### 2961. A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 3 mars.

Votre petit Mémoire, mon cher ami, est une bonne provision pour l'histoire; mais il doit servir encore plus à la philosophie. Il peut apprendre aux hommes nés libres qu'ils ne doivent point vendre leur sang à des maîtres étrangers, qu'ils ne connaissent pas, et qui peuvent leur faire plus de mal que de bien.

J'ai la plus grande envie de venir philosopher avec vous avant que vous retourniez à Ussières. Je ne regrette guère les bals et les comédies, mais je regrette beaucoup votre conversation. Je vous prie de vouloir bien ne me pas oublier auprès de vos amis, et surtout auprès de M. le bailli de Lausanne et de madame

son épouse. La vôtre vous a-t-elle donné quelque petit philosophe?

Je vous embrasse de tout mon cœur; adieu. La misère et le trouble sont en France; nous avons ici le nécessaire et la paix. V.

2962. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 mars.

Mon divin ange, le malingre des Délices est au bout des facultés de son corps, de son ame, et de sa bourse. C'était un bon temps pour les gredins que celui de Chapelain, à qui la maison de Longueville donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa *Pucelle;* ce qui fesait, ne vous déplaise, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maison de Conti n'en use pas comme la maison de Longueville avec les auteurs de *la Pucelle;* apparemment que M. le comte de La Marche ne me regarde pas comme un gredin. J'ai pris la liberté de lui écrire [1] directement, et de lui expliquer mes droits très nettement; et il m'a répondu très honnêtement qu'il s'en tenait à la proposition de M. l'abbé d'Espagnac. Si M. Bertin n'obtient pas une meilleure composition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raison. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainsi que le pensent tous les chicaneurs.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monseigneur, par amour et dominant [2], neuf cent vingt livres que je ne lui dois pas,

[1] Cette lettre manque. CL.

[2] Cette incise, qu'on lit dans l'édition de Kehl, n'a aucun sens, et ne peut être de Voltaire. CL.

que de les dépenser en frais de procureurs et de juges; je suis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'est avisé de faire pendre, ou à peu près, un pauvre diable de Suisse, pour me faire payer la procédure, en qualité de haut justicier. Je suis tout ébahi d'être haut justicier, et de faire pendre les Suisses en mon nom.

Le *tripot* est plus plaisant; mais on a les sifflets et les Fréron à combattre. De quelque côté qu'on se tourne, ce monde est plein d'anicroches.

J'ai écrit à Delaleu [1] de faire porter chez vous neuf cent vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'Espagnac; mais, en même temps, je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment ferez-vous? ce conseiller-clerc demeure à une lieue de chez vous; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un polisson? voudrez-vous qu'il envoie le trésorier de son altesse sérénissime avec une belle quittance bien catégorique? ou bien opinerez-vous que cette quittance se fasse chez mon notaire? Tout ce que je sais, c'est que vous êtes mon ange gardien de toutes façons, et que je suis un pauvre diable. Je me suis ruiné en bâtiments à la Palladio, en terrasses, en pièces d'eau; et les pièces de théâtre ne réparent rien [2]. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me disiez votre avis sur *Spartacus*.

Je suis actuellement avec Platon et Cicéron; il ne

[1] Notaire de Voltaire. Cl.

[2] Voltaire ne retirait aucun profit de la plupart de ses chefs-d'œuvre dramatiques. Cl.

me manque plus que l'abbé d'Olivet pour m'achever. Il y a loin de là au *tripot;* mais je suis toujours à vos ordres, et à ceux de madame Scaliger, à qui je présente mes respects. Votre créature, V.

## 2963. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 mars.

Je suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda* [1], etc., fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du bonheur d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de Tronchin. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse; c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. Albergati, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien l'un et l'autre venir manger des truites de notre lac avant que je sois mangé par mes confrères les vers. Les gens qui se conviennent sont trop dispersés

[1] Allusion au vingt et unième vers de l'ode d'Horace *Ad Posthumum*, livre II, ode XIV. CL.

dans ce monde. J'ai quatre jésuites auprès de Ferney [1], des pédants, des prédicants auprès des Délices, et vous êtes à Venise ou à Bologne. Tout cela est assez mal arrangé; mais le reste l'est de même.

Ayez grand soin de votre santé; il faut toujours qu'on dise de vous :

« Gratia, fama, valetudo contingit abunde. »
HOR., lib. I, ep. IV, v. 10.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conseils à vous donner, ni de souhaits à vous faire.

« Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor, inde est. »
PERS., sat. V, v. 153.

*Vive lætus, et ama me.*

2964. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 7 mars.

Je reçois, monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 février; elle finit par une chose bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre sainte, pour venir à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous presser, car il y a quelque petite apparence que je ne serai pas long-temps *in terra viventium*. Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'est avisée de faire à mon ame un très mauvais étui; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puisque cela entrait nécessairement dans le plan du *meilleur des mondes possibles*.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux,

[1] A Ornex. CL.

par les marchands de Genève, le Bolingbroke[1]. Pour ma tragédie suisse, je peux la faire partir, pour deux raisons; la première, parceque je ne la crois point bonne; la seconde, c'est que toute mauvaise qu'elle est, mes amis, qui ont la rage du théâtre, veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie, en récompense, une comédie[2] qui n'est pas dans le goût français; je souhaite qu'elle soit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire me font desirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, sans cérémonie, mais avec la plus grands vérité, votre, etc.

## 2965. A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE[3].

Aux Délices, 10 mars.

Il paraît, monsieur, par votre lettre et par vos vers, que vous êtes bien digne d'être auprès d'un prince qui nous fait espérer de revoir bientôt le grand Condé. Il en a l'esprit et la valeur.

Les faibles ouvrages qui ont pu échapper à mon loisir et à l'inutilité dont j'ai toujours été dans le monde, méritent peu d'être honorés de ses regards. Je ne dois sans doute qu'à vous, monsieur, cette bonté de son altesse sérénissime. Recevez-en mes remerciements. Le parti de la retraite, que j'ai pris, ne me

[1] Voltaire fesait passer des ouvrages anglais à Albergati, comme on le voit par la lettre 3057. Cl.

[2] *Le Droit du Seigneur;* voyez tome VII, page 213. B.

[3] Christophe, comte de La Touraille, écuyer du prince de Condé, était né en Bretagne, à Augan, près Ploermel. Il a laissé quelques ouvrages. Il est mort après 1790. B.

rend point insensible à l'honneur que vous me faites.

Je ne suis depuis cinq ans qu'un laboureur et un jardinier; mais, quoique je ne sacrifie plus qu'à Cérès et à Pomone, votre commerce me ferait encore aimer les muses. Je me souviens avec plaisir de mes premières passions, quand elles sont justifiées par votre exemple. Un commerce tel que le vôtre me serait bien précieux. S'il vous prenait envie de m'envoyer quelque chose, soit de vous, soit de vos amis, je vous prierais de vouloir bien adresser les paquets sous l'enveloppe de M. de Chenevières, premier commis de la guerre, à Versailles.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'estime que vous m'inspirez et les sentiments que je vous dois, etc.

## 2966. DE CHARLES-THÉODORE,

### ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 12 mars.

Dès que j'ai reçu, monsieur, votre lettre[1] du 9 du mois passé, j'ai tâché de me procurer les *OEuvres* de poésie du *philosophe de Sans-Souci*, que j'ai lues avec un grand plaisir. La première épître à son frère, la suivante à Hermotime, la dixième au général Bredow, et la dix-neuvième à Darget, sont celles qui m'ont le plus frappé. *L'art de la Guerre* est un poëme unique et de toute beauté. Ce grand auteur est bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous souviendrez, monsieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poésie. J'ai trouvé dans la sixième épître, au comte de Gotter, les descriptions de plusieurs arts et mé-

[1] Cette lettre manque. Cl.

tiers admirables, entre autres celle sur le pain, qui commence ainsi :

> Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilants,
> Qui guident la charrue et cultivent les champs.

Je crois avoir reconnu le *petit Suisse* en plusieurs endroits, entre nous soit dit. Faites-moi le plaisir de me mander si j'ai rencontré votre goût en quelque chose, dans les articles que je vous ai cités. Je suis toujours charmé de profiter de vos lumières; j'espère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen; vous me le faites espérer. Vous devez être persuadé du plaisir que j'aurai de revoir le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

## 2967. A M. BERTRAND.

Au château de Tournay, 14 mars.

Le planteur de choux et le semeur de grains n'a pas oublié, monsieur, d'envoyer en son temps votre lettre à M. de La Tourrette[1]. Vous me parlez de fossiles et de curiosités naturelles; si je pouvais trouver quelque chose de rare pour le cabinet de monseigneur l'électeur Palatin, vous me feriez grand plaisir de me l'indiquer. Je me souviens d'avoir vu à Berne du sable d'une petite rivière qui donne dans l'Aar; ce sable, vu au microscope, est un amas de pierres précieuses; n'y aurait-il point encore quelques autres colifichets pour amuser les curieux? Je fais plus de cas, dans le fond, d'un bon champ de blé et d'une belle prairie; mon cabinet de physique est ma campagne; mes curiosités sont des charrues et des se-

[1] Claret de La Tourrette, naturaliste, né à Lyon en 1729; l'un des membres de l'académie de cette ville, et de la société économique de celle de Berne. Voltaire était en correspondance avec lui depuis la fin de 1754. CL.

moirs; mais il faut que les princes aient ce que les autres hommes n'ont pas; de belles coquilles du temps du déluge, de belles pierres qui enfermaient un poisson, lequel n'a jamais existé, des congélations qui ne sont bonnes à rien, quelque animal né avec deux têtes, quelque belle maison de colimaçon. On a raison de rechercher toutes ces drogues, si elles font plaisir.

Je ne crois pas que le Bonneville qui est à Pierre-Encise y soit pour les vers du roi de Prusse; on le soupçonne de quelque prose; et, pour le roi de Prusse, on le soupçonne d'être fort mal dans ses affaires.

Cet impudent Grasset

« ............fruitur diis
« Iratis;...............»

JUVEN., lib. I, sat. I, v. 49.

et, malgré la défense de leurs excellences, imprime tout ce qu'il veut à Lausanne, sous le nom d'un autre. Ce malheureux m'écrivit, il y a cinq ou six mois, la lettre la plus punissable, signée de son nom, d'une écriture contrefaite et qui n'est pas la sienne. Si jamais je fais un tour à Lausanne, il entendra parler de moi. Adieu, monsieur; ne m'oubliez pas auprès de monsieur et de madame de Freudenreich. *Tuus.* V.

### 2968. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 mars.

Le *tripot* l'emporte sur la charrue et sur la métaphysique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame Scaliger; un *Tancrède* et une *Médime*[1] par-

[1] Nouvelle version de *Zulime;* voyez cette pièce, tome IV. B.

tent sous l'enveloppe de M. de Courteilles, et ceci est la lettre d'avis. Vous saurez encore que, comme il s'agit toujours d'Arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclaircissement en prose sur le prophète Mahomet [1], dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame Scaliger comme aux vôtres. Si vous connaissez quelque savant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'est du pédantisme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diabloteau Fréron, sans m'en rien dire; c'est la fonction des anges gardiens; ils veillent autour de leurs clients, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous dise? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai saisi l'occasion pour demander une espèce de grace, ou plutôt de justice, à M. de Courteilles. On me persécute, ne vous déplaise, de la part du Conseil; on veut que je sois haut justicier; on fait pendre, ou à peu près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'est plus beau que de payer les frais, et on va saisir mes bœufs pour me faire honneur. Je suis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déjà fait bouquer messieurs du domaine; je l'emporterai encore sur eux, car j'ai raison, et M. de Courteilles entendra raison. Je vous en fais juge; lisez la lettre [2] que

[1] La *Lettre civile et honnête*, etc.; *le tout au sujet de Mahomet*; voyez tome XL, page 171. B.

[2] Nous ne connaissons pas cette lettre. Cl.

je lui écris, seulement pour vous en amuser et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'est pas avec moi un bénéfice simple. Vous avez encore eu l'endosse d'un abbé d'Espagnac ; tout cela est fini. Je ne le traite pas comme le roi ; je crains un conseiller-clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent pistoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en sait plus que moi. Mais, pour le roi, je ne lui ferai point de grace ; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute justice. Poussez cela, je vous prie, vivement avec M. de Courteilles.

*Luc* est plus fou que jamais ; je suis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la paix. Je ne désespère encore de rien ; mais il faudrait que M. le duc de Choiseul m'écrivît au moins un petit mot de bonté. Cela n'est-il pas honteux que je reçoive quatre lettres [1] de *Luc* contre une de votre aimable duc ?

Et M. le maréchal de Richelieu, autre négligent, autre Pococurante [2], que fait-il ? ne le voyez-vous pas ? n'a-t-il pas des filles ? ne rit-il pas dans sa barbe de tout ce qui se passe ? Est-il vrai que les jésuites ont fait pour quinze cent mille francs [3] de lettres de change qu'ils ne paient point ? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des jansénistes, il faudra bien qu'ils paient.

Mon Dieu, que si j'ai de bon foin cette année, je serai heureux !

Je baise plus que jamais le bout de vos ailes avec la plus tendre reconnaissance.

[1] La plupart de ces lettres n'ont pas été retrouvées non plus. Cl.

[2] Personnage de *Candide* ; voyez tome XXXIII, page 317. B.

[3] Voyez tome XXII, page 357. B.

Madame Scaliger, si je n'ai pas fait dans *Tancrède* tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

## 2969. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

19 mars 1760.

Votre santé m'inquiète beaucoup, madame; mais si vous avez le bonheur d'avoir encore auprès de vous monsieur votre fils, j'attends tout de ses soins. Ce qu'on aime fait bien porter. Je prends mes mesures, autant que je le peux, pour avoir encore la consolation de passer quelques journées auprès de vous; mais je suis devenu un si grand laboureur, un si fier maçon, que je ne sais plus quand mes bœufs et mes ouvriers pourront se passer de moi. Nous laisserons, vous et moi, madame, ce monde-ci aussi sot, aussi méchant que nous l'avons trouvé en y arrivant. Mais nous laisserons la France plus gueuse et plus vilipendée. Voilà encore ce pauvre capitaine Thurot[1] gobé, lui et son escadre et ses gens. La mer n'est pas du tout notre élément; et la terre ne l'est guère. Il est dur de payer un troisième vingtième pour être toujours battus.

On dit qu'il se forme de petits orages à la cour qui pourront bien retomber sur la tête d'une personne[2] que vous aimez, et à laquelle je suis attaché. Rien ne vous surprendra. Votre machine a donc pris une plume et de l'encre! il y a long-temps que

[1] François Thurot, né à Nuils vers 1727, avait été tué, le 28 février 1760, dans le combat livré entre le môle de Galloway et l'île de Man. B.

[2] Madame de Pompadour. B.

je suis persuadé que nous ne sommes que de pauvres machines. Mais quand je vous écris, c'est mon cœur qui prend la plume. Je m'intéresse à votre santé avec la plus vive tendresse, et j'espère vous faire ma cour dans votre jardin cet été.

## 2970. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOUJOURS SUR LA PAIX.

Friedberg, 20 mars.

Peuple charmant, aimables fous,
Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
A la fin donc résolvez-vous:
Avec la Prusse et l'Angleterre
Voulez-vous la paix ou la guerre?
Si Neptune sur mer vous a porté des coups,
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,
Vous formez le projet de subjuguer la terre;
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous;
Votre milice est invincible,
De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux,
La fougue française est terrible;
Et je crois déjà voir, car la chose est plausible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui par un fortuné destin
A du souffle d'Éole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie de Ferney donne à la France nourrissent la constance des ministres à la prolonger. Refusez vos subsides au *Très-Chrétien*, et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez[1], je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitants des

[1] On n'a pas retrouvé la lettre où Voltaire parlait de paix à Frédéric. Cl.

Petites-Maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Ou ces géants sont fous, ou ces géants sont dieux [1].

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré; le *Hasard* [2] décidera du reste.

De cette affreuse tragédie
Vous jugez en repos parmi les spectateurs,
Et sifflez en secret la pièce et les acteurs;
Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois; car vos fameux auteurs
De se persécuter ont tous la maladie.
Nos funestes débats font répandre des pleurs,
Quand vos poétiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour fesait un juste choix,
Elle préférerait, et j'ose le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois,
Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou, pour que *Louis du Moulin* [3] ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent; faites, en un mot, ce que vous voudrez: nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottises peuvent compter sur ces paroles sacramentales :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.
RACINE, *Iphigénie*, acte III, scène 7.

Adieu, vivez heureux; et, tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos Français.

[1] Dans son *Épître à Algarotti* (1735), voyez tome XIII, Voltaire a dit:

Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux. B.

[2] Voyez le commencement de la lettre 2805. B.

[3] Voyez ma note, tome XXI, pages 138-39. B.

2971. A M. BETTINELLI.

24 mars 1760, par Genève, aux Délices.

Le paquet dont vous m'avez honoré, monsieur, me fait regretter plus que jamais votre personne; vous me paraissez furieusement riche; vous me comblez de biens qui semblent ne vous rien coûter. Tout ce que vous m'apprenez coule d'une source bien abondante; tous les arts vous sont présents, ainsi que tous les siècles. Vous ajoutez encore à mon estime pour l'Italie. Je vois plus que jamais qu'elle est en tout notre maîtresse. Mais puisque nous sommes à présent des enfants drus et forts, qui sommes sevrés depuis long-temps, et qui marchent tout seuls, il n'y a pas d'apparence que j'aille voir notre nourrice, à moins que je ne sois cardinal. Comme j'ai eu, je crois, l'honneur de vous le dire, je respecte fort Ignace Danti; mais je n'aime point du tout les jacobins, et j'étranglerais saint Dominique pour avoir établi l'inquisition. Je ne peux vous passer que vous disiez qu'il y a des hypocrites en Angleterre. Ne seriez-vous pas comme cette femme honnête qui croyait que tous les hommes avaient l'haleine puante, parceque son mari puait comme un bouc? Non, il n'y a point d'hypocrites en Angleterre. Qui ne craint rien ne déguise rien; qui peut penser librement ne pense point en esclave; qui n'est point courbé sous le joug despotique séculier ou régulier, marche droit et la tête levée. N'ôtez pas au seul peuple de la terre qui jouit des droits de l'humanité, ce droit précieux envié par les autres nations. Il a été autrefois fana-

tique et superstitieux, mais il s'est guéri de ces horribles maladies; il se porte bien, ne lui contestez pas la santé.

Comme les Français ne sont qu'à demi libres, ils ne sont hardis qu'à demi. Il est vrai que Buffon, Montesquieu, Helvétius, etc., ont donné des rétractations; mais il est encore plus vrai qu'ils y ont été forcés, et que ces rétractations n'ont été regardées que comme des condescendances qu'on a pour des frénétiques. Le public sait à quoi s'en tenir: tout le monde n'a pas le même goût pour être brûlé que Jean Hus et Jérôme de Prague. Les sages, en Angleterre, ne sont point persécutés; et les sages, en France, éludent la persécution. Pour les petits pédants de la petite ville de Genève, je vous les abandonne. S'ils sont assez sots pour prendre le parti d'Arius contre celui d'Athanase, et pour prétendre que 4 et 4 font 7, contre des gens qui disent que 4 et 4 font 9, ces marousles-là devraient au moins être assez hardis pour l'avouer; j'ai pour eux presque autant de mépris que pour les convulsionnaires de Saint-Médard.

Avez-vous entendu parler des *Poésies* du roi de Prusse imprimées? c'est celui-là qui n'est point hypocrite; il parle des chrétiens comme Julien en parlait[1]. Il y a apparence que l'Église grecque et l'Église latine, réunies sous M. de Soltikof et sous M. Daun, l'excommunieront incessamment à coups de canon. Il se défendra comme un diable: nous sommes bien

[1] Voyez lettre 2990. B.

sûrs qu'il sera damné; mais nous ne sommes pas si certains qu'il sera battu.

Pour nous autres Français, nous sommes écrasés sur terre, anéantis sur mer, sans vaisselle, sans espérance; mais nous dansons fort joliment. Je ne danse point; mais je sens tout votre mérite, et suis à vous pour jamais: *e da bando le ceremonie.*

2972. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 mars.

Ange toujours gardien, je n'ai qu'un moment; il sera consacré aux actions de graces, non pas pour le grand chambrier[1], non pas même pour le prince[2] du sang, mais pour vous seul. Il faut que vous sachiez encore que M. Budée de Boisi, qui m'a vendu la terre de Ferney, veut absolument que je vous sollicite encore auprès de M. de Courteilles, pour je ne sais quel procès[3] auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits, nous autres provinciaux; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation, on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos *Chevaliers;* je m'en soucie pourtant un peu plus que du procès de M. de Boisi; mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger, quoique au fond je croie ma cause bonne. Vous vou-

[1] L'abbé d'Espagnac. Cl.

[2] Le prince de La Marche; voyez ma note sur la lettre 2869. B.

[3] Il en est question dans la lettre 2583. Cl.

lez un chant de *la Pucelle*: eh, mon Dieu! mon cher ange, que ne parliez-vous? vous en aurez deux au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre [1] ne se mettait pas en peine de ces facéties; mais, puisque vous en êtes curieux, vous serez servi; vers et prose, tout est à vous.

Au milieu de mes douces occupations, je suis fâché; on nous a pris Masulipatan, on nous prendra Pondichéri; il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de Choiseul; on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que si *Luc* voulait céder quelque chose, vous pourriez, en ce cas, vous débarrasser avec bienséance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée; je soupçonne que le roi de Portugal, que *Luc* appelait le *chose* [2] de Portugal, pourrait bien perdre son *chose*, son royaume; que le roi d'Espagne pourrait bien, dans peu, tenter cette conquête; le temps est assez favorable; les jésuites sont gens à lui promettre le paradis en sus, pour sa peine; ils ne s'endorment pas. Le *chose* de Portugal n'est pas aimé, son ministre [3] est détesté: belle occasion pour un roi d'Espagne, qui a de l'argent et des troupes, de faire rebâtir Lisbonne.

Je ne peux aimer *Luc*, car je le connais; mais il vaut mieux que le *chose* du Portugal. Nous verrons

[1] D'Argental était ministre plénipotentiaire du duc de Parme. Cl.

[2] Voyez lettre 2899. B.

[3] Voyez ma note, page 43. B.

comment il se tirera d'affaire cette année. Mais nous, que ferons-nous? rien sur mer, et peut-être des sottises sur terre. Plaisante saison pour mettre un héros français sur le théâtre!

M. le duc de La Vallière a donc fait l'histoire chronologique de l'Opéra; c'est quelque chose; il y a encore du génie en France. Je vous adore.

### 2973. A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 28 mars.

Il faut que vous sachiez, mon ancien ami, que madame Denis me dit depuis un mois: « J'écris demain à M. de Cideville, » et que je dois mettre quelques lignes au bas des siennes. Je suis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin de mon chef, car je suis honteux de ne vous avoir point écrit[1] depuis que vous me fîtes tant rire du *puant marquis*[2], et que vous me rendîtes de bons offices auprès de sa ladre personne.

Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé[3] en douze mois; je suis peu instruit de vos marches, et fort incertain si vous êtes dans le plat tumulte de Paris, ou si vous jouissez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conserver cette terre[4], qu'on dit mériter bien mieux le nom de *Délices* que mes Délices! Plus on avance dans sa carrière, et plus

[1] La dernière lettre de Voltaire à Cideville était celle du 29 juin 1759. B.

[2] Ango de La Motte-Lézeau. Cl.

[3] L'abbé du Resnel, qui mourut un an plus tard. Cl.

[4] Celle de Launay. Cl.

on est convaincu que l'on n'est bien que chez soi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me suis *enterré*. Ce n'est pas que je ne sois assez au fait de ce qui se passe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port; et je vous assure que mon port est bien joli et bien abrité.

Je souhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres comme les miennes. On paie assez en France. Il est doux de n'avoir rien à payer dans ses possessions. Figurez-vous ce que c'est à présent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Prusse, eu Silésie; c'est bien pis que le troisième vingtième.

Vous avez lu, sans doute, les *Poésies du philosophe de Sans-Souci*, qu'on soupçonne de n'être ni *sans souci*, ni *philosophe*. Je suis aussi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ses Œuvres, que fâché de ses œuvres guerrières. Jamais poëte n'a fait verser tant de sang; Tyrtée et Denys n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe[1].

Adieu, mon ancien ami; souvenez-vous quelquefois du Suisse V., qui vous aime.

### 2974. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 1er avril.

Monsieur, la lettre de votre excellence, du 19 février, reçue par la voie de Vienne le 29 mars, me remplit de reconnaissance, et augmente la douleur

[1] Denys y devint maître d'école après avoir été tyran de Syracuse. B.

où j'étais de la perte du paquet que j'avais eu l'honneur de vous envoyer au mois d'octobre dernier.

J'ai remis aujourd'hui entre les mains de M. de Soltikof un nouvel exemplaire pour suppléer à la perte du premier. J'espère que ce dernier paquet vous sera rendu; mais cette ressource ne calmera pas les inquiétudes où nous sommes les éditeurs et moi. On prétend que le paquet envoyé au mois d'octobre a été intercepté en Allemagne, et qu'on imprime aujourd'hui à Hambourg et à Francfort cette première partie de la *Vie de Pierre-le-Grand* qui est contenue dans le paquet intercepté. J'envoie à Francfort un homme affidé pour suivre les traces de cette affaire.

Mais s'il est vrai que le livre a été vendu à des libraires allemands, je prévois avec douleur que tous mes soins seront inutiles. Ce chagrin est bien capable de corrompre la satisfaction que je ressentais à mettre en ordre les matériaux du monument que vous érigez, monsieur, au grand homme à qui nous devons votre auguste impératrice, et à qui je dois l'honneur de vous connaître. Mais vos bontés me servent de consolation; et, quelque contre-temps douloureux que j'essuie, je consacrerai le peu qui me reste de force à finir un ouvrage commencé sous vos auspices, et que vos soins m'ont rendu si cher. Si ma santé m'avait permis de faire le voyage de Pétersbourg [1], je l'aurais entrepris avec joie, et vous auriez été servi avec plus de promptitude; mais mon âge et mes maladies ne me permettent plus de me transplanter. Ma

[1] Élisabeth, vers le commencement de 1757, avait fait témoigner à Voltaire le desir de le voir dans la capitale de son empire. Cl.

seule espérance est de recevoir vos ordres dans ma retraite, et de vous témoigner de loin mon attachement et mon zèle.

Je ne sais si votre excellence a vu le petit livre qui a fait tant de bruit, et dont j'avais l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Quoi qu'il en soit, rien ne peut aujourd'hui diminuer l'estime que toute l'Europe a pour votre nation.

J'ai eu l'honneur d'avoir chez moi, pendant quelques jours, deux de vos compatriotes amis de M. Soltikof, et même, je crois, ses parents; ils sont tous deux infiniment aimables; ils parlent ma langue aussi purement que vous l'écrivez. Je n'ai point encore vu de vos compatriotes qui ne m'aient convaincu du mérite de votre nation, et de l'éducation heureuse qu'on reçoit par vos soins et par votre protection dans les deux capitales de votre empire. Tout sert à confirmer les sentiments tendres et respectueux avec lesquels je serai toute ma vie, etc., V.

### 2975. A M. BERTRAND.

Aux Délices, 2 avril.

Pardon, mon cher monsieur, de n'avoir pas répondu comme je le devais à la lettre que vous m'avez écrite touchant votre cabinet [1]. Je compte aller chez S. A. É. Palatine à la fin de mai [2]; ce sera là ma meilleure réponse. L'étude, qui est ici ma plus grande occupation, m'a absorbé depuis un mois. Je me suis enterré dans mon imagination; je ressusciterai pour vous

[1] Cabinet d'histoire naturelle. Cl.

[2] Voltaire ne put aller à Schwetzingen. Cl.

aller voir à Berne. Ce sera pour moi un grand plaisir d'y faire ma cour à monsieur et à madame de Freudenreich, et de revoir encore cette ville où l'on a eu tant de bonté pour moi.

Il est vrai qu'on négocie beaucoup; mais il n'est pas moins vrai qu'on arme davantage. Si nous avons la paix à la fin de cette année, l'olive sera sanglante. Messieurs de Lausanne ont grand tort de garder ce Grasset chez eux. C'est un fripon artificieux et insolent qui leur attirera quelques affaires.

Je vous embrasse. V.

## 2976. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Friedberg, 3 avril.

Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez [1] de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ses vers bien cachetés après sa mort, et qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiscrétion.

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertuis;
La Vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame était noble et fidèle;
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit [2], ce vil libelle,
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.
Voyez quelle est votre manie:
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
Que j'admirais avec transport,

[1] La lettre dans laquelle Voltaire, selon Frédéric, accusait Maupertuis d'avoir *trahi* ce prince, manque. Elle répondait à la lettre 2957. Cl.

[2] La *Diatribe du docteur Akakia* qui donna naissance aux persécutions de Frédéric contre Voltaire; voyez tome XXXIX, pages 472, 474. B.

Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort!
Ainsi, jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.
Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de *la Henriade;*
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposais.
Hélas! si votre ame est sensible,
Rougissez-en pour votre honneur,
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! certainement les gens qui la proposent n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! céder le pays de Clèves, parcequ'il est habité par des *bêtes!* Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parceque le proverbe dit: Nonante-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes? Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère français ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix.

Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant, je vous abandonne à vos remords et aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette *religion naturelle*, que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

2977. DE Mme LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST[1].

Avril.

Monsieur, ne craignez-vous pas de m'enorgueillir, ou bien est-ce pour essayer si le cœur d'une Allemande saura sentir la

[1] Voyez la note, tome LV, page 278. B.

valeur d'une approbation aussi flatteuse que l'est la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs aussi propres à servir de modèles qu'à vous attirer la reconnaissance des siècles à venir, par conséquent à vous immortaliser? Je ne suis pas assez philosophe pour résister à l'une[1]; et, pour l'autre, j'ai su vous lire, vous préférer, vous estimer. Ce sont là les titres des remerciements dont je m'acquitte, qui me font oser vous demander votre amitié, et vous assurer que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre tout acquise amie et très humble servante, ÉLISABETH.

## 2978. A M. LE COMTE D'ALBARET[2],

A TURIN.

Aux Délices, 10 avril.

Vous direz, monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison; mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentiments par ma négligence; croyez que, de tous les paresseux, et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame Denis va rejouer; mais pour moi, je renonce au *tripot*. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment je serais charmé de voir la traduction de cette *Alzire*. Je suis comme les vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de graces et de talents. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de Chauvelin, pour vous,

[1] Le poëme de *Jeanne d'Arc*. K.

[2] La lettre 2867 lui est adressée. B.

monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes, qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que, malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame Denis. *Umillimo*

VOLTAIRE.

### 2979. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 avril.

Mon divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup, mais il faut aimer le *tripot* jusqu'au dernier moment. Voici une pièce[1] de Jodelle, ajustée par un petit Hurtaud, que je vous envoie; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit Hurtaud. Je pense que cela vaut mieux que de donner ces *Chevaliers*, qui, malheureusement, passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise, est quelque chose. Vous savez ce que c'était que le droit du seigneur; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit Hurtaud a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de *sacrement*[2]; j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez

[1] Le *Droit du Seigneur*, que Voltaire dit successivement être de divers auteurs; voyez tome VII, page 215. B.

[2] Acte I, scène 1, v. 57. CL.

hardi pour corriger les vers de Hurtaud, mais on peut bien mettre *votre engagement* au lieu de *votre sacrement;* c'est, je crois, au premier acte, autant qu'il peut m'en souvenir.

Mettrez-vous M. le duc de Choiseul dans la confidence? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous Henri II.

Voilà donc deux chants [1] de *Pucelle* pour les anges. Mais êtes-vous capable de garder le plus grand des secrets? Plus que vous, sans doute, m'allez-vous dire.

Oui, je sais bien que j'ai joué *Tancrède,* et par-là je l'ai affiché, il est vrai; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur monsieur et madame de Chauvelin cette *Chevalerie;* mais ici le cas est différent. Point d'essai, et la chose est beaucoup plus singulière que tous les *Chevaliers* du monde. Motus, au moins. Et Pondichéri! ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des *Chevaliers*. Je crois que monsieur votre frère[2] a raison de ne pas trop aimer *Médime* ou *Fanime*.

Mais comment va la santé de madame Scaliger? voilà le point essentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de Socrate; mais son démon se bornait à le retenir, et vous m'inspirez.

[1] Un de ces chants était peut-être l'esquisse de celui que Voltaire appelle *la Capilotade*, et qui est aujourd'hui le chant XVIII de *la Pucelle*. CL.

[2] Pont de Veyle. B.

## 2980. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 avril.

Je ne vous ai envoyé, madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines; je me suis enterré dans mon imagination; ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre. Moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire: « Madame « veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en train, « elle est de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui « envoie quelques *rogatons;* » et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou historiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse*, que je l'ai lue, pour me délasser de mes travaux, pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace. Je disais: Quand tous ces gens-là seraient mes parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre

humain, et qui promet toujours quelque chose de volumes en volumes, pour les vendre. Enfin j'ai rencontré Clarisse dans un mauvais lieu, au dixième volume, et cela m'a fort touché.

La *Théodore*[1] de Pierre Corneille, qui veut absolument entrer chez la Fillon[2], par un principe de christianisme, n'approche pas de Clarisse, de sa situation, et de ses sentiments; mais, excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle Anglaise, j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman. Il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi Horace, Virgile, Ovide, plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures[3], et la tenue du conseil de Picrochole[4] (je les sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parceque c'est la peinture du monde la plus vive.

[1] Voyez tome XXXV, page 480. B.

[2] La Fillon tenait un mauvais lieu sous la régence; voyez tome XX, page 6. B.

[3] *Gargantua*, livre I, chap. 27. B.

[4] Id., livre I, chap. 33. B.

Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais si Horace est le premier des feseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois[1] trop de mal de lui.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela; c'est celui de voir verdir de vastes prairies, et croître de belles moissons : c'est la véritable vie de l'homme, tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux; vous ne connaissez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de soutenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez à la place de ces passions la philosophie, qui ne les vaut pas; et moi, madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami[2] de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

[1] Dans le *Temple du Goût*, Voltaire réduisait l'ouvrage de Rabelais tout au plus à un demi-quart. Il en avait dit bien plus de mal dans la 22e de ses *Lettres philosophiques*; voyez tome XXXVII, page 256. B.

[2] Le président Hénault. Cl.

## 2981. DE M. DALEMBERT.

A Paris, 14 avril.

*Quand* on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux, car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le sont pas.

*Quand* on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bien heureux qu'il y ait, dans un pays libre, des philosophes qui puissent élever la voix.

*Quand* les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront Dieu et l'auteur.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille [1] que je viens de recevoir de Genève. Ne sauriez-vous point, par hasard, qui m'a fait ce présent-là? Ce ne saurait être vous, car, depuis quatre jours, tout le monde veut ici que vous soyez mort; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici [2], l'ancien évêque de Limoges [3] pour successeur. Votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère Berthier, ou par M. de Pompignan.

Il faudrait imprimer, à la suite du *Discours* de notre nouveau confrère, une épître [4] que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites, et notre saint-père le pape, y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

[1] Les *Quand;* voyez tome XL, page 132. B.

[2] Versailles. B.

[3] Jean-Gilles de Coetlosquet, ci-devant précepteur des enfants de France. Il y eut, en 1760, deux places vacantes à l'académie par la mort de Vauréal et de Mirabaud. Coetlosquet ne fut cependant élu qu'à la mort de Sallier, en 1761. B.

[4] Épître à Dalembert; voyez une de mes notes sur la lettre 2996. B.

*P. S.* Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la Comédie française une pièce intitulée *les Philosophes modernes*[1]. Préville doit y marcher à quatre pattes, pour représenter Rousseau. Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

## 2982. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

15 avril.

Puisque vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire.
Chaque esprit a son caractère;
Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir, comme vous, saisir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant ressouvenez-vous de celui[2] qui a dit autrefois:

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon homme; il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque[3] de Mayence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il est clair que votre majesté a encouru les censures de Rome, en imaginant si plaisamment

[1] Comédie de Palissot, jouée le 2 mai suivant. Cl.

[2] Dans son *Épître à mon esprit* (v. 289-90) le roi de Prusse avait dit:

Mais quoique admirateur de César et d'Alcide,
J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide. B.

[3] Jean-Frédéric-Charles, mort en 1763; voyez t. XXIII, p. 22. B.

de faire payer à l'Église les pots que vous avez cassés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre majesté m'avait dit souvent que les peuples de..... [1] étaient des sots. En vérité, sire, vous êtes bien bon de vouloir réguer sur ces gens-là. Je crois vous proposer un très bon marché, en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je suis très fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'est par ladrerie que je vous propose la paix; point du tout; c'est uniquement afin que vous ne risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates, des housards, et autres barbares, qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiseul, M. de Kaunitz [2], M. Pitt [3], ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain [4], qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les Pères du concile, et qui aura proba-

[1] Les peuples de Vestphalie, sans doute. Cl.
[2] Voyez lettre 2936, page 285. B.
[3] William Pitt, premier comte de Chatham, mort en 1778. Cl.
[4] Voyez la note sur la lettre 2996. B.

blement l'honneur de voir votre majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, et qui sait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière, et qui ne sais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de Choiseul.

Votre majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! Eh, qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle et de Julien; ressemblez-leur toujours, mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiseul, dans vos goguettes.

Et sur ce, je présente à votre majesté mon respect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

### 2983. A M. LE COMTE DE LORENZI[1].

Au château de Tournay, 15 avril.

J'ai reçu, monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez, dans le temps où j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeunisse, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu

[1] Le comte de Lorenzi, frère du chevalier de Lorenzi avec lequel J.-J. Rousseau fut en correspondance, était né à Florence; et, de 1734 à 1765, époque de sa mort, il y remplit les fonctions de chargé des affaires du roi de France en Toscane. Lorenzi était membre de l'académie de botanique de sa ville natale. Cl.

de salutaires; la nature nous a donné beaucoup de poisons et pas un spécifique. C'est dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de Salomon qui traitait de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; c'était sans doute un très bel ouvrage, puisqu'il était composé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ses sept cents femmes et de ses trois cents concubines. Je ne sais si vous avez vu les hérésies du *Salomon du Nord;* il va plus loin que son devancier, lequel ne sait pas s'il reste quelque chose de l'homme après sa mort. Pour celui-ci, il est sûr de son fait, et il croit que ses soldats tuent si bien leur monde qu'il n'en reste rien du tout. J'attends le *Peut-être* de Rabelais[1] le plus doucement que je peux.

## 2984. A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 19 avril.

Partez-vous bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Hornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'est bonne que pour *Messieurs* du parlement, les filles de joie, et l'Opéra-Comique? Êtes-vous bien lasse de cette malheureuse inutilité dans laquelle on passe sa vie, de ces visites insipides, et du vide qu'on sent dans son ame après avoir passé sa journée à faire des riens et à entendre des sottises? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaisir à gouverner votre Hornoi et à l'embellir, qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

[1] Voyez tome XLIII, page 475. B.

*Luc* m'écrit toujours, mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'esprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous fesons; j'ai grand'peur qu'il n'ait raison. J'embrasse tendrement M. de Florian et monsieur votre fils, etc.

## 2985. A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

Au château de Tournay, par Genève, 21 avril.

Sire, un petit moine de Saint-Just disait à Charles-Quint : « Sacrée majesté, n'êtes-vous pas lasse d'a« voir troublé le monde? faut-il encore désoler un « pauvre moine dans sa cellule? » Je suis le moine, mais vous n'avez pas encore renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les *OEuvres du philosophe de Sans-Souci* dans sa cassette? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement, qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé? ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que Maupertuis vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importent sa personne et sa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire tort en disant à votre majesté qu'il

[1] Réponse à la lettre 2976. Cl.

avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche; mais ne la troublez pas par des reproches injustes et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal; vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France, vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue, et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser?

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie, répandus dans toute l'Europe : « Les philosophes ne « peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensem- « ble. Voici un roi qui ne croit pas en Jésus-Christ; « il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, « et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les « prétendus philosophes, et Dieu les punit les uns par « les autres. »

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et, pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion

chrétienne[1], c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai, en mourant, d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre; et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques uns des vôtres. Il gémit

[1] C'est Frédéric qui reprochait à Voltaire de n'être pas au-dessus des préjugés populaires en parlant de l'homme-dieu; voyez t. LIII, p. 142. B.

des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer, avant sa mort, les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en fesant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

### 2986. A M. COLINI,

A MANHEIM.

Au château de Tournay, 21 avril.

*Sono stato sul punto di fare come il povero Pierron* [1].

On m'a dit mort; cela n'est pas entièrement vrai. Je compte, mon cher Colini, que vous deviendrez nécessaire à son altesse électorale. Plus vous l'approcherez, plus elle vous goûtera. Je vous adresse ma lettre [2] pour lui. Je suis encore bien mal; si mes forces reviennent, j'irai à Schwetzingen. Je ne veux pas mourir sans avoir encore vu le plus aimable et le meilleur des souverains. Il y a un Français, nommé M. de Caux [3], qui a écrit à Manheim à ma nièce. Je porterai, si je peux, la réponse. Je vous embrasse.

[1] Voltaire venait d'apprendre, par Colini, la mort récente de Pierron. Cl.

[2] Cette lettre manque. Cl.

[3] Caux de Cappeval publiait alors, à Manheim, de concert avec l'abbé Règlei et Portelance, la fin de son *Journal des journaux*, commencé en janvier 1760. Quand il mit au jour (vers juin 1772) sa traduction de *la Henriade*, en vers latins, il demeurait encore à Manheim, où il est mort, selon Colini. Cl.

## 2987. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près Genève, 22 avril.

Monsieur, la personne qui est allée à Francfort-sur-le-Mein, et qui s'est chargée de s'informer de l'aventure du paquet du mois de septembre ou octobre dernier, me mande qu'on attend de Hambourg, tous les jours, une édition de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, sous le nom des libraires de Genève. Cette nouvelle est assez vraisemblable. Les libraires de Genève ont tiré à grands frais huit mille exemplaires de leur édition, qui leur restent entre les mains. Je fais l'impossible depuis quatre mois pour les apaiser. Je suis toujours entièrement aux ordres de votre excellence. Le plus grand de mes plaisirs, dans ma vieillesse, est de travailler au monument que vous érigez au plus grand homme du siècle passé. La multitude épouvantable de livres qui s'accumulent de tous côtés ne permet peut-être pas qu'on entre dans beaucoup de détails. L'esprit philosophique qui règne de nos jours permet encore moins un fade panégyrique. Le milieu entre ces deux extrémités est difficile à garder; mais je ne désespère de rien, monsieur, quand je serai aidé de vos conseils et de vos lumières. Ce sera par votre seul moyen que je pourrai parvenir à ne blesser ni la vérité, ni la délicatesse de votre cœur, ni le goût des gens de lettres, qui seuls décident, à la longue, de la bonté d'un ouvrage. Je souhaite surtout que votre *Histoire de Pierre-le-Grand*, dans laquelle je ne suis que votre copiste,

puisse servir de réponse aux calomnies répandues contre votre nation et contre votre auguste souveraine, dans le recueil qui vient de paraître. J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux dévouement, etc.

V.

## 2988. A M. PILAVOINE,

### A PONDICHÉRI.

Au château de Ferney, 23 avril.

Mon cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où Pythagore est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate[1] ne vaut point celles d'Oxford et de Cambridge. Les hommes sont nés partout à peu près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récolets dans ce même Capitole où triompha Scipion, où Cicéron harangua.

Les Égyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de César, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et, malheureusement pour

[1] Voyez tome XL, page 183. B.

nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que dans quelque temps ils ne viennent vous faire une visite; mais M. Dupleix les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la Compagnie, non seulement à cause de vous, mais parceque je suis Français, et encore parceque j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan.

J'ai connu beaucoup MM. de Lally[1] et de Soupire[2]; celui-ci est venu me voir à mon petit ermitage auprès de Genève avant de partir pour l'Inde; c'est à lui que j'adressai ma lettre[3] pour vous à Surate. N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à Maurice Pilavoine, de Surate; c'était ainsi qu'on vous appelait au collége, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin, qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar.

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui se vantent de la savoir; mais entendent-ils leur *Veidam*? Est-il vrai que les naturels de ce pays sont naturellement doux et bienfesants? Ils ont du moins sur nous un grand avantage,

[1] Thomas-Arthur, comte de Lally, né à Romans en 1702, décapité le 9 mai 1766; voyez tome XXI, page 317 et suiv. B.

[2] Maréchal de camp depuis le mois de novembre 1756; cité dans les *Fragments historiques sur l'Inde*, tome XLVII, page 381. Cl.

[3] Lettre 2711. K.

celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles, et des diamants, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'Indien qui soit venu livrer bataille à d'autres Indiens, en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk [1] à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

Ce n'est pas assurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain, et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons, et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là; je reste chez moi; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, sur la frontière de France. Le pays que j'habite est un bassin d'environ vingt lieues, entouré de tous côtés de montagnes; cela ressemble en petit au royaume de Cachemire. Je ne suis *seigneur* que de deux paroisses, mais j'ai une étendue de terrain très considérable. Les pêches, dont vous me paraissez faire tant de cas, sont excellentes chez moi; mes vignes mêmes produisent d'assez bon vin. J'ai bâti dans une de mes terres un château qui n'est que trop magnifique pour ma fortune; mais je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des personnes aimables qui me sont attachées. Voilà ma situation, que je ne changerais pas contre les plus

[1] Ou cric, poignard dont se servent les Malais. Cl.

brillants emplois. Il est vrai que j'ai une santé très faible, mais je la soutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en souvient, beaucoup plus robuste que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'Aureng-Zeb[1]. Il me semble que la vie est assez longue dans l'Inde, quand on est accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que plusieurs rajas et plusieurs omras ont vécu près d'un siècle; nos grands seigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce secret. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une vie longue et heureuse. Je présume que vos enfants vous procureront une vieillesse agréable. Vous devez sans doute vivre avec beaucoup d'aisance; ce ne serait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il est vrai que la Compagnie ne l'est point; elle ne s'est pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée; mais un membre du conseil ne doit pas se sentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'instruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaisirs, et de vos espérances. Je m'intéresse véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'est du fond de mon cœur que je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc.

## 2989. A MADAME D'ÉPINAI.

25 avril.

Je ne vous ai point encore remerciée, ma belle philosophe, de votre jolie lettre et de votre pierre phi-

[1] Voyez lettre 3084. B.

losophale; car c'est la vraie pierre philosophale que la multiplication du blé dont vous m'avez envoyé le secret. J'irai présenter la première gerbe devant votre portrait, au temple d'Esculape [1], à Genève. Ce portrait sera mon tableau d'autel; j'en fais bien plus de cas que de l'image de mon ami Confucius. Ce Confucius est, à la vérité, un très bon homme, ami de la raison, ennemi de l'enthousiasme, respirant la douceur et la paix, et ne mêlant point le mensonge avec la vérité; mais vous avez tout cela comme lui, et vous possédez de plus deux grands yeux, très préférables à ses yeux de chat et à sa barbe en pointe. Confucius est un bavard qui dit toujours la même chose, et vous êtes pleine d'imagination et de grace. Vous êtes probablement, madame, aujourd'hui dans votre belle terre, où vous faites les délices de ceux qui ont l'honneur de vivre avec vous, et où vous ne voyez point les sottises de Paris; elles me paraissent se multiplier tous les jours. On [2] m'a parlé d'une comédie contre les philosophes, dans laquelle Préville doit représenter Jean-Jacques marchant à quatre pattes. Il est vrai que Jean-Jacques a un peu mérité ces coups d'étrivières par sa bizarrerie, par son affectation de s'emparer du tonneau et des haillons de Diogène, et encore plus par son ingratitude envers la plus aimable des bienfaitrices; mais il ne faut pas accoutumer les singes d'Aristophane à rendre les singes de Socrate méprisables, et à préparer de loin la ciguë que maître Joly de Fleury voudrait faire broyer pour

[1] Chez Tronchin, dont Liotard avait aussi fait le portrait. Cl.

[2] Dalembert; voyez lettre 2981. Cl.

eux par les mains de maître Abraham Chaumeix.

On dit que Diderot, dont le caractère et la science méritent tant d'égards, est violemment attaqué dans cette farce. La petite coterie dévote de Versailles la trouve admirable; tous les honnêtes gens de Paris devraient se réunir au moins pour la siffler; mais les honnêtes gens sont bien peu *honnêtes;* ils voient tranquillement assassiner les gens qu'ils estiment, et en disent seulement leur avis à souper. Les philosophes sont dispersés et désunis, tandis que les fanatiques forment des escadrons et des bataillons.

Les serpents appelés *jésuites*, et les tigres appelés *convulsionnaires*, se réunissent tous contre la raison, et ne se battent que pour partager entre eux ses dépouilles. Il n'y a pas jusqu'au sieur Le Franc de Pompignan qui n'ait l'insolence de faire l'apôtre, après avoir fait le Pradon.

Vous m'avouerez, ma belle philosophe, que voilà bien des raisons pour aimer la retraite. Nos frères du bord du lac ont reçu une douce consolation par les nouvelles qui nous sont venues de la bataille donnée au Paraguai, entre les troupes du roi de Portugal et celles des révérends pères jésuites. On parle de sept jésuites prisonniers de guerre, et de cinq tués dans le combat; cela fait douze martyrs, de compte fait. Je souhaite, pour l'honneur de la sainte Église, que la chose soit véritable.

Je ne vous écris point de ma main, ma belle philosophe, parceque Dieu m'afflige de quelques indispositions dans ma machine corporelle. Je ne suis pas précisément *mort*, comme on l'a dit, mais je ne

me porte pas trop bien. Comment aurais-je le front d'avoir de la santé, quand Esculape a la goutte?

Adieu, ma belle philosophe; vous êtes adorée aux Délices, vous êtes adorée à Paris, vous êtes adorée présente et absente. Nos hommages à tout ce qui vous appartient, à tout ce qui vous entoure.

## 2990. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

25 avril.

Je suis si touché de votre lettre[1], madame, que j'ai l'insolence de vous envoyer deux petits manuscrits très indignes de vous; tant je compte sur vos bontés!

Lisez les vers, quand vous serez dans un de ces moments de loisir où l'on s'amuserait d'un conte de Boccace ou de La Fontaine; lisez la prose, quand vous serez un peu de mauvaise humeur contre les misérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques; et, ensuite, jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé sous ma main ces deux sottises[2]; il y a long-temps qu'elles sont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre; les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtiments, les jardins, m'occupent le matin; toute l'après-dînée est pour l'étude, et, après souper, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie.

[1] Du 16 avril 1760. Cl.

[2] *Tancrède* et *le Droit du Seigneur*. B.

Cette façon d'être donne envie de vivre; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéresser à moi avec tant de bonté. Vous avez raison, car, dans le fond, je suis un bon homme. Mes curés, mes vassaux, mes voisins, sont très contents de moi; et il n'y a pas jusqu'aux fermiers-généraux à qui je ne fasse entendre raison, quand j'ai quelques disputes avec eux sur les droits des frontières.

Je sais que la reine dit toujours que je suis un impie; la reine a tort. Le roi de Prusse a bien plus grand tort de dire, dans son *Épître au maréchal Keith* [1] :

> Allez, lâches chrétiens; que les feux éternels
> Empêchent d'assouvir vos desirs criminels, etc.

Il ne faut dire d'injures à personne; mais le plus grand tort est dans ceux qui ont trouvé le secret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu, ce matin, une lettre de change d'un banquier d'Allemagne sur M. de Montmartel. Les lettres de change sont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro est le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il est bien beau aux Français d'enrichir ainsi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des Anglais, des Russes; tous s'accordent à se moquer de nous. Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que d'être Français, en pays étranger. On porte le fardeau de sa nation; on

[1] Voyez lettres 2952 et 3013. B.

l'entend continuellement maltraiter; cela est désagréable. On ressemble à celui qui voulait bien dire à sa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres.

Tâchez, madame, d'être payée de vos rentes, et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la disette des talents en tout genre, à l'esprit devenu commun, et au génie devenu rare; à une inondation de livres sur la guerre pour être battus, sur les finances pour n'avoir pas un sou, sur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et sur tous les arts pour ne réussir dans aucun.

Votre belle imagination, madame, et la bonne compagnie que vous avez chez vous, vous consoleront de tout cela; il ne s'agit, après tout, que de finir doucement sa carrière; tout le reste est vanité des vanités, dit l'autre [1]. Recevez mes tendres respects.

## 2991. A M. DALEMBERT.

25 avril.

Mon cher et digne philosophe, j'avoue que je ne suis pas *mort*, mais je ne peux pas dire que je sois en vie. Berthier se porte bien, et je suis malade; Abraham Chaumeix digère, et je ne digère point; aussi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit; il vous dit qu'il est sensiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philosophes, tandis que les philosophes divisés se lais-

[1] Salomon, auteur de l'*Ecclésiaste*, I, 2. B.

sent tranquillement égorger les uns après les autres. C'est grand dommage que Jean-Jacques se soit mis tout nu dans le tonneau de Diogène; c'est le sûr moyen d'être mangé des mouches. Est-il possible qu'on laisse jouer cette farce impudente dont on nous menace? c'est ainsi qu'on s'y prit pour perdre Socrate. Je ne crois pas que la comédie des *Nuées*[1] approche des opéra-comiques de la Foire. Je crois Favart et Vadé fort supérieurs au Gilles d'Athènes, quoi qu'en dise madame Dacier; mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des sages. La persécution éclate de tous côtés dans Paris; les jansénistes et les jésuites se joignent pour égorger la raison, et se battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je suis aussi en colère contre les philosophes qui se laissent faire que contre les marauds qui les oppriment. Puisque je suis en train de me fâcher, je passe à *Luc;* il fait le plongeon, il désavoue ses Œuvres, il les fait imprimer tronquées[2]; cela est bien plat, quand on a cent mille hommes; mais cet homme-là sera toujours incompréhensible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outrecuidants, les plus terribles, de vers et de prose; des choses à faire coffrer le receveur, si le receveur était à Paris; et il ne m'envoie point l'épître[3] qu'il vous a adressée, qui est, dit-on, son meilleur ouvrage. Il ne sait pas trop ce qu'il veut, et sait encore moins ce qu'il deviendra. Il

[1] Titre d'une pièce d'Aristophane. B.

[2] Voyez lettres 2990 et 3013. B.

[3] Il l'envoya le 1er mai; voyez lettre 2996. B.

serait bien à souhaiter qu'il se mît à devenir sage ; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu ; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philosophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation ; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui savez écrire, et qui osez écrire. Il est très faux que l'abbé de Prades l'ait trahi ; il écrivait seulement au ministre de France pour avoir la permission de faire un voyage en France ; et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahison contre son bienfaiteur, soyez très persuadé qu'on ne se serait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg.

Vous savez que Darget a mieux aimé un petit emploi subalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de secrétaire. Algarotti a préféré sa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'empire. Vous savez que Chazot a pris le même parti ; vous savez que Maupertuis, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau-de-vie [1], et en est mort. Vous savez bien d'autres choses ; vous savez surtout que vous n'avez une pension de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions sur tout cela ; je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié.

[1] Voici un billet adressé par Frédéric à Maupertuis, pendant que ce dernier était encore à Berlin : « Je vous envoie le sieur Cottenius, un des « plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur de réussir quelque« fois, par hasard, et je souhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous « ordonnera bien des remèdes ; pour moi, je ne vous défends que *les li« queurs*, mais je vous les défends entièrement. » — Ce *charlatan*, médecin de Frédéric, est nommé Codénius, dans la lettre 1939. Cl.

Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en est la persécution contre les seuls hommes qui puissent éclairer le genre humain. N'imitez pas le paresseux Diderot; consacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit: *Oportet* Diderot *mori pro populo* [1].

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il? sera-t-il défiguré et avili par de lâches complaisances pour des fanatiques? ou bien sera-t-on assez hardi pour dire des vérités dangereuses? est-il vrai que de cet ouvrage immense, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à Diderot, tandis que ceux qui fournissent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour? Voyez-vous Helvétius? connaissez-vous Saurin? qui est l'auteur de la farce contre les philosophes? qui sont les faquins de grands seigneurs [2], et les vieilles p...... dévotes de la cour qui le protègent? Écrivez-moi par la poste, et mettez hardiment: *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Ferney, par Genève;* car c'est à Ferney que je vais demeurer, dans quelques semaines. Nous avons Tournay pour jouer la comédie, et les Délices sont la troisième corde à notre arc. Il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que, quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du ministre des affaires étrangères, qui méprise autant que nous le fanatisme mo-

[1] Jean, XVIII, 14. B.

[2] Le duc de Choiseul en était un. Cl.

liniste, le fanatisme janséniste et le fanatisme parlementaire. Je m'unis à vous en Socrate, en Confucius, en Lucrèce, en Cicéron, et en tous les autres apôtres; et j'embrasse vos frères, s'il y en a, et si vous vivez avec eux.

2992. A M. THIERIOT.

16 avril.

Je ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites[1]; ce n'est pas que je sois *mort*, comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences jansénienne; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchants; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne sont encore que des housards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à Bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fesaient des miracles[2]; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de Dieu et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes; c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers.

[1] Voyez ma note sur la lettre 2880. B.

[2] Voyez tome XXI, page 347; XXVIII, 223; et, XIV, une note du *Pauvre diable*, et une des *Cabales*. B.

M. de Paulmy est-il parti avec M. Hennin, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente, et un roi qui a bravement défendu son état.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois; mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte escadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri.

Le roi de Prusse mettra en vers l'histoire du congrès, et la dédiera à Gresset ou à Baculard; en attendant, il est un peu pressé par les Russes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertissements à Vienne, pour le mariage de l'archiduc[1]. Il est bien digne de la majesté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des césars à l'armée du maréchal Daun s'abaisser à voir tirer du canon. Cela est bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de Charles VI.

Il me vient quelquefois des Russes, des Anglais, des Allemands; ils se moquent tous prodigieusement de nous, de nos vaisseaux, de notre vaisselle[2], de nos sottises en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine, à moi qui suis bon Français, que l'on ne me paie point mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis

[1] Joseph-Benoît-Auguste, empereur, en 1765, sous le nom de Joseph II. Le 6 octobre 1760, il épousa Élisabeth de Parme, petite-fille de Louis XV. CL.

[2] Voyez une note de la lettre 2916, page 252. B.

quelque temps, je suis en guerre pour des droits de terre : *Qui terre a*, et qui plume a, *guerre a*. Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je suis seulement fâché que mon ami Falkener soit mort; je perds tous mes anciens amis. Restez-moi, et, puisque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, consolez-moi de votre absence en me disant tout ce que vous pensez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas; et, sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur.

## 2993. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 avril.

Le malade, qui n'est pas *mort*, n'est pas assez abandonné de Dieu pour contredire son ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de sa main, pour le présent; tout ce qu'il peut faire est de se conformer à la volonté céleste, et de dicter sa réponse à l'écrit intitulé *Petites remarques*, mais qu'on croit cependant essentielles [1].

On demande grace pour le reste, et surtout on insiste pour que mademoiselle Clairon entre armée sur le théâtre [2]; parcequ'elle est à la tête de ses soldats, parcequ'elle est forcenée, parcequ'elle ne sait ce qu'elle veut, parceque j'ai vu ce moment faire un très grand effet, parceque mademoiselle Clairon aura fort bonne grace avec une cuirasse et une lance à la main.

[1] Il y avait ici quatre pages de corrections pour la tragédie de *Zulime*. B.
[2] Dans le rôle de Zulime. B.

L'ange est très ardemment supplié de ne pas s'opposer à ce mouvement théâtral, sans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteste au divin ange que, si la pièce est sifflée, on mettra tout sur son compte, et qu'il en sera responsable devant Dieu.

Au reste, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, sont des ingrats, jouissent seuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puisse en gratifier quelqu'un qui en aurait de la reconnaissance? Faudra-t-il qu'un libraire, tel que Michel Lambert, qui a l'insolence d'imprimer toutes les pauvretés que Fréron débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer malgré moi mon ouvrage? cela est-il juste?

Nous ne trouvons point ici que la pièce[1] du petit Hurtaud ressemble à *Nanine*. Acanthe est une personne de condition, et Nanine est une paysanne; Nanine a une rivale, et Acanthe n'en a point; et Mathurin est bien un autre personnage que Lucas; mais nous réservons à d'autres temps nos *remontrances* et nos plaintes.

Nous nous contentons de protester ici que nous n'avons jamais lu le *Discours*[2] de M. Le Franc de Pompignan; que nous mettons *monseigneur*[3] *son frère* au-dessus de saint Ambroise; sa *Didon* au-dessus de celle de Virgile; ses *Cantiques sacrés* au-dessus de ceux de David, et d'autant plus sacrés que per-

[1] *Le Droit du Seigneur.* K.

[2] Lu à l'académie française le 10 mars précédent. Cl.

[3] L'évêque du Puy-en-Velay. Cl.

sonne n'y touche. Nous prêtons serment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le *Journal*[1] du révérend frère Berthier; et nous certifions à maître Joly de Fleury que nous trouvons son Discours[2] contre l'Encyclopédie un ouvrage unique en son genre. Nous lui en avons même fait de très sincères remerciements qui paraîtront un jour, soit avant notre mort, soit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus sérieusement que nous ne serons jamais assez fous pour quitter notre charmante retraite; que, quand on est bien, il faut y rester; que la vie frelatée de Paris n'approche assurément pas de la vie pure, tranquille, et doucement occupée, qu'on mène à la campagne; que nous fesons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des persécuteurs de la philosophie et des belles-lettres; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on est chez soi maître absolu; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au-dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans

[1] Le *Journal de Trévoux*; voyez ma note, t. XXXIII, p. 267. B.

[2] Le réquisitoire du 23 février 1759; voyez t. XL, p. 118. B.

le pays des aigles ; je suis comme lui. Mais vous savez, mon divin ange, combien mon bonheur est empoisonné par l'idée que je mourrai sans vous avoir revu. Comptez que cela seul répand une amertume continuelle sur le destin heureux que je me suis fait. Je vous prie, pour ma consolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de *Zulime*, à qui vous faites donner les rôles, qui est premier gentilhomme [1] du *tripot;* s'il est vrai qu'on joue une pièce contre les philosophes, dans laquelle on représente Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et si le premier gentilhomme du *tripot* souffre une telle indécence? Jean-Jacques Rousseau, s'étant mis tout nu dans le tonneau de Diogène, s'est exposé, à la vérité, à être mangé des mouches; mais il me semble que c'est assez de persécuter les philosophes à la cour, dans la Sorbonne, et dans le Parlement, et que c'en serait trop de les jouer sur le théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on fasse un batelage de la Foire du temple de Corneille.

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc, pour vous dire avec la mienne combien je vous aime. Vous m'avez presque fait aimer *Zulime*, que je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque sottise entre M. le duc de Choiseul et *Luc*. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardents. Je me flatte que M. le duc de Choiseul n'est pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des

[1] Le duc de Fleury, l'un des premiers gentilshommes de la chambre, était d'*année* en 1760. CL.

preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaissance pour ses bontés. Seriez-vous assez aimable pour m'assurer qu'il me les continue? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils[1] de M. Fox, jadis premier ministre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre, et je me mets aux pieds de madame Scaliger.

## 2994. A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, 28 avril.

Monsieur, si la chair n'était pas aussi infirme chez moi que l'esprit est prompt[2], quand il s'agit des sentiments d'estime que vous m'inspirez; si j'avais un moment de santé, il aurait été employé depuis longtemps à vous remercier du souvenir dont vous m'honorez. Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes, et venir voir dans un petit coin du monde la philosophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le paysan le vend pour quatre sous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de six francs, le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent personnes il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux. Les hommes sont des machines que la coutume pousse, comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce Hume

[1] Frère aîné du très célèbre orateur qui est mort en 1806. Cl.

[2] « Spiritus quidem promptus est, caro vero infirma. » Marc, XIV, 38. Cl.

dont vous me parlez, monsieur, est un vrai philosophe; il ne voit dans les choses que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait osé traduire fidèlement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés [1] de ce monde. Il n'est pas encore permis en France d'imprimer des vérités anglaises; il en est de la philosophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation; il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais sont les premiers qui aient chassé les moines et les préjugés; c'est dommage que nos maîtres d'école nous battent, et privent leurs écoliers de morue; nous sommes sur mer comme en philosophie des commençants. Pour moi, monsieur, je ne suis qu'une voix dans le désert [2]. Je resterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices; elle n'est éloignée de Genève que d'une portée de carabine; il faut que le malade soit auprès du médecin. Mon *Esculape*-Tronchin est à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers [3], vous y verriez un Suisse qui vous recevrait avec toute la franchise et la pauvreté de son pays, mais avec les sentiments les plus respectueux.

## 2995. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 avril.

O anges! je mets tout sous vos ailes, tout retombera sur vous. Le nœud est bien mince; Ramire est

[1] Allusion à l'ouvrage publié par David Hume, sous le titre *The natural history of Religion*. CL.

[2] « Ego vox clamantis in deserto. » Jean, I, 23. CL.

[3] D'Argence alla philosopher aux Délices dans les mois de septembre et d'octobre suivants. CL.

bien peu de chose. *Madame, je suis son mari*[1]; eh! Nicodème, que ne le disais-tu plus tôt?

M. le duc de Choiseul semble avoir senti cela comme je le sens; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conscience, aurons-nous la paix? Vous la voulez; mais veut-on vous la donner? est-ce tout de bon? J'ai plus besoin de la paix que des sifflets. J'aime mieux *les Chevaliers*[2] que *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux *Chevaliers*, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baisse, je baisse, je fonds; j'ai acquis de la gaîté, et j'ai perdu du robuste.

Vous vous moquez de moi; on peut faire quelque chose de Hurtaud. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à son œuvre.

Nous allons jouer sur notre théâtre de Ferney, mais je ne peux plus même faire les pères; j'ai cédé mes rôles; je suis spectateur bénévole.

Mon cher ange, je deviens bien vieux; j'ai, je crois, cinq ou six ans plus que vous[3].

> *Le temps* va d'un tel pas, qu'on a peine à *le* suivre.
>
> *Tartufe*, acte I, scène 1.

Je voudrais bien savoir si le chevalier d'Aidie, autre philosophe campagnard de mon âge, est à Paris, comme on me l'a mandé; serait-il assez lâche pour se démentir à ce point? au moins je me flatte

[1] Parodie de ce que Ramire dit à Zulime, dans la tragédie qui porte ce titre, acte V, scène 3, v. 61. Cl.

[2] *Tancrède*. B.

[3] D'Argental était né le 20 décembre 1700, et Voltaire le 20 février 1694. Cl.

que c'est pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages[1] de moi l'ordinaire dernier, et je vous écris encore. Les gens qui aiment sont insupportables.

### 2996. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[2].

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le 1[er] mai 1760.

De l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison;
Mais je vois, au flambeau qu'allume ma raison,
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros, qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans
Où le génie humain stérile
S'efforce vainement d'atteindre à ses talents.
Et si le Tasse a su nous plaire
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillants.
Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade;
C'est l'auteur que *la Henriade*
Mérita d'immortaliser.
Pour moi, je me renferme en mes justes limites;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talents du poëte et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers; c'est comme si l'océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une ode *aux Germains;*

[1] La lettre 2993 avec les corrections pour *Zulime*. B.
[2] Réponse à la lettre 2982. Cl.

une épître *à Dalembert*; une autre épître *sur le commencement de cette campagne*, et un conte [1]. Tout cela a été bon pour m'amuser; mais, je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine, ou Boileau, pour qu'ils aillent à la postérité; et ce qui n'est pas digne d'elle ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous saurez que, depuis que j'ai lu l'Arioste, j'ai pris monseigneur de Mayence en aversion; et, depuis l'aventure de Lisbonne [2], l'Église ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protège, ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de Choiseul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois... toute la scène se changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or sus, *M. le comte de Tournay*, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des *bêtes* [3]; vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens [4], singes, chats, ou perroquets; et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent devaient renoncer au nombre de leurs très humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait, etc., etc.? Le paradis d'Éden n'est donc, selon moi,

[1] *Ode aux Germains, pour les rappeler au patriotisme; Épître à Dalembert sur ce qu'on avait défendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France; Épître sur le printemps; Amours d'une Hollandaise et d'un Suisse, par correspondance*, conte. Ces quatre pièces font partie des *OEuvres posthumes de Frédéric II*. B.

[2] Du 3 septembre 1758; voyez tome XXI, page 371. B.

[3] Allusion aux peuples de Clèves et de Vestphalie. Cl.

[4] Frédéric, comme Henri III et Crébillon, aimait beaucoup les chiens. Cl.

qu'une allégorie qui ne signifie autre chose que, pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère Lourdis [1] a fabriqués.

Pour votre duc, monsieur le *comte*, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers [2] comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux, si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens, en outre, que ni Socrate ni le juste Aristide n'auraient jamais consenti qu'on démembrât le moins du monde la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous, qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix, que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc, il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le *comte*, vous paierez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces, et tous ces drôles, qui fesaient les impertinents, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de Saint-Germain [3] est un *conte pour rire*. Pour votre duc, il ne sera pas long-temps ministre; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et pres-

[1] *La Pucelle*, ch. XXI. CL.

[2] Le duc de Choiseul (voyez lettre 3020) s'était dit l'auteur de l'ode qu'il avait fait composer par Palissot; voyez tome XL, page 121. B.

[3] C'était un aventurier qui se donnait pour immortel; il avait assisté Jésus-Christ au Calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion. K. — Il est mort en 1784. B.

que sans exemple. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII*[1]; je n'en ai fait tirer que douze exemplaires, que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de Virgile; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parceque je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera; il n'en est pas de même du public; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table où l'on pense tout haut, où l'on parle sans se gêner, et où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques moments de reste, la démangeaison d'écrire me prend; je ne me refuse pas ce léger plaisir; cela m'amuse, me dissipe, et me rend ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts, à coup sûr; et, pour moi, ou, pour mieux dire, pour les intérêts de l'état que je gouverne, il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix; que mes vers vous causent un profond sommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes grossières, encore serait-ce quelque chose. Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande, monsieur le *comte*, à la protection de la très sainte immaculée Vierge, et à celle de monsieur son fils le pendu. FÉDÉRIC.

*N. B.* Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial

[1] Voyez ma Préface du tome XXIV, page 2. B.

pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint-père, peut-être lui ferez-vous plaisir, et la chancellerie des brefs pourra s'en servir.

## 2997. DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Je vous suis très obligé, monsieur, de m'avoir envoyé les deux chants de *la Pucelle*, que j'ai lus avec bien de l'empressement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien sensible plaisir de m'apprendre que votre santé et le fameux Tronchin vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une personne d'un mérite tel que le possède le *petit Suisse*. CHARLES-THÉODORE, électeur.

## 2998. A M. SAURIN,

A PARIS.

5 mai.

Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur. J'aime beaucoup *Spartacus*[1]; voilà mon homme; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout Crassus petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que Noricus tourne ses armes contre Spartacus pour se venger d'un affront; cela vaut mieux que la lâcheté de Maxime, qui accuse son ami Cinna, parcequ'il est amoureux d'Émilie. Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise; cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense; je vous donne mon sentiment pour mien[2];

[1] Voyez lettre 2956. B.
[2] Montaigne. B.

et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura desiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriuscules. Je ne hais pas qu'un Spartacus soit quelquefois un peu raboteux; je suis las des amoureux élégants. Ma cabale veut donner malgré moi une pièce toute confite en tendresse; il y a une espèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt [1]. Cela a un faux air de Bajazet; cela est bien médiocre. J'en ai averti; ils veulent la jouer; je mets le tout sur leur conscience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. Helvétius [2]; quand je vous dis que je ne l'aime point, c'est que je ne connais personne qui l'aime. *Tout est dit:* non, tout n'est pas dit; et vous auriez dû dire adroitement bien des choses.

J'ignore si on a joué la farce contre les philosophes; on ne sait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raison. On braille contre elle sur les bancs, dans les rues; on la joue à la comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes, molinistes, cafés, bord..., tout se déchaîne contre les philosophes; et les pauvres diables sont désunis, dispersés, timides. En Angleterre, ils sont unis, et ils subjuguent.

Je viens de recevoir le *Discours* de Le Franc de Pompignan, et les *Quand* [3]. Il me prend envie de les avoir faits. Ce discours est bien indécent, bien révoltant; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours

[1] Ramire, l'un des personnages de *Zulime*. B.
[2] La dédicace de *Spartacus*, à Helvétius. B.
[3] Voyez cet écrit, tome XL, page 132. B.

d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypocrites, et je hais les persécuteurs; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup, et quelques uns me remercient d'avoir osé être libre, et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre, que gagne-t-on à être esclave? Je voudrais vous voir vous et votre ami [1]?

Faites-moi le plaisir de me mander l succès de la pièce contre les philosophes, et le nom de cet Aristophane.

2999. DE M. DALEMBERT.

Paris, ce 6 mai.

Mon cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites [2]. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi [3], pour la première fois, et hier, pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'est pas mal écrite, surtout dans le premier acte; que, du reste, il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont Helvétius, Diderot, Rousseau, Duclos, madame Geoffrin, et mademoiselle Clairon, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît, en général, que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cent cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient furent révoltés au point, qu'à la seconde représentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers,

[1] Helvétius. Cl.
[2] Dans la lettre 2991. Cl.
[3] Le 2 mai. Cl.

Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principes et sans mœurs; et c'est M. Palissot, maquereau de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames de Villeroi [1], de Robecq [2], et du Deffand votre amie, et ci-devant la mienne. Ainsi la pièce a pour elle des p...... en fonctions, et des p...... honoraires. En hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître Aliboron dit Fréron, de l'académie d'Angers [3]; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs *puissants* [4]. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, Séguier et Joly de Fleury, auteurs de ce beau Réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. Séguier a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je sais sur ce sujet.

Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger; vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre Palissot? en vaut-il la peine? Contre des femmes, contre des gens puissants et inconnus, qui protègent la pièce et qui le nient? C'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne; c'est à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile, c'est de retirer des mains des comédiens votre pièce [5] qu'on répète actuellement,

[1] Voyez tome LVII, page 48. B. — [2] Voyez id., page 308. B.

[3] L'*abbé* Fréron était effectivement de l'académie royale d'Angers, ainsi que Voltaire et Cideville. Cl.

[4] Le duc de Choiseul, tout en protégeant Palissot, l'abandonnait aux coups de bâton, à ce que dit Voltaire; voyez lettre 3042. B.

[5] *Médime*; voyez ma note sur la lettre 2968. B.

et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe*[1]. C'est une satire violente des prêtres. Je ne sais ce qu'il deviendra, et moi aussi; mais si la philosophie n'a pas en lui un protecteur, ce sera grand dommage.

Je ne connais que légèrement Helvétius; mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de Saurin, je le vois plus souvent; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaud; sa pièce de *Spartacus* a, ce me semble, de beaux endroits.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la Sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord Shaftesbury appellerait bien aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle est malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 3000. A M. LEKAIN.

Mon cher et grand acteur, quand vous pourrez venir introduire un peu de bon goût à Lyon et à Di-

[1] Voyez lettre 2848, page 135. B.

jon, vous me ferez un extrême plaisir de ne pas oublier les Délices et le château de Tournay, où vous trouverez un théâtre grand comme la main, mais où l'on admirera vos talents tout aussi bien que sur un plus grand. Vous avez, dit-on, envie de jouer *la Mort de César* et celle de *Socrate*. *Socrate* ne passera point, et *César*, sans femmes, ne peut être joué que chez des jésuites. Cependant, si on le veut absolument, il faudra s'y prêter, à condition que l'auteur de *Socrate* le rende plus susceptible du théâtre de Paris.

Il vaudrait beaucoup mieux jouer *Rome sauvée*; cela formerait un beau spectacle sur un théâtre purgé de petits-maîtres. Il arriverait peut-être à *Rome sauvée* la même chose qu'à *Sémiramis*; elle n'a réussi que quand la scène a été libre.

Je fais bien peu de cas de *Médime*; le présent est médiocre; mais je fais un cas infini de vous.

### 3001. A M. LACOMBE[1],

A PARIS.

Aux Délices, 9 mai.

Je recevrai, monsieur, avec une extrême reconnaissance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer. Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre; elle est d'un philosophe, et il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire; les autres sont des satiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'*Histoire*

[1] Jacques Lacombe, né à Paris en 1724, avocat, reçu libraire en 1766, mort le 16 septembre 1801, auteur de l'*Histoire des révolutions de l'empire de Russie*, 1760, in-12, etc. B.

*de Pierre-le-Grand.* Les mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin; plusieurs ont été pris en route par les housards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reste, je doute fort que cette Histoire réussisse en France; je suis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaisent guère à ceux qui ne veulent que s'amuser. Les folies héroïques de Charles XII divertissaient jusqu'aux femmes; des aventures romanesques, telles même qu'on n'oserait les feindre dans un roman, réjouissaient l'imagination; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naissant, la création de la discipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raison.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares inconnus à Versailles et à Paris; et vous m'avouerez que je cours grand risque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il se pourra encore que maître Abraham Chaumeix me dénonce comme un impie, attendu que Pierre-le-Grand n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'Église grecque à la romaine, proposée par la Sorbonne. Les jésuites se plaindront qu'on les ait chassés de Russie, tandis qu'on a laissé une douzaine de capucins à Astracan. Nous verrons, monsieur, comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je suis aussi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait sur le théâtre à des hommes respectables. Serait-il possible, monsieur, qu'on eût désigné injurieusement dans la pièce nouvelle MM. Dalembert, Diderot, Duclos, Helvétius et tant d'autres?

J'ai peine à croire que notre nation légère soit devenue assez barbare pour approuver une telle licence. Je ne sais qui est l'auteur de cette pièce ; mais, quel qu'il soit, il aurait à se reprocher toute sa vie un tel abus de son talent; et les approbateurs[1] auraient encore plus de reproches à se faire. Peut-être la licence qu'on suppose dans cette pièce n'est-elle pas aussi grande qu'on le dit. J'ignore si la pièce a été jouée; j'ai conservé à Paris peu de correspondances; je sais seulement, en général, qu'on m'y attribue souvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, monsieur, serviront à me désennuyer de ceux qui me sont venus de ce pays-là.

Vous me donnez trop de louanges ; mais vous savez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte le fond. Elles sont si bien tournées qu'on vous pardonnerait même le sujet.

### 3002. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 mai.

ACTE V, SCÈNE II.

MÉDIME, armée; soldats dans l'enfoncement.

(à son père.) (à sa suite.)
Non, n'allez pas plus loin. — Frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Médime, et ne la vengez pas.
Vous n'avez que trop bien secondé mon audace;
J'ai mérité la mort, méritez votre grace;
Sortez, dis-je.

[1] C'était Crébillon qui, en qualité de censeur, avait signé l'approbation mise au bas des *Philosophes*. Il se conforma à l'ordre que le duc de Choiseul lui avait donné de ne rien retrancher. B.

MOHADAR [1].

Ah, cruelle! est-ce toi que je voi?

MÉDIME, en jetant ses armes.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.

.......................................

.......................................

Je baise celle main dont il faut que j'expire;
Mais, pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire:
C'est assez vous venger, et ce sang à vos yeux,
Ce sang, qui fut le vôtre, est assez précieux.

Peut-être ces deux derniers vers, prononcés avec une grandeur mêlée de tendresse, pourront faire quelque effet.

*N. B.* Que dans la dernière scène Mohadar dit:

J'ai trop vu, je l'avoue, en ce combat funeste.

Il y avait:

J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste [2],

et cela fesait deux *malgré moi* en deux vers.

Voilà, mon divin ange, de quelle manière j'ai obéi sur-le-champ à votre lettre; et, si vous n'êtes pas content, je trouverai peut-être quelque chose de mieux.

Je sacrifie mes craintes et mes remords aux espérances et à l'absolution que vous me donnez. Allons donc, puisque vous l'ordonnez. C'est déjà quelque chose que mademoiselle Gaussin ne joue pas Énide; mais gare que mademoiselle Clairon ne donne de ses tons à mademoiselle Hus, et qu'au lieu du contraste intéressant de deux caractères opposés, on ne voie

[1] Le personnage appelé Mohadar dans la pièce, quand elle était intitulée *Fanime* ou *Médime*, est nommé Benassar dans *Zulime*. Les vers rapportés ici sont dans *Zulime*, acte V, scène 2. B.

[2] Acte V, scène 3. B.

qu'une écolière répétant sa leçon devant sa maîtresse! en ce cas, tout serait perdu. Mademoiselle Clairon en sait-elle assez pour enseigner un jeu différent du sien?

Je suis mortifié, en qualité de Français, d'homme, d'être pensant, de l'affront public qu'on vient de faire aux mœurs, en permettant qu'on dise sur le théâtre des injures atroces à des gens de bien persécutés [1]. A-t-on lâché un plat Aristophane contre les Socrates, pour accoutumer le public à leur voir boire la ciguë sans les plaindre? Est-il possible que madame de La Marck [2] ait protégé si vivement une si infame entreprise?

Vous me faites un plaisir sensible, mon cher ange, en donnant le produit de l'impression à Lekain. Il faudra qu'il veille à empêcher les éditions furtives. Vous pouvez promettre le profit de l'édition de *Tancrède* à mademoiselle Clairon; ainsi il n'y aura point de jalousie, et Lekain pourra hautement jouir de ce petit bénéfice, supposé que la pièce réussisse. Vous saurez que *Tancrède* est corrigé, comme vous et madame Scaliger l'avez ordonné.

Mais je vous demande une grace à genoux. Il y a un M. Jacques à Paris. Vous ne connaissez point ce nom-là; c'est un homme de lettres qui a du talent, et qui est sans pain. Il voulait venir chez moi; j'ai pris malheureusement à sa place une espèce de géomètre [3] qui me fait des méridiennes, des cadrans, qui

[1] Dalembert, Diderot, Duclos, Helvétius, etc., nommés dans la lettre précédente à Lacombe. Cl.

[2] Voyez tome LVII, page 182. B.

[3] Sans doute Siméon Valette. Cl.

me lève des plans; et je n'ai rien pu faire pour M. Jacques. Je lui destinais cinq cents francs sur la part d'auteur que je donne aux comédiens, et deux cents sur l'édition que je donne à Lekain (supposé toujours le succès dont mes anges me flattent); au nom de Dieu, réservez cinq cents francs pour Jacques. Il serait même bon qu'il présidât à l'édition, et qu'il fît la préface.

Vous me direz: Que ne donnez-vous à Jacques cinq cents francs de votre bourse? Je vous répondrai que je suis ruiné; que j'ai eu la sottise de bâtir et de planter en trois endroits différents; que j'ai chez moi trois personnes à qui j'ai l'insolence de faire une pension; que madame Denis, après sa réception à Francfort, a droit de ne se rien refuser à la campagne; que la proximité d'une grande ville et le concours des étrangers exigent une grande dépense; qu'enfin je suis devenu un grand seigneur, c'est-à-dire que j'ai des dettes et point d'argent, avec un gros revenu. Voilà mon cas; il ne faut rien cacher à son ange gardien.

Vous n'avez rien répondu sur la juste haine que je porte à la ville de Paris; est-ce que je n'ai pas raison? Mais j'ai bien plus raison de vous aimer jusqu'à mon dernier moment, avec la plus tendre reconnaissance. Madame Scaliger permet-elle qu'on lui en dise autant?

J'ai oublié l'adresse de Jacques. Il demeurait à Paris, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Séverin, chez..... je ne m'en souviens plus. C'est un M. Aude-

let ou Audet, homme d'affaires... On pourrait donner des billets à Jacques. V.

### 3003. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

A Meissen, le 12 mai.

Je sais très bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux, si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in secula seculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais, si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante[2] de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas; j'ai bien ici d'autres affaires, et j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas à de quoi rire; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que

[1] Réponse à la lettre 2985. Cl.

[2] Elle se nommait Laforêt. Cl.

*Phihihu* [1] est en plein voyage. Si un certain petit duc [2] possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persifler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles [3] sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de Richelieu, on remarque de la liaison dans les projets et du nerf dans l'exécution; mais, en vérité, ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des Descartes, des Malebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût, vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en re-

[1] Voyez une note sur la lettre 2848. B.

[2] Le duc de Choiseul. Cl.

[3] J'ai indiqué, dans une note sur la lettre 2992, en quels endroits de ses ouvrages Voltaire en parle. B.

grettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de Dalembert, surtout ses *Éléments de philosophie*, et son *Discours*[1] *encyclopédique*. Les autres livres qui me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans[2], et votre ame est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas; je vous en donne l'absolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour moi, je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux Sophocle et aux Euripide; je parlerai à Thucydide de votre Histoire[3]; à Quinte-Curce, de votre Charles XII; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différents. Mais Maupertuis, pour les consoler, fera lire dans un coin l'*Akakia* à Zoïle.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets[4]; c'est le seul moyen de les empêcher de les lire au coin des rues et en plein marché. FÉDÉRIC.

## 3004. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Tournay, par Genève, 14 mai.

Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui, par les mains du jeune M. de Soltikof, les deux Mémoires dont votre

[1] Discours préliminaire de l'*Encyclopédie*. B.

[2] Né le 20 février 1694, Voltaire avait alors soixante-six ans. B.

[3] L'*Essai sur l'Histoire générale*, intitulé depuis, *Essai sur les mœurs*, etc. B.

[4] Les lettres de Frédéric à Voltaire étaient souvent répandues dans le public. B.

excellence a bien voulu le charger pour moi. Je me flatte que je recevrai autant d'instructions sur les affaires et sur la guerre que j'en reçois sur les moines et sur les religieuses. Je présume, monsieur, que vous avez reçu à présent le volume qui va jusqu'à Pultawa, et que vous ne laisserez point imparfait le bâtiment que vous avez élevé. Quoique j'aie suivi en tout, dans ce premier volume, les Mémoires authentiques que j'ai entre les mains, cependant si je me suis trompé en quelque chose, ou même si j'ai dit quelques vérités que le temps présent ne permette pas de mettre au jour, il sera aisé de substituer d'autres pages aux pages que vous croirez devoir être réformées. Cette histoire est votre ouvrage plutôt que le mien; il ne doit paraître que sous vos auspices; ainsi tout doit être muni du sceau de votre approbation. Je suis bien persuadé que vous n'aurez point de vains scrupules; votre esprit juste en est incapable. Vous savez mieux que moi ce que je vous ai toujours dit, que l'histoire ne doit être ni une satire, ni un panégyrique, ni une gazette. Il faut surtout que l'histoire puisse fouiller dans le cabinet, sans pourtant abuser de cette permission.

J'espère que la paix de l'Europe, qui ne peut nous être donnée que par vos armes victorieuses, sera l'époque de la publication [1] de l'*Histoire de Pierre-le-Grand.* Ce sera une grande consolation pour moi de servir à réfuter les calomnies odieuses dont on a osé

[1] Par égard pour la cour de Russie, Voltaire différait la publication du premier volume de son *Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*; voyez ma Préface du tome XXV. B.

noircir depuis ce héros de votre nation. Mais je suis bien vieux et bien infirme; il faut que je me hâte et ne meure point avec le regret de n'avoir point achevé ce que vous avez fait commencer. Je suis toujours à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec les plus respectueux sentiments, etc. V.

3005. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 mai.

Un Gasparini[1], mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débuter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. Duru[2], quoi qu'en dise le grand Fréron mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don Quichotte. Que les intéressés pourvoient à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu *Tancrède;* elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'Oreste? déclamation, et puis c'est tout. Mais fu-

[1] Gasparini débuta, le 8 juin 1760, par le rôle d'Ésope dans *Ésope à la foire*, puis joua quelques autres rôles, mais ne fut point admis. B.

[2] Personnage de *la Femme qui a raison*. Cl.

reurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportements contre son père, larmes sur le corps de son amant, évanouissement, retour à la vie, transports, désespoir aux yeux de ceux qui ont fait ses malheurs; si cela n'est pas théâtral, si cela n'est pas déchirant, je suis un grand sot.

Patience; *la Chevalerie* a quelque chose de bien neuf, en dépit de l'envie; et madame Scaliger sera contente; et je baise le bout de vos ailes plus que jamais. Ainsi fait *Clairon*-Denis.

### 3005 *bis*. A MADAME D'ÉPINAI.

18 M.[1] 1760.

Ma belle philosophe, la lettre du philosophe que vous m'avez envoyée, a fait grand plaisir au philosophe de Ferney. Je prends gaîment une petite aventure qu'il a prise sérieusement par bonté pour moi. Au reste, il est bon que ces pauvres philosophes s'aident mutuellement, comme les premiers chrétiens priaient Dieu les uns pour les autres.

Quoi! vous perdez les yeux comme moi, cela n'est pas juste. Attendez au moins encore soixante ans pour que vos armes se rouillent.

J'obéis à vos ordres. Je vous souhaite des plaisirs sans privations. Qui mérite plus que vous d'être heureuse?

[1] La copie qui m'a été communiquée ne contient que l'initiale M. En supposant la copie exacte, j'avais à choisir entre mars et mai. Je me suis décidé à placer ce billet en mai; ce fut à l'occasion de la comédie des *Philosophes*, que Voltaire recommandait d'être unis et de s'entr'aider. B.

### 3006. A MADAME D'ÉPINAI.

19 mai.

Ma belle philosophe, *les Qui* et *les Quoi*, qu'on m'envoie, m'ont amusé; il faut rire de tout; il n'y a que ce parti-là de bon. On parle des *Si*, des *Mais*, et des *Pourquoi;* il faut que quelque bonne ame fasse les *Comment.*

La comédie contre les philosophes a donc réussi. Eh bien! ils en seront plus philosophes. Qu'est-ce qu'une comédie intitulée *le Café*, et une *Relation du Voyage de frère Garassise* [1]?

Où est ma belle philosophe? où est le prophète? Mille tendres respects.

### 3007. A M. BERTRAND.

20 mai.

Mon cher philosophe, si la misère de ma machine et de mes affaires me permet le voyage, j'irai à Manheim, et je porterai votre catalogue. Il vaut mieux parler qu'écrire; mais ce ne sera que vers le mois de juillet, sinon j'écrirai [2].

Je ne sais pourquoi je me suis amusé à prendre le parti [3] du *Koran* ou de l'*Alcoran* contre un sot; car je suis un pauvre Osmanli, et je ne fais nul cas du *Koran*. Pour *l'Écossaise* [4], elle n'est pas de moi, ni bien des sottises nouvelles qu'on m'attribue. On a

[1] Voyez tome XL, page 27. B.

[2] Voltaire n'ayant pu aller voir l'électeur, lui écrivit au sujet du cabinet d'histoire naturelle du pasteur Bertrand. Cl.

[3] Voyez lettre 2968. B.

[4] Voyez tome VII, page 1. B.

joué Jean-Jacques Rousseau à Paris, et ou l'a fait marcher à quatre pattes. Il me semble pourtant qu'après toutes nos humiliations nous ne devrious nous moquer de personne.

Je vous embrasse tendrement. Ne m'oubliez jamais auprès de monsieur ct de madame de Freudenreich. *Vale.*

3008. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Tournay, par Genève, 20 mai.

Si vous avez eu mal à la jambe, mon cher marquis, votre tête et votre cœur vont très bien. Votre lettre m'a euchanté; tout ce que vous dites est vrai, hors les louanges dont vous m'honorez, la fin surtout de cette *Chevalerie* étant fort languissante. Figurez-vous que cela avait été imaginé, fait, et envoyé en trois semaines. Les jeunes gens sont toujours un peu trop vifs; mais on fait ensuite des retours sur soi-même. J'ai l'impudence dc penser que mademoiselle Clairon ne serait pas mécontente de la dernière scène. Oreste a des fureurs tout scul; mais des fureurs auprès de son amant qui expire, aux yeux d'un père qui est cause en partie de tant de malheurs, aux yeux de ceux qui avaient proscrit l'amant et condamné à mort la maîtresse; des fureurs mêlées de l'excès de l'amour; mais embrasser son amant qui meurt pour elle, mais repousser son père et lui demander pardon, et tomber dans les convulsions du désespoir: si cela n'est point fait pour le jeu de mademoiselle Clairon, j'ai tort.

Je crois qu'en tout le rogaton de *la Chevalerie* est

moins mauvais que le rogaton de *Médime;* mais c'est à ceux qui me gouvernent à régler les rangs et l'ordre des sifflets. Je n'ai point fait *les Quand*[1]; mais il me prend envie de les avoir faits. Il n'y a qu'à rire de tout ce qui se passe; les philosophes surtout doivent rire, s'ils sont sages. On m'envoie de Paris les pauvretés[2] ci-jointes; on les dit de Robbé; en ce cas, Robbé est un sage, car il rit. La guerre des auteurs est celle des rats et des grenouilles; cela ne fait de mal à personne. Jansénistes, molinistes, convulsionnaires; Jean-Jacques, voulant qu'on mange du gland; Palissot, monté sur Jean-Jacques allant à quatre pattes; maître Joly de Fleury braillant des absurdités, les chambres assemblées : tout cela empêche qu'on ne soit trop occupé des désastres de nos armées, et de nos flottes, et de nos finances. Il faut vivre en riant et mourir en riant; voilà mon avis, et la façon dont j'en use. Les Délices rient et vous embrassent.

*N. B.* On me reproche d'être *comte*[3] de Ferney; que ces jean-f......-là viennent donc dans la terre de Ferney, je les mettrai au pilori. N'allez pas vous aviser de m'écrire à monsieur le *comte*, comme fait *Luc*[4]; mais écrivez à Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, titre dont je fais cas, titre que le roi m'a con-

[1] Voyez tome XL, page 132. B.

[2] Sans doute quelques unes des pompignonades en prose qui sont dans le tome XL, ou quelques unes de celles en vers (les monosyllabes) qui sont au tome XIV. Robbé, à qui il voulait les attribuer, était un poëte connu par ses débauches, par un poëme du sujet duquel il était plein, et, plus tard, par sa dévotion. Né à Vendôme en 1714, il est mort en 1792. B.

[3] Voyez les signatures des lettres 2944 et 2945. B.

[4] Voyez ci-dessus, pages 390, 391, 392. B.

servé avec les fonctions; car, pardieu! ce qu'on ne sait pas, c'est que le roi a de la bonté pour moi, c'est que je suis très bien auprès de madame de Pompadour et de M. le duc de Choiseul, et que je ne crains rien, et que je me f... de.... et de..... et de....., ainsi que de Chaumeix, et que je leur donnerai sur les oreilles dans l'occasion. Pourtant brûlez ma lettre, et gardez le secret à qui vous aime.

## 3009. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 mai.

Je n'aime point, mon divin ange, que madame Scaliger soit toujours malade; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer *la Mort de Socrate;* vous êtes un anti-Anitus. Mais que dira maître *Anitus*-Joly de Fleury? Ce *Socrate* est un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles scènes, par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les persécuteurs plus ridicules et plus exécrables; mais aussi elles ne contribueront pas à les désarmer. Les Fleury feront ce qu'ils firent à *Mahomet;* et ce pantalon de Rezzonico ne fera pas pour moi ce que fit ce bon polichinelle de Benoît XIV. Voyez ce que vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute la témérité possible. Je vous avertis seulement que les déclamations de Socrate, sur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre ne doit pas pérorer long-temps; tout sermon est ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur Hume [1], il n'y a qu'à donner à Fréron le nom de guêpe, au lieu de frelon; M. Guêpe fera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raisons pour quoi cette Lindane est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux; les Anglais ne s'en soucient guère. Lindane est à Londres; on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Écosse; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais, si vous exigez ces préliminaires, vous serez servi, et vite.

26 mai.

On pourrait rendre *le Droit du Seigneur* très intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en sable; elle n'a jamais coûté quinze jours. On peut aisément donner quelques coups de ciseau; vous serez encore servi sur cet article, quand vous voudrez.

Très bonne idée, excellente idée de reculer *Médime*, elle n'en vaudra que mieux; on aura le temps de la coiffer; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philosophes; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitassent de ma pièce, après s'être déshonorés en se prêtant, pour de l'argent, au déshonneur de la nation.

Mon très cher ange, voilà une vilaine époque. La pièce de Palissot, le discours de maître Joly, celui de maître Le Franc de Pompignan, mettent le comble à l'ignominie de la France; cela vient tout juste après

[1] Voyez, tome VII, ma Préface de l'*Écossaise*. B.

Rosbach, les *billets de confession*, et les convulsions.

M. de Choiseul est-il bien affligé de la maladie de madame de Robecq? Je la tiens morte; c'est la maladie de sa mère[1]. C'est bien dommage; mais pourquoi protéger Palissot? Hélas! M. de Choiseul protège aussi ce Fréron. Il a bien mal fait de s'adresser à lui, pour répondre[2] aux invectives horribles de *Luc* contre le roi; il ne connaît pas Fréron; c'est un monstre, mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris de tout; je m'en trouve bien; mais c'est bien sérieusement que je vous aime avec la plus grande tendresse.

### 3010. A M. DALEMBERT.

A Tournay, 26 mai.

Mon cher et grand philosophe, j'ai suivi vos conseils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouassent quelque chose de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très faible drame[3] ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon sacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philosophes; j'en ignore jusqu'au titre. Il pleut des *monosyllabes*. On m'a envoyé *les Que*, on m'a promis *les Oui, les Non, les Pour, les Qui, les Quoi*[4], *les Si*[5]. Il est

[1] La duchesse de Luxembourg, morte en 1747. Cl.

[2] Voyez tome XL, page 121. B.

[3] *Médime;* voyez ma note sur la lettre 2968. B.

[4] Voyez ces pièces, tome XIV. B.

[5] Les *Si* sont de Morellet. B.

très bon de rire aux dépens des faquins qui font les importants, et des absurdes feseurs de réquisitoires; je crois que chacun aura son tour.

On parle d'une comédie de Hume, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom [1].

Pourriez-vous me rendre un petit service? J'ai fait jadis des *Éléments de Newton;* ils se trouvent dans l'édition des Cramer; je les ai fait examiner avec soin. On trouve que je ne me suis pas mépris; pourrai-je les faire approuver par l'académie des sciences? comment faut-il s'y prendre?

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes; je tâcherai de les peindre; cela m'amuse quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir; les Cramer imprimeraient tout ce que vous voudriez; et, à l'égard des plats sociniens houteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raison.

Je vous embrasse de tout mon cœur; ainsi fait madame Denis.

J'apprends que mademoiselle Clairon est malade; cela concourt à la soustraction de ma pauvreté tragique; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

### 3011. A M. DE CHENEVIÈRES [2].

Aux Délices, 26 mai.

Ressusciter est sans doute un grand cas;
C'est un plaisir que je viens de connaître;

[1] Dans la Préface de l'*Écossaise*, Dalembert est appelé homme de génie; voyez tome VII, page 13. B.

[2] Voyez tome LVII, page 184. Chenevières avait, le 12 mai, écrit à Voltaire que le bruit de sa mort avait couru à Versailles. Une lettre du philosophe, qui paraît perdue, l'avait rassuré. B.

Mais le plus grand, ce serait d'apparaître
A ses amis; je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il est quelques obstacles.
C'en serait trop pour les gens d'ici-bas
Que deux plaisirs, et surtout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de Chenevières, et votre ami, qui me fait d'aussi jolis compliments; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel que j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

3012. A M. THIERIOT.

A Tournay, et non à *Tornet*[1], 26 mai.

Je n'ai pas un moment; la poste part. Je reçois la bêtise[2] qu'on a jouée à Paris, j'en lis deux pages, je m'ennuie, et je vous écris.

Vous m'envoyez, mon ancien ami, d'autres bêtises qui ne sont pas de Resseguier, mais de Le Franc et de Fréron; et moi je vous envoie des *Que* qui m'ont paru plaisants. J'avais déjà retiré ma guenille tragique quand Clairon est tombée malade; j'ai déclaré que je ne voulais rien donner à un théâtre où l'on a joué la raison et mes amis.

Il m'est d'ailleurs très égal qu'on joue des pièces

[1] Dans un pamphlet, dont j'ai donné le titre tome XL, page 132, Voltaire était appelé *Comte de Tornet*. Voilà sans doute pourquoi il emploie ici ce mot. B.

[2] La comédie des *Philosophes*. B.

de moi, ou qu'on n'en joue pas; je n'attends nulle gloire de ces *performances* [1]. L'intérêt n'y a point de part, puisque je donne le profit aux comédiens; MM. d'Argental font ce qu'ils veulent pour s'amuser. D'ailleurs, je me .... de tout bon ou mauvais succès, et de toutes les sottises de Paris, et des réquisitoires, et de maître Abraham Chaumeix, et des Fréron, et des Le Franc, et de *tutti quanti*. Il faut ne songer qu'à vivre gaîment; c'est à quoi j'ai visé et réussi.

« Excepto quod non simul ess*em*, cætera lætus. »
Hor., lib. I, ep. x, v. 50.

Envoyez-moi donc *les Quand, les Si, les Pourquoi*, qu'on dit imprimés en couleur de rose [2], *les Oui*, et *les Non*.

3013. A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

Aux Délices, 28 mai.

Je suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie [3] soit si loin de mon lac; mais je vous vois d'ici bâtissant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris; quand vous auriez vu la prétendue comédie des *Philosophes*, vous n'en seriez pas mieux; et, quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous

[1] Mot anglais qui signifie *ouvrages*. Cl.

[2] La *sixième édition* des *Quand*, augmentée des *Si* et des *Pourquoi*, est en effet imprimée en rouge. Les *Si* ne sont pas de Voltaire, mais de Morellet. B.

[3] Hornoi est à huit lieues d'Amiens. Cl.

n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

*Luc* a cent mille hommes sous les armes : c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage. Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingt mille de chaque côté; ce qui, joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cent mille héros, à cinq sous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix.

*Luc*, en attendant, fait imprimer ses œuvres. Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans, en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par :

Allez, lâches chrétiens, etc...........

il a fait brûler cette édition par le bourreau, à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *pauvres chrétiens* [1]; ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans [2]; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

Le tonnerre a fait des siennes, en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de La Luzerne, qui était à la tête de sa troupe. Il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal; le chevalier est arrivé à cul nu. Si le roi de Prusse

[1] A *Lâches chrétiens*, Frédéric avait substitué *Lâches humains*. Des éditions portent : *Mortels craintifs*; voyez ci-dessus, page 375. B.

[2] Dans sa lettre du 1er mai 1760, le roi de Prusse dit *trois campagnes*. B.

avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui fesait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès; l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers-généraux; un troisième contre le parlement de Bourgogne; un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis gaîment, et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmants. Nous allons jouer la comédie dès que Lécluse [1] aura fait des dents à notre première actrice. Le duc de Villars prétend qu'il jouera les rôles de père. Marmontel arrive avec un Gaulard [2], receveur-général; voilà l'état des choses; mais aussi rendez-moi compte des plaisirs d'Hornoi.

Dieu vous donne un jour, monsieur le chevalier [3], les mêmes sujets d'angoisse qu'à monsieur votre père! Il me fait l'honneur de m'écrire; il consulte Trouchin; savez-vous bien sur quoi? sur ce que, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin, et de dormir jusqu'à dix; d'ailleurs il est assez content de lui.

Monsieur le jurisconsulte, que faites-vous? êtes-vous toujours gras comme un moine? que dites-vous de Daumart, qui ne peut plus marcher depuis quatre mois, même avec des béquilles? Je soupçonne notre

[1] Voyez ma note, tome XLI, page 3. B.

[2] Gaulard, fils d'un ancien ami de Voltaire, était receveur-général des fermes à Bordeaux, d'où il revenait alors, avec Marmontel, en retournant à Paris. Cl.

[3] Le chevalier de Florian, père du fabuliste. Cl.

ami Tronchin de s'être fourvoyé en lui appliquant, l'année passée, un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute sa vie.

Je vous embrasse tous; je vous aime, je vous regrette.

### 3014. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Mon divin ange, la paix sera aussi difficile à établir parmi les gens de lettres qu'entre la France et l'Angleterre.

Palissot m'envoie sa pièce, et m'écrit. Jugez de sa lettre par ma réponse. Je prends la liberté de vous l'adresser, et en même temps je vous conjure de me dire s'il est vrai que Diderot ait fait deux libelles contre mesdames de Robecq et de La Marck[1]. Cela peut être vrai, mais cela n'est pas possible.

Vous pourriez bien, avant d'envoyer ma réponse à Palissot, la faire transcrire, *ne varietur;* car je dois craindre qu'on ne me reproche d'être complice

[1] Palissot avait écrit à Voltaire, le 28 mai 1760, qu'il donnait le nom de faux philosophe « à celui qui, à la tête d'une traduction du *Vero amico* et du *Padre di famiglia* de Goldoni, a osé imprimer deux libelles scandaleux contre deux dames infiniment respectables. » Comme Diderot est auteur du drame du *Père de famille*, qu'on disait une copie de Goldoni, Voltaire crut qu'il s'agissait de Diderot; en 1758 avaient paru des traductions, par Deleyre, du *Père de famille* et du *Véritable ami*, de Goldoni. Grimm, qui en fut éditeur (voyez la seconde édition du *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, n° 14025), y mit deux épîtres dédicatoires satiriques adressées à la princesse de Robecq et à la comtesse de La Marck. Ces dames voulaient faire punir l'auteur des dédicaces. Diderot, pour calmer les offensées, se donna pour le coupable. Mesdames de Robecq et de La Marck apprirent bientôt après que Diderot s'était chargé du délit de Grimm, et l'affaire n'eut pas de suite. B.

de la comédie des *Philosophes*. Dieu soit loué qu'on ne joue point *Médime!* elle viendrait mal à propos; elle serait sifflée. Il est très heureux, très décent qu'on ne me joue pas après les *Philosophes*.

D'ailleurs, mon cher ange, je suis à vos ordres. Décidez pour *Socrate*, pour *l'Écossaise;* je ferai tout ce qu'il faudra. Je suis en train d'aimer le *tripot*, et de rire.

N'abandonnons point le droit de cuissage; il me semble qu'on en peut faire quelque chose de très intéressant. Le IV et le V étaient à la glace [1]; mais en quinze jours on ne peut avoir un feu égal dans son fourneau.

Cela ne ressemblera point à *Nanine*. Pourquoi ne feriez-vous point jouer *Rome sauvée?* Mais avez-vous des acteurs? Si vous n'en avez point pour *Catilina*, vous n'en aurez pas pour *la Mort de César; et vice versa.*

Mon cher ange, comment se porte madame Scaliger?

Il me prend quelquefois des fureurs de venir vous voir; mais il faut se contenir; il faut marcher toujours sur la même ligne.

> Paris, que veux-tu de moi?
> Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Il est fait pour vous, mon cher ange.

[1] Le *Droit du Seigneur*, d'abord en cinq actes, a ensuite été réduit en trois; voyez tome VII, page 213. B.

## 3015. A M. PALISSOT.

Aux Délices, 4 juin.

Je vous remercie, monsieur, de votre lettre [1] et de votre ouvrage; ayez la bonté de vous préparer à une réponse longue; les vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre pièce pour bien écrite; je conçois même que Crispin philosophe, marchant à quatre pattes [2], a dû faire beaucoup rire, et je crois que mon ami Jean-Jacques en rira tout le premier. Cela est gai; cela n'est point méchant; et d'ailleurs le *citoyen de Genève*, étant coupable de lèse-comédie, il est tout naturel que la comédie le lui rende [3].

Il n'en est pas de même des citoyens de Paris, que vous avez mis sur le théâtre; il n'y a pas là certainement de quoi rire. Je conçois très bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent bien nous en donner; je veux qu'on se défende, et je sens par moi-même que, si je n'étais pas si vieux, MM. Fréron et de Pompignan auraient affaire à moi; le premier, pour m'avoir vilipendé cinq ou six ans de suite, à ce que m'ont assuré des gens qui lisent les brochures; l'autre, pour m'avoir désigné en pleine académie comme un radoteur qui a farci l'histoire de fausses anecdotes.

[1] La lettre de Palissot est du 28 mai; voyez ma note, page 421. B.

[2] Acte III, scène 9. B.

[3] Dans une note sur ce passage, Palissot proteste contre l'imputation d'avoir désigné J.-J. Rousseau par le Crispin de la comédie des *Philosophes*. B.

J'ai été très tenté de le mortifier par une bonne justification, et de faire voir que l'anecdote de l'Homme[1] au masque de fer, celle du testament du roi d'Espagne Charles II[2], et autres semblables, sont très vraies, et que, quand je me mêle d'être sérieux, je laisse là les fictions poétiques.

J'ai encore la vanité de croire avoir été désigné dans la foule de ces pauvres philosophes qui ne cessent de conjurer contre l'état, et qui certainement sont cause de tous les malheurs qui nous arrivent; car enfin j'ai été le premier qui aie écrit en forme en faveur de l'attraction, et contre les grands tourbillons de Descartes, et contre les petits tourbillons de Malebranche; et je défie les plus ignorants, et jusqu'à Fréron lui-même, de prouver que j'ai falsifié en rien la philosophie newtonienne. La société de Londres a approuvé mon petit catéchisme d'attraction. Je me tiens donc comme très coupable de philosophie.

Si j'avais de la vanité, je me croirais encore plus criminel, sur le rapport d'un gros livre intitulé *l'Oracle des nouveaux philosophes*[3], lequel est parvenu jusque dans ma retraite. Cet *oracle*, ne vous déplaise, c'est moi. Il y aurait là de quoi crever de vaine gloire; mais malheureusement ma vanité a été bien rabattue, quand j'ai vu que l'auteur de *l'Oracle* prétend avoir plusieurs fois dîné chez moi, près de Lausanne, dans un château que je n'ai jamais eu. Il dit que je l'ai très bien reçu, et, pour récompense de cette bonne

[1] Voyez tome XX, page 130; XXVI, 311-318; XLIII, 295. B.
[2] Voyez tome XIX, page 521 et suiv. B.
[3] Voyez tome XLII, pages 487 et 695. B.

réception, il apprend au public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué, par exemple, que j'avais été chez le roi de Prusse pour y établir la religion chinoise; ainsi me voilà pour le moins de la secte de Confucius. Je serais donc très en droit de prendre ma part aux injures qu'on dit aux philosophes.

J'ai avoué de plus à l'auteur de *l'Oracle* que le roi de Prusse m'a chassé de chez lui, chose très possible, mais très fausse, et sur laquelle cet honnête homme en a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne suis point attaché à la France, dans le temps que le roi me comble de ses graces, me conserve la place de gentilhomme ordinaire, et daigne favoriser mes terres des plus grands priviléges. Enfin j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme, pour être compté parmi les philosophes.

J'ai trempé de plus dans la cabale infernale de l'*Encyclopédie;* il y a au moins une douzaine d'articles de moi imprimés dans les trois derniers volumes. J'en avais préparé pour les suivants une douzaine d'autres qui auraient corrompu la nation, et qui auraient bouleversé tous les ordres de l'état.

Je suis encore des premiers qui aient employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité*, contre lequel vous avez fait une si brave sortie dans votre comédie. Si, après cela, on ne veut pas m'accorder le nom de philosophe, c'est l'injustice du monde la plus criante.

Voilà, monsieur, pour ce qui me regarde. Quant aux personnes que vous attaquez dans votre ouvrage, si elles vous ont offensé, vous faites très bien de le

leur rendre; il a toujours été permis par les lois de la société de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit service. Autrefois, quand j'étais du monde, je n'ai guère vu de souper dans lequel un rieur n'exerçât sa raillerie sur quelque convive, qui, à son tour, fesait tous ses efforts pour égayer la compagnie aux dépens du rieur. Les avocats en usent souvent ainsi au barreau. Tous les écrivains de ma connaissance se sont donné mutuellement tous les ridicules possibles. Boileau en donna à Fontenelle, Fontenelle à Boileau. L'autre Rousseau, qui n'est pas Jean-Jacques, se moqua beaucoup de *Zaïre*[1] et d'*Alzire;* et moi, qui vous parle, je crois que je me moquai aussi de ses dernières épîtres[2], en avouant pourtant que l'ode[3] sur les conquérants est admirable, et que la plupart de ses épigrammes sont très jolies; car il faut être juste, c'est le point principal.

C'est à vous à faire votre examen de conscience, et à voir si vous êtes juste, en représentant MM. Dalembert, Duclos, Diderot, Helvétius, le chevalier de Jaucourt, et *tutti quanti,* comme des marauds qui enseignent à voler dans la poche.

Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs livres, je trouve très bon que vous riiez aux leurs; mais, pardieu, la raillerie est trop forte. S'ils étaient tels que vous les représentez, il faudrait les envoyer aux galères, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net; ceux que

[1] Voyez tome III, page 140. B.

[2] Voyez tome XXXVII, page 347. B.

[3] L'*Ode à la Fortune*. Cl.

vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du monde; et je ne sais même si leur probité n'est pas encore supérieure à leur philosophie. Je vous dirai franchement que je ne sais rien de plus respectable que M. Helvétius, qui a sacrifié deux cent mille livres de rente pour cultiver les lettres en paix.

S'il a, dans un gros livre, avancé une demi-douzaine de propositions téméraires et malsonnantes, il s'en est assez repenti[1], sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le théâtre.

M. Duclos, secrétaire de la première académie du royaume, me paraît mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui; son livre *sur les mœurs* n'est point du tout un mauvais livre, c'est surtout le livre d'un honnête homme[2]. En un mot, ces messieurs vous ont-ils publiquement offensé? il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement?

Je ne connais point du tout M. Diderot; je ne l'ai jamais vu; je sais seulement qu'il a été malheureux et persécuté; cette seule raison devait vous faire tomber la plume des mains. Je regarde d'ailleurs l'entreprise de l'*Encyclopédie* comme le plus beau monument qu'on pût élever à l'honneur des sciences; il y a des articles admirables, non seulement de M. Dalembert, de M. Diderot, de M. le chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui, sans aucun motif de gloire ou d'intérêt, se font un plaisir de travailler à cet ouvrage.

[1] La rétractation qu'avait faite Helvétius n'empêcha pas son livre d'être brûlé; voyez lettre 2770. B.

[2] On attribue ce mot à Louis XV. B.

Il y a des articles pitoyables sans doute, et les miens pourraient bien être du nombre; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe desire la continuation de l'*Encyclopédie*. On a traduit déjà les premiers volumes en plusieurs langues; pourquoi donc jouer sur le théâtre un ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes et à la gloire de la nation?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot. Il a, dites-vous, imprimé deux libelles contre deux dames du plus haut rang [1], qui sont vos bienfaitrices. Vous avez vu son aveu signé de sa main. Si cela est, je n'ai plus rien à dire; je tombe des nues, je renonce à la philosophie, aux philosophes, à tous les livres, et je ne veux plus penser qu'à ma charrue et à mon semoir.

Mais permettez-moi de vous demander très instamment des preuves; souffrez que j'écrive aux amis de ces dames. Je veux absolument savoir si je dois mettre ou non le feu à ma bibliothèque.

Mais si Diderot a été assez abandonné de Dieu pour outrager deux dames respectables, et, qui plus est, très belles, vous ont-elles chargé de les venger? Les autres personnes que vous produisez sur le théâtre avaient-elles eu la grossièreté de manquer de respect à ces deux dames?

Sans jamais avoir vu M. Diderot, sans trouver *le Père de famille* plaisant, j'ai toujours respecté ses profondes connaissances; et, à la tête de ce *Père de famille*, il y a une épître à madame la princesse de

[1] Mesdames de Robecq et La Marck; mais voyez ma note sur la lettre 3014, page 341. B.

Nassau qui m'a paru le chef-d'œuvre de l'éloquence et le triomphe de l'*humanité*[1]; passez-moi le mot. Vingt personnes m'ont assuré qu'il a une très belle ame. Je serais affligé d'être trompé, mais je souhaite d'être éclairé.

La faiblesse humaine est d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir[2].

Je vous ai parlé, monsieur, avec franchise. Si vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raison, voyez ce que vous avez à faire. Si j'ai tort, dites-le-moi, faites-le-moi sentir, redressez-moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaison avec aucun encyclopédiste, excepté peut-être avec M. Dalembert, qui m'écrit, une fois en trois mois, des lettres de Lacédémonien. Je fais de lui un cas infini; je me flatte que celui-là n'a pas manqué de respect à mesdames les princesses de Robecq et de La Marck. Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur cette affaire à M. d'Argental.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une estime très véritable de vos talents, et un extrême desir de la paix, que MM. Fréron, de Pompignan, et quelques autres, m'ont voulu ôter, votre, etc.

### 3016. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 7 juin.

Monsieur, par une lettre de M. de Kaiserling votre ami, reçue aujourd'hui en même temps que la

[1] *Les Philosophes*, acte II, scène 5. Cl.

[2] La faiblesse humaine est d'avoir
La curiosité d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.
Molière, *Amphitryon*, acte II, scène 3. B.

vôtre, je vois que vous avez eu la bonté de partager toutes mes inquiétudes, et je me flatte qu'elles sont calmées. Les ordres qu'on a donnés à Hambourg mettront probablement un frein à l'avidité des libraires; j'aurai le temps de consacrer tous mes soins au desir de vous plaire; je pourrai attendre en paix les nouvelles instructions dont votre excellence m'a flatté. On se conformera en tout à vos volontés, tant dans la rédaction du second volume que dans les corrections nécessaires au premier. Ce qui n'était d'abord pour moi qu'une occupation agréable, devient aujourd'hui mon principal devoir; il semble que vous m'ayez fait un de vos concitoyens, en me chargeant d'écrire une histoire qui doit faire voir combien votre pays est respectable. Le jeune M. de Woronzow m'a fait l'honneur de venir plusieurs fois dans ma retraite, et a augmenté mon zèle pour votre patrie. Tous les jeunes gens de votre cour que j'ai vus m'ont paru fort au-dessus de leur âge; mais M. de Woronzow m'a paru au-dessus d'eux. J'en excepte toujours M. de Soltikof, car je ne peux donner à personne la préférence sur lui. Le mérite de tant de voyageurs de votre pays est une meilleure réfutatiou des injures atroces de certaines gens que tout ce que je pourrais dire. Je souhaite passionnément que les Autrichiens et les Français secondent cette année vos nobles efforts, et nous procurent une paix glorieuse devenue nécessaire à l'Europe.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux et un attachement inviolable, etc. V.

3017. A M. THIERIOT.

9 juin.

J'ai reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque *la Vision*[1]. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux qui sont aussi bons que les *Que;* je les attends aussi. Il faut que j'aie toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc Robin-*mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour *la Vision* qu'on a saisi Robin? et cette *Vision* est-elle bien de Grimm? Je soupçonne que Grimm est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à desirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires, qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *Da*[2], *Dé*, *Di*, *Do*, *Du*, les *H*, les *G*, etc., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfants, aimez-vous les uns les autres[3], *si*

[1] *Préface de la comédie des* PHILOSOPHES, *ou la Vision de Charles Palissot.* — Cette brochure de l'abbé Morellet, dans laquelle la princesse de Robecq était nommée, fit mettre son auteur à la Bastille le 11 juin. Il en sortit le 30 juillet suivant. Robin, libraire au Palais-Royal, qui avait vendu et distribué un grand nombre d'exemplaires de cette *Préface*, fut mis en prison dès le 31 mai; mais il en sortit le 25 juin. CL.

[2] Dalembert,... Diderot,... Duclos, et autres philosophes. — Les initiales H et G désignent Helvétius et Grimm. CL.

[3] « Hæc mando vobis, ut diligatis invicem. » (Paroles de saint Jean, chap. XV, v. 17). CL.

*vous pouvez*. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit,

Que nous sommes perdus, si nous nous divisons [1].

Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aie la réponse de Ramponeau [2], et que je n'aie pas le factum de M. de Beaumont [3] contre Ramponeau ? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province ; je ne l'ai tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir, et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise Palissot !

Je vous envoie la seule copie de la réponse [1] que j'aie en main ; elle est d'un homme de l'académie de Dijon ; cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez sans doute quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le *Plaidoyer de Ramponeau*. Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de plus longues ; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

Les Fétiches [4] du président de Brosses n'ont pas eu grand cours ; le *Discours* même du président de Montauban [5] n'est pas recherché. C'est la pierre sur laquelle on va aiguiser ses couteaux ; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

[1] Vers de la comédie des *Philosophes*, acte III, scène 3. B.

[2] Voyez tome XL, page 136. B.

[3] Voyez ma note, tome XL, page 136. B.

[4] *Du culte des dieux fétiches, ou parallèle de l'ancienne religion d'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie*, 1760, in-12. B.

[5] Le Franc de Pompignan. B.

La *Préface*[1] de Palissot est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de La Métrie; passages horribles, mais que La Métrie lui-même réfute. Il supprime la réfutation. Il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de La Métrie, *de la Vie heureuse.* Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou? Vous devriez courir chez M. Dalembert, qui ne sait pas peut-être combien ces passages sont altérés; car ce livre est, je crois, très rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. Dalembert? Mais ce pauvre Robin, ce pauvre Robin-*mouton!* Pour Dieu, envoyez-moi *la Vision.*

3018. A M. DALEMBERT.

10 juin.

Mon cher philosophe et mon maître, *les Si, les Pourquoi* sont bien vigoureux; les Remarques sur *la Prière*[2] *du Déiste* fines et justes; cela restera. On pourrait y joindre *les Que, les Oui, les Non,* parce-qu'ils sont plaisants et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences subsisteront.

*La Vision*[3] est bien; mais c'est un grand malheur

[1] Palissot venait de publier *Lettre de l'auteur de la comédie des Philosophes au public, pour servir de préface à la pièce,* in-12 de vingt-trois pages. B.

[2] Voyez ma note, tome XL, page 133. B.

[3] Voyez la note, page 431. B.

et une grande imprudence d'avoir mêlé dans cette plaisanterie madame la princesse de Robecq. J'en suis désespéré ; ce trait a révolté. Il n'est pas permis d'insulter à une mourante, et le duc de Choiseul doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuse; j'en crains les suites pour la bonne cause. On a mis en prison *Robin*-mouton du Palais-Royal; cela peut aller loin. Cette seule pierre d'achoppement peut renverser tout l'édifice des fidèles.

Palissot m'a écrit, en m'envoyant sa pièce. J'ai prié M. d'Argental de vouloir bien lui faire passer ma réponse, et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponse que je regarde les encyclopédistes comme mes maîtres, etc. Sa lettre porte qu'il n'a fait sa comédie que pour venger mesdames de Robecq et de La Marck d'un libelle insolent de Diderot contre elles, libelle avoué par Diderot. Je lui dis que je n'en crois rien ; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie ; et voilà que dans *la Vision* on insulte madame la princesse de Robecq ; cela est désespérant. Je ne peux plus rire; je suis réellement très affligé. Dès que la préface ou post-face de la comédie des *Philosophes* parut, je fus indigné. J'écrivis à Thieriot, je le priai de vous parler et de chercher le malheureux libelle de *la Vie heureuse* du malheureux La Métrie, qu'on veut imputer à des philosophes. La cour ne sait pas d'où sont tirés ces passages scandaleux, et les attribuera aux frères, et dira : *Palissot est le vengeur des mœurs*, et on coffrera les frères, et on aura les philosophes en horreur.

O frères, soyez donc unis! *fratrum quoque gratia rara est*[1].

Mandez-moi, je vous en supplie, où l'on en est. On fera sans doute un recueil[2] des pièces du procès. Serait-il mal à propos de mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la science, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adversaires? Mais, ô frères! soyez unis.

Quand je vous écrivis, en beau style académique: *Je m'en f...*[3], et que vous me répondîtes, en beau style académique, que vous vous en f......, c'est que je riais comme un fou d'un ouvrage[4] de quatre cents vers, fait il y a quelque temps, où Fréron, et Pompignan, et Chaumeix, jouent un beau rôle. On dit que ce poëme est imprimé. Il est, je crois, de feu Vadé, dédié à maître Abraham; et maître Joly est prié de le faire brûler. *La Palissoterie* est venue, sur ces entrefaites, et j'ai dit: Ah! Vadé, pourquoi êtes-vous mort avant *la Palissoterie?*

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi*[5] contre moi; et je disais: Je m'en f...., en style académique.

[1] Ovide, *Métam.*, I, 146. B.

[2] Elles se trouvent en effet dans le *Recueil des facéties parisiennes*, dont Voltaire fit la préface; voyez tome XL, page 152. B.

[3] C'est dans les lettres à Thibouville et à Thierlot (voyez nos 3008 et 3012) que Voltaire avait employé la phrase académique, comme dit Dalembert (voyez lettre 3021). Il y a ici quelque lettre perdue, ou seulement, peut-être, quelque transposition. B.

[4] Le *Pauvre diable* (voyez tome XIV) a quatre cent vingt vers. B.

[5] Ce sont *les VII Quand*, etc. et *les Pourquoi* dont je parle dans ma note, tome XL, page 132. B.

Et dites au diacre Thieriot qu'il persévère dans son zèle, et qu'il m'envoie toutes les pièces des fidèles, et toutes celles des fanatiques et des hypocrites ennemis de la raison. Et soyez unis en Épicure, en Confucius, en Socrate, et en Épictète; et venez aux Délices, qui sont devenues l'endroit de la terre qui ressemble le plus à Éden, et où l'on se f... de maître Joly et de maître Chaumeix.

Cependant mon ancien disciple-roi est un peu follet, et je le lui ai écrit, et il n'en est pas disconvenu. Dieu vous comble toujours de ses graces! et vivez indépendant, et aimez-moi.

### 3019. A MADAME D'ÉPINAI.

13 juin.

Ma belle et respectable philosophe, vous avez un grand défaut, vous êtes comme tous les Parisiens et toutes les Parisiennes de ma connaissance; ils ne manquent pas de m'écrire: *Vous savez sans doute; vous avez lu; que dites-vous de ce Mémoire?* Eh! non, messieurs, je n'ai rien lu. Tout le monde me parle du *Mémoire*[1] de M. Le Franc de Pompignan, et personne ne me l'envoie; au reste, il se peut fort bien faire que le dévot Le Franc de Pompignan ait été interdit pour avoir donné ou mérité des soufflets; mais le fait est que le pédant chancelier Dagnesseau lui refusa, de ma connaissance, les provisions de sa charge pendant six mois, en 1739, pour avoir mal traduit la *Prière du Déiste*[2]; je le servis dans cette

[1] Voyez mes notes, tome XL, pages 133 et 157. B.

[2] Voyez ma note, tome XL, page 133. B.

affaire, et il m'en a récompensé dans son beau Discours à l'académie.

*La Vision*[1] m'a fait une peine extrême; c'est le comble de l'indécence et de l'imprudence d'avoir mêlé madame la princesse de Robecq dans cette querelle. Il est affreux d'avoir insulté une mourante; cela irrite contre les philosophes, les fait passer pour des fous et des cœurs mal faits; cela justifie Palissot, cela fait mettre Robin en prison, cela inquiète le Prophète de Bohême, cela achève de perdre le pauvre Diderot, qui a trouvé le secret de renverser le plus bel édifice du monde pour y avoir mis une douzaine de pierres mal taillées, qui ne s'accordent pas avec le reste du bâtiment.

Vous me feriez un très grand plaisir, madame, de m'envoyer en détail vos réflexions sur *l'Écossaise;* je les ferais passer à mon ami M. Hume, digne prêtre, qui ne manquerait pas d'en profiter, et qui vous aurait une extrême obligation. Je vous envoie le *Plaidoyer de Ramponeau*, à condition que vous aurez la bonté de me faire tenir, par qui il vous plaira, le *Mémoire* du grave président.

Vous me faites prendre, madame, un vif intérêt à madame votre mère[2]; je reconnais votre cœur; il n'y a que votre esprit que je lui compare. Adieu, madame; si vous me faites le plaisir d'être un peu exacte, instruisez-moi de la demeure[3] du Prophète de Bohême,

[1] Voyez ci-dessus, page 431. B.
[2] Madame d'Esclavelles. Cl.
[3] Grimm demeurait alors dans la rue Neuve-de-Luxembourg. Cl.

je ne m'en souviens plus; mais je me souviendrai toute ma vie de lui.

Je crois qu'il serait à propos que les *Que* et le *Ramponeau* parussent. On a besoin de plaisanterie; c'est un remède sûr contre la maladie épidémique qui trouble si tristement tant de cerveaux.

## 3020. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 juin.

Mon divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur-le-champ la consultation à M. Tronchin, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de Courteilles comme vous-même; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que Tronchin aura fini, vous aurez son mémoire; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de Choiseul, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de Courteilles, qui m'édifie. Pour madame Scaliger, je crois qu'elle s'en tient à Fournier[1], et elle a raison; il connaît son tempérament, il est attentif. Je voudrais qu'elle fît un peu d'exercice; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au *tripot*; passez-moi le mot,

[1] Médecin. Cl.

car je suis du métier, et nous allons jouer sur le nôtre. Je supplie donc mademoiselle Clairon de bien dire que j'ai retiré la *Médime;* elle la jouera ensuite quand elle voudra; mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des *Grenouilles*[1] contre les Socrates. Je le suis encore davantage de la réponse intitulée *Vision*, dans laquelle on insulte madame de Robecq mourante; c'est le coup le plus mortel que les philosophes puissent se porter à eux-mêmes.

Je suppose que vous avez reçu, mon cher ange, mon paquet adressé à M. de Chauvelin, paquet dans lequel était ma réponse à Palissot. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponse passât par vos mains, afin que vous fussiez à-la-fois témoin et juge.

Encore une fois, il paraît difficile qu'on joue *Socrate*. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les Mélitus et les Anitus, et les autres juges, aussi méprisables que des coquins peuvent l'être; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers, cela donne plus de force aux maximes, et la morale est un peu moins ennuyeuse en vers bien frappés qu'en prose.

Pour *l'Écossaise*, vous l'aurez quand vous voudrez; et tout le procès-verbal du voyage de Lindane à Londres, et de ce qu'elle y fait, ne tiendra pas dix lignes. Frelon embarrasse fort M. Hume. Il me mande que, si on change le caractère de cet animal, il croira qu'on l'a craint, et qu'il est bon que ce scorpion subsiste dans toute sa laideur. M. Guêpe vaut bien

[1] Ce titre d'une comédie d'Aristophane désigne celle des *Philosophes*. Cl.

M. Frelon; *wasp* signifie en anglais frelon et guêpe; mais on ne peut pas s'appeler Wasp à Paris.

Le petit Hurtaud croit *le Droit du Seigneur* ou *le Débauché* infiniment supérieur à *Socrate* et à *l'Écossaise;* il n'y voit pas la moindre ressemblance avec *Nanine*. Il compte vous soumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. Tronchin (mais, non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours; tant mieux).

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de Frelon. J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc;* mais, entre nous, je soupçonne M. le duc de Choiseul de s'être servi de lui pour répondre à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cependant M. le duc de Choiseul m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même[1]. Tant mieux, si cela est; j'aime qu'un ministre soit du métier, et j'admire sa facilité et sa promptitude.

Marmontel est ici avec un Gaulard très aimable et très doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie[2] de la scène d'Auguste, et il le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur? Que je suis aise d'être aux Délices! mais que je suis fâché d'être loin de vous!

Je reçois dans ce moment les arrêts de Tronchin; je ne crois pas que ce soient des édits contre lesquels on puisse faire des *remontrances*. Je vous adresse le pa-

[1] Elle était de Palissot; voyez tome XL, page 121. B.

[2] Voyez ma note, tome LV, page 291. B.

quet, afin qu'il parvienne par vous à madame de Courteilles, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de monsieur.

### 3021. DE M. DALEMBERT.

Paris, ce 16 juin.

Mon cher et illustre maître, 1° ce n'est pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère[1]. Vous ignorez sans doute avec quelle fureur et quel scandale madame de Robecq a cabalé pour faire jouer la pièce de Palissot; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie[2], que les comédiens voulaient représenter avant les *Philosophes*, espérant par-là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils sont couverts; vous ignorez qu'elle s'est fait porter à la première représentation, toute *mourante* qu'elle est, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de sortir avant la fin du premier acte. Quand on est atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me semble, aucune pitié, eût-on f.... avec Dieu le père et son fils.

2° Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Vision*. On dit, il est vrai, qu'elle est bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort; et si c'est là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ses billets d'enterrement; car, puisqu'il n'est pas permis de dire qu'elle se meurt, il le sera encore moins de dire qu'elle est morte.

3° Il est très vrai qu'on a arrêté Robin-*mouton* du Palais-Royal.

> *Ils m'ont pris ce* pauvre Robin[3],
> Robin-mouton, qui par la ville
> *Vendait tout* pour un peu de pain, etc.

[1] Parodie de ces deux vers:

> « Mais ce n'est pas tout d'être heureux;
> « Il faut encore être modeste. » Cl.

[2] Celle de *Médime*. Cl.

[3] La Fontaine, livre IX, fable XIX. B.

Mais soyez sûr que madame de Robecq n'en est pas la cause. Ceux qui persécutent les philosophes ne se soucient guère ni de Dieu ni d'elle; mais ils sont au désespoir d'être démasqués; *hinc iræ, hinc lacrymæ*. Ils croyaient qu'on serait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils se voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage; mais souvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre, que vos *amis*[1] l'étaient encore plus de Palissot, et relisez *la Vision* dans cette idée, vous verrez clair.

4° Il est très vrai que la persécution est plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la Bastille un abbé Morellet, ou Morlet, ou *Mords-les*, qu'on accuse ou qu'on soupçonne d'avoir fait cette *Vision;* item, d'avoir fait *les Si* et *les Pourquoi;* item, les *Notes* sur la *Prière du Déiste*[2]. Je ne sais ce qui en est; mais je sais seulement que c'est un homme de beaucoup d'esprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an[3] à Genève, et qui ne vous y trouva pas. Au reste, il est traité à la Bastille avec beaucoup d'égards et de ménagements. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne sera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les Palissots mâles et femelles, contre les Palissots de Nanci et ceux de Versailles.

5° Palissot se vante d'avoir reçu de vous une lettre pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'Argental sera à portée de lui donner le démenti.

6° Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de Robecq et de La Marck. C'est un mensonge impudent, car depuis deux ans il est brouillé avec madame de La Marck, et il en

[1] Le duc de Choiseul et madame du Deffand. Cl.

[2] La *Vision*, les *Si*, les *Pourquoi* (qui ne sont pas ceux dont j'ai parlé tome XL, page 132), et les *Notes* sur la *Prière du Déiste*, sont en effet de Morellet. On les trouve au tome II de ses *Mélanges de littérature*, 1818, quatre volumes in-8°; mais la *Vision* (ou *Préface de la comédie des Philosophes*) y est tronquée. B.

[3] Lisez *deux ans;* et voyez la lettre 2693. Cl.

tient les propos les plus insolents et les plus infames. Elle ne l'ignore pas non plus que M. d'Aïen, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7° Je ne crois pas plus que vous que Diderot ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais, quand Diderot aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de Robecq, attaquer Helvétius et tous les encyclopédistes, qui ne lui avaient fait aucun mal?

8° J'ai grande envie de voir le petit poëme[1] dont vous me parlez. Je suis certain que feu Vadé a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais, s'il n'y a rien sur la pièce des *Philosophes*, on ne sera pas content de feu Vadé.

9° C'est très bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs, qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10° Avez-vous lu le *Mémoire*[2] de Pompignan? Il faut qu'il soit bien mécontent de l'académie, car il ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé partout. Pour répondre à ce qu'il dit sur sa *naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa généalogie, qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui jusqu'à son père.

11° Tout mis en balance, le meilleur parti est toujours de finir par la phrase académique, *Je m'en f...*; c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends votre catéchisme newtonien[3], et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

[1] *Le Pauvre diable*. Cl.

[2] Celui dont j'ai parlé dans une note, t. XL, p. 156-57. B.

[3] Je ne sais quel est l'ouvrage de Voltaire que veut désigner Dalembert.

## 3022. DE J.-J. ROUSSEAU.

A Montmorency, le 17 juin.

Je ne pensais pas, monsieur, me retrouver jamais en correspondance avec vous. Mais apprenant que la lettre[1] que je vous écrivis en 1756 a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, et je remplirai ce devoir avec vérité et simplicité.

Cette lettre, vous ayant été réellement adressée, n'était point destinée à l'impression. Je la communiquai sous condition à trois personnes à qui les droits de l'amitié ne me permettaient pas de rien refuser de semblable, et à qui les mêmes droits permettaient encore moins d'abuser de leur dépôt, en violant leur promesse. Ces trois personnes sont : madame de Chenonceaux, belle-fille de madame Dupin, madame la comtesse d'Houdetot, et un Allemand nommé Grimm[2]. Madame de Chenonceaux souhaitait que cette lettre fût imprimée, et me demanda mon consentement pour cela. Je lui dis qu'il dépendait du vôtre. Il vous fut demandé; vous le refusâtes, et il n'en fut plus question.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle espèce de liaison, vient de m'écrire par une attention pleine d'honnêteté, que, ayant reçu les feuilles d'un journal de M. For-

Ce ne peut être une nouvelle édition des *Éléments de la philosophie de Newton* auxquels Voltaire ne toucha plus depuis 1756 (voyez t. XXXVIII, p. 4). Il s'agit peut-être de quelque pamphlet tel que les *Dialogues chrétiens* qui parurent un peu plus tard (voyez tome XL, page 154), ou autre écrit. B.

[1] Celle du 18 août 1756, à laquelle Voltaire répondit le 12 septembre suivant. — Voltaire n'avait pas écrit à Rousseau depuis le 12 septembre 1756; mais, en 1759, il lui avait fait proposer une maison de campagne située près de Ferney, et appelée l'Ermitage; il ne devait donc guère s'attendre à recevoir de lui une lettre comme celle ci-dessus. Voltaire ne répondit pas à Rousseau. S'il fut d'abord irrité de cette incartade, il finit par s'en moquer; et c'est ainsi qu'il en parle dans sa lettre du 24 octobre 1766, à Hume. Cl.

[2] Voyez plus bas la lettre 3051. Cl.

mey, il y avait lu cette même lettre avec un avis dans lequel l'éditeur dit, sous la date du 23 octobre 1759, « qu'il l'a « trouvée il y a quelques semaines chez les libraires de Berlin, « et que comme c'est une de ces feuilles volantes qui dispa- « raissent bientôt sans retour, il a cru lui devoir donner place « dans son journal. »

Voilà, monsieur, tout ce que j'en sais. Il est très sûr que jusqu'ici l'on n'avait pas même ouï parler à Paris de cette lettre; il est très sûr que l'exemplaire, soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey, n'a pu lui venir que de vous, ce qui n'est pas vraisemblable, ou d'une des trois personnes que je viens de nommer. Enfin il est très sûr que les deux dames sont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis savoir davantage de ma retraite; vous avez des correspondances au moyen desquelles il vous serait aisé, si la chose en valait la peine, de remonter à la source et de vérifier le fait.

Dans la même lettre M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réserve, et ne la prêtera point sans mon consentement, qu'assurément je ne donnerai pas; mais cet exemplaire peut n'être pas le seul à Paris. Je souhaite, monsieur, que cette lettre n'y soit pas imprimée, et je ferai de mon mieux pour cela. Mais si je ne pouvais éviter qu'elle le fût, et qu'instruit à temps je pusse avoir la préférence, alors je n'hésiterais pas à la faire imprimer moi-même. Cela me paraît juste et naturel.

Quant à votre réponse à la même lettre, elle n'a été communiquée à personne, et vous pouvez compter qu'elle ne sera point imprimée sans votre aveu, qu'assurément je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander, sachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais si vous en vouliez faire une pour être publiée, et me l'adresser, je vous promets de la joindre fidèlement à ma lettre, et de n'y pas répliquer un seul mot.

Je ne vous aime point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple

et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux. C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits[1]. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute; je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni aux procédés que ce respect exige. Adieu, monsieur.

### 3023. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 19 juin.

Vous devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponse et mes remerciements, et la liste de mes besoins, par M. Darboulin, à qui je l'ai recommandée.

M. Dalembert suppose toujours que j'ai tout vu; c'est une règle de fausse position. Je n'ai rien vu; je n'ai point le *Mémoire* de M. Le Franc de Pompignan; je demande *l'Interprétation de la Nature*[1], *la Vie heureuse* de l'infortuné La Métrie, etc., etc.

Je réitère mes sanglots sur *la Vision;* cette vision est celle de la ruine de Jérusalem. Voilà la philoso-

[1] *Pensées sur l'interprétation de la nature.* Cet ouvrage est de Diderot. Il parut au commencement de 1754. Cl.

phie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas persécutée. O ciel! attaquer les femmes! insulter à la fille d'un Montmorency! à une femme expirante! Je suis réellement au désespoir.

M. Dalembert croit m'apprendre que M. le duc de Choiseul protège Palissot et Fréron. Hélas! j'en sais plus que lui sur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de Choiseul aurait protégé davantage les pauvres Socrates; et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philosophes sont unis, et moi je lui soutiens qu'il n'en est rien; quand ils souperont deux fois par semaine ensemble, je le croirai. On cherche à les diviser; on va jusqu'à m'appeler l'*oracle des philosophes*, pour me faire brûler le premier. On ose dire, dans la Préface de Palissot, que je suis au-dessus d'eux; et moi je dis, j'écris qu'ils sont mes maîtres. Quelle comparaison, bon Dieu! des lumières et des connaissances des Dalembert et des Diderot avec mes faibles lueurs! Ce que j'ai au-dessus d'eux est de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis; rien n'est si sain; c'est une ordonnance de Tronchin.

Écrivez-moi, mon ancien ami; voyez *Protagoras*-Dalembert, et venez aux Délices.

### 3024. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 juin.

Mon divin ange, je peux encore quelquefois penser avec ma tête; mais je ne peux pas toujours écrire avec ma main; ainsi pardonnez-moi, si je vous dis par la main d'un autre que je suis excédé par les tra-

vaux de la campagne et par les sottises du Parnasse. Je suis très fort de votre avis; voilà assez de plaisanteries. Je vais revoir dès demain *Médime* et *Tancrède*. Il y a grande apparence que la copie de *Tancrède* est entre les mains d'un ami de M. le duc de Choiseul ou de madame la duchesse; que par conséquent cet ami sera fidèle. Tout ce que je puis faire est d'être docile à vos ordres, et de travailler tant que ma pauvre tête le permettra. Si je fais quelque chose dont je sois content, je vous l'enverrai; si j'en suis mécontent, je le jetterai au feu. Bonne volonté et imagination sont deux choses fort différentes; la terre devient stérile à force d'avoir porté. Si le terrain de *Tancrède* et de *Médime* est devenu ingrat, je vous supplie de pardonner au pauvre laboureur.

Il serait pourtant plaisant de présenter la *Requête*[1] *aux Parisiens* la veille de *l'Écossaise*. Il me paraît qu'un homme qui prétend que la pièce n'est pas anglaise, parceque le bruit a couru qu'il avait été aux galères, est une des bonnes choses, des plus comiques qu'on connaisse.

Mon cher ange, vous êtes le maître du tout, et du tragique et du comique, et surtout de moi, qui suis tantôt l'un, tantôt l'autre, fort à votre service. Mais je pense que vous vous moquez un peu de moi quand vous me dites de proposer à M. le duc de Choiseul l'entrée de M. Diderot[2] à notre académie; c'est bien à vous, s'il vous plaît, à rompre cette glace. Qui donc est plus à portée que vous de faire sentir à M. le duc

[1] Voyez tome VII, page 17. B.

[2] Diderot n'est point entré à l'académie française. B.

de Choiseul que tous les gens de lettres le béniront? Qui est plus en droit de lui dire qu'il est important pour lui de faire sentir au public qu'il n'a point persécuté les philosophes? Je n'ai aucuns droits sur M. le duc de Choiseul, et vous les avez tous, ceux de l'amitié, de la persuasion, de la bienséance, de l'à-propos. On pourrait engager Diderot à désavouer les petits ouvrages qui pourraient lui fermer les portes de l'académie. Nous avons besoin, dans cette place, d'un homme de lettres; tout parle en sa faveur; et, quand même il ne réussirait pas, ce serait toujours un grand point de gagné d'avoir été sur les rangs dans les circonstances présentes. Enfin vous aimez Diderot et la bonne cause; c'est à vous à les protéger.

J'ai une autre grace à vous demander. Je vous conjure de ne vous jamais servir de votre éloquence auprès de M. le duc de Choiseul, en faveur d'un homme qui lui a manqué personnellement et indignement. Quoi! on renoncerait à ses engagements dans la seule idée de soutenir... Ici l'auteur s'embarrasse, et ne peut dicter. Il faut, tout malingre qu'il est, qu'il écrive... Oui, de soutenir un homme qui, dans quatre ans, peut se joindre contre nous avec l'Autriche, si on lui offre quatre lieues de pays de plus vers le duché de Clèves! Songez, je vous prie, à ce qui arriverait de nous, si *Luc* avait joint cent cinquante mille hommes à l'armée de la reine de Hongrie, il y a dix ans.

Vous ne pouvez à présent manquer à vos engagements sans vous déshonorer, et vous ne gagneriez

rien à votre honte. Les Russes et les Autrichiens doivent écraser *Luc* cette année, à moins d'un miracle [1]; alors l'électeur de Hanovre, toute la maison de Brunswick tremble pour elle-même. Alors George, ou son petit-fils, est obligé de vous laisser votre morue, pour être protégé dans son électorat. Ayez seulement de bonnes troupes, de bons généraux, et vous n'avez rien à craindre. Je soutiens que si *Luc* est perdu, vous devenez l'arbitre de l'Empire, et que tous ses princes sont à vos pieds. Je n'ai point de réponse, je n'ai point d'emplâtre pour l'énorme sottise qu'on a faite de se brouiller avec l'Angleterre avant d'avoir cent vaisseaux; mais il ne tient qu'à vous d'être formidables sur terre. L'avantage que M. le duc de Broglie vient de remporter [2] présage les plus grands succès. Tout peut finir dans une campagne; les Anglais ne vous respecteront que quand vous serez dans Hanovre. Tâchez, mon divin ange, d'être de ce sentiment. Je vous en prie, dites à M. le duc de Choiseul qu'il ne doit faire la paix qu'après une campagne triomphante.

Je vous en prie, mille tendres respects à madame d'Argental; remarquez qu'elle se porte toujours mieux en été.

### 3025. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 19 juin.

En tout pays on se pique
De molester les talents;

[1] « Ce qui ne paraissait pas vraisemblable est arrivé, » écrivait Voltaire à Colini le 12 décembre 1760. B.

[2] Le 10 juillet à Corbach. Cl.

Goldoni [1] voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre
On doit juger ses écrits;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux,
La nature a dit sans feinte,
Tout auteur a ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio signore, la mia sentenza. Mi lusingo ch' ella sarà firmata al vostro tribunale. Aspetto un Shaftesbury, e subito lo spedirò a voi.

Mille compliments à M. Algarotti.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournay quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet.* Je vous aime sans vous avoir vu, et j'aime le cher Algarotti, parceque je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

### 3026. A M. DUCLOS [2].

A Tournay, 20 juin.

Je crois, monsieur, devoir vous informer de ce qui s'est passé entre M. Palissot et moi. Il vint aux Délices, il y a plus de deux ans [3]; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, sa comédie jouée à Nanci, qui ne ressemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point

[1] Ch. Goldoni, nommé, par ses compatriotes, le *Molière italien*. Cl.

[2] Voyez tome LV, page 16. B.

[3] En octobre 1755; voyez tome LVI, page 773. B.

attaquer de très honnêtes gens qui ne l'avaient point offensé. Le prêtre de Genève, qui est un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. Palissot m'a envoyé sa pièce des *Philosophes* imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour servir de préface à sa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injustice de dire que je suis au-dessus des philosophes qu'il outrage; je ne sens l'intervalle qui me sépare d'eux que par mon impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre des *Mœurs*. Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très bon ouvrage; que votre personne mérite encore plus d'égards [1]; que, si M. Helvétius et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très bien de se défendre publiquement; que, s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'Argental. Voilà, monsieur, les éclaircissements que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. Helvétius.

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre Pope, Swift, Arbuthnot, Gay, et leurs amis. Ils en triomphèrent aisément; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de

[1] Voyez plus haut, page 427. Cl.

génie bien unies doivent, à la longue, écraser leurs adversaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du Discours de M. Le Franc à l'académie; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, surtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée; c'était, en ce cas, insulter au malheur, et cela est bien lâche. Je ne sais comment l'académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire.

Il est triste que les gens de lettres soient désunis; c'est diviser des rayons de lumière pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma voix à l'académie; cette calomnie jeta du froid entre nous, mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé; il est franc, et vous me rendrez justice avec la même franchise.

### 3027. A M. DALEMBERT.

20 juin.

Ma cousine Vadé me mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral[1] depuis trois mois, et que notre cousin Vadé étant mort au commencement de 1758, il ne pouvait parler de ce qui se passe en 1760; mais il en parlera par voie de *prosopopée*.

Je n'ai point vu le Mémoire de Pompignan. Thieriot m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons Palissot dit que je l'approuve! Qu'on aille

[1] *Le Pauvre diable.* — La lettre à maître Abraham Chaumeix, qui précède cette satire, est signée Catherine Vadé. Cl.

chez M. d'Argental, il montrera ma lettre à lui adressée, en réponse de la comédie d'Aristophane, reliée en maroquin du Levant. Je ne puis publier cette lettre sans la permission de M. d'Argental; elle est naïve. Je pleure sur l'abbé Morellet et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philosophe! il faut f..... les dames et les respecter. Je ne dis pas qu'il faille f..... madame du Deffand; mais sachez qu'elle ne m'envoya jamais la lettre dont vous vous plaignez. Elle fit apparemment ses réflexions, ou peut-être vous lui lâchâtes quelque mot qui la fit rentrer en elle-même.

N'aurons-nous point l'histoire de la persécution contre les philosophes, un résumé des âneries de maître Joly, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le tout avec les preuves? Ce serait là le coup de foudre; *interim ridendum*.

Oui, sans doute, le seigneur, le ministre dont il est question, a protégé Palissot et Fréron, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'est pas homme à persécuter personne, et il pense comme il faut, quoique *pædicaverit cum Freronio in collegio Clari-Montis* [1], et quoique Palissot soit le fils de son homme d'affaires; mais l'insulte faite à son amie *mourante* est le tombeau ouvert pour les frères. Ah! pauvres frères! les premiers fidèles se conduisaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point; Dieu nous aidera, si nous sommes unis et gais. Hérault disait un jour à un des frères: « Vous

[1] Le Collége de *Louis-le-Grand* (ou Collége des *jésuites*) porta d'abord le nom de Collége *de Clermont*. Cl.

« ne détruirez pas la religion chrétienne. — C'est ce « que nous verrons, » dit l'autre [1].

## 3028. DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres [2] à-la-fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis; j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre *OEdipe;* vous aviez alors dix-neuf ans [3], donc.....

Nous allions livrer bataille hier; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg; et mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisserie, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre, à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là; cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de *paix* à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence? J'abandonne le *tripot* de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités; et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand-

[1] C'est au lieutenant de police Hérault que Voltaire fit cette réponse. L'anecdote est rapportée, par Condorcet, dans sa *Vie de Voltaire;* voyez tome I. B.

[2] Ces deux lettres manquent à la *Correspondance*. Dans la première, Voltaire répondait à celle de Frédéric, n° 3003. Cl.

[3] Voltaire n'avait que dix-neuf ans quand il composa son *OEdipe* (voyez t. II, p. 9). Il en avait près de vingt-cinq quand il fut joué. B.

mogol qu'à Louis-*le-bien-aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regardé comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces [1], c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par là vous ne désigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagements à garder avec une demoiselle Poisson, surtout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servie, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure; je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, surtout ces petites pièces détachées de vos mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de graces dans l'esprit, que vous pouvez offenser et mériter en

[1] Voyez tome XL, page 121. B.

même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire, et des dépêches à dicter.

Je recommande M. le *comte* de Tournay à la protection de son ange gardien, de la très sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du pendu. *Vale.* FÉDÉRIC.

*P. S.* Pour vous amuser peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'Argens. J'ai composé ce morceau pour un Suisse qui sert depuis un an dans mon artillerie [1]. Cet honnête Suisse ayant fait tourner dans sa garnison, à Breda, la tête à une belle Hollandaise, il m'a demandé à différentes reprises la permission de l'épouser quand notre paix serait faite. Je l'accorde enfin; mais la belle, se mourant d'amour, n'a pas voulu attendre si long-temps, et le bel amour s'est envolé à tire-d'aile. *O tempus! o mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin.

## 3029. A M. PALISSOT.

Aux Délices, 23 juin.

Vous me faites enrager, monsieur; j'avais résolu de rire de tout dans mes douces retraites, et vous me contristez. Vous m'accablez de politesses, d'éloges, d'amitiés; mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je suis supérieur à ceux que vous attaquez. Je crois bien que je fais des vers mieux qu'eux, et même que j'en sais autant qu'eux en fait d'histoire; mais, sur mon Dieu, sur mon ame, je

[1] Il s'agit de l'*Épître à Phyllis, faite pour l'usage d'un Suisse.* On la trouvera dans les *OEuvres posthumes de Frédéric II.* B.

suis à peine leur écolier dans tout le reste, tout vieux que je suis. Venons à des choses plus sérieuses.

M. d'Argental m'a assuré, dans ses dernières lettres, que M. Diderot n'était point reconnu coupable des faits dont vous l'accusez. Une personne non moins digne de foi m'a envoyé un très long détail de cette aventure, et il se trouve qu'en effet M. Diderot n'a eu nulle part aux deux lettres condamnables qu'on lui imputait [1]. Encore une fois, je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu; mais il avait entrepris avec M. Dalembert un ouvrage immortel, un ouvrage nécessaire, et que je consulte tous les jours. Cet ouvrage était d'ailleurs un objet de 300,000 écus dans la librairie; on le traduisait déjà dans trois ou quatre langues; *questa rabbia, detta gelosia*, s'arme contre ce monument cher à la nation, et auquel plus de cinquante personnes de distinction s'empressaient de mettre la main!

Un Abraham Chaumeix s'avise de donner à M. Joly de Fleury un Mémoire contre *l'Encyclopédie*, dans lequel il fait dire aux auteurs ce qu'ils n'ont point dit, empoisonne ce qu'ils ont dit, et argumente contre ce qu'ils diront. Il cite aussi faussement *les Pères de l'Église* que le *Dictionnaire*. M. de Fleury, accablé d'affaires, a eu le malheur de croire maître Abraham; le parlement croit M. Joly de Fleury; monsieur le chancelier retire le privilége; les souscripteurs en sont pour leurs avances, les libraires sont ruinés; M. Diderot est persécuté. Je me trouve, pour ma part, désigné très injustement dans le réquisitoire de

[1] Voyez ma note sur la lettre 3014. B.

M. de Fleury; et, quoique le public n'ait pas approuvé le réquisitoire, la persécution subsiste, malgré les cris de la nation indignée.

C'est dans ces circonstances odieuses que vous faites votre comédie contre les philosophes; vous venez les percer quand ils sont *sub gladio*.

Vous me dites que Molière a joué Cotin et Ménage: soit; mais il n'a point dit que Cotin et Ménage enseignaient une morale perverse; et vous imputez à tous ces messieurs des maximes affreuses, dans votre pièce et dans votre préface.

Vous m'assurez que vous n'avez point accusé M. le chevalier de Jaucourt; cependant c'est lui qui est l'auteur de l'article GOUVERNEMENT; son nom est en grosses lettres à la fin de cet article. Vous en déférez plusieurs traits qui pourraient lui faire grand tort, dépouillés de tout ce qui les précède et qui les suit, mais qui, remis dans leur tout ensemble, sont dignes des Cicéron, des De Thou, et des Grotius.

Vous n'ignorez pas d'ailleurs que M. le chevalier de Jaucourt est un homme d'une très grande maison, et beaucoup plus respectable par ses mœurs que par sa naissance.

Vous voulez rendre odieux un passage de l'excellente Préface que M. Dalembert a mise au-devant de l'*Encyclopédie;* et il n'y a pas un mot de ce passage. Vous imputez à M. Diderot ce qui se trouve dans les *Lettres juives;* il faut que quelque Abraham Chaumeix vous ait fourni des mémoires comme il en a fourni à M. Joly de Fleury, et qu'il vous ait trompé comme il a trompé ce magistrat. Vous faites plus;

vous joignez à vos accusations contre les plus honnêtes gens du monde, des horreurs tirées de je ne sais quelle brochure intitulée *la Vie heureuse*, qu'un fou, nommé La Métrie, composa un jour, étant ivre, à Berlin, il y a plus de douze ans. Cette sottise de La Métrie, oubliée pour jamais, et que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la philosophie et l'*Encyclopédie* que *le Portier des Chartreux* n'en a avec l'*Histoire de l'Église;* cependant vous joignez toutes ces accusations ensemble. Qu'arrive-t-il? votre délation peut tomber entre les mains d'un prince, d'un ministre, d'un magistrat, occupé d'affaires graves, de la reine même, plus occupée encore à faire du bien, à soulager l'indigence, et à qui d'ailleurs les bienséances de la grandeur laissent peu de loisir. On a bien le temps de lire rapidement votre préface, qui contient une feuille; mais on n'a pas le temps d'examiner, de confronter les ouvrages immenses auxquels vous imputez ces dogmes abominables. On ne sait point qui est ce La Métrie; on croit que c'est un des encyclopédistes que vous attaquez, et les innocents peuvent payer pour le criminel, qui n'existe plus. Vous faites donc beaucoup plus de mal que vous ne pensiez, et que vous ne vouliez; et certainement, si vous y réfléchissez de sang-froid, vous devez avoir des remords.

Voulez-vous à présent que je vous dise librement ma pensée? Voilà votre pièce jouée; elle est bien écrite, elle a réussi : il y aurait une autre sorte de gloire à acquérir; ce serait d'insérer dans tous les journaux une déclaration bien mesurée, dans laquelle

vous avoueriez que, n'ayant pas en votre possession le *Dictionnaire encyclopédique*, vous avez été trompé par les extraits infidèles qu'on vous en a donnés; que vous vous êtes élevé avec raison contre une morale pernicieuse; mais que, depuis, ayant vérifié les passages dans lesquels on vous avait dit que cette morale était contenue; ayant lu attentivement cette Préface de l'*Encyclopédie*, qui est un chef-d'œuvre, et plusieurs articles dignes de cette Préface, vous vous faites un plaisir et un devoir de rendre au travail immense de leurs auteurs, à la morale sublime répandue dans leurs ouvrages, à la pureté de leurs mœurs, toute la justice qu'ils méritent. Il me semble que cette démarche ne serait point une rétractation (puisque c'est à ceux qui vous ont trompé à se rétracter); elle vous ferait beaucoup d'honneur, et terminerait très heureusement une très triste querelle.

Voilà mon avis, bon ou mauvais; après quoi je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire; elle m'attriste, et je veux finir gaîment ma vie. Je veux rire; je suis vieux et malade, et je tiens la gaîté un remède plus sûr que les ordonnances de mon cher et estimable Tronchin. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui se sont moqués de moi; cela me réjouit, et ne fait nul mal. Un Français qui n'est pas gai est un homme hors de son élément. Vous faites des comédies, soyez donc joyeux, et ne faites point de l'amusement du théâtre un procès criminel. Vous êtes actuellement à votre aise; réjouissez-vous, il n'y a que cela de bon.

« Si quid novisti rectius istis,
« Candidus imperti; si non, his utere mecum. »
Hor., lib. I, ep. vi, v. 67.

*E per fine*, sans compliment, votre très humble, etc.

3030. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Mon divin ange, M. le duc de Choiseul m'a mandé qu'il avait vu *le Pauvre Diable*. Vous devez l'avoir chez vous; mais en voici, je crois, une meilleure édition, que la cousine Catherine Vadé m'a envoyée, et que je remets dans vos mains pour vous amuser, car il faut s'amuser. Voici encore l'amusement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de Palissot *de Montenoi*. Puisque vous avez eu la bonté de lui faire parvenir ma première, j'ose encore vous supplier de lui faire tenir ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem;* et, s'il ne fait pas ce que je lui demande, je pense qu'on peut alors rendre ma lettre publique; mais ce ne sera pas sans votre consentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de Jodelle[1], ajusté au théâtre moderne par Hurtaud. Si cela ressemble à *Nanine*, j'ai tort; si cela n'est pas gai et intéressant, j'ai encore tort; si cela peut être joué sans qu'on soupçonne le moins du monde un autre que Hurtaud, j'aurai un vrai plaisir. Voulez-vous m'en faire un? c'est de m'envoyer un des Mémoires de M. Le Franc de Pompignan. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

[1] Voyez lettre 2979. B.

Mon cœur est aussi tendre avec vous que coriace avec Pompignan. Trublet travaille au *Journal chrétien*. Il a imprimé que je le fesais bâiller; Catherine Vadé dit qu'il est plus ennuyeux[1] encore que moi.

Mes respects, je vous prie, à Abraham Chaumeix, si vous le voyez chez M. Joly de Fleury.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

## 3031. A M. DALEMBERT.

23 juin.

Je voudrais que Thieriot m'envoyât les nouveautés, et surtout le Mémoire de M. Le Franc de Pompignan, natif de Montauban; et Thieriot m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de Robecq dans *la Vision*, parceque c'est un coup terrible à la bonne cause, parceque tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parceque le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit: *Morte morieris*[2]; parceque c'est avancer sa mort; parcequ'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences; parcequ'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe; parceque cette cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt est ce qui a ulcéré M. le duc de Choiseul; parceque je le sais, et je le sais parcequ'il me l'a écrit; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin Vadé eût pu parler de

[1] Voyez *le Pauvre diable*, v. 222. CL.

[2] I. Rois, XXII, 16; Ézéchiel, XXXIII, 8. B.

la querelle présente [1]; mais, comme il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une *vision*.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*infame* confondue.

Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une seconde réponse que je viens de faire à une seconde lettre de Palissot, réponse qui passe par M. d'Argental, réponse dans laquelle je lui prouve qu'il a déféré et calomnié le chevalier de Jaucourt, ce qu'il me niait; qu'il a confondu La Métrie avec les philosophes; qu'il a falsifié les passages de l'*Encyclopédie*, etc. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* fesait à la France; puis vient un Abraham Chaumeix, qui fournit des mémoires absurdes à maître Joly de Fleury, frère de l'intendant de ma province. Joly croit Chaumeix, le parlement croit Joly; on persécute, et c'est dans ces circonstances que vous venez percer, vous Palissot, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lisent volontiers une feuille, et qui ne confronteront point sept volumes in-folio, etc. Vous faites donc un très grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réussi; il faut ajouter à ce succès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de

[1] Dans la satire du *Pauvre diable*. Cl.

vous envoyer ma lettre. Je la crois hardie et sage; nous verrons si M. d'Argental la trouvera telle.

Je voudrais savoir quel est l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il est admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et Diderot parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que Rousseau ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'est. Il m'a écrit une lettre[1] pour laquelle il faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchissants.

Je voudrais que vous écrasassiez l'*infame*; c'est là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et vous en viendrez à bout, si vous voulez. C'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain.

Adieu, mon grand homme; je vous embrasse tendrement.

## 3032. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 23 juin.

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne savez ce que vous dites; que je sais mieux que vous l'aventure de Robin, et les sentiments de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princesse de Robecq dans une querelle de comédie; et qu'on trouve à Versailles le *Mémoire* de Pompignan aussi sot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de La

[1] Voyez sa lettre n° 3022, et celles de Voltaire des 19 mars 1761 et 9 janvier 1765. B.

Vauguyon [1] n'est qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : « Vous avez « lu le *Mémoire* de Pompignan ; que dites-vous de ce « mémoire et de sa généalogie ? » et personne ne me l'envoie, et je suis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de Jean-Jacques Rousseau [2] ; il est devenu tout-à-fait fou ; c'est dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne savez ce que vous dites ; j'ajoute à présent que vous ne savez ce que vous faites, car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas besoin, puisque vous êtes gros et gras.

J'ai vu Marmontel ; il est gros et gras aussi, et, de plus, m'a paru fort aimable. Il soutient sa disgrace en homme qui ne la méritait pas.

J'ai *la Vision*, j'en ai deux exemplaires ; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Moses's Legation* [3], et *l'Interprétation de la Nature* [4].

Je suis dans un commerce très vif avec le bienheureux Palissot ; je lui ai écrit une lettre paternelle [5], en

[1] Antoine-Paul-Jacques de Quélen, duc de La Vauguyon, nommé dans le *Poëme de Fontenoy*, v. 195. Il était alors gouverneur du duc de Bourgogne, mort en 1761. Il n'est plus guère connu aujourd'hui que par son billet d'enterrement, que Grimm rapporte tout au long dans sa *Correspondance littéraire*, février 1772. Cl.

[2] Voyez lettre 3022. B.

[3] Ouvrage de Warburton ; voyez tome XLI, page 207. B.

[4] Voyez lettre 3023. B.

[5] Voyez lettre 3029. B.

dernier lieu, dans laquelle je lui propose de faire une rétractation publique. Adieu, adieu; une autre fois je vous en dirai davantage; mais il faudrait venir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

### 3033. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 juin.

Mon cher ange pardonnera si je n'écris pas de ma main; on n'est pas de fer, quoiqu'on soit dans un siècle de fer. M. Tronchin est étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuse; je l'ai consulté sur le rhumatisme; il demande des détails, et alors il dira son avis.

Il faudrait, mon divin ange, refondre *l'Écossaise*, changer absolument le caractère de Frelon, en faire un balourd de bonne volonté qui gâterait tout en voulant tout réparer, qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire, et qui influerait sur toute la pièce jusqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec simplicité, uniquement pour faire donner Fréron au diable; elle ne pourrait être supportée au théâtre qu'en cas qu'on la prît pour une comédie véritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes de Hollande, qui ne sont de débit que quand elles passent pour être des Indes. Je vous enverrai, je crois, demain cette misère, avec quelques légères corrections. Il est impossible de rien changer aux deux derniers actes, à moins de faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-être, mais je crois que *le Droit du Seigneur* vaut infiniment mieux. Vous aurez

le petit embellissement de la fin de *Tancrède* en son temps, afin de ne pas mêler les espèces.

Pour *Médime*, j'en ai par-dessus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je suis son serviteur, et lui souhaite toutes sortes de prospérités. Vous devriez bien donner un *Pauvre Diable* à votre ancien portier; peut-être trouverait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modestie de Le Franc de Pompignan, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand homme; je crois que mademoiselle Vadé lui en dira deux mots[1]. J'ai pris la liberté de vous adresser ma seconde réponse à la seconde lettre du sieur Palissot. Cette lettre le met si fortement et si honnêtement dans tout son tort, elle justifie si pleinement Diderot, elle doit faire tellement rougir M. Joly de Fleury sans l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans tous ses points, que je crois que c'est une très bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant votre nom.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette démarche auprès de madame la comtesse de La Marck; rien n'est plus digne de vous que de protéger Diderot, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux.

### 3034. A MADAME D'ÉPINAI.

30 juin.

Ma charmante et respectable philosophe (car ce nom est toujours beau, malgré la comédie[2] et Joly

[1] Dans *la Vanité*, satire (voyez tome XIV). Cl.

[2] *Les Philosophes*, par Palissot.

de Fleury), vous êtes bien bonne de songer aux scènes de Frelon. Si on voulait faire quelque chose de cette pièce, je conseillerais au traducteur de Hume de retrancher absolument ce misérable, qui d'ailleurs ne sert en rien au dénoûment. Je crois deviner que Hume n'a introduit dans son drame anglais ce belître de Frelon, que pour peindre un coquin à qui il en voulait. Ce Frelon est sans doute quelque ennemi de la philosophie anglaise. On veut jouer *l'Écossaise* à Paris, et ce n'est pas mon avis. Le public s'intéresse à l'humiliation des philosophes, qu'il respecte malgré lui; mais il ne prendra aucun plaisir à voir un fripon qu'il méprise. Au reste, ma belle philosophe, si Fabrice, ce bon homme, conseillait des méchancetés à Fréron, vous voyez bien qu'on aurait alors deux coquins au lieu d'un; et c'est trop. Je crois que mademoiselle Vadé vous a envoyé *le Pauvre Diable* de son cousin, sous l'enveloppe de M. d'Épinai. Je tiens *la Vanité* [1] d'un frère de la Doctrine chrétienne. Ayez la charité d'accuser la réception de l'une et de l'autre. On m'a parlé du *Russe à Paris* [2], poëme singulier, composé en effet par un Russe qui connaît très bien la France. Mais il faut savoir si le prophète a reçu le paquet adressé au secrétaire [3] de monseigneur le duc d'Orléans, au Palais-Royal. Comment faut-il faire d'ailleurs pour adresser ses paquets? est-ce à M. d'Épinai, à l'hôtel des Postes?

Dites-moi des nouvelles de tout, je vous en con-

[1] Voyez celle pièce, tome XIV. B. — [2] Id. B.

[3] Grimm, en devenant le chargé d'affaires de la ville de Francfort, n'avait pas cessé d'être secrétaire des commandements du duc d'Orléans. Cl.

jure, madame. Je salue votre belle ame, vos beaux yeux noirs, votre esprit, etc., etc., etc.

### 3035. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 30 juin.

Je commence, mon cher ami, par ce qui est le plus intéressant. La personne dont je respecte le nom et le mérite se préparerait probablement de cruels repentirs, si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle. Le maréchal Keith n'y put tenir, et aima encore mieux la Prusse; c'est tout dire. L'impératrice est aimable, mais sa santé est fort équivoque; elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à sa mort il peut y avoir des révolutions. En général, une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune, jeune, robuste, et sans ressource; mais elle est bien peu faite pour un homme d'un si grand nom, encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de M*** [1] ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France, que d'aller chercher l'ennui et le malheur sous le pôle. Tel est mon avis, puisqu'on me le demande. On peut d'ailleurs consulter sur cela M. Alethof, jeune Russe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

[1] Sans doute Montmorency. — Voyez le cinquième alinéa de la lettre 3040. Cl.

Je vous ai renvoyé *le Pauvre Diable*, de Vadé, que vous m'avez confié; *Questa coglioneria* m'a fort réjoui. M. Bouret a peur de son ombre; il pouvait très bien, sans rien risquer, m'envoyer *la Vision.* M. le duc de Choiseul, qui d'ailleurs abandonne Palissot à l'indignation publique, sait très bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de Robecq. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs; voilà des philosophes bien maladroits. Il faut se moquer des Fréron, des Chaumeix, des Le Franc, et respecter les dames, surtout les Montmorency [1].

*Des Jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps*, sont une plaisanterie si bien saisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les notes [2] de l'ouvrage intitulé *le Russe à Paris*, composé par M. Alethof. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie; mais celui du *Russe* est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile.

La lettre à Palissot ne peut être confiée qu'avec le consentement de M. d'Argental, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le Mémoire de Pompignan. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le fesait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait

[1] Madame de Robecq; voyez tome LVII, page 308. B.

[2] La note où se trouvent les expressions concernant les jésuites avait été supprimée. Je l'ai rétablie à la suite de celle qu'il fit en 1771. V. t. XIV. B.

de l'imprudent et excusable abbé Morellet, de ce pauvre Robin-*mouton*, d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan[1], des crucifiés[2], et des billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons et le tiers en argent, se remplit-il? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte[3]? où logerez-vous dans trois mois?

*Vale, et ama antiquum amicum.*

3036. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet.

Vous m'avez envoyé, madame, la plus grosse face qui soit à Strasbourg. Oh! que ce frocart a bien l'air du secrétaire d'un intendant! Je l'ai reçu de mon mieux. Il m'a paru enchanté de mon pays. En effet, c'est la plus jolie nature du monde, et personne ne se vante d'avoir une plus belle situation que moi. Je voulais cependant la quitter[4]; mais je suis arrêté par mes bâtiments jusqu'au mois de septembre. J'espère bien alors avoir l'honneur de vous faire ma cour à l'île Jard. Je ne sais pas encore bien positivement si on a repris la ville de Québec. En tout cas, cela n'est bon à reprendre que l'été. Je ne vois pas ce qu'on

[1] Voyez, tome XIV, une des notes du *Russe à Paris*. B.

[2] Voyez la lettre suivante. B.

[3] Thieriot, sorti de chez le marquis de Paulmy, était allé demeurer au Marais chez un médecin nommé Baron. Cl.

[4] Pour aller voir l'électeur palatin à Schwetzingen. Cl.

peut faire de ce vilain pays en hiver. Paris est, l'hiver et l'été, le centre du ridicule. Ramponeau, cabaretier de la Courtille, a occupé la cour et la ville. Les convulsionnaires, qui se crucifient, ont un grand parti, et la Tournelle ne sait pas trop comment les juger. Les jésuites sont poursuivis par les apothicaires, pour avoir vendu du vert-de-gris, et sont accusés d'empoisonner *les corps*, après l'avoir été jadis d'empoisonner *les ames*. On s'est mangé le blanc des yeux pour une mauvaise comédie [1]. Portez-vous bien, madame, et vivez pour voir des temps plus heureux et moins sots.

### 3037. A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 juillet.

Faites de la prose ou des vers, monsieur; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de Noailles et de milord Stair [2]. Ils ne se parlèrent certainement à Ettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de Noailles s'en alla d'un côté, et l'Anglais de l'autre. Milord Stair vint à La Haye, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent; j'ai leurs lettres; mais la prétendue conversation est des *Mille et une Nuits*.

Soyez très sûr que jamais le lord Stair ne parla à Louis XIV qu'en présence de M. de Torci; et le

[1] Celle de Palissot. Cl.

[2] Jean Dalrymple, comte de Stair, mort en 1747. Il commandait l'armée anglaise à la journée d'Ettingen, le 27 juin 1743. A cette époque Voltaire se trouvait effectivement à La Haye. Cl.

président Hénault sait bien que M. de Torci n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à Louis XIV, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de Saxe me paraît très conforme à son caractère. Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir, pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fusils et deux laquais; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle Lecouvreur, et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle Lecouvreur disait: *Qu'allait-il faire dans cette galère*[1]? C'est pourtant lui qui a sauvé la France, parcequ'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

Vous me parlez, monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le desir de voir celui qui les écrit; ma retraite serait très honorée, et je serais charmé. Je félicite monsieur votre père[2] d'avoir un fils aussi aimable. Assurez-le, je vous prie, de mon attachement, et soyez persuadé de tous les sentiments que vous faites naître dans le cœur du Suisse V.

[1] Molière, *Fourberies de Scapin*, acte II, scène 11. B.

[2] Jean Senac, né près de Lombez vers 1693, premier médecin du roi depuis 1752, mort le 20 décembre 1770. B.

### 3038. A M. BERTRAND.

5 juillet.

Je ne crois pas, mon cher philosophe, qu'il y ait un plus mauvais correspondant que moi. Je ne vous ai point répondu, parceque, de jour en jour, je me suis flatté de partir pour la cour palatine; mais, quand on a des maçons et des charpentiers, on n'est plus son maître. Les moissons sont venues, je ne sais plus quand je pourrai faire ce voyage. Si je ne pars pas, j'écrirai pour le cabinet [1] de la manière la plus engageante que je pourrai imaginer. L'envie de servir ses amis arrondit le style et échauffe le cœur. L'histoire naturelle cède, pour le présent, à l'histoire de la guerre; les princes ne sont plus occupés que de la façon dont le roi de Prusse succombera ou se tirera d'affaire. On dit qu'on a envoyé le landgrave [2] de Hesse prisonnier à Stade; il l'était déjà dans ses états. Ce prince était *confesseur*, le voilà *martyr;* cela est bien plus beau que d'être landgrave.

On fait, à Paris, la guerre des brochures. Les Palissot, les Pompignan sont un peu battus en vers et en prose. Celà amuse les badauds de Paris, qui s'occupent plus de ces bagatelles que de ce qui se passe en Silésie. Le Parisien trouve toujours le moyen d'être heureux au milieu des malheurs publics; *et cantilenis miserias solabantur.*

Adieu, mon cher philosophe; je m'imagine que

[1] Voyez lettre 3007. B.
[2] Voyez lettre 2912. B.

vous êtes à la campagne avec les deux personnes[1] de Berne à qui je suis le plus dévoué. Présentez-leur mes tendres respects, je vous en prie. V.

### 3039. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 juillet.

Mon cher ange, il faut faire ses foins et ses moissons à-la-fois, veiller à son bâtiment, apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer, avoir une correspondance suivie avec ma cousine Vadé, avec M. de Kouranskoy, cousin-germain de M. Alethof, avec le frère de la *Doctrine chrétienne*, auteur de *la Vanité*. Cependant M. de Courteilles, qui s'en va aux eaux de Vichi, me laisse en proie aux publicains maudits dans l'Écriture; et, quoiqu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de La Perrière, on veut me faire payer les dettes du roi; Le Franc de Pompignan ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de Richelieu s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse, et sans m'envoyer un passe-port que je lui ai demandé pour un pauvre diable de Gascon hérétique; et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela, mon divin ange, voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de M. Hume vous envoie. Maître Aliboron, dit Fréron, est un ignorant bien impudent de dire que le poëte-prêtre Hume n'est pas frère de Hume l'athée; il ne sait pas que Hume le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère.

[1] Monsieur et madame de Freudenreich. Cl.

J'avais tant crié après le *Mémoire* du sieur Le Franc de Pompignan, qu'on m'en a envoyé trois par la dernière poste. Heureusement le frère de la *Doctrine chrétienne*, et M. de Kouranskoy, cousin-germain de M. Alethof, en avaient chacun un.

Mon divin ange, je ne peux regarder *Médime* d'un mois. Il ne faut pas se morfondre et s'appesantir sur son ouvrage; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de Robecq est morte [1]; j'en suis fâché; la mort d'une belle femme est toujours un grand mal. Est-il vrai que madame du Deffand prend parti contre la philosophie, et qu'elle m'abandonne indignement? Comment suis-je auprès de M. le duc de Choiseul? a-t-il fait voir à madame de Pompadour l'élucubration de M. de Kouranskoy?

Je vous conjure de vous servir de toute votre éloquence pour lui 'ire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en résultera pas malheur à la France; que le Brandebourg restera toujours un électorat; qu'il est bon qu'il n'y ait pas d'électeur assez puissant pour se passer de la protection du roi; que tous les princes de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna* [2]. *Nota bene* que, si *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

[1] La princesse de Robecq était morte depuis deux jours quand Voltaire écrivait; voyez tome LVII, page 308. B.

[2] C'est Louis Alamanni qui, dans un dialogue allégorique entre le coq et l'aigle, a dit:

« .................... aquila grifagna
« Che per più divorar due becchi porta. » B.

Mademoiselle Vadé se recommande à Robin [1]-*mouton*.

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à Palissot [2]. Où est donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la personne *à qui je me suis adressé*, ou de mettre tout ce qui vous plaira ?

Mais revenons à *l'Écossaise*. Qui sont donc les malintentionnés qui prétendent que ce n'est pas une traduction, et qui veulent la mettre sous mon nom, pour la faire tomber ? Ah ! les méchantes gens !

Il y a encore des malvivants qui prétendent que je ne suis pas chez moi de mon bon gré [3], qui l'impriment, qui veulent le faire croire ; fi, que cela est vilain ! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez, à Paris ; mais que j'aime mille fois mieux rire où je suis ; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme assez plate contre Fréron. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami Palissot. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de M. Alethof s'est trompé dans ses notes. Il faut mettre le 14 [4] au lieu du 10, jour de l'anniversaire de Henri IV.

[1] Le libraire Robin, mis en prison comme vendeur et distributeur de *la Vision de Charles Palissot*, en était sorti le 25 juin précédent. CL.

[2] Lettre 3029. B.

[3] Voyez ci-après la lettre à lord Lyttleton, du mois de septembre 1760. B.

[4] Voyez mes additions à l'une des *Notes du Russe à Paris*, t. XIV. B.

Madame Scaliger n'aurait pas fait cette faute. Je lui présente mes tendres respects, et me réjouis de sa santé; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de Frelon? Est-ce la faute de Hume s'il y a un cuistre dans Paris qui porte un nom, lequel a un rapport éloigné au mot de frelon? De plus, songeons que, s'il est bon de rire, il est meilleur de rire aux dépens des méchants. Mais ce petit hypocrite de Joly de Fleury, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura son tour [1], si Dieu n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette grosse masse de chair fraîche, nommée le landgrave de Hesse, est en prison à Stade?

J'entends murmurer la prise de Marbourg. On ne saura que demain si la chose est vraie.

L'oncle et la nièce baisent le bout de vos ailes.

### 3040. A M. THIERIOT.

A Tournay, 7 juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. Dalembert se fasse Prussien si aisément. Le *Salomon du Nord* doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt [2] mille hommes à Landshut, ayant sous son

[1] Voyez, tome XIII, l'*Épître à mademoiselle Clairon*, du 1er janvier 1761. B.

[2] Lisez *dix* mille ou environ. — Le 23 juin précédent, La Motte-Fouqué, l'un des généraux de Frédéric, était tombé au pouvoir de Laudon, à Landshut, après avoir reçu plusieurs blessures, et vu exterminer presque tout son corps d'armée. Cl.

nez quatre-vingt mille Autrichiens, et cent mille Russes à son *cul*, lesquels Russes sont de rudes Potsdamites[1].

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade le landgrave de Hesse[2]; je n'en suis pas surpris; il y a trois ans qu'il était prisonnier, et, en dernier lieu, il l'était encore dans ses états.

On dit que le duc de Broglie,

Sage en projets, et vif dans les combats[3];

a pris Marbourg et son château avec douze cents hommes.

Le *Salomon du Nord* m'écrit toujours; il me mande[4] que le 19 juin il a voulu donner bataille à M. de Daun, qu'il n'a pu en venir à bout; mais que ce qui est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui; n'en parlons plus.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort *le Russe à Paris*, mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit Russe. Songez que ces Russes ne sont chrétiens que depuis six

[1] Allusion aux goûts antiphysiques de Frédéric. B.

[2] Voyez lettres 2912 et 3038. B.

[3] Vers 17 du *Pauvre diable;* voyez tome XIV. B.

[4] D'après la lettre de Frédéric, du 21 juin (voyez n° 3028), c'est le 20 qu'il avait voulu livrer bataille. B.

cents ans, ou environ, et qu'il y avait déjà plusieurs siècles que les Montmorency étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien[1] à Archangel, ni premier philosophe[2] en Brandebourg.

Maître Aliboron, dit Fréron, me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères, et il est assez aveugle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple[3].

*Ramponeau*[4] n'est point si plaisant que *le Pauvre Diable;* mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le *Recueil*[5], quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière Rahab, aïeule de qui vous savez[6].

Dites à l'abbé Trublet qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers, comme Pompignan le prêtre *avec l'esprit*[7].

Dites à Protagoras[8] qu'il se trompe grossièrement, pour la première fois de sa vie, s'il pense que M. le duc de Choiseul protège les *Polissots* et les *Frelons*, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur, tel qu'il est; il leur a donné du pain; mais il est si loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on

[1] Le comte de Montmorency, chez lequel avait demeuré Thieriot, rue Saint-Honoré. Cl.

[2] Allusion à Dalembert. Cl.

[3] Voyez tome VII, page 20. B.

[4] Le *Plaidoyer de Ramponeau;* voyez tome XL, page 136. B.

[5] *Recueil des facéties parisiennes* dont Voltaire fit la préface; voy. t. XL, p. 152. B.

[6] Voyez la généalogie de Jésus-Christ dans Matthieu, I, 5; voyez aussi Josué, II, 1; et VI, 17, 25. B.

[7] Voyez la lettre 2787. B.

[8] Dalembert. B.

les assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti que d'aller fourrer mal à propos la fille [1] de M. le duc de Luxembourg dans des querelles de comédie.

Je savais déjà que Robin-*mouton* devait retourner à sa bergerie. Je ne sais si l'abbé Morellet ne restera pas encore quelques jours dans son château [2]; c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec Protagoras, m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules; cela sera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits; je voudrais jusqu'aux noms de baptême, si cela se pouvait : les noms de saints font toujours un très bon effet en vers. Je ne sais si l'abbé Trublet est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui serait très capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poëme gai et amusant sur un sujet qui ne le paraît guère. *La Dunciade* de Pope me paraît un sujet manqué.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le *Journal de Trévoux*, le *Journal chrétien*, ou tels autres rogatons; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon, car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poëme; sans quoi, point

[1] Madame de Robecq. B.

[2] Il n'en sortit que le 30 juillet. B.

de salut. En un mot, mon plaisant veut rire et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses; mais gardez le secret à mon plaisant. Interim, *I am with all my heart yours.*

### 3041. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 juillet.

Mon divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuie.

Il me vient une idée que vous savez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre Diderot de l'académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de Choiseul, madame de Pompadour, ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de Palissot! Entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile, et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

*N. B.* Dans *l'Écossaise*, page 25, quand le chevalier Monrose sort, et qu'avant de finir la scène troisième, il demande, à part, à Fabrice, si milord Falbrige est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond : *Il y vient quelquefois;* il doit répondre : *Il y venait avant son voyage d'Espagne*[1].

Cette petite particularité est nécessaire, 1° pour

[1] J'ai suivi le texte donné ici par Voltaire; voyez t. VII, p. 33. B.

faire voir que Monrose ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2° qu'il a besoin de Falbrige; 3° pour prévenir les esprits sur la mort de ce Falbrige; 4° pour fonder la demeure de Lindane près d'un café où ce Falbrige *vient quelquefois.*

C'est un rien; mais rien c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave[1] ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire.

« Par la sambleu !...... je ne croyais pas être
« Si plaisant que je suis. »
*Le Misanthrope*, acte I, scène 7.

### 3042. A M. DALEMBERT.

9 juillet.

Mon cher philosophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que Diderot entre à l'académie; vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de Choiseul vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas; il se fera un mérite de vous servir, vous et les penseurs. Quoi! vous imaginez qu'il vous en veut, parcequ'il a donné du pain à Palissot, fils de son homme d'affaires, et qu'il a souffert dans son antichambre son ancien préfet Fréron! Il a laissé jouer la *Palissoterie* pour rire, pour complaire à

[1] Voyez lettres 2912 et 3038. B.

l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, si cette malade était morte le jour de la représentation, jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la Bastille; d'ailleurs il abandonne Palissot aux coups de bâton, si quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très grande apparence qu'il protègera Diderot. Il ne sera pas difficile d'avoir pour nous madame de Pompadour; l'évêque d'Orléans [1] ne parlera pas contre lui, comme eût fait le mage *Yébor* [2], qui signait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*, au lieu de signer *l'anc.*; il croyait mettre l'abréviation d'*ancien*, et il signait son nom tout au long.

En un mot, il faut mettre Diderot à l'académie; c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la pièce contre les philosophes. L'académie est indignée contre Le Franc de Pompignan; elle lui donnera avec plaisir ce soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorsque Diderot sera nommé, et je l'allumerai avec le réquisitoire de Joly de Fleury, et le déclamatoire de Le Franc de Pompignan. Ah! qu'il serait doux de recevoir à-la-fois Diderot et Helvétius! mais notre siècle n'est pas digne d'un si grand coup. Bonsoir, ame ferme que j'aime.

J'ai, depuis six mois, une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes sur Gauchat, Moreau [3], Chaumeix, Hayer, Trublet, et leurs complices?

[1] Louis Sextius de Jarente de La Bruyère, né à Aix en 1706, évêque de Digne en 1747, d'Orléans en 1758, mort en 1788. Il avait ce qu'on appelait la feuille des bénéfices, et se distingua par sa conduite scandaleuse. B.

[2] Anagramme de Boyer; voyez t. XXXIII, p. 65; et XL, 66, 68. B.

[3] J.-N. Moreau; voyez tome LVII, page 433. B.

### 3043. A MADAME D'ÉPINAI.

9 juillet.

Ma belle philosophe, les plaisanteries ne finiront point. Les Comédiens Italiens voulaient jouer l'*Écossaise*[1]; les Français la revendiquent, et voilà la *Requête* du traducteur *à Messieurs les Parisiens*. Mais, raillerie à part, il faut que le prophète négociateur négocie l'admission de Diderot à l'académie. Je crois le succès assuré. Quelle belle vengeance de Le Franc de Pompignan et de Joly de Fleury, et de Palissot *de Montenoi*, et de maître Aliboron, dit Fréron! J'ai besoin de savoir si le prophète a reçu mon paquet adressé au Palais-Royal[2].

*N. B.* Qu'il faut absolument mettre Diderot de l'académie. Je viendrai en poste lui donner ma voix, si cela est nécessaire.

Je me mets à vos pieds, ma belle philosophe.

### 3044. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 juillet.

Mon divin ange, mettez Diderot de l'académie; c'est le plus beau coup que l'on puisse faire dans la partie que la raison joue contre le fanatisme et la sottise. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embrasserai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir signalé mon zèle en faveur de la

[1] Voyez tome VII, page 5. B.

[2] Grimm, comme secrétaire des commandements du duc d'Orléans, y avait un appartement. Cl.

bonne cause. J'ai les passions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à Socrate, et des soufflets à Anitus.

Il me semble que Diderot doit compter sur la pluralité des suffrages; et si, après son élection, les Anitus et les Mélitus font quelques démarches contre lui auprès du roi, il sera très aisé à Socrate de détruire leurs batteries, en désavouant ce qu'on lui impute, et en protestant qu'il est aussi bon chrétien que moi.

M. le duc de Choiseul dit que vous ne l'aimez plus, vous l'avez donc bien grondé. Imposez-lui pour pénitence de faire entrer Diderot à l'académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire Diderot; ce serait Périclès qui mènerait Socrate.

Il me reste encore un *Russe;* je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choses honnêtes, tandis qu'on imprime des Fréronades et des Pompignades?

Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluse[1] à l'ambassadeur de Francfort? Il est ambassadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ses négociations, mais ce ne sera pas dans celle de faire recevoir Diderot chez les Quarante.

### 3045. A M. DAMILAVILLE[2].

11 juillet.

La personne, monsieur, à qui vous avez écrit une

[1] La lettre suivante adressée à Grimm. Cl.

[2] Étienne-Noël Damilaville, né à Paris le 21 novembre 1723, mort le 13 décembre 1768. B.

lettre sans date, et à qui vous avez eu la bonté d'envoyer les pièces ci-jointes, a l'honneur de vous les renvoyer, comme vous le lui avez expressément recommandé. Elle pense absolument comme vous sur toutes les affaires dont vous lui parlez, excepté sur les louanges que vous lui donnez. La multitude des affaires du bureau et une assez mauvaise santé ne me permettent pas une lettre fort longue; on est très sensible à votre politesse.

Trouvez bon qu'on supprime une signature inutile; il faut dérouter les curieux.

## 3046. A M. COLINI.

Au château de Tournay, 11 juillet.

Caro Colini, sapete bene che, in punto di dedicazioni[1], la brevità è la prima virtù. Mandate mela, e vene dirò il mio parere.

Mais voici une meilleure affaire. Notre ministère doit de l'argent à la ville de Francfort-sur-le-Mein. M. le duc de Choiseul me protège beaucoup; le roi est content de moi. Voici le moment de faire arrêt sur l'argent dû à Francfort. Envoyez-moi un petit écrit conçu en ces termes: « Je donne pouvoir à M. de « Voltaire de répéter pour moi, devant qui il appar-« tiendra, la somme de deux mille écus d'Empire, qui « me furent pris à Francfort-sur-le-Mein, le 20 juin « 1753, lorsque je fus arrêté par les soldats de ladite

[1] Colini, songeant alors à publier son *Discours sur l'Histoire d'Allemagne*, qui parut à Manheim en 1761, voulait dédier cet ouvrage à Marie-Élisabeth, électrice palatine (née en 1721), et il consultait Voltaire relativement à sa dédicace. Cl.

« ville, conjointement avec M. de Voltaire et ma-
« dame Denis, contre le droit des gens. » Envoyez-moi cet écrit sur un petit carré de papier que je joindrai à ma requête. J'espère qu'enfin vos deux mille écus d'Empire vous seront rendus; cela vaudra une *dédicace; e vi auguro ogni felicità.*

### 3047. AU P. DE MENOUX [1].

11 juillet.

En vous remerciant du Discours royal [2] et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi *ad multos annos.*

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que parmi ces chrétiens, on se mange le blanc des yeux pour la grace efficace et versatile, pour Pasquier-Quesnel et Molina, pour des *billets de confession.* Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises, qui sont le fléau de la société; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

Berthier est un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami Candide, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous, qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occa-

[1] Voyez tome LVI, page 401. B.

[2] L'*Incrédulité combattue par le simple bon sens; Essai philosophique par un roi*, 1760, in-12, et qui fait partie des *OEuvres du philosophe bienfesant* (Stanislas), 1763, quatre volumes in-8° et in-12, était regardé, par Voltaire, comme un ouvrage de la façon du P. Menoux (voyez lettre 3091). B.

sion, et je suis sûr que vous vous en tireriez bien, et que vous auriez très bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très fâché que votre palais de Nanci soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir; nous avons, l'un et l'autre, d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote en colère disait à sa voisine: Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit l'autre. Un bon chapon, répondit la dévote. Eh bien! mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher Menoux de sage; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant; mais, étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces mots: *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reste.* Cela n'est pas tragique; mais cela est fort sensé. Bonsoir. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit font bonne chère; les miettes sont pour les sots, et certainement vous êtes homme d'esprit. Je voudrais que vous m'aimassiez, car je vous aime.

### 3048. A M. PALISSOT [1].

12 juillet.

Votre lettre [2] est extrêmement plaisante, et pleine

[1] Cette lettre, dont Palissot n'avait d'abord publié qu'un extrait, fut, bientôt après, imprimée séparément sous ce titre: *Copie de la troisième lettre de M. de Voltaire à M. Palissot*, et datée du 18 juillet. B.

[2] La lettre de Palissot à laquelle répond Voltaire est du 7 juillet. B.

d'esprit, monsieur. Si vous aviez été aussi gai dans votre comédie des *Philosophes*, ils auraient dû aller eux-mêmes vous battre des mains; mais vous avez été sérieux, et voilà le mal.

Entendons-nous, s'il vous plaît; j'aime à rire, mais nous n'en sommes pas moins persécutés. Maître Abraham Chaumeix et maître Jean[1] Gauchat ont été cités dans le réquisitoire de maître Joly de Fleury; on nous a traités de perturbateurs du repos public, et, qui pis est, de mauvais chrétiens. Maître Le Franc de Pompignan m'a désigné très injurieusement devant mes trente-huit confrères. On a dit à la reine et à monseigneur le dauphin que tous ceux qui ont travaillé à l'*Encyclopédie*, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, ont fait un pacte avec le diable. Maître Aliboron, dit Fréron, veut me faire aller à l'immortalité dans ses admirables feuilles, comme Boileau a éternisé Chapelain et Cotin. Oh! je suis assez bon chrétien pour leur pardonner dans le fond du cœur, mais non pas au bout de ma plume.

Permettez que je vous dise très naturellement et très sérieusement que votre Préface, donnée séparément après votre pièce, est une accusation en forme contre mes amis, et peut-être contre moi. J'en avais déjà deux exemplaires avant que j'eusse reçu le vôtre; on m'avait indiqué les passages où vous vous étiez trompé; je les avais confrontés. En un mot, je suis très fâché qu'on accuse mes amis et moi de n'être pas bons chrétiens; je tremble toujours qu'on ne brûle

[1] Il se nommait Gabriel Gauchat; voyez une note de la lettre 3080. B.

quelque philosophe sur un malentendu. Je suis comme mademoiselle de Lenclos, qui ne voulait pas qu'on appelât aucune femme p...... Je consens qu'on dise de moi que je suis un radoteur, un mauvais poëte, un plagiaire, un ignorant; mais je ne veux pas qu'on soupçonne ma foi. Mes curés rendent bon témoignage de moi; et je prie Dieu tous les jours pour l'âme de frère Berthier. Frère Menoux, qui aime passionnément le bon vin, et qui a beaucoup d'argent en poche [1], est obligé de me rendre justice. J'ai fait ma confession de foi [2] au frère de la Tour; j'étais même assez bien auprès du défunt pape [3], qui avait beaucoup de bontés pour moi, parcequ'il était goguenard. Aussi, ayant pour moi tant de témoignages, et surtout celui de ma bonne conscience, je peux bien avoir quelque chose à craindre dans ce monde-ci, mais rien dans l'autre.

J'ai lu les vers du *Russe* sur les merveilles du siècle. Il y a une note qui vous regarde [4]; on y dit que vous vous repentez d'avoir assommé ces pauvres philosophes qui ne vous disaient mot. Il est beau et bon de ne pas mourir dans l'impénitence finale; pardonnez à ce pauvre Russe qui veut absolument que vous ayez tort d'avoir insinué que mes chers philosophes enseignent à voler dans la poche. On prétend que c'est M. Fantin [5], curé de Versailles, qui volait ses

[1] Voyez lettre 2919. B.

[2] C'est la lettre du 7 février 1746; voyez tome LV, page 83. B.

[3] Benoît XIV à qui Voltaire avait dédié *Mahomet*. Cl.

[4] Il y a même un vers où Palissot est nommé. Voyez, tome XIV, le *Russe à Paris*, texte et notes. B.

[5] Voltaire a souvent parlé de Fantin; voyez ma note, tome XLIII, page 214. B.

pénitentes en couchant avec elles, et ses pénitents en les confessant. Dieu veuille avoir son ame! A l'égard de la vôtre, je voudrais qu'elle fût plus douce avec mes encyclopédistes, qu'elle me pardonnât toutes mes mauvaises plaisanteries, et qu'elle fût heureuse.

Je vous dirai ce que je viens d'écrire à frère Menoux[1]. Il y avait une vieille dévote très acariâtre qui disait à sa voisine: Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit la voisine. Il y a un bon chapon gras, répondit la dévote. Eh bien, mangeons-le ensemble, dit l'autre. Je conseille aux encyclopédistes, jansénistes, molinistes, à vous tout le premier, et à moi, d'en faire autant.

Que reste-t-il à faire après qu'on s'est bien harpaillé? à mener une vie douce, tranquille, et à rire.

*P. S.* Voilà une f..... guerre, depuis le chien de Discours de Le Franc jusqu'à *la Vision.*

> Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.
>
> RACINE, *les Plaideurs*, acte I, scène 8.

## 3049. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

14 juillet.

Si vous aviez voulu, madame, avoir *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez du moins accusé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez[2]. J'ai mandé[3] à votre ami que vous êtes assez comme les personnes de vo-

[1] Voyez page 490. B.
[2] La lettre de madame du Deffand était du 5 juillet. B.
[3] Cette lettre à Hénault manque. B.

tre sexe, qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir subjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles[1]; elle est plus furieuse que vous ne pensez. Le Franc de Pompignan (page 9[2]) a voulu succéder à M. le président Hénault dans la charge de surintendant de la reine, et être encore sous-précepteur ou précepteur des enfants de France, ou mettre l'évêque son frère dans ce poste. Ce *Moïse* et cet *Aaron*[3], pour se rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau Discours à l'académie, qui leur a valu les sifflets de tout Paris. Leur projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être *philosophes*, de me faire exclure de l'académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parceque, Dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques unes de bonnes, et beaucoup de mauvaises.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des *Philosophes*. Madame de Robecq a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a mandé[4] que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous

[1] Sujet de la *Batrachomyomachie*, poème attribué à Homère. B.

[2] Je n'ai pu découvrir quel était l'écrit à la page 9 duquel se trouvait ce que rapporte Voltaire; voyez ci-après, lettre 3091. B.

[3] Voyez ma note, tome XL, page 348. B.

[4] Lettre 2999. Cl.

êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez *le Pauvre Diable*, et *le Russe à Paris*. J'imagine que *le Russe* vous plaira davantage, parcequ'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de Fréron ; c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison. Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres; voilà le mérite du président Hénault. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin[1].

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuser; il faut venir chez moi, madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des sottises de Paris, et Tronchin guérit les gens quand on a trop mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir sur les bords de mon lac; vous n'êtes pas encore assez philosophe, assez détachée, assez détrompée. Cependant vous avez un grand courage, puisque vous supportez votre état ; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennuient.

[1] Quelques personnes disent que le principal auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France* est l'abbé Boudot. Ce n'est pas l'opinion de M. Walckenaer, qui a donné la meilleure édition de cet ouvrage (il n'est pas l'auteur de la continuation), 1821-22, six volumes in-8°, et qui croit que l'abbé Boudot fut seulement collaborateur d'Hénault. B.

Je vous plains, je vous aime, je vous respecte, et je me moque de l'*univers* à qui Pompignan parle.

### 3050. A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 14 juillet.

Voici ma réponse, madame, à une lettre très injuste adressée à notre cher docteur, et qu'il vient de m'envoyer. Je vous en fais tenir copie; comptez que c'est la loi et les prophètes.

Je sais mieux que personne ce qui se passe à Paris et à Versailles, au sujet des philosophes. Si on se divise, si on a de petites faiblesses, on est perdu; l'*infame* et les infames triompheront. Les philosophes seraient-ils assez bêtes pour tomber dans le piége qu'on leur tend? Soyez le lien qui doit unir ces pauvres persécutés.

Jean-Jacques aurait pu servir dans la guerre; mais la tête lui a tourné absolument. Il vient de m'écrire une lettre dans laquelle il me dit que j'ai *perdu Genève*. En me parlant de M. Grimm, il l'appelle *un Allemand nommé Grimm*[1]. Il dit que je suis cause qu'il sera jeté à la *voirie*, quand il mourra, tandis que moi je serai enterré honorablement.

Que voulez-vous que je vous dise, madame? il est déjà mort; mais recommandez aux vivants d'être dans la plus grande union.

Je me fais anathème pour l'amour des persécutés; mais il faut qu'ils soient plus adroits qu'ils ne sont:

[1] Voyez page 444. B.

l'impertinence contre madame de Robecq, la sottise[1] de lui avoir envoyé *la Vision*, la barbarie de lui avoir appris qu'elle était frappée à mort, sont un coup terrible qu'on a bien de la peine à guérir; on le guérira pourtant, et je ne désespère de rien, si on veut s'entendre.

Je me mets à vos pieds, ma belle philosophe.

### 3051. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

Mon cher ange, ce pauvre Carré se recommande à vos bontés. Fréron s'oppose à la représentation de sa pièce, sous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Frelon*[2]. Quelle chicane! Ne sera-t-il permis qu'à l'illustre Palissot de jouer d'honnêtes gens?

Jérôme Carré croit que si sa *Requête à messieurs les Parisiens* paraissait quelques jours[3] avant *l'Écossaise*, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9; je suis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me presse pour le czar Pierre Ier; les philosophes me font enrager; ils ne savent ce qu'ils font, ils sont désunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes; elles entendraient mieux raison.

[1] Ce n'était pas une *sottise;* c'était une *perfidie* de Palissot, qui avait fait parvenir *la Vision* à la princesse de Robecq, comme envoyée *de la part de l'auteur.* Cl.

[2] Voyez ma note, tome VII, page 19. B.

[3] Elle parut la veille; voyez tome VII, page 17. B.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur *l'Écossaise*. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison qui avance de quatre ou cinq pieds? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de Lindane; c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartements; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige; il n'y a à cela nulle difficulté.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que Lindane ennuie le public de la manière dont elle a fait connaissance avec Murray? Ce Murray venait au café, ce coquin de Frelon, qui y vient aussi, y a bien vu Lindane; pourquoi milord Murray ne l'aurait-il pas vue? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France bienséances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup d'intérêt, beaucoup d'allées et de venues, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très plaisant de jouer *l'Écossaise;* mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la *Requête* de ce pauvre Carré, traducteur de Hume. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

### 3052. A M. SENAC DE MEILHAN.

16 juillet.

Vous m'écrivez, monsieur, comme l'Église ordonne qu'on fasse ses pâques, *à tout le moins une*

*fois l'an*. Je voudrais que vous eussiez un peu plus de ferveur; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je suis très fâché que *** [1] se soit déclaré l'ennemi des philosophes; il ne faut pas se moquer des gens qu'on persécute; passe pour les gens heureux et insolents, c'est un grand soulagement de rire à leurs dépens.

On dit que Le Franc de Pompignan est heureux, qu'il est gros et gras, qu'il est très riche, qu'il a une belle femme; mais il a été fort insolent, en parlant à ses confrères, et cela n'est pas bien. Je ne peux m'empêcher de savoir bon gré au cousin Vadé, et à M. Alethof, et même encore à un certain *frère de la Doctrine chrétienne*, d'avoir rabattu l'orgueil de ce président de Querci [2]. Ce n'est pas tout d'avoir fait la *Prière du Déiste*,

« Il faut encore être modeste [3]. »

Fi, que cela est vilain de se faire le délateur de ses confrères! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuient. Faites mes compliments, je vous en prie, à monsieur votre père, et à monsieur votre frère [4], que j'ai vu dans un pays où certaine-

[1] Au lieu de ces étoiles l'autographe porte sans doute *Palissot*. B.

[2] Le Franc de Pompignan était ancien premier président de la cour des aides de Montauban, ville de Querci. CL.

[3] Voyez le commencement de la lettre 3021. CL.

[4] Nommé fermier-général en 1761. Voltaire l'avait sans doute vu en Prusse. CL.

ment je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous serez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'Amphion; son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parcequ'un auteur aime toujours ses ouvrages; mais il me paraîtra bien plus agréable, si jamais vous me faites l'honneur d'y venir.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. Favart, Poinsinet, et Colardeau; mais je suis trop vieux. J'aime le repos, la campagne, la charrue, et le semoir.

### 3053. A M. HELVÉTIUS.

Au château de Tournay, 16 juillet.

J'ai reçu, mon cher philosophe, votre paquet de Voré[1], avec le même plaisir que ressentaient les premiers fidèles quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confesseurs et martyrs. Je suis toujours inconsolable que vous n'ayez pas imité le président de Montesquieu, qui se donna bien de garde de faire

[1] Château où Helvétius passait les deux tiers de l'année. Il est situé dans l'ancien Perche, à l'une des extrémités du département de l'Orne, sur la route d'Alençon à Paris, par Belléme. Cl.

imprimer son ouvrage en France [1], et qui se réserva toujours le droit de le désavouer, en cas que les monstres de la bigoterie se soulevassent contre lui.

Je suis d'ailleurs convaincu que, en y [2] corrigeant une trentaine de pages, on aurait émoussé les glaives du fanatisme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plusieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une seconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon sens.

Il faudrait que vous donnassiez la permission d'éclaircir certaines choses, et d'en supprimer d'autres. Maître Joly de Fleury n'aurait rien à répliquer si on lui coupait les deux mains, et si on lui fesait voir que ce sont ces deux mains [3] qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts; puisque, sans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de maître Joly de Fleury a écrit un réquisitoire qui pèche contre le sens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureusement prétexte à tous les ennemis de la philosophie, mais il faut partir d'où l'on est.

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France; il y a de très belles terres dans mon voisinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

[1] La première édition de l'*Esprit des Lois* avait été imprimée à Genève. Cl.

[2] Ceci se rapporte au livre d'Helvétius. Les *notes* que Voltaire y avait faites, sans doute à la marge, sont probablement dans la Bibliothèque impériale de Pétersbourg. Cl.

[3] Voyez *De l'Esprit*, discours I, chap. 1. B.

Il est bien plaisant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on persécute dans les Gaules ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les Lucrèce, les Cicéron, les Pline, et tant d'autres grands hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout votre poëme [1]; je vous en dirai mon avis, si vous le voulez, avec la sincérité d'un homme qui aime la vérité, les vers, et votre gloire.

C'est une chose fort triste que le succès de la pièce des *Philosophes*. Cette prétendue comédie est, en général, bien écrite, c'est son seul mérite; mais ce mérite est grand dans le temps où nous sommes. Les oppositions qu'on a voulu faire aux représentations n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public; il fallait rester tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois; elle serait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'est que bien écrit, et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure; mais les philosophes ne savent pas se conduire; *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* [2].

M. Palissot m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers aussi bien que MM. Dalembert, Diderot, et Buffon, que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que

[1] *Le Bonheur*. Il ne parut qu'en 1772, quelques mois après la mort de son auteur. Cl.

[2] Voyez ma note, tome LVII, page 496. B.

M. d'Aubenton; mais que, dans tout le reste, je me croyais très inférieur [1] à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, et l'*Épître* [2] *d'un frère de la Doctrine chrétienne;* ce sont des ouvrages très édifiants; je crois que M. Saurin peut vous les faire tenir. On m'a dit que, dans *le Russe à Paris*, il y a une note importante qui vous regarde [3]. Les auteurs de tous ces ouvrages ne paraissent pas trop craindre les persécuteurs fanatiques. Il faut savoir oser; la philosophie mérite bien qu'on ait du courage; il serait honteux qu'un philosophe n'en eût point, quand les enfants de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables. Adieu, mon cher philosophe; ne comptez pour votre prochain que les gens qui pensent, et regardons le reste des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Voyez lettre 3029. B.

[2] *La Vanité;* voyez cette satire, tome XIV. B.

[3] C'est dans la note même où il est question de Palissot, et dont j'ai parlé page 492. B.

### 3054. A M. LINANT.

18 juillet.

Il y a long-temps, monsieur, que je vous dois une réponse. Je me suis fort intéressé à mademoiselle Martin[1]; mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent Martin, et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plus tôt.

On m'a envoyé les vers du *Russe*. Ils ne m'ont point paru mauvais pour un homme natif d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore assez Paris. Il n'a pas dit la centième partie de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles; il appelle M. l'abbé Trublet *diacre*, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les *moindres*. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers.

On dit que maître Joly de Fleury, avocat-général, portant la parole, fera un beau réquisitoire contre *les Russes*, attendu que M. Alethof est mort dans le sein de l'Église grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parcequ'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère[2], pour

[1] Cette demoiselle est nommée dans la lettre 2955. Cl.

[2] Madame de La Live d'Épinai. K.

qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, etc.

### 3055. DE M. DALEMBERT [1].

A Paris, 18 juillet.

Vous me paraissez persuadé, mon cher et grand philosophe, que je me trompe dans les jugements que je porte de certaines personnes; je suis persuadé, moi, que vous vous trompez sur ces mêmes gens; il ne reste plus qu'à savoir qui de nous deux a raison; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choses de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez rendre un grand service à la philosophie, en intercédant auprès de M. de Choiseul pour le pauvre abbé Morellet. Il y a quinze jours que madame de Robecq est morte, et il y a six semaines qu'il est à la Bastille [2] Il me semble qu'il est assez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir Diderot à l'académie. Je sens tout le bien qui en résulterait pour la cause commune; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez l'imaginer. Les personnes dont vous me parlez le serviraient peut-être, mais très mollement, et les dévots crieraient et l'emporteraient. Mon cher philosophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer sur les ruines de Jérusalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les soirs, en se couchant, par la phrase académique [3]; c'est là le plus sage parti.

Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au service de qui que ce soit (n'ayez pas peur que je fasse cette sottise [4]), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embrasse.

[1] Réponse à la lettre 3042. Cl.

[2] Morellet y était depuis le 11 juin. Cl.

[3] *Je m'en f....* — Voyez plus haut la lettre 3021. Cl.

[4] Dalembert n'alla voir Frédéric qu'en 1763, vers la fin de juin, et il ne resta pas long-temps à Potsdam. Cl.

### 3056. A M. THIERIOT.

18 juillet.

Notre cher correspondant, notre ancien ami, est prié de vouloir bien faire parvenir au sieur Corbi [1] la lettre ci-jointe de Gabriel Cramer. Il paraît qu'il est de l'avantage des Cramer et des Corbi de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur sera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'exposer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. Le Franc de Pompignan, mon amour-propre trouverait son compte à voir deux libraires disputer à qui fera la plus belle édition de mes sottises en vers et en prose; mais je ne veux pas hasarder de leur faire tort pour jouir du vain plaisir de me voir orné de vignettes et de *culs[2]-de-lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier Cramer et Corbi; il est bon de mettre la paix entre les libraires, puisqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtises. Le Franc de Pompignan et Fréron se sont imaginé que je suis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi;* et vous savez qu'ils se trompent[3]. On s'imagine encore que l'auteur de *la Henriade* ne peut pas revenir voir Henri IV sur le Pont-Neuf, et rien n'est plus faux; mais il préfère ses terres au Pont-Neuf, et à tous les ouvrages du Pont-Neuf, dont Paris est inondé.

[1] Voyez la note, tome LVI, pages 636-637. B.
[2] Voyez le *Dictionnaire philosophique* au mot CUL. CL.
[3] Voyez une de mes notes sur la lettre 3021. B.

Ayez la charité de dire à Protagoras [1] ce qui suit:

Protagoras fait ou laisse imprimer dans le *Journal encyclopédique* des fragments de l'Épître [2] du roi de Prusse à Protagoras; et il dit, dans sa lettre aux auteurs du Journal, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon du Nord*. Cependant Protagoras avait envoyé copie des vers du *Salomon du Nord* à *Hippophile*-Bourgelat [3], à Lyon. Il est très bon que les vers du *Salomon du Nord* soient connus, et qu'on voie combien un roi éclairé protège les sciences, quand maître Joly de Fleury les persécute avec autant de fureur que de mauvaise foi. Le roi de Prusse, qui m'a envoyé cette épître, ne manquera pas de croire que c'est moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtànt lue à personne; je ne vous en ai pas même envoyé un seul vers, à vous le grand confident; je suis innocent, mais je veux bien me faire anathème pour Protagoras, pourvu que la bonne cause y gagne.

Je souhaite que Jean-Jacques Rousseau obtienne de madame de Luxembourg [4] la grace de l'abbé Morellet; mais on est persuadé que l'envoi [5] de cette

[1] M. Dalembert. K.

[2] Le cahier du *Journal encyclopédique* du 15 avril 1760 contient en effet des fragments de cette épître dont j'ai donné le titre dans une note de la lettre 2996. B.

[3] Claude Bourgelat, avec lequel Voltaire fut en correspondance, était connu par ses *Éléments d'Hippiatrique*, publiés à Lyon, sa ville natale. Cl.

[4] Madelène-Angélique de Neuville-Villeroi, d'abord mariée aû duc de Boufflers, et ensuite au duc de Luxembourg. Voltaire lui avait adressé, vers 1745, un madrigal qui commence par ce vers:

Votre patronne en son temps savait plaire.

Elle est morte en 1787. Cl.

[5] Voyez une note de la lettre 3050, page 497. B.

malheureuse *Vision* a avancé les jours de madame la princesse de Robecq, en lui apprenant son danger, que ses amis lui cachaient. Cette cruelle affaire est venue après celle de Marmontel [1]. On veut bien que nous autres barbouilleurs de papier nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parceque c'est l'état du métier; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les seigneurs de la cour, qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de Fréron et de Palissot que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais, qui nous désolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des Fréron et des Pompignan.

Vous vouliez la réponse à Charles Palissot, la voici [2]. Vous la montrerez sans doute à Protagoras, qui en sera édifié; il verra que je me fais tout à tous, pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*infame* tous les huit jours par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* semer le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les *Quand*, les *Vadé*, les *Alethof*, etc. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères?

*Interim, ride, vale, et quondam veni.*

[1] Voyez tome LV, page 291. B. — [2] Voyez lettre 3048. B.

3057. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 juillet.

Carissimo signore, ella riceverà il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato a un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendimi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri inglesi al mio senatore.

Oui, la nature a raison quand elle dit que Carlo Goldoni l'a *peinte;* j'ai été cette fois-ci le secrétaire de la nature[1]. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit secrétaire, s'il daigne mettre son nom quelque part. Il peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans. Je serai très honoré d'obtenir une petite place dans son catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cause des grandes chaleurs. Nous jouerons, comme Thespis, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia ubbidiente*[2]; elle m'enchante. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone.*

Plus j'avance en âge, et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser; et quel plus bel amusement que celui des Sophocle et des Ménandre?

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable Algarotti, est avec vous. Dieu vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être! On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Versailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics; et, grace à

[1] Lettre 3025. CL.
[2] Comédie en trois actes, en prose, jouée en 1752. CL.

vous, monsieur, on se divertit à *Bologna la grassa.*

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent; mais se réjouir avec esprit, *questo è divino.*

*I wish you good health, long life.* Vous devez avoir tout le reste par vous-même. *Your most humble obedient servant,* le Suisse V.

### 3058. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 juillet.

Mon cher correspondant, *quid nuper evenit?* J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de Villemorien [1], il y a environ huit jours; et M. de Villemorien m'écrit qu'il ne peut plus servir à la correspondance, et il me signifie cet arrêt sans me parler du paquet; et, comme je ne me souviens plus de la date, je ne sais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'est à vous à savoir si vous avez mon paquet, et à le demander si vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient ce changement extrême; et vous noterez que dans ce paquet était, entre autres, ma lettre [2] au Palissot, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du *Russe à Paris* en disent plus que cette lettre; et vous noterez encore qu'il y avait dans mon paquet un billet [3] pour Protagoras.

On me mande de tous côtés que Le Franc est très mal auprès de l'académie et du public, qu'on rit avec *Vadé,* qu'on béuit *le Russe,* que le sermon sur la

[1] Le Gendre de Villemorien, fermier-général. CL.

[2] Celle qui porte le n° 3048. CL.

[3] Sans doute le cinquième alinéa de la lettre 3056. CL.

vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu soit béni, et qu'il ait la bonne cause en aide! Si on n'avait pas fait cette justice de Le Franc, tout récipiendaire à l'académie se serait fait un mérite de déchirer les sages dans sa harangue. Je compte que M. Alethof a rendu service aux honnêtes gens.

On dit qu'on imprime un petit recueil [1] de toutes ces facéties. Hélas! sans le malheureux passage du prophète sur madame la princesse de Röbecq, on n'aurait entendu que des éclats de rire de Versailles à Paris.

Est-il vrai qu'on va jouer *l'Écossaise?* Que dira Fréron? Ce pauvre cher homme prétend, comme vous savez, qu'il a passé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit [2]. Eh! mon ami, que ce bruit soit vrai ou faux, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec *l'Écossaise?*

### 3059. A MADAME D'ÉPINAI.

14 juillet.

Si vous ne m'avez point répondu, madame, sur l'honneur que je veux que M. Diderot fasse à l'académie, vous avez tort; si vous m'avez écrit, votre lettre est en chemin. En attendant qu'elle m'apprenne ce que je dois penser, je pense qu'il faut absolument que M. Diderot fasse ses visites quand il en sera temps; je pense qu'alors il faut qu'il déclare dans le public qu'il ne prétend point à la place, mais qu'il veut seulement préparer la bonne volonté des académiciens

[1] Voltaire en avait fait la préface; voyez tome XL, page 152. B.
[2] Voyez tome VII, page 20. B.

pour la première occasion. Il aura sûrement dix ou douze voix ; et ce sera un triomphe d'autant plus grand, qu'il passera pour ne les avoir pas demandées ; mais il pourra fort bien les avoir toutes, si, en allant voir les dévots, il les persuade de sa religion ; ils croiront l'avoir converti, et ce sera lui qui triomphera d'eux. Il est très vraisemblable qu'il sera protégé par madame de Pompadour. En un mot, ou il entrera, ou il se préparera l'entrée ; et, dans l'un ou dans l'autre cas, il aura le public pour lui. Je souhaite, ma belle philosophe, que vous soyez de mon avis.

Je ne vous parle point de la ridicule idée qui a passé par la tête d'un seul homme, que le chef de *l'Encyclopédie* était désigné dans le *Pauvre Diable*[1] ; cette sottise ne mérite pas qu'on y pense.

Je regarde comme un coup de partie la tentative de l'académie. Est-il possible que tous les gens qui pensent ne se tiennent pas par la main, et qu'ils soient la victime des fripons et des sots?

Est-il vrai, madame, qu'on a pendu vingt-deux jésuites[2] à Lisbonne?

### 3060. A M. DALEMBERT.

24 juillet.

Je vous demande pardon, mon très cher philosophe ; tout grand homme que vous êtes, c'est vous qui vous trompez, c'est vous qui êtes éloigné, et c'est moi qui suis réellement sur les lieux. Il y a plus d'un

[1] C'était Siméon Valette, nommé au commencement de la lettre 2871. Cl.

[2] La nouvelle était fausse. — Le jésuite Malagrida paya pour les autres, le 20 septembre 1761. Cl.

an que la personne[1] dont vous me parlez daigne m'écrire assez souvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance ; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite, et par quelques petits services que le hasard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je suis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette personne pense très noblement ; la manière dont elle en a usé[2] envers Marmontel en est une preuve évidente. C'est peut-être avoir agi en trop grand seigneur que d'avoir protégé Palissot et sa pièce, sans considérer qu'en cela il fesait tort à des personnes très estimables. C'est un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui se mordent dans la rue.

Il avait donné à Palissot de quoi avoir du pain, parceque Palissot est le fils de son homme d'affaires; mais, ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous supplie pourtant de tenir secrets) : « On peut donner des coups de bâton à « Palissot, je le trouverai fort bon. »

Il doit donc vous être moralement démontré (supposé qu'il y ait des démonstrations morales) que ce

[1] Le duc de Choiseul. — Cette correspondance *assez* active entre le ministre et le philosophe dut commencer vers le mois d'avril ou de mai 1759 ; mais, depuis cette époque jusqu'au mois de juin 1761, inclusivement, on n'a pu recueillir aucune de leurs lettres. Cl.

[2] Le duc de Choiseul, convaincu que la *parodie* (voyez t. LV, p. 291) où Curis se moquait du duc d'Aumont, n'était pas de Marmontel, avait obtenu avec beaucoup de difficulté, pour celui-ci, une pension de mille écus sur le *Mercure*. Cl.

ministre, véritablement grand seigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'Argenson.

Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète, six lignes très imprudentes de *la Vision* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à Marmontel d'avoir insulté M. le duc d'Aumont. L'outrage fait à madame la princesse de Robecq a augmenté son indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes sans frein, qui ne respectent aucune bienséance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la duchesse de Luxembourg demande la grace de l'abbé Morellet, lorsque la cendre de sa fille [1] est encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la classe* [2] du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la classe* de Besançon. Cependant il faut tout tenter; et si Jean-Jacques n'a pu disposer madame de Luxembourg à parler fortement, j'écrirai fortement, moi chétif; les petits réussissent quelquefois en donnant de bonnes raisons; je saurai du moins précisément ce qu'on peut espérer sur l'abbé Morellet; c'est un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le servir.

L'admission de M. Diderot à l'académie ne me paraît point du tout impossible; mais, si elle est impossible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuse qu'elle peut être, comme un coup

[1] Sa belle-fille. Cl.

[2] *Nom* que commença à prendre, en 1756, l'association des parlements. Cl.

essentiel. Je voudrais que, au temps de l'élection, il fît ses visites, non pas comme demandant la place précisément, mais comme espérant la première vacante, quand ses principes et sa conduite seront mieux connus. Je voudrais que dans ces visites il désarmât les dévots et ameutât les sages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce serait un triomphe préliminaire. Il y a plus; il se peut que madame de Pompadour le soutienne, qu'elle s'en fasse un mérite et un honneur, qu'elle désabuse le roi sur son compte, et qu'elle se plaise à confondre une cabale qu'elle méprise.

Je suis encore assez impudent pour en écrire à madame de Pompadour, si vous le jugez à propos; et elle est femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'est donc à vous, mon cher philosophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philosophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens ensemble, prenez la chose à cœur; si vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en assez pour faire voir qu'un philosophe n'est point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait, après cela, le faire entrer dans celle des sciences.

Le cousin *Vadé*, le sieur *Alethof*, le *Père de la Doctrine chrétienne*[1], n'ont rien à se reprocher; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raison ridicules; c'est à vous

[1] Noms sous lesquels Voltaire publia le *Pauvre diable*, le *Russe à Paris*, et la *Vanité;* voyez tome XIV. B.

à rendre la raison respectable. Tâchez, je vous en conjure, d'être de mon avis sur la démarche que je vous propose; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien.

Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront ne réussissent pas après les exemples que nous avons de douze faquins[1] qui ont réussi? Il me semble que le succès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande surtout la charité aux frères, et l'union la plus grande; je vous estime comme le plus bel esprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

### 3061. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 juillet.

Mon cher ange saura d'abord que toute ma joie est finie. Nous sommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne soit flambé. Il y a trois ans que je crie, Pondichéri, Pondichéri! Ah! quelle sottise de se brouiller avec les Anglais pour un *ut et Annapolis*, sans avoir cent vaisseaux! Mon Dieu, qu'on a été bête! Mais est-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jésuites à Lisbonne? C'est quelque chose, mais cela ne rend point Pondichéri.

Pour me consoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans: il s'appelle Bussi; il est fils d'une comédienne; il a de grands yeux noirs, joue joliment Clistorel[2], chante, a une jolie voix,

[1] Les douze apôtres. B.

[2] Dans *le Légataire universel* de Regnard. Cl.

est fait à peindre, est doux, poli, et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. Corbi n'a-t-il pas l'Opéra-Comique? Corbi n'est-il pas votre protégé? ne pourrais-je pas lui envoyer ce petit garçon? Il ferait une bonne emplette; daignerez- vous lui en parler?

Est-il vrai que vous vous êtes opposé à la réception de la petite Duranci? Pourquoi? Il me semble qu'on en peut faire une très jolie laideron de soubrette.

Puisque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on *l'Écossaise?* Ne sera-ce point un crime de mettre Frelon sur le théâtre, après qu'il a été permis de jouer Diderot par son nom?

Je ne sais plus que devenir; je suis entre *Socrate*, *l'Écossaise*, *Médime*, *Tancrède*, et *le Droit du Seigneur*. Vous avez réglé l'ordre du service, tous les plats sont prêts; mais on ne peut mettre en vers *Socrate*, à cause de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé Morellet. Ne le protégez-vous pas? Ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de Choiseul? Madame la duchesse de Luxembourg ne s'est-elle pas jointe à vous? Et Diderot, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce serait toujours une espérance pour la première occasion, ce serait un préliminaire; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir seulement qu'il est digne d'entrer. Eh! qui sait s'il n'entrera pas tout d'un coup, s'il ne fléchira pas les dévots dans ses visites! si madame de Pompadour ne se fera pas un mérite de le

protéger ! si M. le duc de Choiseul ne se joindra pas à elle !

Mon divin ange, jouez ce tour à la superstition, rendez ce service à la raison ; mettez Diderot de l'académie ; il n'y a que Spinosa que je puisse lui préférer.

Milles tendres respects aux anges.

### 3062. A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, monsieur, combien je suis touché des sentiments que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison serait d'admettre dans l'académie M. Diderot. Peut-être la chose n'est-elle pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je suis persuadé que, si vous en parliez à madame de Pompadour, elle se ferait honneur de protéger un homme de mérite persécuté. Il pourrait désarmer les dévots dans ses visites, et encourager les sages. Je m'intéresse à l'académie comme si j'avais l'honneur d'assister à toutes ses séances. Il me paraît que nous avons besoin d'un homme tel que M. Diderot, et que, dans sa situation, il a besoin d'être membre de notre compagnie. Le pis-aller serait d'avoir au moins plusieurs voix pour lui, et d'être comme désigné pour la première place vacante. Cette démarche serait honorable pour les lettres ; elle ferait

voir que l'académie ne juge point d'après de vaines satires et de fausses allégations. Enfin vous pouvez prendre avec M. Diderot et vos amis les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et si on a besoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage, après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez, et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre, etc.

### 3063. A. M. THIERIOT.

28 juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons; vous êtes un correspondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de Villemorien. M. Le Normand [1] me fait écrire qu'il est à mon service, et je profite de ses bontés. Il faut que les frères s'aident et soient aidés; il faut qu'ils s'entendent.

J'ai été joyeusement édifié de la pantalonnade hardie de Saint-Foix [2], qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un brave homme; nous avons besoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la sentence du lieutenant-criminel.

J'attends avec impatience mon *Moses's Legation*. C'est dommage, à la vérité, de passer une partie de sa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vau-

[1] Ou Le Normant, fermier-général, et, de plus, administrateur général des postes comme Villemorien. Le Normant, mari de la Pompadour, était veuf du vivant de sa femme; il est mort en 1799. Cl.

[2] Voyez tome XLII, page 651. B.

drait mieux établir des vérités que d'examiner des mensonges; mais où sont les vérités?

L'abbé *Mords-les*[1] est donc toujours dans son château[2] qui n'est point enchanté? Je suis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On disait qu'on avait pendu vingt-deux jésuites, et cela n'est pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté; j'ai bien peur que cela ne soit trop vrai. On dit Daun battu; j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ses terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée; je suis digne des bontés de M. de Turbilly[3].

## 3064. A MADAME D'ÉPINAI.

A LA BELLE PHILOSOPHE ET A L'AIMABLE HABACUC[4].

28 juillet.

Non, il n'est point impossible que frère Diderot entre; et, si cela est impossible, il faut le rendre possible. Madame de Pompadour peut le protéger; et, si on veut, j'en écris et j'en fais parler à madame de Pompadour; elle est très capable de cette belle action. Les dévots crieront! Frère Diderot peut les apaiser; tous les gens de lettres seront pour lui.

[1] Nom philosophique donné à l'abbé Morellet par Dalembert. Cl.

[2] La Bastille. B.

[3] Louis-François-Henri de Meoon, marquis de Turbilly, né en 1717, mort en 1776, avait publié un *Mémoire sur les défrichements*, 1760, in-12. Voltaire n'y est ni nommé ni désigné; mais l'auteur lui en avait sans doute adressé un exemplaire avec une lettre. La réponse que dut faire le philosophe de Ferney m'est inconnue. B.

[4] Grimm, auteur du *Petit prophète de Bochmischbroda*. Habacuc est le huitième des *Petits prophètes*. Cl.

Quoi! après avoir hasardé la Bastille avec courage, il n'aurait pas le courage d'essayer de confondre ses ennemis et les nôtres! quelle pusillanimité! Il faut faire une brigue, une ligue, remuer ciel et terre, vaincre, ou du moins jouir de l'honneur d'avoir combattu. C'est beaucoup, c'est tout d'entrer en lice quand les *infames* prétendent qu'on n'ose se montrer. Dans presque toutes les entreprises il ne faut que de la hardiesse. Quoi! de Saint-Foix aura le courage de traduire le *Journal chrétien* devant le lieutenant-criminel, et l'auteur de l'*Encyclopédie* n'osera pas demander une place à l'académie! Ma belle philosophe, inspirez votre courage aux frères, et que les frères triomphent.

On avait envoyé de Paris la note sur les *Remontrances*[1] de Le Franc; on l'a mise comme on l'a reçue; on n'a jamais eu ces *Remontrances* sur les bords du lac.

Le Franc est bien fier d'avoir fait des *Remontrances;* mais on lui en fait aujourd'hui; cela le rend peut-être plus fier encore.

Il n'est donc pas vrai qu'on ait envoyé vingt-deux jésuites en paradis, du haut d'une échelle; mais serait-il vrai qu'un corps considérable eût été battu par les Hessois, Daun par *Luc*, Bussi par les Anglais, à Pondichéri? Cela est dur; mais si les *infames* sont battus, je me console. Mais je ne me console point d'être loin de ma belle philosophe et de mon cher Habacuc. Je la suis en idée dans ses beaux

[1] C'est sans doute le Mémoire au roi dont j'ai parlé dans une note, tome XL, pages 156-57. B.

bois, au bord de sa rivière, et mon idée est toujours remplie d'elle.

### 3065. A M. COLINI.

30 juillet.

*A vos talents qui vous rendent un juge éclairé.* Je crois que les talents ne rendent point *juge*, qu'ils ne rendent point une femme[1] *un juge;* que ce masculin et ce féminin font un mauvais effet. J'aimerais mieux : *à vos talents, à votre génie éclairé;* cela serait plus grammatical et aurait encore le mérite d'être plus correct. Le reste de l'Épître dédicatoire est à merveille. Je suis étonné et enchanté, mon cher Toscan, que vous écriviez si bien dans notre langue.

L'aventure du corps de M. de Saint-Germain détruit[2] est bien désagréable; mais cela n'empêchera pas de présenter la Requête[3]. Je crois, autant qu'il m'en souvient, que votre cassette était dans votre valise. Il serait bon que vous rappelassiez votre mémoire, et que vous m'écrivissiez positivement où elle se trouvait, ce qu'elle contenait, et en quelles espèces était votre argent. Vous garderiez par-devers vous un double de votre lettre. Je suivrai cette affaire avec chaleur.

[1] L'électrice palatine. Cl.

[2] La nouvelle de cette destruction était très fausse, car le maréchal de Broglie, puissamment aidé par le comte de Saint-Germain (plus tard ministre de la guerre), avait battu, le 10 juillet, à Corbach, le prince héréditaire de Brunswick. Cl.

[3] Voyez lettre 2766. B.

### 3066. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 août.

On n'a pas plus tôt appris une bonne nouvelle[1], madame, que vingt mauvaises viennent l'effacer. Est-il vrai que la discorde[2] est dans notre armée, pour nous achever de peindre? On m'avait dit que la moitié de Dresde était réduite en cendres; heureusement il n'y a eu que les faubourgs de saccagés.

Où est monsieur votre fils? vous savez combien je m'intéresse à lui. Puissent nos sottises ne lui être pas funestes! J'ai encore l'espérance d'être chez vous à la fin de septembre. Je voudrais, madame, vous engager dans une infidélité. Je veux vous proposer de me faire avoir une copie du portrait de madame de Pompadour. N'y aurait-il point quelque petit peintre à Strasbourg qui fût un copiste passable? Je serais charmé d'avoir dans ma petite galerie une belle femme qui vous aime, et qui fait autant de bien qu'on dit de mal d'elle. On parle de troupes envoyées contre le parlement de Normandie[3]; je les aimerais mieux contre le parlement d'Angleterre.

Portez-vous bien, madame; laissez le monde en proie à ses fureurs et à ses sottises. Que j'ai d'envie de venir causer avec vous!

[1] Sans doute celle du combat de Corbach. Cl.

[2] Le comte de Saint-Germain, mécontent que le duc de Broglie l'eût à peine nommé dans son rapport au ministre, relativement au succès de la journée du 10 juillet 1760, venait de quitter l'armée française; et bientôt il prit du service en Danemark. Cl.

[3] Le maréchal de Luxembourg, père de la princesse de Robecq, se trouvait alors à Rouen, par ordre du roi, et une telle mission dans la capitale de cette province, dont il était gouverneur, rappelait celle qu'il y avait remplie contre la haute magistrature normande en 1756. Cl.

## 3067. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près Genève, 2 août.

Monsieur, à peine eus-je reçu la lettre agréable dont votre excellence m'a honoré par la voie de M. le comte de Kaiserling, que ma joie fut bien altérée par l'amertume d'une nouvelle de La Haye. Les frères Cramer, libraires, citoyens de Genève, à qui j'ai fait présent de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, m'apportèrent une gazette de La Haye, par laquelle j'appris qu'un libraire de La Haye, nommé Pierre De Hondt, met en vente cet ouvrage. Ce coup me fut d'autant plus sensible, que je n'ai point encore reçu les nouvelles instructions que votre excellence veut bien me donner. Me voilà donc exposé, monsieur, et vous surtout, à voir ce monument que vous éleviez paraître avant qu'il soit fini. Le public le verra avec les fautes que je n'ai pu encore corriger, et avec celles qu'un libraire de Hollande ne manque jamais de faire.

J'ai écrit incontinent à son excellence M. de Golowkin [1], votre ambassadeur à La Haye. Je lui ai expliqué l'affaire, les démarches de la cour de Vienne à Hambourg, l'intérêt que vous prenez à l'ouvrage, l'injuste et punissable procédé du libraire De Hondt, et je ne doute pas que M. le comte de Golowkin n'ait le crédit d'arrêter, du moins pour quelque temps, les efforts de la rapine des libraires hollandais.

Mais, tandis que je prends ces précautions avec la

[1] Cette lettre manque. B.

Hollande, je suis bien plus en peine du côté de Genève. Les frères Cramer ont fait beaucoup de dépenses pour l'impression du livre; ils ne sont pas riches, ils tremblent de perdre le fruit de leurs avances; je ne peux les empêcher de débiter le livre qu'ils ont imprimé à leurs frais.

J'espère que le second volume n'essuiera pas les disgraces que le premier a souffertes. Mon zèle ne se ralentira point; vous m'avez fait Russe, vous m'avez attaché à Pierre-le-Grand. Nous avons en France une comédie dans laquelle il y a une fille amoureuse d'Alexandre-le-Grand [1]; je ressemble à cette fille. Je me flatte que ma passion ne sera pas malheureuse, puisque c'est vous qui la protégez. J'attends avec empressement les nouveaux Mémoires que votre excellence a la bonté de me destiner. Je les mettrai en œuvre dès qu'ils seront arrivés. Il est vrai que la paix serait un temps plus favorable pour faire lire ce livre dans l'Europe. Les esprits sont trop occupés de la guerre ; mais il est à croire que nos victoires nous donneront bientôt cette paix nécessaire. Alors je prendrais ce temps pour venir vous faire ma cour dans Pétersbourg, si j'avais plus de santé, et moins d'années que je n'en ai. Les lettres dont vous m'honorez sont la consolation la plus flatteuse que je puisse recevoir, et la seule qui puisse me dédommager.

Je serai jusqu'au dernier jour de ma vie, avec la plus respectueuse reconnaissance, et le plus inviolable attachement, etc. V.

[1] Dans la comédie des *Visionnaires*, par Desmarests, Mélisse, l'un des personnages, est *amoureuse d'Alexandre-le-Grand*. B.

## 3068. DE M. DALEMBERT.

Paris, ce 3 août.

Il y a apparence, mon cher et grand philosophe, que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question se trompera long-temps; car nous ne paraissons disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé Morellet est enfin sorti de la Bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. Duclos (avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il est nécessaire pour la bonne cause) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit [1] au sujet de l'admission de Diderot à l'académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoique, à dire vrai, j'en désespère. Je crois bien que madame de Pompadour et même M. de Choiseul seront favorables; mais je doute que, tout puissants qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit point réussir.

*A quoi vous servirait* ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux [2].

Au reste, l'élection ne se fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué avant que de rien entreprendre. Je verrai Diderot, je reparlerai à Duclos, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

[1] Voyez plus haut la lettre 3062. Cl.
[2] Racine, *Bajazet*, acte II, scène 3. B.

*L'Écossaise* a un succès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que Fréron avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue, et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, « si un décrotteur « m'avait insulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne « me presserais pas de mettre la tête à la fenêtre. »

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard : *C'est apparemment*, lui dis-je, que Fréron *était monté à l'Hôtel-de-Ville*[1].

Un conseiller de *la classe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, disait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans Fréron; on lui répondit qu'il allait voir quelque chose de meilleur, l'extrait de Fréron dans la pièce.

Ce n'est ni Bourgelat ni personne de ma connaissance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'Épître[2] du roi de Prusse; c'est apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reste, les endroits outrecuidants ne se trouvent pas dans l'imprimé, et j'en suis fort aise.

Savez-vous que votre ami Palissot a eu une prise très vive dans les foyers avec M. Séguier, qui avait pourtant fort protégé *les Philosophes?* Il trouvait (lui Palissot) que *l'Écossaise* était une chose atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne sont point contents de votre troisième lettre[3]. Il ne faut point plaisanter avec de pareilles gens, surtout lorsqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme Palissot a fait dans ses dernières réponses. Adieu, mon cher philosophe.

[1] On y conduisait les condamnés qui, au moment de leur exécution, déclaraient avoir quelque révélation à faire. B.

[2] Voyez plus haut le sixième alinéa de la lettre 3056. Cl.

[3] La lettre à Palissot du 12 juillet 1760, qui est la troisième que Voltaire adressa à Palissot à l'occasion des *Philosophes* (voyez n° 3048). B.

### 3069. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 août[1].

Mon archange, que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs! Je vois que votre règne est advenu, et que les méchants ont été confondus;

Et, pour vous souhaiter tous les *plaisirs* ensemble,
*Soit à jamais hué quiconque leur* ressemble[2]!

Si j'avais pu prévoir ce petit succès; si, en barbouillant *l'Écossaise* en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attribuer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de soin, et j'aurais mieux cousu le cher Fréron à l'intrigue. Enfin je prends le succès en patience. J'oserais seulement desirer que madame Alton parût à la fin du premier acte; on s'y attendait. Je vous supplie de lui faire rendre son droit.

Madame Scaliger va-t-elle au spectacle? a-t-elle vu la pièce de M. Hume?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de Choiseul de ce que *la Chevalerie*[3] traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* est encore sédentaire[4]!

Il ne me paraît pas douteux à présent qu'il ne faille donner à *Tancrède* le pas sur *Médime*. On m'écrit que plusieurs fureteurs en ont des copies dans Paris; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, se presser. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde capable

[1] Cette lettre était datée, par erreur, du 10; voyez l'un des alinéa du n° 3071. B.

[2] Parodie des deux derniers vers de l'imprécation de Rodogune. Cl.

[3] *Tancrède* dont le duc avait laissé prendre copie. B.

[4] Morellet était sorti de la Bastille le 30 juillet à midi. Cl.

de donner sept louis à un inconnu; en tout cas, si Prault trouve grace devant vos yeux, qu'il imprime *Tancrède*, après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de *Tancrède* et de moi, comme de raison.

J'ignore encore, *en vous fesant ces lignes*, si j'aurai le temps de vous envoyer par ce courrier les additions, retranchements, corrections, que j'ai faits à *la Chevalerie;* si ce n'est pas pour cette poste, ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent? à bâtir une église à Ferney; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame Scaliger, je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église, je veux que mons de Limoges [1] le dise dans son discours à l'académie, je veux qu'il me rende la justice que Le Franc de Pompignan m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots, qui font de bonnes œuvres, et qui conservent leurs infames passions.

Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penser comme vous; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre, si ce n'est la manière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde* [2]. Mais il faut partir d'où l'on est, et être le très humble et très obéissant serviteur des événements. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point, et qui décide de

[1] Voyez ma note sur la lettre du 14 avril, n° 2981. B.

[2] Hémistiche de *Cinna*, acte II, scène 1. B.

la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France; car j'ai su me rendre très heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parlement de Dijon à qui je n'aie résisté en face; et je l'ai fait désister de ses prétentions, comme vous verrez par ma réponse ci-jointe à M. de Chauvelin[1]. Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embrasser; mais cela me manque horriblement.

## 3070. A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 4 août.

Avez-vous reçu, ma chère nièce, un paquet dans lequel il y avait un exemplaire de l'*Histoire* du Czar, avec un autre?

Vous venez de perdre votre oncle Montigni[2]; il faut bien s'accoutumer à perdre ses oncles, et que la loi de nature s'accomplisse; nous en sommes actuellement aux cousins. Daumart est condamné à mort par la *Tournelle* de Tronchin. Qui aurait cru que ce jeune homme de vingt ans passerait avant moi!

Je ne sais aujourd'hui aucune nouvelle. Le roi de Prusse m'a écrit[3], en rentrant de Saxe; il me paraît de bien mauvaise humeur. Tout le monde desire une paix qu'il me paraît presque impossible de faire; vous

[1] L'intendant des finances (voyez tome LI, page 203); la lettre dont il s'agit ici nous est inconnue. Cl.

[2] Mignot de Montigni, père d'Étienne Mignot de Montigni, le membre de l'académie des sciences. Cl.

[3] Cette lettre de Frédéric manque. Cl.

savez que M. de Montmartel répond des fonds pour l'année prochaine. Le crédit est la base de tout, et ce crédit n'est qu'entre ses mains. Il fera sans doute des élèves qui auront son secret. La France a de grandes ressources, et elle en aura toujours, même malgré la perte de sa marine. Nous n'avions point de marine du temps de Henri IV, et cependant ce grand roi fut l'arbitre de l'Europe. On n'est occupé à Paris que de plaisirs et de murmures.

3071. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 août.

C'est pour vous dire, ô ange gardien! que *la Chevalerie* est lue à l'armée, tous les soirs, quand on n'a rien à faire; c'est pour vous dire qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de Choiseul répare, par ses bontés, le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut donc jouer, il faut donc hasarder les sifflets, sans tarder une minute. Par tous les saints, la fin de *Tancrède* est une claironnade terrible. Imaginez donc cette Melpomène désespérée, tendre, furieuse, mourante, se jetant sur son ami, se relevant en envoyant son père au diable, lui demandant pardon, expirant dans les convulsions de l'amour et de la fureur; je le dis, ce sera une claironnade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de Chauvelin.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

> Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.
>
> RACINE, *les Plaideurs*, acte I, scène 8.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer *l'Écossaise* trois fois la semaine; c'est bien assez de siffler, deux fois en sept jours, l'ami Fréron.

Je pris le premier dimanche du mois pour le second, dans mon dernier paquet, je datai 10; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé Morellet.

Mille tendres respects aux anges.

### 3072. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

6 août.

Si la guerre contre les Anglais nous désespère, madame, celle des rats et des grenouilles est fort amusante. J'aime à voir les impertinents bernés et les méchants confondus. Il est assez plaisant d'envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots. Il est vrai qu'on n'a pas visé précisément aux plus absurdes et aux plus révoltants; mais patience, chacun aura son tour, et il se trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le président Le Franc de Pompignan, et Fréron.

On ne parle que de *remontrances;* je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très impertinent, très lâche, et très absurde,

qu'on veuille empêcher le gouvernement de se défendre contre les Anglais, qui se ruinent à nous assommer. La nation a été souvent plus malheureuse qu'elle ne l'est, mais elle n'a jamais été si plate.

Tâchez, madame, de rire, comme moi, de tant de pauvretés en tout genre. Il est vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous soutenez cet état, vous y êtes accoutumée; c'est pour vous une espèce nouvelle d'existence; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuses. Vous avez sans doute quelques excellents lecteurs auprès de vous; c'est une consolation continuelle; vous devez être entourée de ressources.

Nous avons dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme[1] de cent deux ans qui a trois enfants sourds et muets. Ils font conversation avec leur mère, du matin au soir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très bien tous les jeux, savent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain aussi bien que les plus grands babillards; ils entendent tout ce qu'on dit au remuement des lèvres; en un mot, ils sont fort bonne compagnie.

M. le président Hénault est-il toujours bien sourd? du moins il est sourd à mes yeux; mais je lui par-

[1] Sans doute madame Lullin à qui Voltaire avait adressé, en 1759, le quatrain commençant ainsi:

Nos grands-pères vous virent belle,

voyez tome XIV. B.

donne d'oublier tout le monde, puisqu'il est avec M. d'Argenson[1].

A propos, madame, digérez-vous? Je me suis aperçu, après bien des réflexions sur *le meilleur des mondes possibles*, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvée dans ce monde; vous vivrez long-temps et doucement, pourvu surtout que les boulets de canon du prince Ferdinand, et des flottes anglaises, n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus d'ailleurs d'adresses contre-signantes; tant on se plaît à réformer les abus! Je suis, de plus, occupé du czar Pierre, matelot, charpentier, législateur, surnommé *le Grand*. Ayant renoncé à Paris, je me suis enfui aux frontières de la Chine; mon esprit a plus voyagé que le corps de La Condamine. On dit que ce sourdaud veut être de l'académie française; c'est apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, madame! je sens vivement la perte de ce bonheur; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de Fréron. On dit que *l'Écossaise*, en automne, amène la chute des feuilles.

Mille tendres et sincères respects.

[1] Le comte d'Argenson toujours exilé à sa terre des Ormes. Cl.

3073. A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 6 août.

Je suis extrêmement sensible, monsieur, à toutes les marques d'attention que vous voulez bien me donner. Je n'ai point vu mes lettres, que le sieur Palissot a jugé à propos d'imprimer; je doute fort qu'il ait conservé la pureté du texte[1]. On dit aussi qu'on a imprimé un *factum* de Ramponeau, dans lequel on a tronqué plusieurs passages, et étrangement altéré le style de cet illustre cabaretier[2]. Comme je suis tout-à-fait son serviteur, en qualité de bon Parisien, je suis fâché qu'on ait défiguré son ouvrage.

On me parle beaucoup de la comédie de *l'Écossaise*, traduite de l'anglais de M. Hume, prêtre écossais. On prétend que le sieur Fréron veut absolument se reconnaître dans cette pièce; mais comment peut-il penser qu'on ose dire du mal d'un homme comme lui, qui n'en a jamais dit de personne? Je n'ai point vu la *Requête* du sieur Carré, traducteur de *l'Écossaise*, contre le sieur Fréron; on dit qu'elle est très honnête et très mesurée.

J'ai oublié, monsieur, votre demeure; mais je suppose que ma réponse ne vous en sera pas moins remise. J'ai l'honneur d'être bien véritablement, monsieur, votre, etc. V.

[1] Voyez une de mes notes sur la lettre 3081. B.

[2] Dans les diverses éditions du *Plaidoyer de Ramponeau*, données jusqu'en 1830, le texte était plus ou moins altéré; voyez t. XL, p. 142. B.

3074. A M. THIERIOT.

A Ferney, 8 août.

Vous ne me dites point qu'on a joué *l'Écossaise*, qu'il a paru une *Requête* aux Parisiens, de Jérôme Carré, traducteur de *l'Écossaise*; qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée *le Russe à Paris*; vous ne me dites rien de *Protagoras*, de l'abbé *Mords-les*, de l'évêque limousin[1] qui va succéder, dans l'académie, à *frère Jean des Entommeures* de Vauréal, et qui aura sa tape s'il *pompignanise*; en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou? comment vont les *remontrances?* où en sont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de *Luc?* que font le grand Fréron et le sublime Palissot? Pour moi, je mets tout aux pieds du crucifix. Je bâtis une église; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce partout les vœux des fidèles; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une église; annoncez cette nouvelle consolante aux enfants d'Israël; que tous les saints s'en réjouissent. Les méchants diront sans doute que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau paysage, et pour avoir une grande avenue; mais je laisse dire les impies, et je fais mon salut.

Je n'ai point vu *la Sœur du pot*[2]; mais on m'a

[1] Voyez ma note sur la lettre 2981. B.

[2] C'était peut-être quelque facétie relative aux philosophes. On sait que

envoyé un avis de parents assez plaisant pour faire interdire le sieur de Pompignan, au sujet de sa prose et de ses vers. Vous, qui êtes au centre des belles choses, n'oubliez pas le saint solitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il est vrai que Palissot ait été assez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte[1]. *Scribe. Vale.*

3075. A M. DE MAIRAN[1].

A Tournay, 9 août.

Je vous remercie bien sensiblement, monsieur, d'une attention qui m'honore, et d'un souvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos *Lettres au P. Parrenin*[2], et ses réponses, comme des monuments bien précieux; mais n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime passionnément Cicéron, parce-qu'il doute; vos *Lettres au P. Parrenin* sont des doutes de Cicéron. Mais, quand M. de Guignes a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très creux. J'ai été obligé, en conscience, de me moquer de lui, sans le nommer pourtant, dans la Préface[3] de

la duchesse d'Aiguillon, à qui est adressée la lettre 263, était alors connue sous le nom de *Sœur-du-pot des philosophes*. Madame du Deffand, en écrivant à Voltaire le 23 juillet 1760, terminait ainsi sa lettre : « Qu'est-ce « que c'est que *la Sœur-du-pot* dont tout le monde parle et que personne « n'a vue ? » Cl.

[1] Voyez ma note, tome LI, page 468. B.

[2] 1759, in-12. B.

[3] Voyez tome XXV, page 7. B.

l'*Histoire de Pierre Ier*. On imprimait cette histoire l'année passée, lorsqu'on m'envoya cette plaisanterie de M. de Guignes. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était précisément le roi d'Égypte *Menès*, comme Platon était, chez Scarron, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. J'étais émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire dans ma Préface: « Je sais « que des philosophes d'un grand mérite ont cru « voir quelque conformité entre ces peuples; mais « on a trop abusé de leurs doutes, etc. »

Or ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, monsieur; et ceux qui abusent de vos doutes [1], ce sont les Guignes. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns; car M. de Guignes se moque encore du monde avec son *Histoire des Huns* [2]. J'ai vu des Huns, moi qui vous parle; j'ai eu chez moi des petits Huns, nés à trois cents lieues à l'est de Tobolskoi [3], qui ressemblaient, comme deux gouttes d'eau, à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit. Ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris, et je me consolais de nous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie. Cela est, par parenthèse, bien remarquable; jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et

[1] Le Roux Deshauteraies (mort en 1795) avait aussi publié, en 1759, des *Doutes sur la dissertation de M. de Guignes, qui a pour titre* Mémoire, etc. Cl.

[2] 1756-58, cinq volumes in-4°. B.

[3] Ou Tobolsk. Cl.

fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*. Il commence par une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de Guignes; mais ce n'est pas ma faute, je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savants d'Archangel et du Kamtschatka. Mon exemplaire a resté un an en Russie; on me le renvoie. On m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelé fort jolis. Ceux qui aiment la variété seront fort aises de cette découverte; on aime à voir la nature s'élargir. Nous étions autrefois trop resserrés; les curieux ne seront pas fâchés de voir ce que c'est qu'un empire de deux mille lieues. Mais, on a beau faire, Ramponeau, les comédies du boulevart, et Jean-Jacques mangeant sa laitue à quatre pattes [1], l'emporteront toujours sur les recherches philosophiques.

Je ne peux finir cette lettre, monsieur, sans vous dire un petit mot de vos Égyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitants de Mesraïm; ma raison est qu'un petit pays, très étroit, inondé tous les ans, a

[1] *Les Philosophes*, acte III, scène 9. Cl.

dû être habité bien plus tard que le sol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la construction des villes; et, comme les pêchers nous viennent de Perse, je crois qu'une certaine espèce d'hommes, à peu près semblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Asie. Si Sésostris a fait quelques conquêtes, à la bonne heure; mais les Égyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérants. C'est de tous les peuples de la terre, le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus sottement superstitieux. Quiconque s'est présenté pour lui donner les étrivières, l'a subjugué comme un troupeau de moutons. Cambyse, Alexandre, les successeurs d'Alexandre, César, Auguste, les califes, les Circassiens, les Turcs, n'ont eu qu'à se montrer en Égypte pour en être les maîtres. Apparemment que, du temps de Sésostris, ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voisins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus méprisables qu'eux.

Pour moi, monsieur, je me suis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien; je jouis de la plus heureuse indépendance; je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous estime, je vous révérerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux éléments dont il est tiré.

### 3076. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 août.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher Palissot pour vous l'envoyer. Palissot est un brave homme;

il imprime *Français*[1], *aurais*, *ferais*, par un *a*, et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent; mais c'est un calomniateur que mon cher Palissot, un misérable; et j'ai l'honneur de l'en avertir assez gaiement, autant que je peux m'en souvenir. Ma dernière lettre à ce cher Palissot était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de Malesherbes me rende d'importants services. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée *l'Avant-Coureur*, nommé Jonval[2], demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné *l'Oracle des nouveaux philosophes* à annoncer. Vous savez ce que c'est que cet oracle; pour moi j'en ignore l'auteur[3]. Mon divin ange, vous me feriez plaisir de me faire connaître ce bon homme; je lui dois, au moins, un remerciement. Ce Jonval l'annonçait donc, et en même temps le dénonçait aux honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit: Si vous tombez sur V., on vous en saura gré; mais si vous voulez défendre V., on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez que V. se moque de tout

[1] Voyez, relativement à l'orthographe de ce mot, et à la diphthongue *ai*, les lettres 435 et 1800, et l'article FRANÇOIS du *Dictionnaire philosophique*. CL.

[2] Le journal intitulé *la Feuille nécessaire*, publié, en 1759, par Boudier de Villemert et Sorel, fut continué de 1760 à 1773, sous le titre de *Avant-coureur*, par Querlon, Jonval, Boudier de Villemert, Lacombe, et Ladixmerie. B.

[3] C.-M. Guyon, mort en 1771; voyez tome XLII, page 695. B.

cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait, il rirait bien davantage. O ange! V. baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais.

### 3077. A M. DUCLOS.

11 août.

Je sais depuis long-temps, monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit; vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. Diderot dans l'académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que M. Diderot vous seconde par quelques démarches sages et mesurées auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réussirez auprès des personnes qui peuvent le servir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de Pompadour; et, quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admission de M. Diderot, j'ose croire que personne ne sera assez hardi pour s'y opposer. Nous ne sommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix[1]; il vous sera d'ailleurs aisé de voir sur combien de voix vous pouvez compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait cesser la persécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir assuré le repos d'un des plus estimables hommes du monde, qui sans doute est votre ami. M. Dalembert me paraît disposé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le succès de

[1] Boyer; voyez tome LIV, pages 518-519. B.

cette entreprise. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer[1] de tout votre cœur; le temps est venu où tous les philosophes doivent être *frères*, sans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je suis entièrement à vos ordres pour le *Dictionnaire de l'Académie*[2]; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire, j'en serai peut-être bien indigne, car je suis un pauvre grammairien; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon que je trouve l'ancien plan sur lequel on a travaillé mauvais. On réduisait le dictionnaire aux termes de la conversation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne point citer; mais un dictionnaire sans citations est un squelette.

Je suis un peu surpris de vous voir dans le secret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie; mais je ne le suis pas du service que vous voulez bien me rendre; j'en suis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de messieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aisément d'un prince du sang[3], comme engagiste; mais j'ai toujours pensé qu'il faut tenter toute affaire dont le succès peut faire beaucoup de plaisir, et dont le refus vous laisse dans

[1] Dalembert, dans sa lettre du 3 août (voyez page 526), dit être *fort mal* avec Duclos. B.

[2] Au mois d'octobre suivant, Duclos chargea Voltaire de l'article T pour ce *Dictionnaire*, dont la quatrième édition fut présentée au roi au commencement de 1762. Cl.

[3] Le comte de La Marche, fils du prince de Conti. B.

l'état où vous êtes. J'aurai l'houneur de vous rendre compte de l'état des choses, dès que M. le comte de La Marche aura conclu avec sa majesté; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du succès qu'à tout autre. Cependant l'affaire de Diderot me tient encore plus à cœur que le pays de Gex. J'aime fort ce petit coin du monde; c'est, comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main; je suis un peu malingre.

Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre dictionnaire devient la raison la plus plausible et la plus forte pour recevoir M. Diderot. Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter combien un tel homme vous devient nécessaire pour la perfection d'un ouvrage nécessaire? ne pourriez-vous pas, après avoir établi sourdement cette batterie, vous assembler sept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. Diderot comme le plus capable de concourir à votre entreprise? M. le duc de Nivernais ne vous seconderait-il pas dans ce projet? ne pourrait-il pas même se charger de porter avec vous la parole? Les dévots diront que Diderot a fait un ouvrage de métaphysique qu'ils n'entendent point; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il est bon catholique. Il est si aisé d'être catholique!

Adieu, monsieur; comptez sur ma reconnaissance et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-

être mes idées pour des rêves de malade; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

### 3078. A MADAME D'ÉPINAI.

Il faut qu'il entre, mon adorable philosophe; qu'il entre, qu'il entre, vous dis-je; *contrains-les d'entrer*[1].

Notre cher *Habacuc*, du courage, je vous en prie. La chose vous paraît impossible; je vous ai déjà dit[2] que c'est une raison pour l'entreprendre. Nous réussirons; croyez-moi, ce sera un beau triomphe. Mais que Diderot nous aide, et qu'il n'aille pas s'amuser à griffonner du papier dans un temps où il doit agir. Il n'a qu'une chose à faire, mais il faut qu'il la fasse; c'est de chercher à séduire quelque illustre sot ou sotte, quelque fanatique, sans avoir d'autre but que de lui plaire. Il a trois mois pour adoucir les dévots; c'est plus qu'il ne faut. Qu'on l'introduise chez madame..., ou madame..., ou madame..., lundi; qu'il prie Dieu avec elle mardi, qu'il couche avec elle mercredi; et puis il entrera à l'académie tant qu'il voudra, et quand il voudra. Comptez qu'on est très bien disposé à l'académie. Je recommande surtout le secret. Que Diderot ait seulement une dévote dans sa manche ou ailleurs, et je réponds du succès. On s'est déjà ameuté sur mes pressantes sollicitations. Travaillez sous terre, tous tant que vous êtes. Ne perdez pas un moment; ne négligez rien. Vous porterez à *l'infame* un coup mortel; et je vous donne ma pa-

[1] Saint Luc, chap. XIV, v. 23. CL.

[2] Lettre 3064 à madame d'Épinai et à *Habacuc*-Grimm. CL.

role d'honneur de venir à l'académie le jour de l'élection. Je suis vieux; je veux mourir au lit d'honneur.

Ma belle philosophe, voici une autre histoire, une autre négociation. N'est-ce pas M. Faventines[1] qui a le département du domaine? M. d'Épinai ne peut-il pas, quand il rencontrera ce terrible Faventines au conseil des fermes, lui dire : Monsieur, ne savez-vous rien de nouveau sur le pays de Gex? ne vous a-t-on rien dit touchant certains arrangements avec le roi? n'a-t-il rien transpiré? Alors M. Faventines dira oui ou non; et ce oui ou ce non, vos belles mains me l'écriront.

Mais qu'il entre, qu'il entre, qu'il entre à l'académie. J'ai cela dans la tête, voyez-vous! Ma belle philosophe, je vous ai dans mon cœur; il est vieux, mon cœur, mais il rajeunit quand il pense à vous. Qu'il entre, vous dis-je; tel est mon avis; et qu'on ruine Carthage, disait Caton, qui n'était pas si vieux que moi.

O belle philosophe! ô *Habacuc!* je vous salue en Belzébuth.

3079. A M. THIERIOT.

Le 11 auguste; fi, que *août*[2] est barbare!

A peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des

[1] Fermier-général, comme le mari de madame d'Épinai. CL.

[2] Voici la première lettre où Voltaire emploie le mot *auguste* au lieu de *août*. Il m'a semblé que c'était un anachronisme d'imprimer *auguste* dans les lettres précédentes; mais à l'avenir je puis mettre le mot que préférait Voltaire qui, le plus souvent, par habitude, écrivait, dans toute la pureté welche, *Aoust*. Le *Sermon du rabin Akib*, que je regarde comme étant de la fin de 1761 (voyez tome XL, page 369), est, je crois, le premier ouvrage où Voltaire ait parlé du mois d'*auguste*. B.

nouvelles, que Dieu m'exauça, et je reçus sa lettre du 30 juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de *l'Écossaise*, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alethof*, etc. M. d'Argental est celui qui a le plus contribué [1] à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poste, j'ai toujours été la mouche du coche; mais je bourdonne de si loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon Moïse complet. Il a fait *le Pentateuque* comme vous et moi; mais qu'importe? ce livre est cent fois plus amusant qu'Homère, et je le relis sans cesse avec un ébahissement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épistolaire avec le divin Palissot; je veux voir si le texte est pur.

Il se montre donc, ce cher Palissot! il exulte en public! il ne sait donc pas que sa pièce des *Philosophes* est *de frigidis!*

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire, en me levant et en me couchant. C'est d'ailleurs un drôle de corps que notre ami Protagoras; il est têtu comme une mule. Il est tout plein d'esprit; il a toutes sortes d'esprit; il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables, car *Luc* est aux abois; sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré. *Quomodo cecidisti de cœlo,*

[1] J.-J. Rousseau y avait contribué aussi par la duchesse de Luxembourg; mais il paraît que l'accélération de la mise en liberté de Morellet (le 30 juillet) fut due particulièrement à un de ses cousins, ancien camarade de collége du lieutenant-général de police, de Sartine. — Voyez l'*Histoire de la détention des Philosophes*, par J. Delort, tome II, page 336. Cl.

*Lucifer, qui mane oriebaris*[1] ! O *Luc!* l'aurais-tu cru que je serais cent fois plus heureux que toi!

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyions, avant d'aller trouver Virgile et l'abbé Pellegrin dans l'autre monde.

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin Baron[2]? Venez aux Délices; elles sont plus riantes que la rue Culture-Sainte-Catherine.

*N. B.* Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église; je veux qu'Abraham Chaumeix et ses consorts en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête; ils seront bien attrapés. *Interim, vivamus.*

*P. S.* Je viens de recevoir mes Lettres à Palissot, avec les réponses, au lieu des lettres de Palissot avec mes réponses; ce Palissot est un peu infidèle.

### 3080. A M. MARMONTEL,

A PARIS.

13 auguste.

Nous avions été un peu alarmés, monsieur, de certaines terreurs paniques que messieurs les directeurs de la poste avaient conçues; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de Choiseul et madame de Pompadour connaissent la façon de penser de l'oncle et de la nièce; on peut tout nous envoyer sans risque; on sait que nous aimons le roi et l'état. Ce n'est pas chez nous que les Damiens ont entendu

[1] Isaïe, chap. XIV, v. 12. Cl.

[2] Hyacinthe-Théodore Baron, habile médecin, mort à Paris en 1787. Cl.

des discours séditieux[1]; on ne prétend point chez nous que l'état doive périr faute de subsides; nous n'avons point de *convulsionnaires* dans nos terres. Je dessèche des marais, je bâtis une église, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les jansénistes et tous les molinistes d'être plus attachés à l'état que nous le sommes. Il est vrai que nous rions du matin au soir des Pompignan et des Fréron; mais, quoique Le Franc ait épousé la veuve[2] d'un directeur des postes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liste de ses ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute sûreté; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que Fréron est un bas coquin, et Le Franc un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de Broglie ne soit dans Cassel.

Abraham Chaumeix, *Jean* Gauchat, *Martin*[3] Trublet, ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de son royaume; l'*univers*[4] n'en saura rien; l'*univers* n'est fait que pour Pompignan. Je vous écris cette lettre en droiture, parceque

[1] Voyez tome XXI, page 366. B.

[2] M. Ant. Fél. de Caulaincourt, mariée en première noces à Grimod du Fort. Cl.

[3] Ce prénom, comme celui de *Jean*, donné à Gauchat, sont de l'invention de Voltaire, qui dit à Linant, dans la lettre 3054 : « Il y a tant de gens « à la foire qui s'appellent *Martin!* » Cl.

[4] Voyez ma note, tome XL, pages 156-57. B.

M. Bouret ne m'a offert ses bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous sauver dorénavant de l'impôt d'une lettre; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami Fréron reçoit le fouet et la fleur de lis qu'on lui donne trois fois par semaine [1] à la Comédie; donnez-nous des nouvelles surtout de votre situation, de vos desseins, et de vos espérances; l'oncle et la nièce s'intéressent également à vous. Présentez mes respects, je vous prie, à madame Geoffrin [2]. Si vous voyez M. Duclos, dites-lui, je vous prie, combien je l'estime, et à quel point je lui suis attaché; mais surtout soyez bien persuadé que vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis essentiels.

Est-il possible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive Fréron chez lui? Ce chien, fessé dans la rue, peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles? est-il vrai qu'il est brouillé avec Palissot, et que la discorde est dans le camp des ennemis? Contribuez de tout votre pouvoir à écraser les méchants et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocrisie; ayez la charité de nous mander tout ce que vous saurez de ces garnements. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de *Melpomène*-Clairon. Que fait-elle? que dit-elle? que jouera-t-elle? lui a-t-on lu

................d'une voix fausse et grêle,
Le triste drame écrit pour la Denêle?

*Le Pauvre diable*, v. 135.

[1] On jouait l'*Écossaise* trois fois par semaine; voyez la lettre 3071. B.

[2] Voyez la note sur la lettre du 21 mai 1764, qui lui est adressée. B.

Quelque chose qu'elle joue, ce sera un beau tapage quand elle reparaîtra sur la scène. Adieu; si vous avez envie de faire quelque tragédie, venez la faire chez nous; c'est avec ses *frères* qu'il faut réciter son office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 3081. A M. DALEMBERT.

A Ferney, 13 auguste.

Vous êtes assurément, mon divin Protagoras, un des plus salés philosophes que je connaisse; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre sel cette troupe de polissons hypocrites qui veut tantôt être sérieuse et tantôt plaisante, et qui n'est jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de son côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils sont pour nous.

Sans doute il faut se réunir avec Duclos, et même avec Mairan, quoiqu'il se soit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection; il faut qu'on puisse couvrir tous les philosophes d'un manteau; marchez, je vous en conjure, en bataillon serré. Je suis enivré de l'idée de mettre Diderot à l'académie; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à son *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce dictionnaire sans Diderot; cela pourra exciter une petite guerre civile; et, à votre avis, la guerre civile n'est-elle pas fort amusante? Après avoir fait entrer Diderot, je prétends

qu'on fasse entrer [1] l'abbé *Mords-les*. Il ne se passait pas de jour de poste que je n'écrivisse pour cet abbé, que je n'aî pas l'honneur de connaître; mais j'aime passionnément mes *frères* en Belzébuth. Je crois, entre nous, que M. d'Argental a fait déterminer le temps de sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus servi que Jean-Jacques à délivrer notre *frère*.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* [2], que Charles Palissot a fait imprimer. Je ne sais pas si un bon chrétien comme lui, qui se respecte et qui observe toutes les bienséances, est en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le texte [3] en plusieurs endroits; mais il en reste encore assez pour que le public ait quelques reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son procès lui-même. Le pis de la chose c'est qu'il croit sa pièce bonne, parcequ'elle n'est pas absolument mal écrite; il ne sait pas encore qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une Lettre au vieux *Stentor*-As-

[1] Morellet ne fut reçu à l'académie qu'en 1785. Cl.

[2] C'est une brochure intitulée *Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot, avec les réponses, à l'occasion de la comédie des* Philosophes. *Genève* (Paris), 1760, in-12 de 68 pages, contenant un extrait d'une lettre de Palissot, du 28 mai, la lettre de Voltaire, du 4 juin, la réponse de Palissot, du 17 juin, celle de Voltaire (du 23), la lettre de Palissot, du 7 juillet, un extrait de celle de Voltaire, du 12, et une lettre de Palissot à un journaliste. B.

[3] Palissot avait manqué aux bienséances en imprimant les lettres de Voltaire sans sa permission. Mais si, par convenance ou autre raison, il a remplacé quelques passages par des points, il n'avait pourtant pas altéré le texte. B.

tnre, qu'on dit qui fait crever de rire; j'espère que le fidèle Thieriot me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philosophe; quoique j'aie dit à Palissot que vous m'écrivez quelquefois *des lettres de Lacédémonien* [1], je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel; je veux finir ma vie par le supplice que demandait Arlequin [2]; il voulait mourir de rire. Engagez l'ami Thieriot ou le prêtre de Baal, *Mords-les*, à me donner les éclaircissements suivants, que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur Gauchat et Chaumeix; quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy, Pompignan, en recommandant à l'ami Thieriot de m'envoyer la Réconciliation [3] de la piété et de l'esprit; le nom de la maq....... nommée par l'archevêque [4], pour directrice de l'hôpital; le nom du magistrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulsionnaires; le nom du révérend père jésuite du collége de Louis-le-Grand, qui passe pour aimer le plus tendrement *la jeunesse*. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade*; cela m'amuse plus que Pierre-le-Grand. J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le conte du Tonneau* [5] a fait plus de mal à l'Église romaine que Henri VIII.

*Luc* périra. C'est bien dommage que *Luc* ait voulu

[1] Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre 3015. Cl.

[2] Dans *Arlequin empereur dans la Lune*, comédie de Fatouville. B.

[3] Voyez la lettre du 24 février 1759, page 43. B.

[4] Christophe de Beaumont. Cl.

[5] Voyez ma note, tome XLIII, page 58. B.

faire le roi; il ne devait faire que le philosophe.

Je viens de lire le passage d'un jacobin; le voici: « Le prêtre qui célèbre fait beaucoup plus que Dieu « n'a fait; car celui-ci travailla pendant sept jours à « faire des ouvrages de boue; l'autre engendre Dieu « même, la cause des causes, etc. » Ce passage est de frère Alain de La Roche[1], *in Tractatu de dignitate sacerdotum*. L'abbé *Mords-les* devrait bien déférer ce jacobin à nosseigneurs de *la classe* du Parlement.

## 3082. A M. BAGIEU[2].

Aux Délices, 13 auguste.

Ma nièce est un gros cochon, comme sont, monsieur, la plupart de vos Parisiennes. Cela se lève à midi; la journée se passe sans qu'on sache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire passe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en usent ainsi. Pardonnez donc, monsieur, à madame Denis son extrême paresse, elle ne vous en est pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui sers de secrétaire; je suis exact, tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puisque

[1] On lit dans le *Moréri* de 1759 que ce religieux, mort en 1474, ne laissa aucun ouvrage; mais qu'après sa mort on recueillit, en forme de Traités, ce qu'il avait débité dans des sermons pleins d'*histoires merveilleuses*. Cl.

[2] Voyez tome LVI, page 64. B.

M. Morand[1], votre confrère, en a tant pour mon grand persécuteur Fréron.

« Sæpe, premente deo, fert deus alter opem. »
OVID., *Trist.*, lib. I, eleg. II, v. 4.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les Fréron, les Pompignan, les Abraham Chaumeix, m'auraient livré sans doute au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce Fréron de me soupçonner d'être l'auteur de *l'Écossaise!*

Un grand théologien mahométan prétend que Dieu envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchants qu'il veut rendre bons; cet ange vient avec un scalpel céleste, pendant le sommeil du scélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à Fréron; mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentiments les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, etc.

3083. A M. LE COMTE ALGAROTTI.

15 auguste.

*Caro*, vous voulez *le Pauvre Diable; eccolo. Che fo io nel mio ritiro? Crepo di ridere; e che farò? riderò in sino alla morte.* C'est un bien qui m'est dû; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le Skellen-

[1] Chirurgien-major de l'Hôtel des Invalides, mort en 1773. CL.

dorf; il a dîné dans ma guinguette. Il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'esprit et des talents. J'attends votre chimiste, mais je vous dirai :

« ............... attamen ipse veni[1]. »

*Frà un mese vi manderò il Pietro*[2]*;* mais songez que vous m'avez promis vos *Lettres*[3] *sur la Russie.* Je veux au moins avoir le plaisir et l'honneur de vous citer dans le second tome; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette histoire russe sera la dernière chose sérieuse que je ferai de ma vie; je bâtis actuellement une église; mais c'est que je trouve cela plaisant.

Tout mon chagrin est que vous n'ayez pas *la Pucelle,* la vraie *Pucelle,* très différente du fatras qui court dans le monde sous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaisant; les temps sont changés; c'est à moi seul qu'il appartient de rire. Quand je dis seul, je parle de *Luc* et de *moi,* et non de vous et de moi.

Je crois, comme vous, que Machiavel aurait été un bon général d'armée, mais je n'aurais pas conseillé au général ennemi de dîner avec lui en temps de trêve.

Je ne sais pas encore si Breslau est pris; tout ce que je sais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans

[1] Ovide, *Héroïde I*, vers 2. B.

[2] *L'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand.* Cl.

[3] *Saggio di Lettere sopra la Russia.* Ce recueil, publié à Paris en 1760, était composé de neuf Lettres; les huit premières adressées à milord Hervey; la dernière au marquis Scipion Maffei. Cl.

ces quartiers-là, et qu'il serait plus doux d'être avec vous.

L'*amo*, l'*amerò sempre*. Votre *Secretario*[1] est un très bon ouvrage.

### 3084. A STANISLAS[2],

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Aux Délices, 15 auguste.

Sire, je n'ai jamais que des graces à rendre à votre majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde; vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans sa chaumière fasse à proportion autant de bien que votre majesté en fait dans ses états; elle a bâti de belles églises royales; j'édifie des églises de village. Diogène remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers est de faire, chacun dans son état, tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre[3] de votre majesté, que le cher frère Menoux m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que votre majesté

[1] Algarotti est auteur d'un écrit intitulé *Science militaire du Secrétaire florentin* (Machiavel). CL.

[2] Le roi de Pologne fit une réponse *de sa main* à cette lettre; mais elle n'a pas été recueillie. — C'était en décembre 1751 que le *beau titre* de *Bienfesant* avait été donné à Stanislas. CL.

[3] Voyez ma note sur la lettre 3047. B.

rend au genre humain. Si jamais il se trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible absurdité de cet homme. Les philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de votre majesté. Elle bénit Dieu sans doute de ce que, depuis Descartes et Newton, il ne s'est pas trouvé un seul athée en Europe. Votre majesté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hasard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde; elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours qui ne regarde le hasard comme un mot vide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé partout la main du Tout-Puissant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'état et le monarque; ils sont soumis aux lois; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéissance. Ils condamnent, et ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume. Continuez, sire, à les seconder de votre autorité et de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les rois sont philosophes, et qu'ils ont beaucoup de sujets philosophes. Encouragez de votre voix puissante la voix de ces

citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits et dans leurs discours que l'amour de Dieu, du monarque, et de l'état; confondez ces hommes insensés livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur Lange dit que les jésuites sont athées, parcequ'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère Hardouin, jésuite, dit que les Pascal, les Arnauld, les Nicole, sont athées, parcequ'ils n'étaient pas molinistes. Frère Berthier soupçonne d'athéisme l'auteur de l'*Histoire générale*, parceque l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens, conduits par des nuées bleues[1], sont venus du pays de Tacin, dans le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine. Frère Berthier devrait savoir que des nuées bleues[2] ne conduisent personne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des *contes bleus* à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un *Journal* qu'ils appellent *Chrétien*[3], comme

[1] Voyez tome XXVII, page 183. B.

[2] Voyez tôme XV, page 280. B.

[3] Cette lettre de Voltaire a été imprimée dans le *Journal encyclopédique*, octobre 1760, pages 105-109. Au lieu des mots: « Les auteurs d'un « journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient « faits par des Turcs, l'ont accusé, etc., » on lisait: « L'abbé Trublet et « consorts l'ont accusé, etc. »

Saint-Foix ayant porté plainte contre les auteurs du *Journal chrétien*, les rédacteurs insérèrent dans leur cahier d'août 1760, la note que voici: « Nous n'avions point lu les *Essais historiques sur Paris;* ce livre n'étant « pas, par son titre, du genre de ceux dont nous rendons compte dans no-

si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion, au sujet de la rue Tire-Boudin, et de la rue Trousse-Vache; et le Breton a été obligé de faire assigner ses accusateurs au Châtelet de Paris.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles, ils font le bien général, tandis que leurs sujets, animés les uns contre les autres, font les maux particuliers. Un grand roi tel que vous, sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclopédiste; il n'est d'aucune faction; il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire; il rend la raison respectable, et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal; il donne douze mille livres de rente, une belle mai-

« tre journal. On nous envoya une lettre sur cet ouvrage; on nous dit qu'il « était imprimé sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Dans un temps où la « religion et les mœurs sont si souvent attaquées, nous crûmes que tout ce « qui était contenu dans cette lettre était exact. Nous avons vu la réponse « de l'auteur des *Essais historiques;* nous avouons sans peine que nous « n'eussions point inséré cette lettre si ces éclaircissements nous fussent « parvenus plus tôt, et que nous serions fâchés qu'elle donnât de mauvaises « impressions contre ses sentiments et son respect pour la religion. »

L'abbé Trublet publia, à l'occasion de cette note, une lettre dans laquelle il dit: « M. de Saint-Foix s'est plaint et on lui a fait réparation; « mais, comme je n'avais eu aucune part à la lettre critique de ses *Essais* « *historiques sur Paris*, je n'en ai aucune non plus à l'avis des journalistes « au sujet de cette lettre; et je n'ai connu l'une et l'autre, qu'en les lisant « dans le journal de mai et dans celui d'août. MM. les abbés Joannet et « Dinouart auraient donc dû ne parler qu'en leurs noms et signer leur « avis, etc., etc. »

Trublet ajoute dans une apostille : « Depuis ma lettre écrite, j'ai lu celle « de M. de Voltaire au roi Stanislas et j'y ai trouvé ces mots : *un Bre-* « *ton, etc.* Il est faux, je le répète, que j'aie été un des accusateurs de « M. de Saint-Foix. » B.

son, une bonne cave à notre cher Menoux, afin qu'il fasse du bien; il sait que la vertu et la religion consistent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les disputes; il se fait bénir, et les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours, sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous fesiez la félicité de vos peuples; et que, si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à votre majesté que votre vie, utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. Aureng-Zeb et Muley-Ismaël ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans[1]; si Dieu accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour Stanislas-*le-Bienfesant*? Je suis avec le plus profond respect, etc.

### 3085. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 auguste.

Voici deux Génevois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. Turrettin et Rilliet

[1] Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs* (voyez t. XVIII, p. 448), dit qu'Aureng-Zeb mourut à cent trois ans. Il ne vécut que quatre-vingt-dix années lunaires et treize jours; et l'année lunaire n'est que de trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes. Muley-Ismaël, dont Voltaire (voyez tome XVIII, page 420) porte la vie à plus de cent années, n'en a vécu que quatre-vingt et une. B.

sont les seuls objets de mon envie; car je vous jure, mon très cher gouverneur, que je n'envie nullement ni Pompignan ni même Fréron. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce Fréron vous a un tant soit peu manqué de respect[1], dans une de ses *mal-semaines*. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher Palissot est-il toujours favori de sa majesté polonaise? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce? Notre cher frère Menoux m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple....; essai par un roi;* essai auquel il paraît que cher frère Menoux a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse[2] que je lui ai faite; mais moi je vous montre ma lettre[3] au roi de Pologne, et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'*Histoire* de Pierre I<sup>er</sup>. Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat[4] dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très mondain; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété. J'espère que Dieu me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grace cruelle de

[1] Le comte de Tressan avait fait un *Éloge de M. de Maupertuis*, 1760, in-8°. Fréron en parla dans l'*Année littéraire*, tome V, pages 97-112; mais sa critique est très mesurée et surtout fort respectueuse. B.

[2] La lettre 3047. Cl.

[3] Celle qui précède. Cl.

[4] C'est le certificat qu'on a vu tome XXIV, pages 30-32. B.

m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans mon marché que vous seriez excepté nommément. Plaignez-moi, monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

### 3086. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 auguste.

Mon divin ange, il faut que notre ami Fréron soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille[1] où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il est imprimé, vous ferez plaisir aux érudits, qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'est pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardants, il y aura des combattants, et il n'y aura que la lassitude du public qui fera tomber les armes des mains.

Je crois que *Jérôme Carré*, *le Frère de la Doctrine chrétienne*, et *Catherine Vadé* et consorts, ont rendu un très grand service à une certaine partie de la nation qui n'est pas peu de chose. Si on avait laissé dire et faire les Pompignan, les Palissot, les Fréron, et même les maître Joly de Fleury, les philosophes auraient passé pour une troupe de gens sans honneur et

[1] C'est le compte que Fréron rendait de la première représentation de l'*Écossaise*; voyez ma préface de cette pièce, t. VII, p. 5. B.

sans raison. J'ai écrit une singulière lettre au roi Stanislas, en le remerciant du livre que frère Menoux a mis sous son nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de *Tancrède*. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de Choiseul n'ait pas regardé ce secret comme un secret d'état. Le spectacle en sera si frappant, la situation si neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières scènes) si touchant, mademoiselle Clairon si supérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré Fréron.

Ici l'auteur s'embarrasse, parcequ'il a un peu de fièvre; ce n'est pas Fréron qui la lui donne. Il va faire mettre sur un papier séparé de petites annotations pour *la Chevalerie*.

### 3087. A M. THIERIOT.

20 auguste.

Mon cher correspondant, je vous rends mille graces de votre exactitude, de votre zèle pour la bonne cause, et de tous vos envois.

Le Discours imprimé à Athènes[1] est savant, adroit, ingénieux, à propos, et peut faire beaucoup de bien. Nommez l'auteur, afin que je le bénisse. On peut tirer parti de l'Histoire d'Élie Catherin[2], né à Quimper-Corentin. Il est bon de faire connaître les scélérats.

[1] *Discours sur la satire contre les philosophes représentée par une troupe qu'un poëte philosophe fait vivre et approuvée par un académicien qui a des philosophes pour collègues;* Athenes, chez le libraire antiphilosophique, 1760, in-12. L'auteur est l'abbé Coyer. B.

[2] Si ce n'était les *Anecdotes sur Fréron* (voyez tome XL, page 231), c'en était la première version ou, tout au moins, les matériaux. B.

La philosophie ne peut que gagner à toute cette guerre. Le public voit d'un côté Palissot, Fréron, et Pompignan, à la tête de la religion, et de l'autre les hommes les plus éclairés qui respectent cette religion encore plus que les Fréron ne la déshonorent.

Je pense que vous êtes trop difficile de blâmer mes réponses à Palissot. Songez qu'il a passé plusieurs jours chez moi, qu'il m'a été recommandé par ce qu'on appelle les puissances, et que je lui ai mandé: *Vous avez tort, et vous devez avoir des remords.*

Monnet et Corbi persistent donc toujours dans l'idée de m'imprimer? Mais comment se tireront-ils d'affaire pour l'*Histoire générale,* à laquelle j'ai ajouté dix chapitres, en ayant corrigé cinquante?

Continuez à combattre en faveur du bon goût et du sens commun. Exhortez sans cesse tous les philosophes à marcher les rangs serrés contre l'ennemi; ils seront les maîtres de la nation, s'ils s'entendent.

Le roi Stanislas m'a envoyé son livre, moitié de lui, moitié du jésuite Menoux. Voici ma réponse[1]; voyez si elle est honnête, et si *Protagoras* en sera content.

*Et vale.*

### 3088. A MADAME D'ÉPINAI.

20 auguste; *août* est trop barbare.

Adorable philosophe, vous saurez que le roi Stanislas m'a envoyé son ouvrage, ou plutôt celui de frère Menoux, intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens.* Voici ma réponse. Si vous la trouvez sage, si elle ne vous paraît pas maladroite, si

[1] La lettre 3084. Cl.

vous la trouvez utile à la bonne cause, vous avez des secrétaires.

J'ai lu le *Discours* imprimé à Athènes; les Socrates n'en doivent pas être mécontents. Quelle est la bonne ame qui a rendu ce service au public? L'ouvrage est plein d'érudition, d'honnêteté, d'esprit, et d'adresse.

Que les philosophes soient unis, et ils triompheront de tout.

Et qu'il entre, qu'il entre[1]!

Mille tendres obéissances à toute votre famille, et à tous vos amis.

### 3089. A M. L'ABBÉ PERNETTI[2],

A LYON.

22 auguste.

Nos conventicules[3] de Satan, proscrits par Jean-Jacques et par Gresset, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de Villars sera arrivé; je voudrais que votre archevêque[4] pût y assister comme vous, je crois qu'il ne serait pas mécontent de madame Denis. Il est bien ridicule qu'un primat des Gaules ne soit pas le maître d'avoir du plaisir. Autrefois les évêques allaient aux spectacles;

[1] Que Diderot entre à l'académie française. Cl.

[2] Voyez tome LVII, page 420; et LI, 335. B.

[3] Les représentations des pièces de Voltaire sur le petit théâtre de Tournay. Cl.

[4] Antoine Malvin de Montazet, né en 1712, évêque d'Autun en 1748, membre de l'académie française en 1757, archevêque de Lyon en 1758, mort en 1788. Après l'avoir appelé *Prêtre de Vénus* (voyez t. IX, p. 6), Voltaire l'appelle l'*Éloquent Montazet*, dans son *Épître à un homme* (voyez tome XIII), qui est de 1776. B.

ce sont ces faquins de calvinistes et de jansénistes qui, n'étant pas faits pour des plaisirs honnêtes, en ont privé ceux qui sont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et sûrement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je suis très fâché de n'être pas de son diocèse, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'église que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux sont à votre service.

Je vous demande en grace de me dire si ce que vous me mandâtes, le 18 auguste, du parlement de Besançon, est encore vrai le 23 auguste. Est-il possible que ce parlement joue sérieusement la farce du *Médecin malgré lui?* et qu'il dise à la *classe* du parlement de Paris: *De quoi vous mêlez-vous?.... je veux qu'on me batte* [1]. Si la chose est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la Fronde; et si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlements, le ministère est plus habile qu'eux. Je vous embrasse de tout mon cœur vous et vos amis [2].

### 3090. A M. P. ROUSSEAU,

A BOUILLON.

27 auguste.

La personne à qui M. Rousseau écrit, touchant le petit ouvrage de mademoiselle *Vadé*, servira M. Rousseau dans toutes les occasions; mais cette personne

[1] Ce n'est pas tout-à-fait le texte du *Médecin malgré lui*, act. I, sc. 2. B.

[2] Bordes, de La Tourrette, etc. Cl.

ne lui a pas envoyé la petite pièce dont elle était en possession, dans l'intention de porter le moindre préjudice à mademoiselle *Vadé*. Il paraît au contraire que cette demoiselle devait s'attendre à quelques remerciements, attendu qu'elle a pris vivement le parti du *Journal encyclopédique* contre *l'Année littéraire*, ou *anti-littéraire*.

Ce n'est pas un bon moyen de faire connaître un ouvrage que d'en dire du mal; et le petit ouvrage envoyé était très connu, et on en a fait déjà trois éditions. Le mieux eût été de ne jamais prévenir le jugement du public, de ne point le choquer, et de ne point sacrifier son jugement et son intérêt à la crainte qu'on peut avoir de quelques misérables qui n'ont aucun crédit.

Si M. Rousseau est mécontent de l'endroit où il a transporté son île flottante[1] de Délos, on lui offre un château ou une maison isolée à l'abri de tous les flots; il y trouvera toutes sortes de secours, et de l'indépendance. Il y pourra transporter sa manufacture, et il fera encore mieux de se servir de la manufacture d'un négociant accrédité dans le voisinage, qui est tout près. Il pourrait tirer de très grands avantages de ce parti, et n'aurait jamais rien à craindre.

### 3091. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 auguste.

Mon cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes

[1] P. Rousseau s'était établi successivement à Liége, Bruxelles, et Bouillon; voyez ma note, tome XL, page 129. B.

limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot sur *l'Écossaise*, sur mon ami Fréron, sur mon cher Pompignan, qu'on dit être chez M. d'Argenson, aux Ormes, avec le président Hénault, qui va lui vendre sa charge de surintendant bel esprit de la reine, et qui, pour pot-de-vin, trouve son *Discours* et son *Mémoire* excellents.

Il faut que je vous dise que frère Menoux, jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclamation de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*[1]. Il a mis cet ouvrage sous le nom du roi Stanislas, pour lui donner du crédit; il me l'a adressé de la part de ce monarque, et voici la réponse que j'ai faite au monarque[2]. Voyez si elle est sage, respectueuse, et adroite. Vous pourriez peut-être en amuser M. le duc de Choiseul, en qualité de Lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous allez faire jouer ce *Tancrède*, qui est déjà presque aussi connu que *l'Écossaise.*

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma sève est passée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les sots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps!

Est-il vrai que Gaussin[3] se retire? qu'elle fait

[1] Voyez lettre 3047. B. — [2] Voyez lettre 3084. B.

[3] Jeanne-Catherine Gaussem, dite Gaussin, née le 25 décembre 1711, débuta sur le Théâtre-Français en 1731, créa le rôle de Zaïre en 1732.

comme moi? qu'elle va en Berry être dame de château, et que, de plus, elle est mariée? Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour les talents, pourvu que ce ne soient pas les châteaux de Vincennes et de la Bastille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de Laudon [1]. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais, si la chose est vraie, je pense comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec *Tancrède;* mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue *l'Écossaise* dans toutes les provinces; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à Fréron et à Pompignan. Savez-vous bien, mon cher ange, que *Tancrède* est une affaire capitale?

Mille tendres respects aux anges.

### 3092. A M. DAMILAVILLE.

29 auguste.

Je réponds, monsieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez semblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'*His-*

Elle avait, le 29 mai 1759, épousé un danseur de l'Opéra, nommé Tavlaigo ou Tavolaigo, propriétaire de la terre de Laszenai en Berry. Elle quitta le théâtre en 1763 (voyez tome XLI, page 12), devint veuve en 1765, et mourut en 1767. B.

[1] Ce général autrichien venait effectivement d'être battu (15 auguste), à Liegnitz, par Frédéric II. Cl.

*toire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand* est une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire quel est ce M. Do*** dont vous n'achevez pas le nom ; les Suisses comme moi ne sont pas au fait de l'histoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens;* vous me feriez plaisir de me l'envoyer; on dit qu'il est différent de celui qui courait en manuscrit. On m'a mandé qu'on jouait *l'Écossaise* à Lyon, à Bordeaux, et à Marseille, avec le même succès qu'à Paris. Je ne sais pas pourquoi le sieur Fréron s'est obstiné à se reconnaître dans le *Frelon* de M. Hume. Il est certain que ce n'est pas la faute de Jérôme Carré, qui n'est qu'un simple traducteur, et qui est l'innocence même. Il ignorait absolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le sieur Fréron aux galères; c'est le sieur Fréron lui-même qui a appris cette anecdote au public; il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des mémoires [1] sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au Châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles, qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres, et des sentiments que vous me témoignez, que des

[1] Voyez plus haut la lettre 3087. Cl.

sottises de ce gredin. Comptez, monsieur, sur la vive sensibilité de votre, etc.

3093. A M. THIERIOT.

29 auguste.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très bon ouvrage[1] sur la satire intitulée Comédie des *Philosophes;* mais, en général, on a pris Palissot trop sérieusement. Si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de Palissot sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. Jérôme Carré a été plus madré; il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de ma mie Babichon, qui

« ...Aimait tant à rire,
« Que souvent tout seul
« Il riait dans sa grange[2]. »

*L'Écossaise* a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille Jérôme ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église qu'il fait bâtir; mais

[1] Celui de l'abbé Coyer; voyez lettre 3087. B.

[2] Ces vers blancs appartiennent à une très ancienne chanson. Une dame âgée de plus de quatre-vingts ans, à qui sa nourrice l'avait sans doute apprise, me la chanta encore, mais pour la dernière fois, vers 1815. Je n'en ai retenu que ce fragment, lequel ne dépose pas en faveur de la bravoure de *l'amant de ma mie Babichon:*

« Quand les ennemis sont venus
« Je me suis sauvé dans nol' grange;
« J'ai cru qu'ils allaient me couper,
« Qu'ils allaient me couper la cuisse;
« Ils m'ont fait boire à la santé
« De mon bon roi de France! » Cl.

il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique Rezzonico ne soit pas si goguenard que Lambertini.

Jean-Jacques, à force d'être sérieux, est devenu fou; il écrivait à Jérôme, dans sa douleur amère: « Monsieur, vous serez enterré pompeusement, et je « serai jeté à la *voirie*[1]. » Pauvre Jean-Jacques! voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de Diogène! Ce véritable *pauvre diable* a voulu jouer un rôle difficile à soutenir; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite[2] à ce braillard d'Astruc.

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie[3]; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il est plus doux de bâtir, de planter, et d'écrire. Écrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell, my friend.*

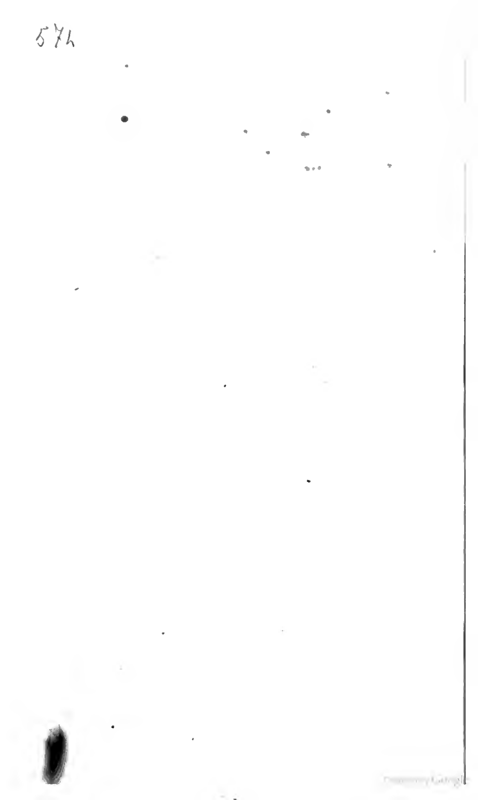
[1] Voyez plus haut la lettre 3022. Cl.

[2] Voyez plus haut la lettre 3081, quatrième alinéa. Cl.

[3] A Liegnitz, le 15 auguste. Cl.

FIN DU TOME VIII

DE LA CORRESPONDANCE.


574

# TABLE

DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES
DU HUITIÈME VOLUME

## DE LA CORRESPONDANCE.

*Personnages qui, dans ce volume, ont adressé des lettres à Voltaire.*

FIN DE LA TABLE.







